THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

II

CORBEIL, typographie de CRÉTÉ.

THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR M. EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME DEUXIÈME

PARIS,

L. HACHETTE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

1855

UN CHATEAU DE CARTES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 13 décembre 1847.

Personnages :

DURAND.

DE FLINS, ancien préfet.

CHARLES SAULIEU.

Mme HORTENSE DURAND.

Mme LA BARONNE D'ANGÈNE.

JENNY DE FLINS.

ANDRÉ, domestique de De Flins.

JOSEPH, domestique de Durand.

LA SCÈNE EST A PARIS, CHEZ DURAND.

UN CHATEAU DE CARTES

ACTE PREMIER.

Un salon chez Durand. — Entrée par le fond. —
Chambre de Madame à droite. — Cabinet de Durand à gauche. — Appartement
de De Flins, du même côté. — A gauche une causeuse, une
table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND, seul.

(Au lever du rideau, Durand, en robe de chambre, est étendu sur la causeuse, et suit la fumée de son cigare.)

Mon Dieu ! que le cigare est une douce chose !
Sa fumée a pour moi le parfum de la rose ;
Je la suis... elle monte... et mes sens enivrés,
Comme à travers un prisme, ont des rêves dorés.
Nonchalamment couché, je vois du haut des nues,
Descendre autour de moi les Grâces demi-nues ;
A l'amour sans combat, je cède sans effort !
Puis, la fortune vient quand le plaisir m'endort...
Mais là, cette fortune en beaux écus que j'aime,
Qui nous vient sans travail, et qui s'en va de même !...
Ce que mon cœur désire, à l'instant le voilà !
Je n'entends plus crier ma femme !...

SCÈNE II.

JENNY, DE FLINS, DURAND.

(Ils entrent avec le domestique, que de Flins empêche de les annoncer et qui se retire.)

DURAND, les yeux fermés.

Qui va là ?
Quelque beauté bien tendre, ou quelqu'ami fidèle !

DE FLINS, lui frappant sur l'épaule.

Durand!

DURAND, ouvrant les yeux.

(Se levant.)

Ah! tiens! c'est toi!... Bonjour. Mademoiselle!

DE FLINS.

Que diable fais-tu là?

DURAND.

Mais, comme tu le vois :
Je rêvais un plaisir... j'en ai deux à la fois.
Cher de Flins! quel bon vent à Paris te ramène?
Je te croyais encor dans ton château du Maine.

DE FLINS, embarrassé.

Oh! ma fille, là-bas, s'ennuyait trop.

JENNY.

Qui? moi!
Jamais je ne m'ennuie où je suis avec toi.

DE FLINS.

Et madame Durand, sa santé?

DURAND.

Toujours bonne.
On va la prévenir.
(Il va pour sonner.)

JENNY, passant entre eux.

Ne dérangez personne.
Je m'en charge ; c'est moi qui veux nous annoncer...
Ensemble je vous laisse, et je cours l'embrasser.
(A de Flins.)
Paris est, conviens-en, plus gai que nos campagnes!...
(A Durand.)
Comment vont nos amis et nos jeunes compagnes?
Et votre cher cousin, monsieur Charles Saulieu,
Si bon, si complaisant, si...

DURAND.

Bah!

JENNY.

Je sors, adieu !

(A de Flins.) (A Durand.)

Je ne m'ennuyais pas!... Mais je suis bien contente!

(Elle entre à gauche.)

SCÈNE III.

DE FLINS, DURAND.

DURAND.

L'aimable enfant !... Mais toi, quelle humeur inconstante !
Préfet destitué par un Colbert du jour,
Pour le punir, tu pars... sans pitié, sans retour !
Tu vas au fond des bois, après tant d'injustices,
Du soleil de juillet oublier les caprices...
Je t'entendais de loin, philosophe frondeur,
De tous nos parvenus flagellant la grandeur,
Écraser de bons mots ce ministère en masse
Qui n'a pas eu l'esprit... de te remettre en place !
Et tu reviens sitôt !... Est-ce que le grand air
Aurait éteint déjà ce beau dépit ?...

DE FLINS.

Mon cher,
A son pays quand même, il faut rester fidèle !...
Je reviens... je reviens parce qu'on me rappelle.

DURAND.

Qui ?

DE FLINS.

Nos amis.

DURAND.

Ah ! bah !... ils ne m'en ont rien dit.

DE FLINS.

Le moment est propice, ils me l'ont tous écrit.

DURAND.

La girouette tourne au vent de l'espérance !

DE FLINS.

Que m'importe un ministre !... on se doit à la France.

DURAND.

Tu viens solliciter...

DE FLINS.

J'en veux bien convenir,
A ce repos forcé je ne puis plus tenir.
Le calme plat me tue !... Au fond de ma retraite,
Je sentais en mon cœur une rage secrète,
A ces flux et reflux qui portent au pouvoir,
Aux places, aux honneurs, où je devrais me voir,
Des hommes sans talent, et nés un jour de guerre,
Dans quelque plat journal qui, plus tard, les enterre !...
Tandis que moi, d'un tact, d'un esprit reconnu,
Solide, adroit...

DURAND.

Modeste...

DE FLINS.

Hein?

DURAND.

Oui, c'est convenu.

DE FLINS.

Tu ris?

DURAND.

Va donc toujours...

DE FLINS.

Est-ce que je me flatte?

DURAND.

Au contraire!

DE FLINS.

Faut-il, à cette France ingrate
Refusant des secours dont elle a tant besoin,
Quand on peut la servir, la bouder dans un coin?

DURAND.

Tu vas redevenir préfet!

DE FLINS.

Mais, je l'espère !
Je le veux, il le faut !... Toi qui, par caractère,
Par goût, dans les plaisirs d'un monde turbulent,
Uses en sybarite un esprit indolent,
Oh ! tu ne comprends pas cette soif qui dévore,
Ce besoin de monter et de monter encore,
De toucher au pouvoir pour en prendre sa part,
Et, si peu que ce soit, de régner quelque part !
De lire au *Moniteur*, partie officielle,
Son nom titré, flanqué d'une place nouvelle !
On pousse, on est poussé !... Les services rendus,
Pour qui les fait valoir, ne sont jamais perdus...
Des conseillers d'État je deviens le confrère...
On me fait député... j'emporte un ministère !
Pourquoi pas ? jusque-là ne puis-je me hausser ?

DURAND.

Tiens ! au fait !...

DE FLINS.

Je vaux bien ceux que j'y vois passer.

DURAND.

Parbleu !... va donc toujours, va donc ! coûte que coûte !...
On peut monter bien haut, pendant qu'on est en route.

DE FLINS.

Si le Ciel était juste !...

DURAND.

Il me semble qu'ici
J'entends parler ma femme !... Elle est malade aussi.

DE FLINS.

Malade !

DURAND.

Comme toi. Tu sais qu'elle est la fille
D'un bourgeois dont le sucre enrichit la famille.
Il était confiseur... Elle n'en convient pas,
Mais il l'était !... Brave homme... on en faisait grand cas !...

Quand je l'épousai, riche et belle comme un ange,
Je venais de traiter d'un tiers d'agent de change;
Rien à faire, un état charmant, qui m'allait fort;
Il déplut à ma femme, et, pour être d'accord,
Je revendis mon tiers, sans regrets... au contraire...
Plus de pertes à craindre, et toujours rien à faire!...
C'était bien!... mais, plus tard, je vis qu'en pension
Hortense avait sucé ce lait d'ambition
Qui chez nous, aujourd'hui, trouble tant de cervelles.
Oui, c'étaient des soupirs, des plaintes éternelles
Sur notre obscurité... lorsque, dans un salon,
Entrait un homme en place, un préfet, un baron,
Un pair, ou quelque dame, heureuse parvenue,
Dont l'orgueil protecteur du geste nous salue.
Par le conseil d'État, jeune encor, j'ai passé.
Las d'attendre mon rang pour être enfin placé,
Je laissai là mes droits, j'entrai dans la finance...
Ma femme a réveillé cette vieille créance.
Elle veut aux honneurs m'élever à mon tour;
Elle a gagné pour moi les puissances du jour,
Et je tremble tout bas qu'elle ne réussisse:
Il en coûte si peu de faire une injustice!

DE FLINS.

Pourvu qu'on soit placé!

DURAND.

C'est ce qu'elle me dit.
En attendant, mon cher, nous sommes en crédit.
Préfet en espérance, elle ordonne, administre,
Et veut, un de ces jours, se réveiller ministre.
Ah! quel homme d'État vous feriez à vous deux!

DE FLINS.

Oui, ta femme a du bon! tu pourrais être heureux.

DURAND.

Heureux! Eh! je le suis. L'ambition l'entête;
Mais riche, indépendant, ma vie est une fête.

Quand ma femme, en mon nom, s'en va solliciter,
Moi, dans mon cher Paris, qu'il me faudrait quitter,
Je trouve à chaque pas une chaîne nouvelle,
Un plaisir qui m'emporte, un ami qui m'appelle;
J'ai mon cercle, où mes jours coulent nonchalamment
Parmi des gens d'esprit, que j'écoute en fumant;
Ça m'endort!... Puis, le whist, la bouillotte où je gagne,
Et le bois de Boulogne en guise de campagne!
Vingt théâtres pour moi se rouvrent chaque soir;
A celui qui me plaît je jette le mouchoir.
D'un concert fatigant quelque bal me délasse...
Les bals ont leurs soupers!... je cause, le temps passe;
Je sais les bruits du jour, j'en invente au besoin.
Pas un auteur tombé que je n'en sois témoin!...
De cette vie heureuse, et sans inquiétude,
Je me suis fait, mon cher, une douce habitude,
Et... je le dis tout bas... elle me plaît si fort
Que, s'il faut en changer, je suis un homme mort!

DE FLINS.

Si ta femme, pourtant, obtenait en province...

DURAND.

Oh!... tu me fais trembler!

DE FLINS.

Est-ce pour vivre en prince,
Qu'elle t'a fait céder ta charge?

DURAND.

Non, vraiment!
C'est pour nous faire entrer dans le gouvernement.
Elle veut m'élever pour être quelque chose,
Elle se donne un mal!...

DE FLINS.

Et toi?

DURAND.

Je me repose...

Sans jamais discuter !... car j'ai pris en horreur
Les scènes de ménage, et le bruit me fait peur !
D'ailleurs, j'aime ma femme, et mon amour pour elle
Ne se pardonnerait pas même une querelle !

DE FLINS.

Mais elle est la maîtresse !

DURAND.

Oui, pouvoir absolu !
Et tiens... j'en ris encor... n'a-t-elle pas voulu
Me faire député !...

DE FLINS.

Toi !

DURAND.

C'était en septembre,
Quand Paris remplaçait un grand homme à la Chambre...
J'étais sur les rangs, vrai !... nous ne négligions rien,
Nous donnions des dîners, où je mangeais très-bien.
A la réunion dite préparatoire,
J'ai déployé, mon cher, mon talent oratoire
Dans un fort beau discours... qu'elle m'avait dicté !
Il fallait deux cents voix pour la majorité...

DE FLINS.

Eh bien ?

DURAND.

Eh bien ! ma femme a fait tant de visites,
Tant crié, tant prié, tant prôné mes mérites,
Qu'enfin nous avons eu... deux voix dans mon quartier,
Celles de mon tailleur et de mon pâtissier...
Voilà de nos exploits le bulletin fidèle !

DE FLINS.

On pouvait te nommer !

DURAND.

Hein ? je l'échappais belle !
Et les électeurs donc ! ma femme... (Hortense paraît.)

DE FLINS.

La voici !

SCÈNE IV.

DE FLINS, HORTENSE, DURAND.

DE FLINS, allant à elle.

Madame !

HORTENSE.

Ah ! que c'est bien de nous surprendre ainsi,
(L'observant.)
De descendre chez nous !... On vous rend votre place ?

DE FLINS.

Non, vraiment... pas encor.

HORTENSE.

Mais vous rentrez en grâce ?

DE FLINS.

J'espère.

HORTENSE, rassurée.

Ah ! rien de plus ! Comment vous portez-vous ?...

DE FLINS.

Merci, pas mal.

HORTENSE.

J'ai vu votre fille... entre nous,
Elle est fort bien ! il faut songer au mariage,
Lui trouver un parti... vous y pensez, je gage !
Vous venez pour cela ?

DE FLINS.

Pour cela ! non, ma foi !
Ma fille est une enfant.

HORTENSE.

Mais alors, je conçoi...
Avec cet air discret !... la preuve est convaincante,
Vous venez demander quelque place vacante...
Hein ?

DURAND, à part.

J'y suis... elle a peur.

DE FLINS.

Mais non, je ne sais pas
S'il vaque quelque place... et je pense, en tout cas,
Que vous me le diriez.

HORTENSE.

Votre fille est jolie !

DURAND.

A notre cousin Charle il faut qu'il la marie...
Le cousin de ma femme... un aimable garçon.

HORTENSE.

Bien au conseil d'État.

DURAND.

De la fortune !

HORTENSE.

Un nom !

DE FLINS.

Autrefois, pour Jenny son cœur semblait se prendre,
Et ma fille a, je crois, la mémoire assez tendre,
Mais rentre-t-il en place ?

HORTENSE.

Oh ! ce n'est pas pressé.
Il attend pour cela que Durand soit placé.

DURAND, à part.

Alors

DE FLINS.

Ah ! c'est que moi, je n'en fais pas mystère,
J'ai quelqu'ambition... et je veux, en bon père,
Un gendre bien casé, qui me serve d'appui,
Qui veuille s'élever et me tire après lui !

HORTENSE.

C'est bien !

DE FLINS.

Je veux qu'il fasse honneur à la famille,
Qu'à la cour, sous un titre, il présente ma fille!

HORTENSE.

C'est fort bien!

DE FLINS.

Que toujours son crédit et le mien
Tiennent le ministère en échec!

HORTENSE.

C'est très-bien!
Voilà parler! voilà comprendre les affaires!
Hein, qu'en dis-tu?...

DURAND.

Tu sais, je ne les comprends guères;
Mais cela me paraît assez ingénieux.
Pour tenir ferme, ainsi vous formerez tous deux
Une société civile, en garantie,
Et tu t'appelleras *de Flins et compagnie!*

DE FLINS.

Tu plaisantes toujours!

HORTENSE.

Toujours le même esprit!
Jamais au sérieux il ne prend ce qu'on dit,
A tout ce qui me plaît il se montre contraire,
Il est froid, indolent et je n'en puis rien faire!

DURAND.

Ah! c'est mal... car enfin, je veux... ce que tu veux.

DE FLINS.

Tu fais bien!

HORTENSE.

N'est-ce pas?... il pourrait être heureux,
D'un fort bel avenir il a pour lui les chances,
Partout, Monsieur, partout... jusque dans les finances.

DE FLINS.

Bah!

HORTENSE.

Il a failli même être élu député!

DURAND.

Mon Dieu! oui.

HORTENSE.

Nous avions une minorité
Magnifique!

DURAND, montrant ses deux doigts.

Superbe!

HORTENSE.

Et pour peu qu'on nous serve,
Il montera!...

DURAND.

(A part.)

Parbleu!... Que le ciel m'en préserve!

DE FLINS.

Si pour me soutenir et m'aider en chemin,
Vous me pouviez aussi donner un coup de main?

HORTENSE.

(L'observant.)

Eh! mais avec plaisir... Vous n'avez rien en vue?

DE FLINS.

Rien... mais je vais courir, il faut que je salue
Des amis qu'il est bon parfois de réveiller.

DURAND.

Je déjeune à mon cercle et je vais m'habiller.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

La baronne d'Angène!

HORTENSE.

Ah! qu'entends-je! Eugénie!...

DE FLINS.

D'Angène! c'est le nom d'un préfet?...

HORTENSE.

Sans génie,

Sans moyens ! un vieux fat que l'intrigue a porté.

DE FLINS.

Et sa femme ?

HORTENSE.

Un esprit d'une frivolité !...

DURAND.

C'est ton amie ?

HORTENSE.

Intime.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE, entrant.

Enfin, ma chère Hortense !...

HORTENSE, allant à elle.

Cette bonne Eugénie !...

LA BARONNE.

Après un an d'absence,
Quel bonheur !... ces messieurs... ah ! ton mari... pardon !
Je vous ai dérangés.

HORTENSE.

Eh ! non, ma chère.

DE FLINS.

Non,
Madame, je sortais.

DURAND.

Souffrez que je vous quitte,
Honteux d'avoir ainsi reçu votre visite.
Et monsieur le préfet, nous le verrons ?...

LA BARONNE.

Plus tard.
J'ai de huit jours au moins précédé son départ.

(De Flins sort par le fond, Durand par la droite.)

SCÈNE VI.

LA BARONNE, HORTENSE.

HORTENSE.

Tu reviens parmi nous toujours aimable et belle !
Dans notre heureux Paris le plaisir te rappelle,
Tu quittes, par congé, Limoges.

LA BARONNE.

Tout à fait.

HORTENSE.

Mais tu retourneras...

LA BARONNE.

Je ne suis plus préfet !...

HORTENSE.

On a destitué le baron ?...

LA BARONNE.

Au contraire,
Pour prix de ses talents, de son zèle exemplaire,
Par de nouveaux honneurs on le fixe à Paris :
Le voilà tout-puissant pour servir nos amis.

HORTENSE.

Cher ange ! assieds-toi donc ! tu dois être enchantée...

LA BARONNE.

Tu sais que tout cela ne m'a jamais tentée.
Jeunes, en pension, chacune avait ses goûts ;
Tu voulais des grandeurs, moi j'aimais les bijoux...
Et telle autre rêvait, romanesque héritière,
Le cœur d'un beau jeune homme et rien... qu'une chaumière.
Quand le baron d'Angène offrit de m'épouser,
J'étais libre ; mon Dieu ! je pouvais refuser,
Et si je consentis, ce ne fut, je t'assure,
Ni par ambition, ni pour sa préfecture,

Non !... mais j'étais, hélas ! sans fortune, sans bien ;
Quel autre eût eu l'esprit de me prendre pour rien ?
J'aurais fait à coup sûr un triste mariage.
Je voulais de l'éclat, un titre, un équipage,
Des plaisirs... Mon mari de loin me les fit voir...
Dame ! il n'était plus jeune... on ne peut tout avoir.
Il me faisait baronne, et du moins sa vieillesse
Se montrait à travers un prisme... la richesse !
Je l'épousai gaîment, et nous sommes heureux.
C'est un si bon mari ! je fais ce que je veux.
Un seul point me manquait, une bonne disgrâce !...
J'aurais voulu le voir abandonner sa place,
Quitter sa préfecture où je m'ennuyais tant !...
Et me rendre à Paris, où le plaisir m'attend !
Je craignais d'affliger ce cher mari que j'aime...
Eh bien ! il y pensait pour moi... plus que moi-même
Oui, depuis près d'un an, pour être remplacé,
Il intrigue, et toujours pur, désintéressé,
On l'a tout simplement par royale ordonnance,
Fait conseiller d'État, grand-croix et pair de France !
Il se résigne.

HORTENSE, à part.

O ciel ! il obtient tout cela !
En passant par sa place, on peut arriver là !

LA BARONNE.

Quel hiver de plaisir !

HORTENSE, à part.

Quelle chance nouvelle !

LA BARONNE.

Je reviens à Paris !...

HORTENSE.

La préfecture est belle !

LA BARONNE.

De ma fortune enfin je vais donc me parer !...

HORTENSE.

La carrière est ouverte et j'y puis donc entrer !...
Mais, dis-moi, cette place est donnée ou promise ?

LA BARONNE.

Non, la démission est à peine remise.

HORTENSE.

Eugénie... ah! c'est Dieu qui t'amène vers moi...
On veut que mon mari remplisse un bel emploi;
Il est même noté pour une préfecture.

LA BARONNE.

Tu penses à la nôtre !...

HORTENSE.

Il faut voir.

LA BARONNE.

J'en suis sûre!

HORTENSE.

Eh bien ! oui; tu conçois, c'est assez séduisant.

LA BARONNE.

Prends garde au Limousin, il n'est pas amusant.

HORTENSE.

N'importe ! j'ai mon plan et je te le confie !
Oui, ma position me pèse, m'humilie !
Dans le monde où je vais, je souffre au fond du cœur,
De voir, à mon entrée, un sourire moqueur...
Mes compagnes d'hier avec moi sont hautaines !
Elles ont des maris qui les rendent si vaines !
(Gaiement.)
Julie est député, Louise est magistrat,
La petite Henriette entre au conseil d'État,
Laure est ambassadeur et sa cousine Hermance
Receveur général !

LA BARONNE.

Moi, je suis pair de France !..

HORTENSE.

Et moi je ne suis rien... rien que simple électeur !
Je veux à mon mari quelque titre flatteur...
Une fois en chemin, à tout il peut prétendre !...
Et d'abord, le secret que tu viens de m'apprendre,
Tu ne l'as révélé qu'à moi ?

LA BARONNE.

Certainement.

HORTENSE.

Ne le dis à personne !

LA BARONNE.

Oh ! je t'en fais serment.

HORTENSE.

Ne donne pas l'éveil à ces coureurs de places,
A ces ambitieux qui flairent les disgrâces
Et les démissions, pour jeter, à leur tour,
Sur les emplois vacants leur griffe de vautour.
Ils iraient du ministre assiéger la faiblesse.

LA BARONNE.

Tu les veux devancer.

HORTENSE.

Nous avons sa promesse.
Il faudra qu'il la tienne, et je cours de ce pas
Prévenir nos amis.

LA BARONNE, avec contrainte.

Je croyais, en ce cas,
Que votre cousin Charle aurait la préférence.
Autant... et plus qu'un autre il a des droits, je pense.

HORTENSE.

Oh ! mon mari, d'abord !.. entre eux c'est convenu.
C'est un si bon jeune homme !

LA BARONNE.

Oui !... je l'ai peu connu...
Mais il paraît fort bien... On dit qu'il se marie.

HORTENSE.

On se trompe.

LA BARONNE.

Ah!... tu crois...

HORTENSE, à part.

Cette pauvre Eugénie!

LA BARONNE.

Mais je te laisse, adieu. Je vais parler pour vous,
Écrire à mon mari... tu peux compter sur nous.

HORTENSE, la reconduisant.

Garde bien le secret, ne confie à personne...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Charle!

LA BARONNE.

Ah!

SCÈNE VII.

LA BARONNE, CHARLES, HORTENSE.

CHARLES, à Hortense.

(Apercevant la baronne.)

Je viens... Madame la baronne!

LA BARONNE.

Monsieur!

(Ils restent interdits, et après un silence.)

HORTENSE, à part.

Il faut pourtant venir à leur secours.

(A Charles.)

Madame nous revient.

CHARLES.

Pour longtemps?

HORTENSE.

Pour toujours.

CHARLES.

Madame... il se pourrait... vous nous êtes rendue!
Dès longtemps, à Paris, vous étiez attendue...
Votre absence a partout laissé tant de regrets!
Mais nos bals, dont l'hiver fait déjà les apprêts,
Nos fêtes, nos plaisirs vont retrouver leur reine!...
Et l'amitié...

LA BARONNE, avec une émotion contenue.

Monsieur... j'attends monsieur d'Angène...
Je ne sais pas encor ce qu'il décidera.
Son âge craint le bruit, la foule... il me dira
Si le monde lui plaît, et s'il veut bien lui-même
M'accompagner au bal... C'est mon mari, je l'aime,
Et je ne puis, Monsieur, être heureuse sans lui.
(A Hortense.)
Adieu... je vais de toi m'occuper aujourd'hui...
Monsieur... je vous salue.

CHARLES, lui offrant la main.

Ah! permettez!...

LA BARONNE.

De grâce,
Restez.
(Elle sort. Hortense l'accompagne.)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, CHARLES, ensuite LE DOMESTIQUE, LA FEMME DE CHAMBRE.

CHARLES.

Ah! quels regards et quel accueil de glace!
Quand j'étais là, tremblant de bonheur et d'amour!...
Ma cousine...

HORTENSE, sonnant ses domestiques.

Oui, je sais, vous lui faisiez la cour,
Alors qu'elle était libre, avant son mariage...

CHARLES.

Et depuis !...

HORTENSE.

Mais pour elle et pour vous il est sage
D'oublier tout cela.

CHARLES, à part.

Nous verrons! oh ! morbleu !

HORTENSE.

Charles, j'aurai besoin que vous m'aidiez un peu.
(Au domestique qui paraît.)
Mon mari... je l'attends.
(Le domestique sort. Elle continue en sonnant encore.)
La chose est bien secrète,
Mais pour vous... un ami !...
(A la femme de chambre.)
Préparez ma toilette.
(La femme de chambre sort.)

CHARLES.

De quoi s'agit-il donc ?...

HORTENSE.

D'un complot sérieux
Que la baronne et moi, nous formions en ces lieux,
En servant nos projets, vous seriez son complice.

CHARLES.

Je pourrai la revoir !... ah ! parlez ! quel service ?...

SCÈNE IX.

DURAND, HORTENSE, CHARLES.

DURAND, habillé, son chapeau à la main.
(A Charles.)

Ma femme, que veux-tu ?... bonjour !... en ce moment,
Je m'en vais à mon cercle.

HORTENSE.

Il s'agit bien, vraiment,

De cercle et de plaisirs !... quand nous touchons sans doute
Au comble de nos vœux !... nous voilà sur la route
Des places, des honneurs, du rang qui nous est dû !

DURAND.

Ah ! bah !

HORTENSE.

Mais pas un mot ou tout serait perdu.

CHARLES.

Nous sommes seuls, parlez, ma cousine !

HORTENSE.

Eugénie
M'apprenait là... pardon ! je suis toute saisie !
Qu'on est faible, mon Dieu !...

CHARLES.

Vous tremblez.

HORTENSE.

C'est d'espoir !

DURAND, à part.

Moi, je tremble de peur.

CHARLES.

Mais ne peut-on savoir ?...

HORTENSE.

Le vieux baron d'Angène, à sa femme docile,
Prend enfin sa retraite, et laisse au plus habile
Sa préfecture !

DURAND.

Eh bien ?...

HORTENSE.

Eh bien ! puisqu'il en sort,
N'y peux-tu pas entrer ?

CHARLES.

C'est juste !

DURAND, à part.

Je suis mort.

HORTENSE.

Cette démission est encore un mystère!
Personne ne s'en doute ; il faut savoir se taire,
Solliciter sans bruit, voir nos puissants amis,
Leur rappeler à tous ce qui nous fut promis.

DURAND.

Charles peut réclamer... sous l'ancien ministère,
D'une autre préfecture il était secrétaire ;
Pour rentrer en faveur, il n'a qu'à le vouloir.
Sans doute il a des droits qu'il peut faire valoir.

CHARLES.

(A part.)

Non, après vous!... Qui! moi, partir quand elle arrive!

HORTENSE.

Il les cède... et plus tard, las d'une vie oisive,
Pour qu'il monte à son tour, nous lui tendrons la main.
L'amitié qui s'entr'aide, abrége le chemin.
Le ministre nous aime, et je sais qu'il t'estime.
Je verrai ce matin son secrétaire intime,
Sa femme est mon amie... et toi, de ton côté,
Tu vas courir d'abord chez notre député.
Ainsi donc, tous les trois, mettons-nous en campagne!
L'intrigue est aux aguets, de vitesse on se gagne ;
Mais qu'on sache à la fois, dans le monde étonné,
Qu'un poste était vacant, et qu'il nous est donné.

CHARLES.

Ce plan est des meilleurs!

DURAND.

Moi, je te suis à peine
Dans ta course!... tu vas, tu vas, à perdre haleine!...

HORTENSE.

Tu ne m'approuves pas!...

DURAND.

Qui? moi! je n'ai pas dit...
Pensez-vous qu'en ce cas, j'aie assez de crédit?...

CHARLES.

Vous en avez !...

HORTENSE.

Eh ! oui !

DURAND.

Quels titres sont les nôtres?...

HORTENSE.

Nous en aurons toujours bien autant que les autres !

CHARLES.

Oui, certes !

DURAND.

Mais aller au fond du Limousin !

HORTENSE.

C'est un fort beau pays !...

CHARLES.

Sans doute.

DURAND, avec impatience.

Eh ! mais, cousin !...

HORTENSE.

Vous hésitez !...

DURAND.

Non pas !...

CHARLES.

Là-bas on peut se plaire.

HORTENSE.

Veux-tu donc à trente ans végéter sans rien faire !...

DURAND.

Non, mais j'avais pensé que je pourrais encor,
Dans la banque, à Paris, prendre un nouvel essor,
J'y suis connu.

HORTENSE.

Fi donc !... s'enterrer dans la banque,
Pour gagner un peu d'or... est-ce l'or qui te manque?

Mais le baron revient pair de France, grand-croix,
Et conseiller d'État !... ton avenir !...

DURAND.

Tu crois !...

CHARLES.

Allons, mon cher Durand, j'approuve ma cousine,
Agissons vite !

DURAND.

(A part.)

Eh ! oui !... Le bourreau m'assassine !...

CHARLES.

Pour hâter le succès, je commence à l'instant.

HORTENSE, à Durand.

Et nous allons sortir !... je reviens.

DURAND.

Je t'attend !

(Elle rentre chez elle. — Charles sort par le fond.)

SCÈNE X.

DURAND, seul.

Au grand diable d'enfer le bonheur qui m'arrive !
Tout ce que je craignais... esclave en perspective !
Il faut solliciter, intriguer, et pourquoi ?
Pour devenir préfet ! et préfet malgré moi !
Pour quitter de Paris l'aimable et douce vie !
Pour habiter Limoge !... oui, morbleu ! la patrie
De monsieur Pourceaugnac !... et comment l'empêcher ?
Je ne gagnerais rien, non rien à me fâcher !
Monsieur finit toujours par céder à madame :
Et Charle, à qui j'en veux !... s'entend avec ma femme !
Mais c'est qu'elle est capable au moins de triompher !

(Apercevant de Flins qui rentre par le fond.)

Ah !

SCÈNE XI.

DURAND, DE FLINS.

DE FLINS.

Durand !

DURAND, lui sautant au cou.

Mon ami !

DE FLINS.

Mais tu vas m'étouffer.

DURAND.

Tais-toi !...

DE FLINS.

Mais...

DURAND.

Tais-toi donc !

DE FLINS.

Est-ce qu'on nous écoute ?

DURAND.

Tu veux être placé !

DE FLINS.

Mais oui !

DURAND.

Préfet !

DE FLINS.

Sans doute !

Je n'en dors plus.

DURAND.

Va, cours, ne perds pas un moment !
Vois tes amis... Pour toi, le ministre est...

DE FLINS.

Charmant !...

Comme l'est un ministre !...

DURAND.

Eh bien ! ce matin même,
Vaque une préfecture !

DE FLINS.

O ciel !

DURAND.

Par stratagème
Ou par force, pour moi, ma femme veut l'avoir...
C'est Limoges !...

DE FLINS.

Vraiment !...

DURAND.

Je ne dois pas te voir,
Je ne t'ai pas vu...

DE FLINS.

Non !...

DURAND.

Mais il faut que tu partes !

DE FLINS.

Oui !

DURAND.

Ma femme, en secret, fait un château de cartes,
Et pour le renverser je soufflerai dessus.

DE FLINS.

Oui, soufflons !...

DURAND.

Fais le tien !...

DE FLINS.

Leurs vœux seront déçus !...
Et c'est moi...

DURAND.

Mais surtout cachons bien notre ligue !
Sois adroit, sois discret !... va, cours, agis, intrigue...
Tandis qu'Hortense et Charle iront solliciter,
Je te dirai leurs plans pour les faire avorter !

DE FLINS.

Oui !... Durand, mon ami... j'en pleure !... quel service !
Ah ! comment reconnaître un pareil sacrifice !

DURAND.

Tu ne l'aurais pas fait !

DE FLINS, s'oubliant.

Non !... c'est-à-dire !... enfin
Je tiens une vacance !...

DURAND.

Il faut jouer au fin.
Mais on vient... sauve-toi... va-t'en !...

DE FLINS.

Ah ! c'est ma fille !
Nous devions ce matin visiter sa famille...
Je l'ai fait prévenir !...

SCÈNE XII.

JENNY, DURAND, DE FLINS.

JENNY.

Mon père, me voici,
Je suis prête.

DE FLINS.

Plus tard.

DURAND.

Va-t'en !...

(De Flins sort. Retenant Jenny :)

Restez ici.
Ma femme !

SCÈNE XIII.

JENNY, DURAND, HORTENSE.

HORTENSE.

Mon ami, je sors... (Apercevant Jenny.)
Mademoiselle...

DURAND.

Son père avait promis de sortir avec elle,
Il ne vient pas... hein ?... (Il lui fait signe.)

JENNY.

Non.

HORTENSE.

Mais il ne peut tarder,
Ce bon de Flins ! (Bas à Durand.)
Du père il faut bien se garder !

DURAND.

Parbleu !

HORTENSE.

Car c'est un homme ambitieux, avide,
Et qui serait pour nous un concurrent perfide !
Trompons-le bien !

DURAND.

Parbleu !...

JENNY.

Que disent-ils tout bas ?
(Un domestique paraît.)

HORTENSE.

(A Jenny.)
Ma voiture !... Avec moi, je ne t'emmène pas...
Ton père va rentrer... il faut qu'il te promène,
Beaucoup...
(Bas à Durand.)
Pendant ce temps au moins, je suis certaine
De ne pas le trouver courant sur mon chemin.

DURAND.

Très-bien !

HORTENSE.

(Bas à Durand.)
Bonjour, mon ange... Au faubourg Saint-Germain,
Pour des noms influents, je vais d'abord me rendre...
Et toi, de ton côté...
(Durand la reconduit jusqu'au fond, en parlant bas.

JENNY, à part.

Je n'y puis rien comprendre !

(Elle sort.)

DURAND, à Hortense qui sort.

J'y cours !...

SCÈNE XIV.

DURAND, seul.

(Il revient en scène, et tirant sa montre.)

Ah ! je respire !... et je vais, libre, heureux,
Au cercle où l'on m'attend, passer une heure ou deux.

(Il sort.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

JENNY, ensuite CHARLES.

JENNY, seule, entrant par la droite.

Il monte... je l'ai vu, là-bas, de la fenêtre...
S'il a su mon retour, il vient pour moi peut-être !...
Oh ! c'est lui... c'est bien lui... le cœur ne trompe pas !...
Je le reconnaîtrais au seul bruit de ses pas !...
Tout enfant que j'étais, il me trouvait jolie...
Il me flattait un peu, mais...

CHARLES, entrant sans la voir, par le fond.

Ma lettre est partie !
Mais, me répondra-t-elle !... eh ! n'ai-je pas surpris
Un secret embarras dans ses yeux attendris...
Je suis aimé !... j'en crois et son trouble et moi-même !...

JENNY, à part.

Il ne me voit donc pas !...

CHARLES.

C'est un moyen extrême
Pour la revoir...

(Apercevant Jenny.)

Ah !...

JENNY, effrayée.

Ah !...

CHARLES.

Mademoiselle !...

JENNY.

Enfin !
Il me voit.

CHARLES.

Vous ici !...

JENNY.

Mais depuis ce matin.
Singulière maison !... je n'entends plus personne,
Tout le monde est sorti... mon père m'abandonne...
Et pour vous recevoir je suis seule à présent...
Mais je ne m'en plains pas.

CHARLES, à part.

Seule !... il serait plaisant
Qu'Eugénie arrivât par un hasard propice.
Le hasard aux amants rend quelquefois service.

JENNY, se rapprochant.

C'était monsieur Durand que vous cherchiez ?...

CHARLES, distrait.

Oui... non...
Flatté d'une rencontre...

JENNY.

Ah ! vous êtes si bon !
Vous m'avez reconnue !...

CHARLES.

Oui...

(A part.)

Quelqu'un... si c'est elle !...

JENNY.

Vous dites, Monsieur...

CHARLES, la regardant.

Mais... je dis... Mademoiselle...
Vous êtes bien grandie!

(Mouvement de Jenny.)

SCÈNE II.

JENNY, DURAND, CHARLES.

DURAND, très-gaiement.

Ah! bravo!... tous les deux!

CHARLES.

Durand!...

DURAND.

Vous déranger n'est pas ce que je veux!..
Restez... ou s'il le faut, c'est moi qui me retire!...

CHARLES.

Je ne vous comprends pas.

DURAND.

Bon!

JENNY.

Que voulez-vous dire?

DURAND.

Bien! pourquoi donc rougir?... on sait votre secret...
J'ai moi-même à de Flins conté certain projet:
Si Jenny vous convient... si Charle a su vous plaire...
Enfants, je vous unis!...

CHARLES.

Ciel!

DURAND.

J'en fais mon affaire!

JENNY.

Monsieur!

DURAND.

Sur ma parole on peut s'en reposer !...
Je vous unis et prends pour mes frais, un baiser !
(Il embrasse Jenny.)

CHARLES, bas.

Taisez-vous donc !

DURAND.

Jaloux !

JENNY.

Permettez... je vous laisse.

DURAND, la retenant.

Qu'est-ce donc ?... qu'ai-je dit qui vous chasse et vous blesse ?
N'ai-je pu deviner, au point où vous voilà,
Ce qu'enhardi par vous, Charles vous disait là ?...
Hein, cher ? en la voyant à ce point embellie...
(Charles le fait taire.)

JENNY.

Monsieur me disait...

DURAND.

Quoi ?

JENNY.

Qu'il me trouve grandie.
(Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE III.

CHARLES, DURAND.

CHARLES, la suivant.

Mademoiselle !...

DURAND.

Ah ! bon ! voilà tout ! c'est charmant !...
Ma foi, je vous en fais, cousin, mon compliment.

CHARLES.

Quel regard !... on dirait que ce mot l'a piquée.

DURAND, riant.

La déclaration me semble un peu risquée !

CHARLES.

Mais je n'avais ici rien à lui déclarer !

DURAND.

De Flins est mon ami, vous pouvez espérer !...
Elle est jeune, elle est riche... excellent mariage !...
Si le cœur vous en dit...

CHARLES.

Eh ! morbleu ! quelle rage
De vouloir, malgré moi, me faire son époux !

DURAND.

Vous l'aimez.

CHARLES.

Non !...

DURAND.

Si !

CHARLES.

Non !...

DURAND.

Vous l'avez dit.

CHARLES.

Qui ?

DURAND.

Vous !

CHARLES.

Quand ?

DURAND.

Ce matin.

CHARLES.

Où donc ?

DURAND.

Au cercle d'où j'arrive.

CHARLES.

Au cercle !...

DURAND.

J'étais là, bon et joyeux convive,
Au déjeuner qu'Albert nous payait aujourd'hui,
Et digne de Potel, s'il n'était pas de lui.
Le champagne en moussant nous réjouissait l'âme!
On oubliait ses maux, ses ennuis et sa femme,
Nous étions tous garçons !... et chacun à son tour,
Jetait sur le tapis les nouvelles du jour :
C'était un feu croisé de joyeuses folies,
De propos médisants, de bonnes calomnies...
Une épouse en révolte... un mari... chagriné...
Un duel... une fugue... un lion enchaîné...
On vous nomme!... Vernois, votre ami le plus tendre,
Sourit... nous le pressons... il ne peut se défendre...
Et le verre à la main... sous le sceau du secret...
Nous étions vingt... c'est moi qui suis le plus discret...
Il nous compte que vous, l'indifférence même,
Vous avez le cœur pris, que sans doute on vous aime,
Mais de loin... et qu'alors risquant le billet doux,
Vous courez plein d'espoir après un rendez-vous...
Et tous, à ce récit que le rire accompagne,
Ont fait pour vous des vœux... arrosés de champagne!

CHARLES.

Quelle indiscrétion!

DURAND.

J'arrive, je vous voi
Près d'une belle enfant... qui vous aime !... et ma foi!
Je suppose...

CHARLES.

Très-mal! je n'en fais pas mystère,
J'aimais son esprit vif, son charmant caractère,
De ce dépit naïf qu'elle montre en sortant,
Je me sens tout ému.

DURAND.

Voyez-vous!

CHARLES.

Et pourtant,

Je ne la cherchais pas !...

DURAND.

Vraiment ce n'est pas elle !...

Mais alors quelle est donc cette beauté cruelle !...

Voyons, nommez-la-moi !...

CHARLES.

Je m'en garderai bien !...

DURAND.

A vos billets d'amour elle a répondu ?...

CHARLES.

Rien !

DURAND.

Mais votre rendez-vous ?...

CHARLES.

Eh ! je l'attends encore !...

DURAND

A-t-elle... par bonheur... un mari ?. .

CHARLES, sérieusement.

Je l'ignore.

DURAND, riant.

Mauvais sujet !

CHARLES.

Mais vous... pourquoi rentrer sitôt ?...

DURAND.

Je vous gêne !

CHARLES.

Limoge...

DURAND.

Ah ! j'oubliais !... un mot...

Puisque, brûlant d'un feu plus ou moins légitime,

Vous poursuivez le cœur d'une belle anonyme...

Mettez-y votre temps, mon cher, là,... tout à fait...
Sans le perdre à courir pour me créer préfet.

CHARLES.

Tout mon temps est à vous!...

DURAND.

Mais l'amour le réclame!

CHARLES.

Je conspire avec joie!

DURAND.

Oh! pour plaire à ma femme!...

CHARLES.

A votre femme!... soit!... tout marche bien, je croi...
Et je tiens au succès!...

DURAND, à part.

Tu me le paîras, toi!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HORTENSE, entrant très-agitée.

CHARLES.

Ma cousine!

DURAND.

Quel trouble!

CHARLES.

Eh bien?

HORTENSE.

Je suis trahie!

CHARLES.

Ciel! une trahison?

HORTENSE.

Incroyable, inouïe

DURAND.

Ah! bah!

CHARLES.

C'est impossible!...

DURAND.

On sait...

HORTENSE.

Un inconnu
Partout où j'arrivais était déjà venu.
Chacun, en me voyant, montrait sur son visage
Certain air d'embarras et de mauvais présage.
Les uns semblaient me plaindre, et d'autres se troubler...
Ailleurs, sans me répondre, on me laissait parler...
Mais la sœur d'un commis, avec moi plus sincère,
M'a dit : « Je ne sais plus que penser de mon frère,
« Car de cette vacance il vient d'être informé
« Par un solliciteur, qu'il ne m'a pas nommé...
« Ensemble ils sont partis. » Sans savoir que résoudre,
J'ai pâli... j'ai tremblé... c'était un coup de foudre!...

DURAND.

J'en tombe à la renverse!

CHARLES.

Et vous ne savez pas...

HORTENSE.

En sortant, j'ai trouvé la baronne à deux pas...
J'ai fait près de la sienne arrêter ma voiture.
Elle était furieuse aussi de l'aventure...
Une démission qu'elle nous réservait!
Un secret que, hors nous, personne ne savait!
Qui nous a pu trahir?

DURAND, avec empressement.

Assieds-toi donc, ma bonne.

HORTENSE.

Charles, ce n'est pas vous?...

CHARLES.

Moi!

DURAND.

Bien sûr!

CHARLES.

Je m'étonne
D'un doute qui m'afflige!

HORTENSE.

(Regardant son mari.)

Ah! pardon!... Mais alors...

DURAND, vivement.

(A part.)

C'est affreux!... Je me sens trembler de tout mon corps!...

HORTENSE.

C'est une chose indigne et dont je suis outrée,
Que de ces hauts emplois on fasse la curée!

DURAND.

Eh bien! restons-en là, tu m'y vois résigné!

HORTENSE.

Que dis-tu?

CHARLES.

Mon cousin!

DURAND.

Oui, je suis indigné...
Comme toi!

HORTENSE.

Comme moi montre donc du courage!
On peut à ce rival disputer l'avantage!
Reculer devant lui, c'est une lâcheté!
S'il faut lutter, luttons! du cœur, de la fierté
Sois homme!

DURAND.

Je veux bien.

HORTENSE.

La baronne fidèle,
Pour nous rendre l'espoir, nous rallie autour d'elle.
Quel feu! quel dévoûment pour nous deux... pour nous trois!...

CHARLES.

Je la verrai!

HORTENSE.

Sans doute...

(A Durand.)

Elle appuiera tes droits
Près de cinq députés...

CHARLES.

Etes-vous sûr du vôtre?

HORTENSE.

Il nous doit bien sa voix... nous lui donnons la nôtre.
C'est un parleur adroit et qui règle toujours,
Sur le soleil levant, sa montre et ses discours.
Tu l'as vu, tu reviens?...

DURAND, étourdiment.

Du cercle...

(Se reprenant.)

Il en est membre,
Je croyais l'y trouver... il était à la Chambre!

HORTENSE.

Mais ce soir...

DURAND.

Oh! ce soir je vais à l'Opéra...

HORTENSE.

Quoi!...

DURAND.

Plus d'un homme en place à coup sûr y sera.
Je parlerai.

HORTENSE.

Demain, j'aurai ta matinée?

DURAND.

Demain, à Chantilly je passe la journée,
Pour les courses.

HORTENSE.

Mais non !...

DURAND.

Je serai présenté
A... quelqu'un qu'il est bon d'avoir de son côté.

HORTENSE.

A la bonne heure !

CHARLES.

Moi, j'ai pour vous audience,
Chez le comte d'Ervet.

HORTENSE.

Une grande influence !
Le bras droit du ministre.

CHARLES.

Il m'attend aujourd'hui
A trois heures.

DURAND.

Très-bien ! à trois heures... chez lui?

CHARLES.

Oui.

DURAND.

Le comte d'Ervet?

CHARLES.

Oui.

HORTENSE, *tirant une liste.*

Je m'en vais bien vite
Écrire à nos amis, leur tracer leur conduite...
J'en ai fait une liste où par ordre ils sont mis.

DURAND.

Çà ! je ne savais pas avoir autant d'amis;
Mais j'en vois, il est vrai, que je ne connais guères...
Que je n'ai jamais vus...

HORTENSE.

Des amis nécessaires !
Il est certains moments où, pour faire un succès,
On en grossit le nombre, et l'on élague après.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Flins!

(Mouvement ; ils baissent la voix.)

HORTENSE.

Eh ! mais... ce rival invisible !

CHARLES.

Le père de Jenny !

DURAND.

L'inconnu !

HORTENSE.

C'est possible !
Il faut l'observer.

DURAND, à part.

Diable !

(Il va au-devant de De Flins.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, DE FLINS.

DE FLINS, ne voyant que Durand.

Eh bien ? mon cher...

DURAND, vivement.

Voici
Ma femme !

HORTENSE.

Cher Monsieur, d'où venez-vous ainsi ?
Vous deviez près de nous rejoindre votre fille,
Pour visiter Paris et revoir sa famille...
Elle vous attendait... on ne vous a pas vu.

DURAND, lui faisant signe.

Nous en cherchons la cause.

DE FLINS.

Un obstacle imprévu...
Eh! bonjour, monsieur Charle.

HORTENSE.

Alors, c'est vous, peut-être,
Qu'au faubourg Saint-Germain j'avais cru reconnaître?

DURAND, lui faisant signe que non.

Comme un solliciteur.

DE FLINS.

Oh! je viens du Marais.

HORTENSE.

Mais à midi, je crois...

(Signes de Durand.)

DE FLINS.

A midi, je courais
Chez un juge qui garde, à la place Royale,
De ses antiques mœurs l'austérité légale.

DURAND.

Cependant...

(Bas aux autres.)

Attendez, je vais l'embarrasser...

(A de Flins.)

Tu m'as dit ce matin que tu devais passer
Chez un commis puissant qui, près du ministère,
Loge en un riche hôtel sa vertu moins austère.

DE FLINS.

J'y vais ce soir.

(Durand l'approuve.)

HORTENSE.

Ce soir...

DURAND, bas aux autres.

Il a l'air assez franc,
N'est-ce pas?

HORTENSE.

Vous n'avez rien appris en courant?

DURAND, faisant signe.

Rien?

DE FLINS.

Non, rien...

HORTENSE.

Pas de place à donner?

DE FLINS.

Je l'ignore,
Je viens chercher Jenny, qui doit m'attendre encore.
Elle est prête, je pense, et nous sortons tous deux.
Belle dame!... au revoir, Messieurs.

(Il sort par la droite.)

DURAND, bas.

C'est très-heureux!
Il ne sait rien du tout!

CHARLES.

Ce n'est pas le coupable.

HORTENSE.

Ah! son ambition n'est pas très-redoutable.
Je vais écrire, adieu!

CHARLES.

J'ai dans cette maison
Quelqu'un à voir pour vous.

DURAND.

C'est trop de peine!

CHARLES.

Non.

(A part.)

Je rentre, en descendant, si la réponse est bonne.
Je saurai bien enfin retrouver la baronne.

HORTENSE, au moment de sortir.

Et le comte d'Ervet, n'allez pas l'oublier!

DURAND.

A trois heures!...

CHARLES.

Chez lui je serai le premier.

(Hortense rentre chez elle. Charles sort.)

SCÈNE VI.

DE FLINS, DURAND.

(Durand va ouvrir la porte par laquelle de Flins est sorti.)

DURAND.

De Flins !

DE FLINS.

Te voilà seul !

DURAND.

Eh bien !

DE FLINS.

Eh bien ! j'avance.
On m'a de toute part donné de l'espérance.
Dans les bureaux, mon cher, ils m'ont tous reconnu !
« De Flins ! monsieur de Flins !... le voilà revenu !
« Nous avons donc quelqu'un de mort !... »

DURAND.

Chez un ministre,
Ton retour en effet te donne l'air sinistre.
C'est une place à prendre !... et tu devrais porter
Un crêpe à ton chapeau... tu viens pour hériter !

DE FLINS.

C'est mon bien, c'est mon droit qu'en vain l'on me dispute.
S'il faut lutter encor, je soutiendrai la lutte.

DURAND.

Bravo ! comme chez nous.

DE FLINS.

J'ai vu mes amis... tous !...

DURAND.

Tu les connais ?

DE FLINS.

Très-bien !

DURAND.

Ah ! c'est mieux que chez nous.

DE FLINS.

Pour mettre à leurs efforts du zèle et de l'ensemble,
Dans un beau déjeuner, demain, je les rassemble.

DURAND.

Oui, comme nos dîners !... as-tu, de ton côté,
Des pairs ?...

DE FLINS.

J'en ai vu cinq !

DURAND.

Quelque bon député ?...

DE FLINS.

J'en ai vu dix !

DURAND.

Déjà ! quelle locomotive !...

DE FLINS.

Ah ! ah ! c'est que j'avais Limoge en perspective !
Pour agir, me pousser, prendre un poste d'assaut,
Un point d'appui, mon cher, c'est tout ce qu'il me faut.
Quand j'y suis cramponné, pour peu qu'on me seconde,
Il me semble qu'alors, je remûrais le monde !

DURAND.

Comme ma femme !

DE FLINS.

Bah ! ta femme est un enfant !...
Avec sa perfidie et son air triomphant,
Je la joûrais vingt fois !... chez un ami fidèle,
J'ai failli me trouver face à face avec elle !...

DURAND.

Diable !

DE FLINS.

Après moi toujours elle arrivait trop tard!

DURAND.

C'est charmant!... mais, mon cher, crains tout de notre part!
Nous voulons aujourd'hui ressaisir l'avantage.
Il te faut redoubler de ruse et de courage!

DE FLINS.

Sois tranquille!

DURAND.

Surtout, garde bien le secret!

DE FLINS.

J'en réponds!

DURAND.

Mais j'y pense... et le comte d'Ervet,
Factotum du ministre, et, je crois, son beau-frère.

DE FLINS.

On obtient tout par lui... je ne le connais guère.

DURAND.

Mais nous le connaissons, Charle est bien avec lui,
Il doit en ma faveur lui parler aujourd'hui...
A trois heures...

DE FLINS.

Je sais... l'audience ordinaire...
S'il le voit le premier, je n'ai plus rien à faire,
Tout est perdu!

DURAND.

Mais non, il faut le prévenir.

DE FLINS.

Et comment?... attends donc... je crois me souvenir...
Le comte, m'a-t-on dit, a pour amie intime,
La femme d'un commis, que pour cause il estime,
Qu'il a fait sous-chef, chef... qui doit encor monter...
C'est par lui que demain je me fais présenter.

DURAND.

Par ce pauvre mari?...

DE FLINS.

Par sa femme peut-être !...

DURAND.

Comme un solliciteur doit tout voir, tout connaître !

DE FLINS.

Empêchons aujourd'hui Charles d'aller par là.

DURAND.

C'est parfait !... mais comment? que faire pour cela?
Voyons, cherche un moyen, toi, profond politique...

(André paraît au fond.)

Mais quel est ce garçon?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

DE FLINS.

André, mon domestique...
Il revient de porter trente lettres au moins.

(A André.)

Avance !...

(A Durand.)

Tu permets?

DURAND, frappé d'une idée.

Ah !... mon cher, à ses soins,
A sa discrétion, à son intelligence,
Peut-on se confier?

DE FLINS.

Oui... Qu'est-ce donc?

DURAND.

Silence !

ANDRÉ, remettant les lettres à de Flins.

A vos lettres, Monsieur, chacun a répondu.
Dieu ! que Paris est grand ! ma foi, je suis rendu,
Je vais me reposer.

DURAND, le retenant.

Non, pas encore...

DE FLINS.

Écoute !

DURAND.

Personne autour de moi, ne te connaît sans doute...
Monsieur Charles Saulieu revient dans un moment.

DE FLINS.

Saulieu !

ANDRÉ.

J'entends.

DURAND.

Approche alors discrètement,
Et dis-lui...

DE FLINS.

Retiens bien ce qu'il faut que tu dises !

DURAND.

Près du Jardin d'hiver, à trois heures précises,
Un coupé jaune clair, à chevaux bai foncé,
Doit passer lentement, et le store baissé.

ANDRÉ.

Voilà tout ?

DURAND.

Voilà tout.

DE FLINS.

Voilà tout !

ANDRÉ.

A trois heures ?...

(Il remonte.)

DURAND.

Précises !

DE FLINS.

Je comprends ; la ruse est des meilleures !...

DURAND.

Au rendez-vous qu'il veut, aisément il croira.

DE FLINS.

Sera-t-il assez sot ?...

DURAND.

L'amour y pourvoira !

Toi, va trouver ta fille, et m'attendre près d'elle.
Vous sortirez ensemble.

DE FLINS.

Oui, la journée est belle,
On va se promener, voilà !

CHARLES, en dehors.

Chez elle... bon !

DURAND.

C'est Charles !

DE FLINS.

Je m'en vais !

(Il sort par la droite.)

ANDRÉ.

Monsieur...

DURAND.

Attention !

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, DURAND, CHARLES.

CHARLES, gagnant la gauche.

Ah ! Durand... ma cousine, elle est...

DURAND.

Elle est sortie.

CHARLES.

J'aurais voulu la voir !

DURAND.

Cela vous contrarie,
J'en suis fâché... Tenez, ce garçon, à l'instant,
Vous demandait.

CHARLES.

Moi ?...

DURAND.

Vous... il fait l'homme important !

ANDRÉ, s'approchant.

Monsieur Charles Saulieu.

DURAND.

C'est ici qu'on l'envoie,
Je l'envoyais chez vous.

(Il s'assied sur la causeuse.)

ANDRÉ, à demi-voix.

Monsieur, que j'ai de joie
De vous trouver enfin!...

CHARLES, à Durand.

Vous permettez, mon cher?...

DURAND, lisant un journal.

Faites donc.

CHARLES, à André.

Eh bien! quoi?

ANDRÉ, baissant la voix.

Dans un coupé bai clair...
Chevaux jaune foncé... l'on vous attend... les stores
Baissés...

CHARLES, bas.

Chut!... et qui donc!....

(Embarras d'André.)

Est-ce que tu l'ignores?

ANDRÉ.

Je dois l'ignorer?... mais on vous attend... au pas...
Près du Jardin d'hiver.

CHARLES, à part.

Je ne m'abusais pas!...
La réponse à ma lettre!

ANDRÉ.

A trois heures.

CHARLES.

Et vite!
J'y cours.

DURAND, d'un air d'indifférence.

Ah! vous sortez?

CHARLES.

A regret je vous quitte...
J'ai quelqu'un à revoir... pour vous,

DURAND.

Toujours pour moi !

Merci !...

(Le domestique sort sur un signe de Durand.)

CHARLES, s'arrêtant, et à part.

Mais chez le comte !... à trois heures !... ma foi !
Qu'il attende ! à l'amour je dois la préférence.
Le rendez-vous d'abord... ensuite l'audience !

(Il sort en courant.)

SCÈNE IX.

DURAND, seul.

DURAND, se levant très-gaiement.

Je le tiens ! je me venge !... Ah ! nous verrons, morbleu !
Si je serai placé malgré moi ! c'est un jeu
Qui me plaît, qui m'amuse ! une bonne folie !...
Je triche contre nous pour gagner la partie,
Faisant moi-même feu sur mes propres soldats !
Je trahis mon parti, mais je ne me vends pas...
Au contraire !

SCÈNE X.

HORTENSE, LA BARONNE, DURAND.

HORTENSE, sortant de sa chambre avec la baronne.

Eh ! viens donc, ma chère ! parle vite !
J'attendais en tremblant un mot ou ta visite.

LA BARONNE.

De grâce, écoute-moi !

HORTENSE, à Durand.

Je croyais Charle ici !...

LA BARONNE

Grand Dieu !

HORTENSE.

Qu'as-tu ?

LA BARONNE.

Moi ! rien.

DURAND.

Je le croyais aussi,

(A part.)

Je ne l'ai pas revu !... Je mens avec délice !...

LA BARONNE, à Hortense.

(A Durand.)

Ah ! tant mieux ! Vous voyez, je suis votre complice,
Et je viens en amie intriguer avec vous...

(Bas à Hortense.)

Et causer avec toi !

DURAND.

Tant de bonté pour nous !

LA BARONNE.

On ne te trompait pas... Un perfide adversaire
A surpris le secret, et jusqu'au ministère,
Enveloppé de ruse, il se glisse en rampant.

HORTENSE.

C'est un fort méchant homme !

LA BARONNE.

Un sournois !

DURAND.

Un serpent !

LA BARONNE.

Mais vous allez écrire au ministre une lettre
Qu'à la Chambre, à son banc, on lui fera remettre.

DURAND.

Pourquoi ?

LA BARONNE.

Pour vous poser le premier, franchement,
Et lui bien rappeler sa promesse !

HORTENSE.

Autrement,
De tes intentions il douterait peut-être.

LA BARONNE.

Ecrivez tout de suite, et faites-les connaître.

DURAND, passant à droite.

C'est juste!... j'écrirai... là, dans mon cabinet.

HORTENSE.

Mais, Charle ! où donc est-il ?

DURAND.

Chez le comte d'Ervet !

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE XI.

HORTENSE, LA BARONNE.

LA BARONNE, effrayée.

Oh! qu'il ne vienne pas !

HORTENSE.

Et cependant...

LA BARONNE.

Ma chère,

Je suis seule avec toi... c'est un très-grand mystère...
De ton cousin d'abord je venais te parler.
Tu me vois dans un trouble !

HORTENSE.

Ah ! tu me fais trembler.

LA BARONNE, tirant une lettre d'une enveloppe.

Tiens, lis.

HORTENSE, lisant.

« La femme adorée qui fut l'amie de mon enfance, qui me « permit si souvent de lui dire que je l'aimais, peut-elle s'ef- « frayer de cet amour auquel elle a daigné sourire et qui est « mon seul bonheur ! »

C'est tendre !

LA BARONNE, tout en déchirant l'enveloppe

Va !

HORTENSE, lisant.

« J'attends comme une grâce que je paierais de mon sang,
« la permission de me jeter à ses pieds, et de lui jurer une
« tendresse, que le temps et l'absence ne sauraient éteindre
« dans mon cœur. (Elles se regardent, Hortense continue.) Un instant,
« un seul, loin des regards jaloux de ce mari que j'ai le droit
« de haïr. »

« Charles. »

LA BARONNE.

Tu vois combien il m'aime !

HORTENSE.

Je le savais.

LA BARONNE.

Quoi ! Charle...

HORTENSE.

Eh ! oui, Charle et toi-même...
Mon Dieu ! tout vous trahit, jusqu'à votre air discret.
L'amour est maladroit à cacher son secret.
Tu l'aimais autrefois, si j'ai bonne mémoire...
Et tu l'aimes encore !

LA BARONNE.

Oh ! ne va pas le croire !
Bien jeune, près de toi je venais chaque jour.
Il me parlait tout bas de son premier amour,
Et j'y prenais plaisir... on n'est pas insensible !
Mais, nous rêvions tous deux un bonheur impossible.
Il lui faut une dot... et je n'en avais pas.
Après un long voyage, à son retour, hélas !
Quel fut son désespoir de me voir mariée !...
Mais l'âge de l'époux, à qui j'étais liée,
Le calma... le flatta de quelqu'autre bonheur.
Dès que je le compris, son amour me fit peur,
Car de ne plus l'aimer je n'étais pas trop sûre !
Heureuse pour abri d'avoir ma préfecture !
Et j'espérais que Charle aurait, de son côté,
Guéri son pauvre cœur... mais c'est un entêté !
Tu vois, malgré l'absence, il m'est resté fidèle ;

Je tombe justement sur un amant modèle !
Mon Dieu ! je lui pardonne, et tout bas, je convien
Que, dans le fond du cœur, cela me fait du bien.
Voilà ce qui m'effraie.

HORTENSE.

Et que prétends-tu faire ?
Pauvre jeune homme ! il faut lui répondre.

LA BARONNE.

Au contraire !
Je me fâcherais mal, la main me tremblerait,
Il ne me croirait pas. Mais toi seule, en secret,
Tiens, remets-lui sa lettre... à tort décachetée...
Et gronde-le bien fort... fais-moi bien irritée...
Dis-lui que mon mari veut toujours mon bonheur,
Que je l'aime beaucoup... mon mari, que l'honneur,
Si de son fol amour il voulait me poursuivre,
Me fermerait le monde, où pourtant je veux vivre !
Et mon pauvre baron, s'il allait soupçonner
Qu'un autre... peut... ah ! tiens ! je me sens frissonner !
Dis-lui qu'il doit me fuir, que je veux qu'il m'oublie,
Que je le haïrais !... Enfin... je t'en supplie,
Arrange tout cela... sans le trop alarmer,
Car ce n'est pas un crime, après tout, que m'aimer !

HORTENSE.

Sois tranquille ! sur lui j'eus toujours quelqu'empire ;
On veut qu'il se marie, et moi je le désire,
Je l'y déciderai.

LA BARONNE.

Tu crois ?

HORTENSE.

Assurément.
Charle est un bon parti, riche, placé...

LA BARONNE.

Charmant !
Il te résistera, je le crains, je l'espère...
Mais je compte sur toi !

HORTENSE.

Comme sur toi, ma chère,
Nous comptons aujourd'hui !...

(On entend sonner très-fort.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DURAND, ensuite JOSEPH, enfin DE FLINS, JENNY.

DURAND, entrant une lettre à la main.

Joseph !

HORTENSE.

Qu'est-ce ?

DURAND.

Ah ! pardon !
Je fais partir Joseph pour la Chambre...

(A Joseph, qui entre par le fond.)

Eh ! viens donc !...

HORTENSE.

Bien ! la lettre est écrite.

DURAND, la montrant.

Ecrite et cachetée...
Vois ! il faut qu'à l'instant au ministre portée...

(Il la tend à Joseph. De Flins paraît.)

HORTENSE, la prenant vivement.

Ciel ! de Flins !

DURAND, à sa femme.

Ah ! mon Dieu ! rends-moi...

DE FLINS, rentrant avec Jenny.

Jusqu'à ce soir,
Je vous reprends Jenny, madame... je veux voir
Si Paris, où ses vœux nous ramenaient sans cesse,
Ne pourrait pas un peu dissiper sa tristesse.
Elle était là, rêveuse et des pleurs dans les yeux.

LA BARONNE.

Ah ! cette chère enfant !

HORTENSE.

Vous sortez tous les deux...

JENNY.

Hélas! j'aurais mieux fait de rester dans le Maine,
Paris est bien trompeur!

DE FLINS.

Demain je la remmène.

LA BARONNE, passant à Jenny.

De Paris, mon enfant, parlez donc un peu mieux,
On s'y fait!

HORTENSE, bas.

Elle est bien, elle est riche... et je veux
Entre elle et mon cousin, tenter un mariage.

LA BARONNE, vivement, de même.

Ah!.. s'ils ne s'aiment pas!

HORTENSE.

Si fait... puis à leur âge!...

LA BARONNE, s'éloignant de Jenny.

Au fait... oui...

(Se contraignant.)

Mais, pardon!... ma voiture est en bas;
Ma chère Hortense, adieu...

(A Durand.)

Donnez-moi votre bras.

DURAND, à Hortense.

Fais partir ma lettre!

HORTENSE.

Oui!

(Durand emmène la baronne et donne à la dérobée une poignée de main à de Flins.)

DE FLINS, prenant congé.

Madame!

HORTENSE, à Jenny.

Adieu, ma belle.

DE FLINS.

Je vais la promener.

HORTENSE.

Restez toujours près d'elle.

DE FLINS.

Toujours!

(Il sort avec Jenny.)

SCÈNE XIII.

HORTENSE, DURAND, JOSEPH.

HORTENSE, à Joseph qui s'approche.

Attends un peu !... Durand est si léger!...
Je crains qu'il n'ait pas dit...

(Posant la lettre que la baronne lui a remise, sur la table à gauche, et ouvrant la lettre de Durand.)

L'enveloppe à changer...

(Lisant.)

« Monsieur le ministre. » Hein? quelle est cette écriture!
Mais ce n'est pas la sienne... et cette signature...
« De Flins!... »

(Elle parcourt vite. Rentrée de Durand.)

DURAND, à Joseph.

Tu ne pars pas!...

HORTENSE, lisant à part.

Que veut dire ceci?

JOSEPH, montrant Hortense.

J'attends.

HORTENSE, vivement à Joseph.

Sortez !... Sortez!...

(Joseph sort.)

SCÈNE XIV.

HORTENSE, DURAND.

DURAND.

Ma lettre!...

HORTENSE.

La voici!

DURAND.

Ah! bah! tu l'as ouverte!

HORTENSE.

Et je viens de la lire.

DURAND.

Adieu, je suis pressé.

HORTENSE, le retenant.

Reste! tu vas me dire
Pourquoi... car je m'y perds!... par un autre que toi,
Cette lettre au ministre est écrite!... Pourquoi
C'est de Flins, ton ami... ton rival... qui la signe!...

DURAND.

Comment! tu crois... que c'est...

(Elle lui montre la lettre, il part d'un éclat de rire.)

Ah! ma foi!

HORTENSE.

C'est indigne!
Quand je cherchais l'auteur de cette trahison,
Il était là, chez moi! mais pour quelle raison?
Je sais tout!

DURAND.

Tu sais tout... j'aurai de la franchise.
Mais plus tard...

(Il va pour sortir.)

HORTENSE, le retenant.

Parle, dis...

DURAND.

Que veux-tu que je dise?...
Que j'ai blâmé tes plans et trahi tes secrets!...
Que j'ai lancé de Flins à travers tes projets!...
Je me réjouissais de voir, à même chance,
Vos deux ambitions se faire concurrence,
Courir le même lièvre!... et je trouvais piquant,
Moi, pour qui l'on se bat, d'être juge du camp.

HORTENSE.

Monsieur!...

DURAND.

Vous allez bien !... à chacun son mérite :
Ton coup d'œil est plus prompt, mais de Flins court plus vite !

HORTENSE.

Cessons de plaisanter !

DURAND.

Je ne plaisante point !

HORTENSE.

Mais il fallait alors t'expliquer sur ce point.

DURAND.

Oui, pour avoir des pleurs, des scènes de ménage !

HORTENSE.

On soutient son avis quand on a du courage !

DURAND.

Mais quand on n'en a pas ?

HORTENSE, s'attendrissant.

Ah ! Monsieur, c'est bien mal !
Mais quels torts sont les miens ! Par quel oubli fatal
Ai-je perdu mes droits à votre confiance?

DURAND.

Ah ! bien !...

HORTENSE.

Ai-je abusé de ce peu de puissance
Que l'amour... je l'ai cru !... me laissait conquérir ?
Quel malheur... quel danger vous ai-je fait courir ?

DURAND.

Qui ? toi !

HORTENSE.

Non, non, pour vous j'étais ambitieuse !
Quand vous restiez oisif, moi j'agissais... heureuse
D'arracher votre nom à son obscurité !

DURAND.

Trop bonne !

HORTENSE.

C'est pour vous que j'ai de la fierté !

Je vous fais des amis dont la main vous protége!
Dès qu'un poste est vacant, pour vous j'en fais le siége!
Pourquoi non ? tant de gens arrivent en haut lieu,
Qui ne vous valent pas!

DURAND.

C'est mon avis, parbleu!
La médiocrité n'est pas ce qui nous manque.
De son peu d'influence on fait partout la banque,
On escompte sa voix, ses votes, ses amis :
Un poste est occupé, qu'il est déjà promis!
Bien d'autres, je le sais, tendant leurs mains rapaces,
De ministre en ministre iront gueuser des places;
Mais l'un a du talent, l'autre croit en avoir,
Et moi je n'en ai pas!... l'un n'a pas d'autre espoir
Que de prendre au budget ce que Dieu lui refuse;
Cet autre, s'il mendie, a du moins pour excuse
Quelque fils à placer... sa fille à marier...
Moi, qui n'ai pas l'esprit d'avoir un héritier,
Qui suis riche, à quoi bon m'en aller de la sorte,
Livrant aux quolibets le nom pur que je porte,
A quelque ambitieux disputer sottement
Le plaisir de trôner dans un département?
O mon bien ! mon trésor! ma chère indépendance,
Qu'on t'appelle folie, ou paresse, ou prudence,
N'importe!... je te tiens, je te garde, et j'entends
Rester heureux et libre à la barbe des gens!

HORTENSE.

Vous n'avez pas de cœur!

DURAND, tendrement.

Tu sais bien le contraire!

HORTENSE.

Quand on aurait un rang, un titre!

DURAND.

Pourquoi faire?

HORTENSE.

Pour monter aux honneurs! pour anoblir son nom!
Voyez, vous n'avez pas seulement un cordon
A votre boutonnière!

DURAND.

On y met une rose...
C'est la même couleur, presque la même chose.

HORTENSE.

Mais tu ne sens donc pas ce qui m'a fait vingt fois
Briser mon éventail de dépit, sous mes doigts,
Lorsque dans ces salons ouverts par la noblesse,
Où j'ai plus d'une amie, ou baronne ou comtesse,
Parmi tous ces grands noms qui frappent en entrant,
On annonce : monsieur et madame Durand!

DURAND.

Ta vanité serait, ma foi! bien avancée :
Quand, à battants ouverts, tu serais annoncée :
Madame de Durand!

HORTENSE, souriant.

Vous riez!... j'en conviens,
Je suis faible!... mais quoi!... c'est pour vous que j'y tiens.
Achevez mon ouvrage... il en est temps encore!
Je pardonne à ce prix... mais que de Flins l'ignore!

DURAND.

Tu voudrais?...

HORTENSE.

Nos amis sont nombreux et puissants.
Écrivez au ministre, ou voyez-le!... consens!...

DURAND.

Mon repos m'est trop cher... n'insiste pas, Hortense!...

HORTENSE, avec désespoir.

Comment... par quel moyen vaincre ta résistance?

DURAND.

Jamais!...

HORTENSE.

Ah ! c'est affreux !

DURAND.

Le bonheur...

HORTENSE, pleurant.

Laissez-moi !

(Elle s'assied à droite.)

DURAND, à part.

Des pleurs ! je vais faiblir si je reste!... et ma foi !...
(Il va prendre son chapeau sur la table, et trouve la lettre de la baronne.)
Une lettre ! à qui donc ? du cousin de ma femme !

(Lisant)

« La femme adorée qui fut l'amie de mon enfance, qui me
« permit si souvent de lui dire que je l'aimais... »

HORTENSE, à part.

La lettre d'Eugénie !

(A Durand. — Se levant.)

Ah! rendez-moi...

DURAND.

Madame!...

(Lisant.)

« Peut-elle s'effrayer de cet amoûr auquel elle a daigné sou-
« rire... »
Cette lettre... pour qui?...

HORTENSE.

Que vous importe !...

DURAND.

Eh! mais,
Il m'importe beaucoup!

HORTENSE, à part.

Que dit-il ?

(Elle l'observe.)

DURAND, lisant.

« Une tendresse que le temps et l'absence ne sauraient éteindre! un instant, un seul... loin de ce mari... que j'ai le droit de haïr... Charles... »

HORTENSE, à part.

Si j'osais !

DURAND.

Est-ce un rêve !...

(Il la regarde).

HORTENSE, jouant la confusion.

Monsieur !

DURAND.

Ce que je viens de lire,
Pour qui ?...

HORTENSE.

Rendez !...

DURAND.

Pour qui ?...

HORTENSE.

Je n'ai rien à vous dire!

DURAND, éclatant.

Mais pour qui donc ? voyez, je ne suis pas jaloux...
Je ne m'emporte pas... mais, Hortense, est-ce à vous
Que Charle ose adresser une épître si belle ?

(Lisant.)

« Ce mari que j'ai le droit de haïr... »

HORTENSE.

Je n'ai pas répondu !...

DURAND.

C'est heureux ! et ce zèle
A vous complaire en tout, à servir vos projets,
A m'éloigner sans cesse !... et ses amours secrets !...
Il est au rendez-vous !... il attend !... l'imbécile !...
Mais, morbleu !...

(Il s'est assis sur la causeuse à gauche. Hortense s'est levée, s'est doucement approchée de lui, et reprend de la voix la plus tendre et la plus naïve.)

HORTENSE.

Maintenant, mon ami, mon Achille,
Puisque pour ne rien dire en vain j'ai combattu,
Comprends-tu cette lettre ?

DURAND.

Eh ! que trop !

HORTENSE.

Comprends-tu,
A présent qu'en tes mains le hasard l'a jetée,
Pourquoi de mes projets toujours plus entêtée,
Mais pour toi, pour toi seul... je veux, avec honneur,
Dans une préfecture abriter ton bonheur?...

(Durand la regarde avec surprise.)

Lorsque d'ambition tu m'accusais sans cesse,
J'avais plus que jamais des droits à ta tendresse,
A ta reconnaissance, ingrat !... oui, chaque jour,
Des transports insensés alarmaient mon amour...
Cet amour dans mon cœur savait bien te défendre !
Mais Charles, mon cousin, est si jeune, si tendre !...

DURAND.

Ah ! mais... permets un peu...

HORTENSE, s'asseyant près de lui.

Tout me glaçait d'effroi !
Dans ce Paris que j'aime autant... et plus que toi...
Je ne puis faire un pas, sans retrouver encore
Le danger que je fuis, l'imprudent qui m'implore !...
Chez moi, je me renferme... il insiste, il revient...
Il sait que, loin d'ici, ton cercle te retient...
Son audace s'accroît, m'effraie... et par prudence
Je ne le reçois plus !...

DURAND.

Comment !

HORTENSE.

En ton absence !
Mais las de se trouver, en tiers, auprès de nous,
Il veut... pour être deux... avoir un rendez-vous...

DURAND, se levant.

Qu'il vienne !... je l'attends pour répondre à sa lettre !

HORTENSE, effrayée.

Pour faire du scandale et pour nous compromettre!
On te croirait jaloux, il se croirait aimé!
Puis, à rire de tout ton cercle accoutumé,
Jetterait dans Paris un nouveau ridicule!

DURAND.

Il n'y manquerait pas!... mais un pareil scrupule
Ne doit pas arrêter...

HORTENSE, s'appuyant sur son épaule.

Alors je me suis dit :
Nos amis sont nombreux... nous avons du crédit...
Et cette ambition que Durand toujours blâme,
Peut sauver son honneur et celui de sa femme!...
Qu'il soit loin de Paris... Préfet!...

DURAND.

Bien obligé!
C'est un moyen auquel je n'avais pas songé!...
S'il faut craindre...

HORTENSE, le retenant.

Pour toi tu connais ma tendresse,
Mais Charle est un parent, l'ami de ma jeunesse!...
Partons! fuir le danger vaut mieux que le braver!...
On ne sait pas, vois-tu, ce qui peut arriver!
Quelque jaloux qu'on soit de garder son estime,
Le cœur peut vous glisser sur le bord de l'abîme!...

DURAND.

Mais un pareil aveu n'a rien de rassurant!...

HORTENSE, avec explosion.

J'ai besoin de partir!...

DURAND.

Ah! c'est bien différent!...

HORTENSE.

Tu n'auras de l'emploi ni les soins, ni la peine;
De faciles congés allégeront ta chaîne!

L'absence, en trompant Charle, aura guéri mon cœur!
Après avoir rempli ta place avec honneur,
Plus tard... qui sait? Bientôt, nous reviendrons ensemble
Dans notre cher Paris, où maintenant je tremble...
Où je vois un danger, un piége à chaque pas,
Où je ne puis rester!

DURAND.

Tu n'y resteras pas!...

(Se promenant.)

Au fait, ma résistance est un enfantillage!
Une place après tout n'est pas un esclavage!
Si Paris est pour nous à ce point dangereux,
J'aime mieux être encor préfet que... malheureux!

HORTENSE.

Tu consens, tu veux bien...

DURAND.

Que faut-il que je fasse?

HORTENSE.

Il faut voir le ministre et demander la place;
Va toi-même à la Chambre, et parle à tes amis!...

DURAND.

J'y cours!... Pauvre de Flins, à qui j'avais promis!...

HORTENSE.

Qu'importe!

DURAND.

Qu'importe! oui! j'intriguerai de rage!
Malheur aux intrigants qui sont sur mon passage!...

HORTENSE.

Chacun pour soi!

DURAND, se promenant.

C'est ça! je serai sans pitié!
Au diable la justice! au diable l'amitié!
Je séduis, je corromps tout ce qui me résiste
Des incapacités je veux grossir la liste!

Tant pis pour le talent qu'on n'aura pas placé,
C'en est fait... je l'écrase !...

(Il sort.)

HORTENSE.

Ah !... le voilà lancé !

(Elle rentre chez elle.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, JOSEPH, puis CHARLES.

LA BARONNE.

Allez, annoncez-moi... la baronne d'Angène.

JOSEPH.

Monsieur n'est pas chez lui... madame sort à peine...
Mais elle va rentrer.

LA BARONNE.

Bien ! je l'attends ici.

(Elle s'assied à gauche.)

SCÈNE II.

CHARLES, LA BARONNE.

CHARLES, en dehors.

Soit ! c'est bien, j'attendrai !

(Il entre son chapeau sur la tête, l'habit boutonné, l'air furieux et descend jusqu'au public. Joseph sort. La baronne a pris un livre sans voir Charles.)

Je suis gelé, transi !
Deux heures sur mes pieds ! deux heures tout entières
A suivre les passants... à courir aux portières...
Comme un homme placé là-bas pour les ouvrir !...
Et rien ! personne !...

LA BARONNE, l'apercevant.

Charle !...

(Elle se lève.)

CHARLES.

Oh ! c'est de quoi guérir
L'amour le plus tenace ! et...

(Apercevant la baronne.)

Vous ici, Madame !

LA BARONNE.

Je sortais...

CHARLES, la ramenant vivement.

Je reviens, le désespoir dans l'âme !
Exact au rendez-vous que j'avais obtenu,
Près du Jardin d'hiver... c'était bien convenu...
Je guettais, en tremblant, le discret équipage
Que devait votre main m'entr'ouvrir au passage !
Trois heures ! vous savez !... c'était bien le moment !...
Dès qu'un store baissé passait plus lentement,
D'un pas précipité, qui trahissait ma joie,
J'accourais tout ému vers ce rideau de soie,
Sous lequel je rêvais mes secrètes amours !
Que j'arrêtais du geste... et qui passait toujours !...
J'ai trente fois au moins subi la même chance ;
Et toujours ramené par la même espérance,
Quand la pluie et le froid ramenaient dans Paris
Les pâles promeneurs... de me revoir surpris...
Je restais... j'attendais sans songer à l'orage !
Seul, à la fin, la pluie a glacé mon courage ;
Du lieu fixé par vous, à regret, je descends !...

LA BARONNE.

Charle, êtes-vous bien sûr d'avoir votre bon sens ?

CHARLES.

Madame, vous savez...

LA BARONNE.

Rien du tout, je vous jure !...

CHARLES.

Que vous m'aviez promis de passer, en voiture,
A trois heures !...

LA BARONNE.

Plaît-il ?

CHARLES.

Près du Jardin d'hiver.

LA BARONNE.

Où le prenez-vous ?

CHARLES.

Quoi ! je rêve donc ?

LA BARONNE.

C'est clair !

CHARLES.

En réponse au billet que j'osai vous écrire,
Vous m'avez, ce matin, ici même, fait dire,
Par un adroit valet... de me trouver...

LA BARONNE.

Mais où ?...

CHARLES.

Près du Jardin d'hiver !...

LA BARONNE.

Allez, vous êtes fou !

CHARLES.

Je commence à le croire !

LA BARONNE.

Oui, j'ai lu votre lettre ;
Hortense, de ma part, a dû vous la remettre.
Je l'oublîrai, Monsieur, c'est un tort pardonné...
Quant à ce rendez-vous... qui vous a promené...
Je ne suis pas jalouse et n'ai pas droit de l'être,
Mais, si je vous aimais, je le serais peut-être !

CHARLES.

Vous pourriez supposer qu'une autre !...

LA BARONNE.

Écoutez-moi !
Vous m'aimez, dites-vous ?

CHARLES.

Madame !

LA BARONNE.

Je vous croi !...
J'en suis émue aussi !... mais cet amour fidèle,
Si j'en voulais de vous une preuve ?...

CHARLES.

Laquelle ?

LA BARONNE.

J'en puis exiger une... et je veux la tenter...
Quoi qu'à ce même amour il en puisse coûter...
Songez, je vous en prie, au nœud qui nous sépare,
Perdez une espérance où votre cœur s'égare !
Vous êtes en faveur, Charles, près du pouvoir,
Ayez l'ambition qu'il vous sied bien d'avoir !...

CHARLES.

Je n'en ai qu'une !

LA BARONNE.

Allons, mon ami, du courage !
Obtenez une place et qu'un bon mariage...

CHARLES.

Que me demandez-vous ?

LA BARONNE.

Il le faut ! croyez-moi !
Mon repos, mon honneur vous en font une loi !
Vous me perdez !...

CHARLES.

Pour vous je donnerais ma vie !

LA BARONNE.

Non, vous serez heureux... et le bonheur oublie !...
Jenny... vous aimera...

CHARLES.

Madame !...

SCÈNE III.

CHARLES, HORTENSE, LA BARONNE.

HORTENSE.

Charle ici!
Imprudent!

CHARLES.

Qu'avez-vous?

LA BARONNE.

Pourquoi trembler ainsi?
Tout va mal?...

HORTENSE.

Tout va bien! j'ai découvert le traître...

LA BARONNE.

Qui donc?

HORTENSE.

Je vous le donne en cent pour le connaître!
Un moyen un peu vif, par le Ciel inspiré,
M'a secourue à temps... le mal est réparé...
Vous me pardonnerez plus tard mon stratagème.

CHARLES.

Moi!...

HORTENSE.

Je crains que Durand ne rentre à l'instant même,
Sortez, éloignez-vous... si vous le rencontrez,
Tout est perdu!

CHARLES.

Pourquoi?

HORTENSE.

Plus tard vous le saurez...
Adieu!

CHARLES.

(A la baronne.)

C'est une énigme! A regret je vous quitte!

LA BARONNE.

Ah! vous m'obéirez si vous m'aimez!

HORTENSE.

Eh ! vite,

Sortez !

(Durand paraît.)

Il n'est plus temps !...

SCÈNE IV.

CHARLES, LA BARONNE, DURAND, HORTENSE.

DURAND, à Hortense.

Je reviens, j'ai parlé.

En docile mari je me suis immolé !

Le ministre...

(Apercevant la baronne.)

Ah ! Madame !

(Il aperçoit Charles.)

Eh ! quoi !

HORTENSE, bas.

De la prudence !

CHARLES.

Êtes-vous satisfait, cousin ?

DURAND, à part.

Quelle impudence !

HORTENSE.

Charles et la baronne, arrivent à l'instant,
Pour savoir la réponse...

LA BARONNE.

En êtes-vous content ?

DURAND.

Mais oui, Son Excellence était trop enchantée
D'une loi qu'à son gré la Chambre avait votée,
Pour ne pas être aimable, et du ton le plus doux,
Elle a dit...

(S'oubliant.)

C'est vraiment trop fort ! comprenez-vous
Que de se remontrer il ait encor l'audace !

CHARLES.

Hein? plaît-il?

HORTENSE, bas.

Mon ami!

LA BARONNE.

Quoi donc?

DURAND, se calmant.

« A cette place,
« M'a dit Son Excellence, on sait quels sont vos droits.
« Le ministre pour vous fut injuste autrefois,
« Il faut qu'une faveur quelque jour nous acquitte. »

HORTENSE.

Quelque jour!

LA BARONNE.

C'est très-bien!

CHARLES.

Je vous en félicite,
Cousin!

DURAND.

Merci, Monsieur... de votre compliment
Je n'ai que faire!

CHARLES.

Ah! bah!

HORTENSE, bas.

Silence!

DURAND.

En ce moment,
Deux ou trois députés, sortis de la séance,
M'ont touché dans la main d'un air de bienveillance...
L'un d'eux... votant douteux... m'a fort recommandé.
Adroitement alors le ministre a cédé,.
Et comme deux amis, ils sont sortis ensemble.

HORTENSE.

C'est un engagement!

CHARLES.

Positif, ce me semble !

DURAND, à part.

Il faut se contenir !...

LA BARONNE.

Ah ! quel heureux secours !

CHARLES.

Des amis de collége !... on les trouve toujours.

DURAND.

Des amis... vous croyez ! oui, j'ai peur d'en connaître
Qu'on trouve plus souvent qu'on ne voudrait peut-être...
Tendres par trahison, par calcul obligeants,
Qui de leur amitié persécutent les gens ;
Mais ils ont pour se perdre une rage d'écrire !...

HORTENSE.

Durand !

CHARLES.

Je n'y suis pas, cousin !

LA BARONNE.

Que veut-il dire ?

DURAND.

Pardon !... vous me voyez un peu préoccupé
Des torts d'un imprudent dont le nom m'a frappé...
Qui s'obstine à braver les dédains d'une femme,
Et...

HORTENSE, bas.

Tu m'as bien promis !...

LA BARONNE, inquiète.

Vous croyez...

DURAND.

Oui, madame !
Je ne le connais pas... et sais que, par bonheur,
Celle qu'il ose aimer est forte en son honneur...
Mais... par esprit de corps... moi, je prends la défense
De l'honnête mari dont il guettait l'absence !

LA BARONNE, à part.

Ciel !

HORTENSE, à part.

Ah ! tout est fini !

CHARLES.

Monsieur, vous oubliez...

DURAND, passant à lui.

Quoi donc, mon cher cousin ?

HORTENSE, vivement à la baronne.

Rassure-toi !

DURAND, à Charles.

Voyez !

(Lui montrant la lettre du deuxième acte.)

Serait-ce par hasard l'auteur de cette lettre ?

CHARLES.

Grand Dieu !

LA BARONNE, bas à Hortense.

La nôtre !

HORTENSE, bas à la baronne.

(Bas à Durand.)

Chut ! c'est trop me compromettre !

DURAND, à la baronne.

Madame !

HORTENSE, se retrouvant entre lui et Charles, bas, vivement à Charles.

Il ne sait rien... ne lui répondez pas !

DURAND.

C'est un point important et des plus délicats,
Mais ce n'est pas ici qu'il faudrait le débattre !...

CHARLES, à part.

A quel diable de jeu jouons-nous tous les quatre ?

LA BARONNE, avec émotion.

Quel que soit l'imprudent... que vous désignez là...
Après cette leçon, je pense, il comprendra
Qu'il doit à ses amis, qu'il se doit à lui-même,

D'immoler son amour à... la femme qu'il aime...
Avant que... le mari... justement irrité...

DURAND.

Mais il l'est... il sait tout !

LA BARONNE.

Il sait...

HORTENSE, bas à la baronne.

Non.

DURAND, à Charles.

Ma bonté...

CHARLES.

Je ne vous parle pas !...

(Il prend le milieu de la scène.)

DURAND.

Eh !

CHARLES.

Celui qu'on accuse...
Devant la trahison qu'à ses yeux rien n'excuse...
Saurait... n'en doutez pas... renfermer dans son cœur,
Cet amour sans espoir, qui fut son seul bonheur,
Respecter cette femme à lui seul infidèle,
Et même en la fuyant, ne vivre que pour elle !

HORTENSE, bas.

Sortez !...

CHARLES.

Adieu !...

DURAND, allant à lui.

Monsieur, il faudrait, en ce cas,
Vous...

CHARLES.

Eh ! cela, Monsieur, ne vous regarde pas !

(Il sort.)

DURAND, le suivant.

Cela ne me...

HORTENSE, à la baronne, vivement et bas.

Chez moi va m'attendre et prends garde!

(Elle la fait sortir à gauche.)

SCÈNE V.

DURAND, HORTENSE.

DURAND, redescendant.

Mais il me semble à moi que cela me regarde,
Et furieusement!

HORTENSE.

N'en parlons plus!

DURAND.

Mais si!

HORTENSE.

Ne te suffit-il pas qu'il parte?

DURAND.

Grand merci!
Oser venir chez moi!... morbleu! sans la baronne
Notre explication eût été ferme et bonne!
Mais nous nous reverrons! et bientôt!

HORTENSE, à part.

Juste ciel!

(Haut.)

Quand tu seras nommé, c'est là l'essentiel.
Ne pense qu'au succès dont pour toi je suis fière!
Des places, des honneurs, il t'ouvre la carrière!
Dans ta course à présent, qui pourrait t'arrêter?
Le premier pas est fait, il ne faut que monter!
De Limoge... à Lyon... à Bordeaux... on avance!...

DURAND.

Bien! nous voilà partis! je fais mon tour de France!...

HORTENSE.

Puis, de Paris plus tard on t'ouvre les chemins!...

Je ne crains plus alors les grands airs, les dédains...
Quel triomphe pour... toi !...

DURAND.

Prends garde ! on fait naufrage !..
Et, d'ailleurs, rien n'est fait. Le ministre...

HORTENSE.

Il s'engage,
Il tiendra sa parole.

DURAND.

Eh ! mais je n'en sais rien.

HORTENSE.

Quand nomme-t-il ?

DURAND.

Ce soir.

HORTENSE, avec émotion.

Ce soir !...

DURAND.

Par ce moyen,
Il échappe à l'ennui de voir sortir de terre
Tous ces solliciteurs, effroi du ministère,
Et trois cents députés de requêtes chargés,
Lui jeter sur les bras leurs trois cents protégés !
C'est ce soir, au conseil, que l'ordonnance passe.

HORTENSE.

Il te nomme, et d'eux tous ce choix le débarrasse !

DURAND.

A ses ordres chez moi j'ai promis de rester.

HORTENSE.

C'est qu'au Château sans doute il veut te présenter !

DURAND.

Encore !

HORTENSE.

Par malheur tu n'as pas ton costume !...
Mais je l'ai commandé.

DURAND.

Déjà !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JOSEPH.

(Il apporte une lettre à Durand.)

HORTENSE.

C'est, je présume,
Du ministre ?...

DURAND.

Du cercle.

HORTENSE.

Où tu ne peux aller.

DURAND.

Il le faut ! j'ai ce soir le voyage à régler,
Pour Chantilly...

HORTENSE.

Comment ! t'éloigner ?...

DURAND.

Je parie,
Et je dois être là !

HORTENSE.

Tu restes ! je t'en prie.

JOSEPH, à Durand.

La réponse est pressée.

DURAND.

Eh ! va te promener !
(A sa femme.)
Mais...

HORTENSE.

Et demain, d'ailleurs, n'as-tu pas à dîner,
Tous ceux qui dans nos plans nous servent, nous soutiennent ?

DURAND.

(A part.)

Quoi ! demain ! Ah ! voilà les dîners qui reviennent !

JOSEPH.

La réponse ?

DURAND.

Réponds... tout ce que tu voudras...
Dis que je suis souffrant, qu'on ne m'attende pas.

(A part.)

C'est comme un avant-goût du bonheur de Limoge.

HORTENSE, à Joseph.

Laissez-nous.

JOSEPH, revenant.

J'oubliais... votre coupon de loge...

DURAND, le prenant.

Pour l'opéra nouveau !

HORTENSE.

Tu n'iras pas ce soir.

DURAND.

Pourquoi ?

HORTENSE.

Si le ministre a besoin de te voir ?
S'il te fait demander ?

DURAND, allant pour déchirer le billet.

Au diable !

HORTENSE, le prenant.

Ou plutôt laisse...
Au secrétaire intime il faut que je l'adresse !...
C'est-à-dire, à sa femme.

DURAND.

Et je m'en passerai !...

(A part.)

Charles ! mon cousin Charle ! oh ! je me vengerai !...

HORTENSE, gagnant la porte de sa chambre.

Et je vais envoyer...

DE FLINS, en dehors.

Bien ! bien !

HORTENSE.

De Flins !

DURAND.

A l'autre!...

SCÈNE VII.

DURAND, HORTENSE, DE FLINS, JENNY.

DE FLINS, très-agité.

Mon ami, je reviens...

(Apercevant Hortense.)

Ah !

HORTENSE.

Quel trouble est le vôtre!

DE FLINS.

Non, rien... rien !

(Bas à Durand.) (Haut.)

Je suis mort ! La baronne, à l'instant,

Fait demander Jenny.

HORTENSE.

Je sais... elle m'attend.

JENNY.

Madame !

HORTENSE, d'un air railleur.

Chère enfant ! vous l'avez promenée ?

DE FLINS.

Beaucoup !

JENNY.

Mais non !

DE FLINS, bas.

Tais-toi !

JENNY.

Tu m'as abandonnée.

DE FLINS, bas.

(Bas à Durand.)

Tais-toi donc !... On m'annonce un nouveau concurrent,
Un troisième !

DURAND, à part.

C'est moi !

HORTENSE, souriant.

Vous avez, en courant,
Vu bien des magasins ?

JENNY.

Pas du tout, je vous jure,
Il me laissait toujours seule dans la voiture !

HORTENSE.

Seule !...

DE FLINS.

Oh ! pour une fois !... je montais un moment,
Chez quelqu'un...

HORTENSE, riant.

Au Marais peut-être !

DE FLINS.

Justement !

HORTENSE.

Oui, comme ce matin, chez un juge !...

DE FLINS.

Madame !

HORTENSE, riant plus fort.

A la place Royale ?

(Durand part d'un éclat de rire.)

DE FLINS, s'efforçant de rire en les regardant tous les deux.

(Bas à Durand.)

Oh ! mais qu'a donc ta femme ?

HORTENSE.

Bien loin du ministère ?...

JENNY.

Au contraire !

DE FLINS, bas.

Tais-toi!

HORTENSE.

Pauvre homme!

DURAND.

C'est piquant!

DE FLINS, à part.

On se moque de moi!

(Haut.) (Bas à Durand.)

Je passe... pour écrire... Il faut que je te parle!

(Haut.)

Chez Jenny.

(Il gagne la droite.)

HORTENSE, à Jenny, gagnant la gauche.

Rejoignons la baronne.

DURAND, à part.

Avec Charle

Je puis donc m'expliquer!

(Il s'assied à gauche et écrit.)

HORTENSE.

Charmant!...

Elle regarde de Flins et rit encore. Elle sort avec Jenny par la gauche, de Flins sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

DE FLINS, DURAND, ensuite JOSEPH.

DE FLINS, regardant mystérieusement.

Ah!... parlons bas!

Elle rit!... et de quoi?

DURAND, sonnant.

Tu ne devines pas?

DE FLINS.

De notre stratagème on la dirait instruite?

DURAND.

Elle sait tout!

DE FLINS.

Ah! bah! notre ligue?

DURAND.

Est détruite!

Et nous sommes rivaux!

DE FLINS.

Cet heureux concurrent?...

DURAND, se levant.

C'est moi!

DE FLINS.

Que dis-tu là? toi! mon pauvre Durand!

DURAND.

Moi, mon pauvre de Flins! tu vois une victime!

(A Joseph, en lui remettant une lettre.)

Tiens, va!

(Joseph sort.)

DE FLINS.

Tu me trahis!

DURAND.

On m'entraîne!

DE FLINS.

On t'opprime!

DURAND.

Que faire!

DE FLINS.

Toi, préfet!

DURAND.

Pourquoi pas?

DE FLINS.

Malheureux!

Mais sais-tu ce que c'est? sais-tu ce que tu veux?
Toi, si fier d'une vie indépendante, oisive,
Toi, qui laisses tes jours aller à la dérive,
Promenant à Paris tes volages désirs,

Dans un monde adoré, de plaisirs en plaisirs...
Vivre claquemuré dans une préfecture
Où les gais souvenirs se changent en torture !
Où l'on reste isolé dans un monde assommant !
Où l'on ne peut trouver de plaisir... qu'en dormant !

DURAND.

Mais tu veux bien...

DE FLINS.

Oh ! moi, c'est une maladie !
Toi, qui n'as pas de maître et suis ta fantaisie,
Tu vas t'en donner mille !... oui, ministres, bureaux,
Députés, électeurs !... ces boudeurs de châteaux,
Ces tribuns de cafés, ces tyrans de boutiques...
Sans compter les journaux plus ou moins politiques !...
Tous viendront à l'envi, des partis opposés
Te dicter les arrêts, et, sous leurs feux croisés,
Tu répondras de tout, même de leurs caprices !...
Puis enfin, un beau jour, pour prix de tes services,
Attaqué par les uns, des autres renié,
Comme un sot, comme moi, tu seras mis à pié !

DURAND.

Mais tu veux bien....

DE FLINS.

Oh ! moi, moi j'ai l'âme ulcérée !
Je meurs depuis dix mois d'une place rentrée !
C'est absurde ! c'est bête ! en mes jours de dépit,
Je me suis dit cent fois tout ce que je t'ai dit...
J'ai voulu refouler ma colère et ma honte !
Mais non ! sur le torrent il faut que je remonte,
Que je rentre au pouvoir, que je serve quelqu'un !
Que je sois quelque chose !... un titre ! j'en tiens un !
Et plutôt de souffrir qu'à ma place on te nomme...
(Il suffoque.)

DURAND, l'observant avec effroi.

Comme l'ambition peut enlaidir un homme !

DE FLINS, d'un ton caressant.

Mais non, mon cher Durand, non, tu n'en feras rien.

DURAND.

Je le voudrais !

DE FLINS.

Parbleu ! résiste !

DURAND.

Eh ! le moyen ?

Si tu savais !

DE FLINS.

Quoi donc ?... de nos plans tu t'écartes !
« Ma femme, disais-tu, fait un château de cartes,
« Et pour le renverser je soufflerai dessus !... »
Et le château s'élève, et tu ne souffles plus !...

DURAND.

J'ai des raisons !

DE FLINS.

Comment ?

DURAND.

Des raisons de ménage.

DE FLINS.

Ta femme !

DURAND.

N'en dis rien ! sa conduite est fort sage !
Le ministre d'ailleurs me promet son appui.

DE FLINS.

Le ministre !

DURAND.

Oui, sans doute.

DE FLINS.

Alors, auprès de lui,
Tu peux pousser quelqu'un de plus propre à la place !

DURAND.

Hein ?... mais... c'est une idée !...

DE FLINS.

Allons ! un peu d'audace !...

DURAND, rêvant.

Eh! oui...

DE FLINS.

Fais-moi nommer pour sortir d'embarras!
Va, cours, parle pour moi.

DURAND.

Mais non, n'y compte pas.

DE FLINS.

Non!... mais tu ne sais pas de quoi je suis capable!
Près du ministre aussi je puis être implacable!
Tu n'es... il le saura... qu'un homme sans talent,
Esclave de ta femme, indiscret, indolent...

DURAND.

Merci! va donc encore!

DE FLINS.

Et tout au plus habile,
Dans un cercle, à juger l'esprit d'un vaudeville,
La valeur d'un cheval, un coup de lansquenet.

DURAND.

Va toujours!...

SCÈNE IX.

DE FLINS, HORTENSE, DURAND.

HORTENSE.

Mon ami!... C'est le comte d'Ervet
Qui rejoint le ministre... et vient d'abord te prendre,
Il te mène au Château... ne le fais pas attendre!

DURAND.

J'y cours!

DE FLINS.

Tu n'iras pas!

DURAND.

Si vraiment!

DE FLINS.

Mais alors,

Qu'on me nomme !

DURAND.

Impossible !

HORTENSE, riant.

Il voudrait?

DE FLINS.

Si tu sors,

Si je succombe !...

HORTENSE.

Va !

DE FLINS.

Songes-y ! c'est infâme !

Et nous sommes brouillés à mort !

DURAND.

Adieu !...

(Il sort.)

DE FLINS.

Madame !...

C'est vous qui répondrez de cette trahison !...

De son malheur, du mien !

HORTENSE, éclatant de rire.

Vous perdez la raison !...

DE FLINS.

Ambitieuse !

(Il court à Jenny qui entre.)

SCÈNE X.

HORTENSE, DE FLINS, JENNY, LA BARONNE.

DE FLINS.

Viens, ma fille, viens !

JENNY.

Mon père !

DE FLINS.

Sortons !

LA BARONNE.

Je vais, Monsieur, vous apprendre un mystère...

DE FLINS.

Madame ! j'en sais plus que je n'en veux savoir...
Des traîtres m'ont trompé, je ne veux plus les voir,
Moi, simple et confiant, que la trahison tue !

HORTENSE, gaiement.

J'ai gagné la partie, et vous l'avez perdue,
Voilà tout !...

DE FLINS.

Oh ! sortons !...

LA BARONNE, le retenant.

Non, je dois vous parler
Du secret que son cœur vient de me révéler...

DE FLINS.

J'ai bien le temps vraiment de songer à ma fille !

LA BARONNE.

Vous êtes avant tout un père de famille.
Elle aime... et s'il fallait lui choisir un époux...

JENNY.

Oh ! ne te fâche pas !

DE FLINS.

De qui donc parlez-vous ?

LA BARONNE.

D'un jeune homme qui l'aime aussi... qui peut prétendre
A sa main, à l'honneur d'être un jour votre gendre...
Hortense et moi, Monsieur, nous répondrons de lui...
Monsieur Charles Saulieu.

DE FLINS, avec dédain.

Monsieur Charle !

HORTENSE

Aujourd'hui,
A ma protection on serait peu sensible...
Elle servirait mal mon cousin.

DE FLINS.

C'est possible !

L'alliance, à coup sûr, ne me tenterait point
Et nous sommes d'accord tous les deux sur ce point,
Je suppose, après tout, que ma fille lui plaise...

JENNY.

Je ne l'espérais plus, mais j'en serais bien aise!

DE FLINS.

Mais pour mon gendre, moi, je ne puis accepter
Un homme de plaisir qui semble déserter,
Pour des ambitieux.... par faiblesse ou sottise...
Ses intérêts... ses droits qu'un ministre autorise.

HORTENSE.

Je comprends!...

DE FLINS.

Oui! j'ai su partout où j'ai passé,
Qu'à ce poste vacant il eût été placé,
S'il n'eût à ses amis opposé ses scrupules,
Pour laisser le champ libre à des plans... ridicules!...
Vous comprenez?

HORTENSE.

Très-bien!

LA BARONNE.

Il saura s'élever!

JENNY.

Je n'y tiens pas!

HORTENSE.

Durand... sûr enfin d'arriver,
Reconnaîtra plus tard son amitié, son zèle!

JENNY.

Monsieur Charles!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

Pardon! un billet me rappelle!

Durand, qui, sans motif, me fermait sa maison,
De je ne sais quels torts me demande raison !

HORTENSE.

Une erreur que je puis...

LA BARONNE, vivement.

Oh ! silence.

(A Charles.)

Sans doute,
Monsieur, pour ses amis, pour vous-même, il redoute
Cet amour imprudent... qu'on a pu deviner...
Et qu'un mot peut ici vous faire pardonner.

CHARLES.

Madame !

DE FLINS.

Nous sortons !

JENNY, le retenant.

Non... un moment encore !

LA BARONNE.

Voici monsieur de Flins que pour vous on implore...
Il sait que vous aimez sa fille... il gronde un peu !...
Courage !...

HORTENSE.

Faites-lui vous-même cet aveu !
Qui prévient des soupçons...

LA BARONNE.

Des malheurs !...

DE FLINS.

Que dit-elle ?

CHARLES, à part.

Grand Dieu !

DE FLINS.

Pour ma fille !

CHARLES, avec résolution.

Oui... c'était mademoiselle
Que j'aimais...

HORTENSE.

Et qu'il aime !

CHARLES.

Accordez-moi sa main !
Je jure son bonheur !

DE FLINS.

Pardon !... je pars demain...
Je ne m'allierai pas à ceux qui me trahissent !...
Viens, ma fille !...

LA BARONNE.

Écoutez !...

HORTENSE.

Que leurs vœux vous fléchissent !

(De Flins emmène Jenny; les autres vont à lui.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND, très-joyeux.

Qu'as-tu donc, mon ami ?

DE FLINS, s'éloignant.

Vous n'êtes pas le mien !

JENNY, pleurant.

Nous partons !...

DURAND.

Me quitter ! c'est mal, quand je revien
Heureux et triomphant...

HORTENSE.

La place ?...

DURAND.

Est emportée !

HORTENSE.

Qu'entends-je ?

DURAND.

Oui, ma femme, oui ! tu dois être enchantée !
Ton bonheur, ton repos...

DE FLINS, à part.

On nomme ça préfet !...

DURAND, soutenant Hortense.

Reviens à toi !

HORTENSE.

Pardon ! je suis folle, en effet !
Mais un si prompt succès !...

DURAND.

Une admirable idée...
Que j'ai due à de Flins !... D'Ervet l'a secondée...
Le ministre l'approuve... il entrait au conseil ;
Le roi signe, et demain, au lever du soleil,
Le préfet impromptu, qu'on attend à son poste,
Vers son cher Limousin devra courir la poste.
C'est la condition expresse, et pour ma part,
J'ai promis d'exiger, de presser le départ.

HORTENSE.

Sitôt?

DE FLINS.

Vous le pouvez, puisque c'est vous qu'on nomme !

DURAND.

Pas du tout !

HORTENSE.

Hein ?

CHARLES, s'avançant.

Qui donc est nommé ?

DURAND.

Vous, jeune homme !

CHARLES.

Moi !

TOUS.

Charles !

DURAND.

Dès longtemps cela vous était dû,
Vous me cédiez un droit que je vous ai rendu ;
J'ai fait récompenser le mérite modeste...

(A Hortense.)

Et vous partez demain. Il part, et moi je reste !
La même chose au fond, le plan seul est changé,
Et de longtemps surtout il n'aura de congé.

DE FLINS.

Tu m'as sacrifié ! ton ami !

DURAND.

C'est infâme !

(Souriant.)

Ingrat!... à ce préfet il faut bien une femme
Pour faire les honneurs... et mon cher protégé
De toute passion a le cœur dégagé.
N'est-il pas vrai, Monsieur?... il n'aime que ta fille,
Et notre préfecture entre dans ta famille.

DE FLINS.

(A Jenny.)

Oh! moi, je suis bon père... et si tu veux... eh bien!

JENNY.

Je ne change jamais!

DE FLINS, regardant Hortense.

(Il souffle.)

Joli château ! plus rien !

DURAND, à Charles.

Et quant à ce billet...

LA BARONNE, bas à Durand.

La lettre ici trouvée
Était pour moi, Monsieur, et vous m'avez sauvée...
Merci.

DURAND, à part, observant sa femme.

C'était un piége... on me trichait au jeu...
(Haut.)
Je vais à l'Opéra me reposer un peu.

(Se rapprochant d'Hortense, dont la figure est longtemps à se remettre.)

Mais désormais, ici, je veux, ma chère Hortense,
M'entourer du bonheur que donne l'opulence...
Je laisse au plus habile, au plus ambitieux,
Les emplois, les honneurs qui leur conviennent mieux;
Je ne livre qu'à toi ma chère indépendance!
Riche pour tes plaisirs et pour ta bienfaisance,

Ma seule ambition... bien permise aux maris...
C'est de vivre toujours pour ma femme... à Paris!

LA BARONNE.

C'est un homme charmant!

JENNY.

C'est un cœur exemplaire!

HORTENSE, souriant avec effort.

Ah! de ce mari-là je ne pourrai rien faire!

FIN D'UN CHATEAU DE CARTES.

LA CHAMBRE ARDENTE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN NEUF TABLEAUX,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 4 août 1833.

En société avec M. Mélesville.

Personnages :

LA MARQUISE DE BRINVILLIERS.
LE CHEVALIER DE SAINTE-CROIX.
DESGRAIS.
LE COMTE DE GUICHE.
LE PRÉSIDENT de la Chambre ardente.
LE MARQUIS DE FEUQUIÈRES.
LE BARON D'AUBRAY.
BROWN.
LARIOLLE.
PITHOU.
UN SEIGNEUR.
BOSSUET.
L'AVOCAT GÉNÉRAL.
UN JUGE.
UN VALET de la Marquise.
UN VALET d'auberge.
UN GARDE SUISSE.
UN HUISSIER.
UN SOLDAT LIÉGEOIS.
MARIE.
Melle DE MONTALAIS.
LA VOISIN.
LA SUPÉRIEURE.
FEMME MARTINOT.
MADAME HENRIETTE.

Peuple de Paris. — Peuple de Liége. — Seigneurs et Dames de la cour. — Gardes suisses. — Soldats Liégeois. — Prêtres et Moines.— Juges.— Religieuses. — Aides du bourreau. — Agents de police. — Huissiers du Palais et de la Chambre.

LES PREMIER, DEUXIÈME, TROISIÈME ET CINQUIÈME ACTES SE PASSENT A PARIS, ET LE QUATRIÈME ACTE A LIÉGE.

LA

CHAMBRE ARDENTE

ACTE PREMIER

Premier Tableau.

Le Marché de l'Arsenal.

SCÈNE PREMIÈRE.

LARIOLLE, PITHOU, LA FEMME MARTINOT, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE; ensuite DESGRAIS.

TOUS, criant.

Ne pressez donc pas!... prenez donc garde.

LA FEMME MARTINOT.

Il n'y a pas moyen d'y tenir.

LARIOLLE.

Tiens, c'est vous, voisine Martinot!

LA FEMME MARTINOT.

Ah! compère Lariolle, quelle foule! et comme c'est composé! Ils m'ont volé mon mantelet!... un mantelet tout neuf... véritable dentelle de Bruges!... que je tenais de la femme de chambre de la marquise de Sévigné.

LARIOLLE.

Et moi, donc! mon pourpoint qui est en lambeaux!

LA FEMME MARTINOT.

Et tout cela pour ne rien voir... que les juges qui passaient

en robes rouges... une procession d'écrevisses!... beau plaisir, vraiment! encore, si l'on voyait pendre quatre ou cinq empoisonneurs! je ne dis pas; ça vaudrait la peine de se déranger et d' faire une toilette.

LARIOLLE.

Bah! depuis que cette Chambre ardente est établie à l'Arsenal, ils s'assemblent, ils bavardent... et on ne punit personne.

LA FEMME MARTINOT.

Et pourtant, on meurt comme mouches dans ce malheureux Paris!

PITHOU.

C'est à faire dresser les cheveux!

LARIOLLE.

Tous les jours des empoisonnements!

LA FEMME MARTINOT.

Des morts subites dont on ne peut deviner les auteurs.

PITHOU.

Ça vous prend au moment où on s'y attend le moins.

LARIOLLE.

Dans la rue... à table.

PITHOU.

Aussi, on n'ose plus dîner en ville.

LARIOLLE.

Ni boire un verre de vin avec un ami.

PITHOU.

Il n'y a pas moyen de vivre comme ça!...

LES SUISSES, *mettant Desgrais à la porte.*

Hors t'ici... trôle!...

DESGRAIS, *se débattant.*

Chiens de baragouineurs... ah ben! ah ben! vous croyez que j'ai peur de vos hallebardes?

PITHOU.

C'est Pierre Desgrais!...

LARIOLLE.

Le garçon mercier du coin.

LA FEMME MARTINOT.

Oh! celui-là se fourre partout... il nous dira quelque chose. (A Desgrais qui se frotte les bras.) Eh bien! Pierre, viens donc par ici... est-ce que tu as vu la Chambre ardente?

DESGRAIS, se frottant toujours.

Pardi, puisqu'elle m'a parlé.

LARIOLLE.

La Chambre?

DESGRAIS.

Elle m'a fait mettre à la porte, elle-même... rien que ça!... mais c'est égal, j'étais très-bien placé... c'est fort gentil, cette Chambre ardente... toute tendue de noir, avec des flambeaux allumés.

PITHOU.

Des flambeaux!

LA FEMME MARTINOT.

Pour brûler les criminels?

DESGRAIS.

Eh non!... pour éclairer les juges, qui n'y voient goutte.

LARIOLLE.

Comment! on n'a encore rien découvert?

DESGRAIS.

Et on ne découvrira rien.

LA FEMME MARTINOT.

Pourquoi donc?

DESGRAIS.

Êtes-vous simples pour votre âge!... parce qu'il n'y a que de grands personnages qui se servent de ces petits moyens-là... et que les loups ne se mangent pas entre eux... la comtesse de Soissons est déjà allée prendre l'air à l'étranger, on a fermé les yeux... la duchesse de Bouillon se moque de ses juges... on se bouche les oreilles... et le maréchal de Luxembourg, qui paraît aujourd'hui devant la Chambre, en sortira blanc comme neige!... on se contentera, pour la forme, de pendre deux ou

trois pauvres diables qui n'en peuvent mais !... dame ! la justice est une si belle chose, qu'il ne peut pas y en avoir pour tout le monde !...

TOUS.

C'est affreux !... c'est abominable !...

LA FEMME MARTINOT.

Mais comment n'y a-t-il que des grands seigneurs de compromis ?

DESGRAIS.

Ce n'est pas étonnant... ces poisons inconnus que l'on nomme *poudres de succession*... parce que ça vous débarrasse, en un clin d'œil, des parents qui sont tenaces, c'est très-cher !... ça n'est qu'à la portée des gens riches... et c'est encore une injustice !... car enfin, j'ai un oncle, moi... je n'y pense pas au moins ! ah ! Dieu... le pauvre cher homme... d'ailleurs, il n'a rien à me laisser... mais une supposition, il aurait de quoi, et je voudrais l'engager à un voyage de long cours, je ne pourrais pas... parce que je n'ai pas une pistole à mon service... je vous demande si, dans un état civilisé, il doit y avoir des préférences aussi révoltantes ?

PITHOU.

C'est toujours comme ça.

LA FEMME MARTINOT.

Tout à l'avantage des riches !

LARIOLLE.

Parbleu ! c'est un moyen de se débarrasser du peuple.

DESGRAIS.

Oui... le peuple, c'est gênant quelquefois.

LA FEMME MARTINOT, effrayée.

Vous croyez qu'ils en viendront là ?

DESGRAIS.

C'est si facile... imaginez, dame Martinot... on vous empoisonne sans que vous vous en doutiez... en causant avec vous (la femme Martinot se recule) ; en vous donnant une poignée de main (elle retire sa main) ; dans une tourte de pigeonneaux : aimez-vous les tourtes de pigeonneaux ?

LA FEMME MARTINOT.

Sans doute.

DESGRAIS.

Eh bien ! n'en mangez plus !... Dans un biscuit, dans une boisson quelconque... c'est ce qu'ils appellent vous donner un coup de pistolet dans un bouillon... enfin, il y en a qui poussent la scélératesse jusqu'à vous expédier avec des odeurs, des essences... du tabac !... vous prenez une prise... et puis, Dieu vous bénisse... l'affaire est faite.

(La femme Martinot, qui a pris du tabac dans la boîte de Desgrais, le jette à la derobée.)

TOUS.

Quelle horreur !

LA FEMME MARTINOT.

Et l'on ne mettra pas la main sur ces brigands-là !...

DESGRAIS.

Si j'étais lieutenant de police ou monsieur de Louvois, ou seulement notre gracieux monarque, Louis XIV le Victorieux, je les pincerais bien vite !... D'abord, un empoisonneur, c'est très-aisé à reconnaître : c'est ordinairement un homme bien mis, d'une jolie figure, qui a toujours des petites fioles plein ses poches, qui s'approche de vous d'un air agréable, et..... (Bruit sourd au fond.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

PITHOU.

Le maréchal de Luxembourg, que l'on amène pour entendre son jugement.

DESGRAIS.

Ah ! le vilain bossu !... Il ne l'a pas volé, celui-là.

LA FEMME MARTINOT.

On dit qu'il a fait un pacte avec le diable.

DESGRAIS.

Faut le voir passer.

LARIOLLE.

Il va entrer par la grande porte.

TOUS.

Courons ! courons !

DESGRAIS.

Je retiens la première borne. (Ils sortent, en courant pêle-mêle, par la droite. Le comte de Guiche paraît du côté opposé et suit la foule des yeux.)

SCENE II.

LE COMTE DE GUICHE, *seul.*

Quel empressement pour voir humilier celui dont ils ont si souvent célébré les victoires !... voilà bien le peuple !... s'élevant des idoles ; puis les brisant, les traînant dans la boue. Mais le maréchal n'est pas coupable... Luxembourg, accusé d'un crime qui n'est que le partage des lâches !... Ah ! ce mystère qui enveloppe tant de forfaits..... qui donc pourra le pénétrer ?...

SCÈNE III.

LE COMTE, LE MARQUIS DE FEUQUIÈRES, *arrivant par la droite et parlant à la cantonade.*

LE MARQUIS.

Tête bleue ! a-t-on jamais vu pareille canaille ?... m'obliger à quitter ma chaise au milieu de la rue !

LE COMTE.

Eh ! c'est le marquis de Feuquières.

LE MARQUIS.

Le comte de Guiche !

LE COMTE.

Où alliez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Eh ! parbleu, faire ma cour à la belle Ninon... saluer mademoiselle de Thianges, madame de Grignan ! mes petites visites de la place Royale ; lorsque ces maroufles ont failli me renverser, moi, et mes porteurs, par-dessus le parapet !... J'ai jugé prudent de mettre pied à terre... mais je ne suis plus présentable... et j'en serai pour mes frais de campagne... mais vous, mon cher comte, vous, le favori de Monsieur, de Madame Henriette d'Angleterre, l'un de nos jeunes seigneurs les plus brillants, les mieux en cour, que diable faites-vous ici, en pareil équipage ?

LE COMTE.

J'attends !... le procès du maréchal occupe tout Paris, et Madame Henriette, qui lui porte le plus vif intérêt, m'a chargé de lui faire connaître l'arrêt, aussitôt qu'il serait prononcé.

LE MARQUIS.

Il paraît qu'il sera condamné.

LE COMTE.

Impossible !

LE MARQUIS.

La Reynie, qui préside, le dit à qui veut l'entendre.

LE COMTE.

Belle caution !... un misérable vendu à monsieur de Louvois.

LE MARQUIS.

Raison de plus... il doit le savoir... ce diable de Louvois hait le maréchal comme la peste.

LE COMTE.

Et il se sert de cette Chambre ardente que le roi vient de créer, pour y traduire ses ennemis, ses rivaux, tout ce qui lui porte ombrage.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas trop maladroit pour un ministre.

LE COMTE.

Eh ! morbleu, au lieu de satisfaire ses haines personnelles, que ne songe-t-il à nous délivrer du fléau qui nous accable !

LE MARQUIS.

Bon !... les empoisonnements ?... la poudre de succession ?... misères !... cela ne tombe que sur ceux qui ont quelque chose à laisser... le grand mal !... Dieu me damne si je m'en inquiète un moment... car je n'ai pas un écu... la bassette et ce coquin de Grammont y ont mis bon ordre.

LE COMTE.

Ah! marquis, pouvez-vous parler avec cette légèreté de tant

d'horreurs... ne voyez-vous pas la consternation qui frappe tout Paris?... dans les familles, plus de confiance, plus d'abandon... Chacun se regarde avec terreur, et croit voir son assassin dans son ami le plus dévoué... Le frère se défie de son frère, le père de son fils... Il semble qu'une main invisible est là entre eux, qui va donner la mort, et quelle mort, grand Dieu! la plus affreuse, la plus rapide, que l'on ne peut prévoir, que rien ne peut prévenir. Et vous voulez que l'on reste insensible à l'aspect de cet effroi général! Eh bien! ce que ne fait pas le ministre, ce que ne font pas les magistrats, moi, je l'accomplirai... je l'ai juré dans mon indignation... oui, je percerai ce tissu d'horreurs... j'irai partout... je braverai tout... je découvrirai les coupables... j'y périrai peut-être; mais n'importe, j'aurai puni les lâches, et vengé leurs victimes.

LE MARQUIS.

Quelle chaleur!... gageons, mon cher comte, que vous êtes amoureux.

LE COMTE.

Pourquoi donc?

LE MARQUIS.

Oh! c'est que la générosité a toujours quelque arrière-pensée... Vous tremblez pour quelqu'un?...

LE COMTE.

Je ne m'en défends pas... oui, j'adore un ange de candeur, de bonté.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que je vous disais?

LE COMTE.

Ah! si vous la connaissiez... si vous saviez tout ce que cette âme si pure renferme de douceur, de nobles sentiments?... Sa tendresse est ma vie, mon espoir, mon bonheur... et il me tarde d'être son époux, pour la défendre, pour veiller sur elle.

LE MARQUIS.

Et quelle est donc cette jeune merveille?

LE COMTE.

Ah ! pour cela, marquis, je n'ai confié mon amour à personne; et vous n'apprendrez son nom que lorsqu'elle sera comtesse de Guiche.

LE MARQUIS.

De la discrétion en affaires de cœur !... vous allez vous rendre ridicule. (Il va pour sortir.)

LE COMTE, l'arrêtant par la main.

Attendez... on referme la porte de l'Arsenal... le duc est devant ses juges.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PITHOU, DESGRAIS, LA FEMME MARTINOT, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE; puis LA VOISIN.

LA FEMME MARTINOT.

Ah bien ! je le croyais plus bel homme que ça.

PITHOU.

Avait-il un air penaud !

DESGRAIS.

Preuve qu'il se sent coupable.

LA FEMME MARTINOT.

Mais non, je lui ai trouvé le regard assez calme.

DESGRAIS.

Pardi ! ils ont tous un front... l'assurance du crime !... et on ne le brûlera pas, ce huguenot-là !

PITHOU.

Je gagé que si.

DESGRAIS.

Je gage que non.

PITHOU.

Veux-tu parier ?

DESGRAIS.

Tiens, voilà quelqu'un qui pourra nous le dire... la Voisin.

LA FEMME MARTINOT.

La tireuse de cartes ?

DESGRAIS.

A qui toutes les belles dames de la cour vont conter leurs intrigues... elle en sait long, celle-là. Hé ! par ici ! sorcière.

UNE TROUPE D'ENFANTS.

Ah ! la Voisin !... la sorcière !

LA VOISIN.

Voulez-vous me laisser, petits drôles... ou je vous lâche un diablotin aux trousses !...

DESGRAIS.

Allons, allons, ne vous fâchez pas, vénérable cousine de Belzebuth, et venez par ici.

LA VOISIN.

Je n'ai pas le temps, fainéants !

DESGRAIS.

Est-ce que c'est jour de sabbat ?

PITHOU.

Eh ! non, on l'attend à la Chambre ardente pour la faire griller.

DESGRAIS.

Au fait, ça lui revient de droit.

LA VOISIN.

Moi ? je ne crains rien.

DESGRAIS.

Hum ? gibier de Satan, est-ce que tu ne devrais pas déjà avoir découvert ces maudits empoisonneurs ?

LA VOISIN.

Oui-da !... pour que la justice m'accuse de lui prendre ses pratiques ? Chacun sa besogne !

DESGRAIS.

Alors, fais la tienne... dis-nous notre bonne aventure.

TOUS.

Ah oui ! dis-nous notre bonne aventure.

LA VOISIN.

Je n'ai pas mes cartes.

PITHOU.

Bah! à la physionomie.

DESGRAIS.

Au doigt et à l'œil.

PITHOU.

On te paiera, sibylle.

LA VOISIN.

Oui! en monnaie de singe!... D'ailleurs, qu'est-ce que vous voulez qu'on lise dans de pareilles figures?

DESGRAIS, tendant la main.

Va toujours... Y a-t-il longtemps que tu n'as vu le diable, ton ami intime?

LA VOISIN, regardant Desgrais.

Mais dans ce moment-ci, je le vois parfaitement... il est très-laid.

DESGRAIS.

Pas de personnalités. Dis-moi seulement ce que je ferai.

LA VOISIN, regardant la main de Desgrais.

Rien... Tu es un paresseux.

DESGRAIS.

Non! ce que je deviendrai un jour?

LA VOISIN.

Toi?... tu seras pendu.

DESGRAIS.

Hein?

LA VOISIN.

Ou tu feras pendre les autres.

DESGRAIS.

J'aime encore mieux ça!... Par exemple, pendu!

LA VOISIN.

Après cela...

DESGRAIS, retirant sa main.

En voilà bien assez. Qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive après ça? sorcière du diable!... A vous autres, si vous êtes curieux!...

PITHOU.

Non pas.

TOUS.

Ni moi, ni moi!

PITHOU.

Ça peut porter malheur.

LA FEMME MARTINOT.

Pardine! c'est comme mon mari... à son mariage, on lui a prédit des choses!... ça ne lui a pas manqué.

LA VOISIN.

Comment! vous qui étiez si braves...

LE COMTE, au marquis.

Et voilà comme on les entretient dans l'erreur... encore une intrigante qui trompe ces bonnes gens! parbleu! je veux les désabuser.

LE MARQUIS.

Vous aurez de la peine. Le peuple aime à être trompé... c'est son lot.

LE COMTE, s'approchant du groupe et poussant Desgrais, dont il prend la place; — à la Voisin.

Un moment... à mon tour.

DESGRAIS.

Eh bien! est-ce qu'il n'y a pas assez de place?... Je trouve le procédé un peu leste.

LE COMTE.

Voici ma main... allons, habile devineresse... dis-nous un peu qui je suis, ce que je pense. Vous allez voir son ignorance.

LA VOISIN, à part, et le regardant en dessous.

Ah! ah!

LE COMTE.

Eh bien! te voilà déjà embarrassée?

LA VOISIN, après avoir regardé la main du comte.

Mais oui... car vous n'êtes pas habitué à porter cet habit.

LE COMTE.

Comment?

LA VOISIN.

N'est-ce pas, monsieur le comte ?

LE MARQUIS, bas.

Elle vous connaît.

LE COMTE.

Elle m'aura vu par hasard. Mais ce n'est pas tout : il faut me dire à quoi je pense en ce moment.

LA VOISIN.

Ça se demande-t-il ?... Un jeune homme !... à ses amours.

LE COMTE.

Il ne faut pas beaucoup de sorcellerie...

DESGRAIS, bas, aux autres.

C'est un compère.

LA VOISIN, regardant toujours la main du comte.

Vous voulez peut-être que je vous désigne la personne ?

LE MARQUIS.

Oui, oui... (Au comte.) Parbleu ! il serait charmant que j'apprisse par elle...

LA VOISIN.

Dix-sept ans, des yeux bleus.

LE COMTE, étonné.

Eh ! mais...

LE MARQUIS, à la Voisin.

Très-bien ! va toujours.

LA VOISIN.

Ah ! elle est bien jolie, j'en conviens !... et timide !... elle sort du couvent aujourd'hui, pour retourner dans sa famille... qui loge ici près... dans la rue... dans la rue... aidez-moi donc, monsieur le comte.

LE COMTE, l'arrêtant, à voix basse.

Assez... assez... il suffit.

DESGRAIS.

Il lui parle bas, voyez-vous !... Cet homme-là m'est suspect.

LA VOISIN.

Après cela, si vous le désirez, je puis vous nommer cette aimable personne.

LE MARQUIS.

Sans doute, ça devrait être déjà fait.

LE COMTE.

Non... non.

LA VOISIN.

Eh ! c'est inutile... voilà sa mère qui vient de ce côté.

LE COMTE, lui saisissant le bras.

Silence ! (Bas, à la Voisin, en lui glissant une bourse dans la main.) Tais-toi, tais-toi.

LE MARQUIS.

Sa mère !... Comment !... la marquise de Brinvilliers !

DESGRAIS, à ses camarades.

Il lui a glissé une bourse... Je vous dis que cet homme m'est essentiellement suspect.

PITHOU.

Chut ! Voilà madame la marquise de Brinvilliers qui revient de la messe.

TOUS, avec respect.

La marquise de Brinvilliers !

DESGRAIS.

Ah ! la brave dame, celle-là !

PITHOU.

Si pieuse !

LA FEMME MARTINOT.

Si charitable !

DESGRAIS.

Si bonne pour les pauvres !

LA FEMME MARTINOT.

Aussi passe-t-elle sa vie dans les églises.

DESGRAIS.

Ou dans les hôpitaux, à secourir les malades.

PITHOU.

Tenez, tenez... elle sort du collége des Jésuites de la rue Saint-Antoine.

LA FEMME MARTINOT.

Et elle va regagner son carrosse, pour retourner à son hôtel de la rue Neuve-Saint-Paul.

DESGRAIS.

A-t-elle la bonté peinte sur la figure !

LA FEMME MARTINOT.

Pauvre chère dame !... tant de malheurs !... Encore l'année dernière, son père, son frère et son mari qu'elle a perdus coup sur coup.

DESGRAIS.

Ah ! il y a des familles malheureuses !...

(La marquise paraît, suivie de deux laquais en grande livrée ; l'un porte son sac, et l'autre son livre de messe. — Tous, excepté le comte et le marquis qui restent de côté, se sont rangés pour la laisser passer, et lui ôtent leurs chapeaux. — La marquise, en passant, distribue quelques aumônes.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE BRINVILLIERS.

LE MARQUIS, au comte.

Soyez tranquille, je ne dirai rien. Je vais lui offrir la main et je vous présenterai chez elle, quand vous voudrez.

(Il va à la marquise, qu'il salue. Ils sortent par la gauche.)

DESGRAIS.

Rangez-vous donc, devant madame la marquise..... Salut, madame la marquise. (Pendant qu'elle disparaît.) Ah ! que Dieu nous la conserve, celle-là. (On entend un grand mouvement dans l'Arsenal.) Eh bien ! qu'est-ce qui se passe donc encore ?

LE COMTE, écoutant.

L'arrêt est prononcé.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LARIOLLE, GARDES SUISSES.

LARIOLLE, accourant, suivi de la foule.

Dites donc !... le maréchal est acquitté.

TOUS.

Acquitté !

LE COMTE.

Le ciel soit loué !

DESGRAIS, jetant son bonnet par terre.

Acquitté !... quelle infamie !... parce que c'est un duc.

PITHOU.

Un grand seigneur.

LA FEMME MARTINOT.

Un homme riche.

LE COMTE.

Eh ! non, mes amis ; parce que c'est un brave général incapable d'une lâcheté, qui vous a sauvés plus d'une fois.

DESGRAIS, avec défiance, et montrant le comte.

Hum ! il est de la clique !... Il m'est suspect de plus en plus, l'habit noir.

LARIOLLE.

Voilà les juges qui passent.... Vont-ils vite !... ils se sentent fautifs.

DESGRAIS, exaspéré.

Et vous les laissez aller comme ça !.. mais déchirez donc leur robe... jetez-leur donc des pierres... vous n'avez pas de cœur!

LA FEMME MARTINOT.

Vous verrez qu'ils n'en condamneront pas un.

DESGRAIS, s'échauffant et animant la foule.

Oui, tant que nous ne nous ferons pas justice nous-mêmes !... Gare au premier qui me tombe sous la main.

(Ils veulent forcer la porte de l'Arsenal.)

LES GARDES SUISSES, les repoussant.

Allons, rentrez chez fous.

LA FEMME MARTINOT.

Doucement, donc, on ne bouscule pas le monde comme cela. Ah ! ah ! j'étouffe.

PITHOU, la soutenant.

Prenez donc garde !..... une femme qui se trouve mal.

LE COMTE.

En effet, pauvre femme, attendez... attendez, mes amis.

(Il tire de sa poche un flacon, qu'il veut lui faire respirer.)

DESGRAIS, s'élançant.

Arrêtez... arrêtez !... en v'là encore un.

TOUS.

Qui donc ?

DESGRAIS.

Un empoisonneur.

TOUS.

Un empoisonneur !

DESGRAIS.

Oui, oui... Il y a une heure qu'il rôde autour de nous, d'un air suspect. Je lui ai vu tirer quelque chose de sa poche.

LE COMTE, souriant et montrant le flacon.

Sans doute, je voulais lui faire respirer...

DESGRAIS, furieux.

Voyez-vous, leurs fioles empoisonnées ! est-il pris sur le fait ?... Les monstres ! v'là qu'ils s'attaquent au peuple maintenant.

LE COMTE.

Mais permettez...

DESGRAIS.

Arrêtez-le.

PITHOU.

Saisissez-le.

LARIOLLE.

A la Chambre ardente !

DESGRAIS.

Pour qu'il nous échappe encore... non pas. A l'eau ! à l'eau !

LE COMTE, tirant son épée.

Misérables !

DESGRAIS.

Il veut nous assassiner, l' scélérat.

TOUS.

A l'eau, à mort les empoisonneurs !

LE COMTE.

A moi, mes amis ! (Les gardes suisses veulent le dégager. Ils sont repoussés par le peuple, qui leur arrache leurs hallebardes, et les disperse en poussant un hourra ! — Le comte éperdu et se débattant au milieu du peuple.) Écoutez-moi !... par pitié !... un seul mot !

TOUS.

Non, non !... pas de grâce... une corde !... une pierre !... l'eau !

(Ils le saisissent et l'entraînent vers la rivière, malgré ses cris et ses efforts.)

Deuxième Tableau.

Un salon, chez la marquise de Brinvilliers.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

(Elle écrit l'adresse de plusieurs lettres qu'elle remet au laquais.)

LA MARQUISE.

A monsieur le premier président de Lamoignon. Il est un peu mon parent... (Écrivant.) M. Penautier, receveur général du clergé de France... Madame la princesse de Tingry. Ils doivent presser ma présentation à la cour de Madame... et c'est un appui qu'il ne faut pas négliger !... qui sait ? (Regardant au fond avec impatience.) Ma fille, ma chère Marie, n'arrive pas... c'est aujourd'hui qu'elle revient du couvent... et j'ai besoin de sa présence pour chasser ces folles idées... Pourtant aucun indice,

aucune trace!..... Le seul homme qui pouvait m'inspirer quelque crainte, le seul qui fût maître de mon secret et qui en abusait pour me dominer! le chevalier de Sainte-Croix, vient encore d'être mis à la Bastille!... Dieu merci!... c'est justice!... il est devenu d'une exigeance!... impossible de suffire à ses prodigalités, à son goût effréné pour le jeu!... En prison, du moins, il pourra faire des réflexions... et moi, des économies!..... Aussi j'espère qu'il n'en sortira pas de longtemps, et que je ne le reverrai plus!

UN LAQUAIS, annonçant.

M. le chevalier de Sainte-Croix.

LA MARQUISE.

C'est lui!...

SCÈNE II.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX.

SAINTE-CROIX.

Oui, vraiment, marquise, c'est-moi-même!...

LA MARQUISE.

Eh! mais... je vous croyais à la Bastille.

SAINTE-CROIX.

J'y étais parbleu bien aussi pour la troisième fois!... Il paraît que Sa Majesté veut absolument m'y donner un pied-à-terre.

LA MARQUISE.

Et vous en êtes sorti... déjà?

SAINTE-CROIX.

Déjà!... Peste!... le temps ne vous a pas paru aussi long qu'à moi.

LA MARQUISE.

Au contraire, chevalier, c'est la surprise, la joie...

SAINTE-CROIX, d'un air railleur.

Je m'en aperçois!... Mais prenez garde, chère marquise... la

joie peut avoir des suites fâcheuses, et il ne faut pas s'y abandonner sans ménagement ! (Changeant de ton.) Du reste, ma détention n'avait rien d'alarmant. Légèrement compromis dans l'affaire du maréchal, son acquittement m'a ouvert toutes les portes, et me voilà rendu au monde, aux plaisirs et à l'amitié. (Lui baisant la main.) A l'amitié surtout... le charme de la vie... le lien des belles âmes... N'est-ce pas, marquise ?

LA MARQUISE, d'un air indifférent.

Vous m'aimez donc toujours, chevalier ?

SAINTE-CROIX, d'un ton glacé.

Plus que jamais !... Passionnément !

LA MARQUISE.

J'entends ! vous avez besoin d'argent.

SAINTE-CROIX.

C'est ma foi vrai !... Ce que c'est que deux cœurs qui se comprennent ! Je veux mettre de l'ordre dans mes affaires... J'ai quelques dettes... quelques engagements d'honneur... Et comme nous avons un compte ouvert ensemble... j'ai pensé qu'un millier de louis.

LA MARQUISE.

Mille louis !

SAINTE-CROIX.

D'abord... pour le plus pressé... nous verrons ensuite.

LA MARQUISE, ironiquement.

Ah ! cela ne suffirait pas ! (D'un ton sec.) J'en suis fâchée, chevalier... mais désormais je ne puis vous être d'aucun secours.

SAINTE-CROIX.

Comment ?

LA MARQUISE.

Je suis ruinée !... Il ne me reste plus rien.

SAINTE-CROIX.

Rien, absolument ?

LA MARQUISE.

Que l'apparence de la richesse, que ce luxe d'emprunt que

je suis obligée de conserver aux yeux du monde. . mais qui va m'échapper au premier moment!...

SAINTE-CROIX.

Que me dites-vous là?... Mais c'est affreux!... En si peu de temps... une si belle fortune! Comment diable avez-vous fait?...

LA MARQUISE.

C'est vous qui me le demandez!... vous qui me l'avez arrachée par lambeaux!... vous pour qui j'ai tout sacrifié!... tout! jusqu'à la dot de ma fille, la fortune de son père!... Ah!... c'est la seule faiblesse que je ne me pardonne pas... que je ne vous pardonnerai jamais!... Ma fille, Monsieur! mais savez-vous bien ce que c'est que ma fille, ma pauvre Marie, mon unique espérance, ma seule richesse?... que j'aime de tout l'amour qui peut brûler le cœur d'une mère, comme je ne croyais jamais pouvoir aimer, mille fois plus que je ne vous ai aimé vous-même... car, pour ma fille, pour son bonheur, pour son repos, je vous sacrifierais, je vous perdrais avec joie... vous, vous, Sainte-Croix!

SAINTE-CROIX.

Vous êtes bien bonne!

LA MARQUISE.

Et maintenant qu'il faut lui assurer un avenir, qu'il faut songer à lui choisir un époux, que mes amis s'attendent pour elle à un riche mariage!... Comment me justifier?... Il faut donc dévoiler ma honte... lui avouer que moi, sa mère, j'ai dissipé la fortune immense à laquelle elle était appelée!... Que faire?... Que lui dire?... Mais parlez donc, Monsieur, que voulez-vous que je lui dise?...

SAINTE-CROIX.

Vous lui direz... tout ce que vous voudrez... Que sais-je... que des malheurs... un fripon d'intendant... il y a une foule d'accidents plus vraisemblables les uns que les autres!... D'ailleurs, vous avez des ressources, des espérances?...

LA MARQUISE.

Aucune.

SAINTE-CROIX.

Comment... est-ce que vous n'avez plus de parents au degré successible ?

LA MARQUISE.

Sainte-Croix !

SAINTE-CROIX.

Pourquoi me regarder ainsi ? c'est ce que, dans le monde, on appelle des espérances... C'est tout simple... tous les jours, il arrive un malheur... Votre père meurt... votre mari... on hérite de sa famille... Mais dame, on est là pour ça !

LA MARQUISE.

Oui, on hérite, et on ne dort plus !

SAINTE-CROIX.

Si fait, on dort très-bien !... moi, je ne fais qu'un somme... Eh ! parbleu, n'avez-vous pas encore votre frère aîné, le baron d'Aubray, lieutenant civil de Toulouse... un vieux garçon, avare, riche à millions... Sa fortune vous revient de droit...

LA MARQUISE.

Ou du moins à ma fille... à elle seule... il me l'a bien promis !... mais il est si loin de nous.

SAINTE-CROIX.

C'est vrai !... Mais on peut lui écrire... une lettre bien tendre... bien insinuante... avec une encre sympathique... et un peu de poudre..... (Il fait le geste de jeter de la poudre sur un papier.

LA MARQUISE.

Chevalier !

SAINTE-CROIX.

Eh bien !... voyons... est-ce qu'on ne peut plus écrire à ses parents ? leur adresser des vœux pour leur santé !... C'est ce que me disait ce bon Exili, cet honnête Italien... que j'ai retrouvé à la Bastille, car il n'en bouge pas, lui, il y a passé bail, et j'en ai été bien aise ; j'ai perfectionné avec lui mon éducation scientifique !... (Baissant la voix.) Il m'a enseigné un secret

admirable, étonnant, près duquel tous ceux que je savais déjà ne sont que des jeux d'enfants. Un secret prompt comme l'éclair, qui force la succession la plus rebelle... à vous tomber dans la main... sur-le-champ.

LA MARQUISE, avec espoir.

Sur-le-champ ?

SAINTE-CROIX.

Et sans aucun danger.

LA MARQUISE.

Sans danger !...

SAINTE-CROIX.

Il suffit pour cela...

LA MARQUISE, revenant à elle.

Assez, assez, je ne veux pas de détails.

SAINTE-CROIX.

Je ne vous conçois pas... Est-ce que vous vous aviseriez à présent d'avoir des scrupules, des remords, des préjugés ?...

LA MARQUISE.

Je ne sais... mais depuis que ma fille doit revenir près de moi... Attendez... Le bruit d'une voiture !... c'est elle ! c'est ma chère Marie. (Serrant la main du chevalier.) Pas un mot de plus, chevalier...

SAINTE-CROIX.

Soit, mais songez qu'il me faut ces mille louis, ce soir... J'en ai besoin...

LA MARQUISE.

Et vous, songez bien que celui qui me forcerait à rougir devant ma fille n'aurait plus que ma haine... Vous savez ce qu'elle vaut.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE, UNE FEMME DE CHAMBRE, DEUX LAQUAIS.

MARIE.

Maman, maman ! (Elle aperçoit la marquise et court dans ses bras.)

LA MARQUISE, l'embrassant avec transport.

Marie !

SAINTE-CROIX.

Eh ! mais... comme elle est bien, cette petite... D'honneur, je n'aurais pas cru qu'elle devînt si jolie.

MARIE, à sa mère.

C'est vous... je vous retrouve... Je ne vous quitterai plus, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

Jamais, chère enfant !

MARIE.

Ah ! que je suis contente ! que je suis heureuse ! c'est que le couvent n'est pas bien amusant au moins... (Apercevant Sainte-Croix.) Monsieur le chevalier... (Aux domestiques.) Bonjour, Marcel... Bonjour, mon vieux Lambert... Vous êtes bien contents de me voir, n'est-il pas vrai ?... Et moi aussi... j'étais d'une impatience et d'une inquiétude... Mon Dieu, maman, qu'est-ce que l'on nous contait donc ? ces empoisonnements... Est-il possible qu'il y ait des gens assez cruels, assez méchants...

LA MARQUISE, troublée.

Comment... on vous a parlé...

SAINTE-CROIX.

Quelle folie d'aller effrayer des enfants ! On exagère beaucoup... Je vous assure que votre chère maman et moi, nous sommes fort tranquilles à cet égard. Mais pardon, je vous laisse ; je ne veux pas troubler les premiers épanchements... (Bas à la marquise.) Je reviendrai, nous reprendrons notre entretien... Ces mille louis, il me les faut, et je n'aurais qu'un mot à dire.. (Haut.) Au revoir, marquise ; Mademoiselle, je vous salue.

LA MARQUISE, bas à un laquais.

S'il revenait, dites que je n'y suis pas... je ne veux plus le revoir...

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, MARIE.

MARIE.

Ah! il fait bien de s'en aller... quand il est là, je ne puis pas t'aimer à mon aise... Ah ! pardon, maman, je vous parlais comme à mes bonnes amies du couvent.

LA MARQUISE.

Ne te reprends pas... tout ce qui me prouve ta tendresse, me rend si heureuse.

MARIE.

Vrai ! vous permettez?... Ah ! tant mieux... car de l'autre manière, il me semble que je t'aime moins, et cela me fait de la peine.

LA MARQUISE.

Chère enfant. Mais viens donc ici... que je te voie, que je t'admire... Que tu es bien ! comme tu es embellie !

MARIE.

Tu trouves?... cela me fait plaisir.

LA MARQUISE.

Et pourquoi ?

MARIE.

Ah ! d'abord, parce que c'est toujours agréable... et puis... j'ai bien des choses à te dire... oh ! mais des choses sérieuses.

LA MARQUISE, souriant.

Vraiment !... je t'écoute. (Elle s'assied.)

MARIE, lui baisant la main.

Que tu es bonne ! Tu te rappelles la dernière fois que tu es venue me voir... tu étais triste... émue... tu me dis, en me serrant dans tes bras : « Chère enfant, pourvu que je vive assez pour te voir heureuse. »

LA MARQUISE.

Ah ! le ciel m'est témoin que c'est là mon seul vœu, mon

seul désir... Cette ambition que j'avais autrefois pour moi-même, ce besoin d'hommages, d'honneurs, de distinctions, c'est pour toi que je l'éprouve maintenant; et mon rêve de tous les jours, de tous les instants, c'est de te voir au premier rang, de te donner un mari, une grande fortune.

MARIE.

Eh bien ! je crois que j'en ai trouvé la moitié.

LA MARQUISE, se levant.

La fortune?

MARIE.

Non, le mari... Je ne sais pas s'il est riche, je n'ai jamais pensé à le lui demander, mais il est si bon, si aimable!... Figure-toi un jeune homme qui venait presque tous les jours voir sa tante, là-bas, au parloir... Il n'arrivait jamais qu'à l'heure où j'y étais... tout en causant avec sa tante, il ne regardait que moi... et moi, sans m'en douter, je le regardais aussi... car il est très-bien... Enfin, je ne sais comment cela s'est fait... mais à force de nous regarder, il s'est trouvé que nous nous aimions.

LA MARQUISE.

Et il t'a parlé de mariage?

MARIE.

Oh ! très-souvent... un jour même, il est arrivé bien triste... parce que son père, qui tient beaucoup à l'argent, lui avait proposé un parti de cinq cent mille livres qu'il avait refusé... mais il craignait que ce ne fût un obstacle... Oh ! monsieur Henri, lui ai-je dit, ne vous désolez pas... j'aurai bien plus que cela, moi... ainsi, monsieur votre père n'aura aucun prétexte. (Mouvement de la marquise.) J'ai bien fait de lui dire ça... n'est-ce pas, maman?

LA MARQUISE, troublée.

Sans doute... mais qui a pu t'apprendre?...

MARIE.

Mon oncle, le baron d'Aubray, dans sa dernière lettre.

LA MARQUISE.

Ah ! tu es sûre qu'il t'aime sincèrement ?

MARIE.

Oh ! très-sûre !... D'abord il me l'a dit... et puis... (souriant.) tu vas te moquer de moi... mais une de nos pensionnaires, qui doit se marier, est allée avant-hier consulter une fameuse devineresse... Je l'ai chargée de lui tout conter, et elle m'a assurée que je serais très-heureuse avec lui.

LA MARQUISE.

Il n'y a plus moyen d'en douter... Mais tu n'as oublié qu'une chose... c'est de me dire quel est ce jeune homme.

MARIE.

Je ne te l'ai pas nommé ?... ah ! c'est drôle... Eh bien !...

(On entend des cris dans la rue.)

VOIX ÉLOIGNÉES.

Arrêtez, ne le lâchez pas !

MARIE.

Ah ! mon Dieu !...

LA MARQUISE.

Quels cris effrayants !...

MARIE.

Quelqu'un monte l'escalier, et s'élance de ce côté... (Elle jette un cri en voyant entrer le comte de Guiche.) Ah !

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE DE GUICHE.

LE COMTE, pâle, les habits en désordre, et suivi de plusieurs valets de la marquise.

Sauvez-moi, sauvez-moi !

LA MARQUISE.

Le comte de Guiche !

MARIE, courant à sa mère.

C'est lui, maman... c'est lui dont je te parlais.

LE COMTE.

Madame la marquise!... Marie!... ah! pardon... j'ignorais... je me suis jeté dans la première maison qui s'est offerte à moi.

LA MARQUISE.

Quel est donc le danger qui vous menace?

LE COMTE.

Le plus grand de tous... Le peuple égaré, furieux, me poursuit, et a juré ma mort.

MARIE.

O ciel!

LE COMTE, chancelant.

Pardon... mais la force m'abandonne.

MARIE et LA MARQUISE, le soutenant.

Attendez!... (On approche un fauteuil sur lequel il tombe épuisé.)

LE COMTE.

Une erreur fatale... Dans leur aveuglement, ils m'ont pris pour un de ces misérables qui sèment partout l'effroi et le poison.

LA MARQUISE.

Que dites-vous? (A part.) Et c'est chez moi qu'il se réfugie!...

MARIE.

Le soupçonner!... lui, le plus généreux des hommes!

LE COMTE.

Au milieu du tumulte, j'ai pu leur échapper... mais ils m'ont vu entrer ici, c'est fait de moi... Je crois entendre...

LA MARQUISE, à demi-voix, regardant à la fenêtre.

Attendez...

MARIE, au comte.

Je tremble.

LA MARQUISE.

Ils s'arrêtent... non, non, les voilà qui s'éloignent... Ils se

montrent une autre maison... ils courent à l'autre bout de la rue.

MARIE.

Il est sauvé.

LE COMTE.

Pas encore ; car la moindre indiscrétion...

LA MARQUISE.

Je réponds de mes gens. (Aux laquais.) Lambert, vous m'entendez ; fermez toutes les portes, mettez-vous en sentinelle ; si l'on essayait d'entrer, sur votre tête et quoi qu'il arrive, n'ouvrez à personne.

MARIE, courant à sa mère.

Ah ! maman.

(Les valets sortent.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, MARIE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

Rassurez-vous, monsieur le comte.

MARIE.

Oui, oui, vous êtes à l'abri de tout danger, vous êtes près de nous... Mais quelle fatalité !... au moment où je parlais de vous... où je confiais à ma mère...

LE COMTE.

Est-il vrai ! Ah ! Madame, je suis presque tenté de bénir les dangers que j'ai courus, puisque je leur dois un bonheur que je désirais depuis si longtemps. Vous savez combien je l'aime, que mon bonheur ne dépend que de vous seule !

LA MARQUISE.

Il me semble, monsieur le comte, que ce n'est pas trop le moment de traiter un pareil sujet... A peine échappé à ce péril affreux, lorsque ma fille et moi en sommes encore tout émues.... Et puis, vous le dirai-je... dans votre haute position, honoré de l'amitié de Monsieur, frère du roi, de la protection

de Madame, appelé par votre naissance aux premières dignités, je ne puis me flatter que votre famille consente à une alliance...

LE COMTE.

Détrompez-vous, Madame, mon père seul aurait pu s'opposer, mais ce que j'ai appris de vos intentions, de votre fortune, le décideront bien vite; car pour moi, peu m'importe! l'amour de Marie est le seul bien que j'ambitionne... Qui ne serait fier d'ailleurs de vous appartenir! vous que l'estime, le respect publics environnent... S'il le fallait, je trouverais un appui dans la bonté de Madame, de cette aimable princesse qui n'est heureuse que du bonheur des autres... Vous verrez s'il est possible de la connaître sans l'aimer, sans lui dévouer sa vie... Vous désiriez être admise auprès d'elle, je le sais. C'est moi qui me charge de ce soin, c'est moi qui veux vous conduire à Saint-Cloud... lui présenter ma belle-mère, ma femme... Du moins, si vous daignez consentir...

MARIE.

Oui, oui, elle consentira... (Au comte.) C'est la meilleure, la plus tendre des mères. (A sa mère.) Ah! maman! nous serons si heureux, et toi aussi. (Au comte.) Monsieur Henri, vous l'aimerez bien, n'est-ce pas?

LA MARQUISE, à part.

O Dieu! un parti si brillant... ma fille et moi-même près du trône... tant d'honneurs!... manquer un si bel avenir!... Cinq cent mille livres... où les trouver? Le baron d'Aubray, mon frère... il en a plus du double. Mais il est loin de nous, et son avarice ne voudra jamais consentir... Ah! quel tourment! j'en ai la fièvre, et ce Sainte-Croix que j'aurais voulu consulter... qui n'est pas là.... qui m'abandonne! (Écoutant.) Ah! c'est sa voix.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SAINTE-CROIX, VALETS.

SAINTE-CROIX, repoussant les valets.

Eh! non, vous dis-je, cette consigne n'est pas pour moi.

MARIE, effrayée.

Qui vient là ? (Au comte.) Ah ! ne craignez rien, c'est un ami de ma mère !...

SAINTE-CROIX, à la marquise.

Il est bien étonnant qu'on me refuse...

LA MARQUISE, à un valet.

En effet, Lambert...

LE VALET.

Madame m'avait dit...

LA MARQUISE.

C'est bien, c'est bien... mes ordres ne regardent pas le chevalier.

SAINTE-CROIX.

Qu'y a-t-il donc ?

LA MARQUISE.

Vous le saurez..... Un danger qui menaçait M. le comte de Guiche, que voici... et qui ne me paraît pas entièrement passé... car ce bruit éloigné...

SAINTE-CROIX.

Oh ! ce n'est rien... le peuple qui s'amuse à visiter toutes les maisons de cette rue, pour retrouver je ne sais quel pauvre diable...

MARIE.

O ciel !

LE COMTE.

Calmez-vous.

LA MARQUISE, à sa fille.

Ils n'oseront entrer chez moi.

SAINTE-CROIX.

Non, sans doute... Il ferait beau voir que cette canaille se permît... (Bas à la marquise.) Je suis revenu sur mes pas pour vous apprendre une nouvelle.

LA MARQUISE, bas.

Quoi donc ?

SAINTE-CROIX, bas.

Votre frère, le baron d'Aubray...

LA MARQUISE.

Il est mort !

SAINTE-CROIX, bas.

Du tout !... il arrive demain ; cette nuit peut-être.

LA MARQUISE, bas.

Demain !... ici !...

SAINTE-CROIX, bas.

Je quitte M. d'Ormesson qui m'a montré la lettre qui le lui annonce.

LA MARQUISE, à part.

Ah !... pourquoi vient-il ? Oh ! non, non !...

SAINTE-CROIX.

Et d'après ce que nous disions ce matin...

(On entend frapper avec violence à la porte de la rue.)

MARIE, qui a regardé à la fenêtre.

Maman, maman !... ils sont là !

SAINTE-CROIX, regardant.

En effet... quelle foule ! ils sont armés de pierres, de bâtons.

LE COMTE, regardant aussi.

Ils entourent la porte.

UN LAQUAIS, accourant.

Ils menacent de l'enfoncer.

LA MARQUISE.

N'ouvrez pas !

LE COMTE, voulant sortir.

Mais c'est vous exposer... (Marie le retient.)

SAINTE-CROIX.

Que veulent-ils donc ?

LE LAQUAIS.

Ils prétendent qu'il y a ici un empoisonneur.

SAINTE-CROIX, regardant la marquise.

Qu'est-ce que c'est?

LE LAQUAIS.

Ils ont juré de l'avoir, mort ou vif.

(On frappe à coups redoublés.)

MARIE, éperdue.

Et pas une issue pour le faire évader!

(On entend le bruit des vitres cassées à coups de pierres, et les cris qui augmentent.)

LA MARQUISE, au comte.

Vite, descendez l'escalier, et gagnez le jardin... la petite porte qui donne sur l'autre rue... Lambert va vous conduire.

(Grand bruit.)

SAINTE-CROIX.

Ils n'est plus temps, ils ont brisé la porte...

TOUS.

Ciel!

LE COMTE, serrant la main de Marie.

Chère Marie!

MARIE, se plaçant devant le comte.

Que Dieu ait pitié de nous!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DESGRAIS, PITHOU, LARIOLLE,
GENS DU PEUPLE ARMÉS.

TOUS.

Il est ici, vous dis-je.

SAINTE-CROIX.

Arrêtez!...

MARIE.

Écoutez-nous.

LA MARQUISE.

Mes amis!

DESGRAIS, montrant le comte.

C'est lui, le voilà! l'empoisonneur! le scélérat!

TOUS.

A mort!

MARIE.

Oh! non... tuez-moi d'abord.

DESGRAIS, s'élançant pour saisir le comte.

Rien ne peut le sauver.

LA MARQUISE, se précipitant au milieu d'eux.

Que faites-vous?... chez moi.....

DESGRAIS, s'arrêtant.

C'est madame la marquise!

TOUS, s'arrêtant.

Madame de Brinvilliers!

DESGRAIS, confus.

Ah! pardon, pardon, madame la marquise... nous ignorions que c'était votre hôtel... sans cela, bien sûr, nous ne nous serions pas permis d'entrer... sans nous faire annoncer!.... Mais madame la marquise est trop juste, trop bonne pour le peuple, pour donner asile à un misérable qui a voulu nous empoisonner.

SAINTE-CROIX.

Tous à la fois!... c'est un perfectionnement.

DESGRAIS.

Oui, mon gentilhomme; il a commencé par une pauvre femme...

LA MARQUISE.

Vous vous êtes trompés, mes enfants! c'est le comte de Guiche...

DESGRAIS.

Je ne dis pas, madame la marquise, mais...

LA MARQUISE.

Un digne et brave jeune homme, d'une illustre famille...

DESGRAIS.

C'est possible...

LA MARQUISE.

Un des premiers officiers de cette bonne Henriette, que vous adorez tous, et qui vous fait tant de bien.

DESGRAIS.

Je ne dis pas, madame la marquise, mais les meilleurs maîtres peuvent avoir de mauvais domestiques.

PITHOU.

Puisqu'on l'a vu !

DESGRAIS.

Qu'on l'a pris sur le fait.

LA MARQUISE.

Vous vous trompez, vous dis-je..... Je conçois que dans ces temps de malheurs, le moindre soupçon vous fasse voir partout le poison et la mort !... mais celui que vous poursuivez n'est pas coupable, il ne peut l'être, je vous le jure... je connais son honneur, sa loyauté...

TOUS.

Cependant...

LA MARQUISE.

Ah ! j'espère que chez moi personne n'osera douter de mes paroles !... Faut-il vous dire plus ? c'est mon gendre ! Il va épouser ma fille, ma fille unique... Croyez-vous que je confierais son bonheur à un homme que je n'estimerais pas, et qui aurait perdu ses droits à vos respects ?

LE COMTE, avec joie.

Qu'entends-je ?... elle consent !.....

TOUS, avec respect.

Votre gendre !

SAINTE-CROIX, à part.

Le moyen n'est pas maladroit !

DESGRAIS.

Ah ! c'est différent ! ce mot seul le justifie.... Le gendre de madame la marquise... l'honneur, la vertu même... ça ne

peut être qu'un honnête homme. Et le premier qui voudrait lui ôter un cheveu aurait affaire à moi.

MARIE.

Ah ! mon ami !

DESGRAIS, confus.

Certainement, ma belle demoiselle. (A ceux qui l'entourent.) Ah ! çà, qu'est-ce que vous êtes donc venus me chanter, vous autres, avec vos histoires... *Je l'ai vu... il a fait ci... il a fait ça.* Vils calomniateurs !... Mille pardons, madame la marquise, de vous avoir effrayée, d'avoir dérangé... les portes de l'hôtel..... J'vas vous débarrasser de tous ces drôles-là... Mais si c'était un effet de votre part... (Tirant un papier de sa poche.) J'ai demandé une petite place à M. le lieutenant de police, qui est votre allié, à ce qu'on dit... La mercerie va si mal à présent... et si madame la marquise était assez bonne pour me recommander, je serais bien sûr d'être nommé.

LA MARQUISE, avec empressement.

Volontiers..... volontiers... (Elle prend une plume et ajoute quelques mots à la lettre que Desgrais lui donne. — A part.) Pour m'en débarrasser...

DESGRAIS.

Dieu vous en récompensera ! V'là que nous nous retirons, madame la marquise, mais ce ne sera pas sans vous bénir, vous et vos chers enfants.

TOUS.

Oui, oui !

DESGRAIS.

Que le ciel vous rende aussi heureuse que vous le méritez!.. et vos enfants aussi !...

TOUS.

Oui, oui !

SAINTE-CROIX, bas à la marquise.

N'oubliez pas que votre frère...

LA MARQUISE, bas.

Ce soir, au pavillon du jardin... Je vous attends.

TOUS.

Vive madame la marquise !

ACTE SECOND.

Troisième Tableau.

L'intérieur d'un pavillon fermé de tous les côtés, éclairé par une lampe. — Des livres, des instruments de musique. Sur la droite, une cassette ouverte ; et plus haut, un fourneau, un alambic, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX.

(Au lever du rideau, ils ont tous les deux des masques de verre sur la figure. Sainte-Croix est penché sur le fourneau qu'il attise. La marquise est appuyée sur un fauteuil, et le regarde faire. — Après un moment de silence, ils croient entendre du bruit et écoutent. — Ce n'est rien. Ils se remettent à l'œuvre. — Encore un silence, après lequel Sainte-Croix couvre le fourneau, et ferme l'alambic. — Ils ôtent leurs masques.)

SAINTE-CROIX.

Plus de danger... la vapeur est condensée... Laissons réduire.

LA MARQUISE.

De beaucoup ?

SAINTE-CROIX.

A la valeur de ce flacon.

LA MARQUISE.

Et vous dites que l'effet en est sûr ?

SAINTE-CROIX.

Un coup de poignard dans le cœur.

LA MARQUISE.

Et des traces ?

SAINTE-CROIX.

Aucune !... C'est un secret entre nous et le diable, qui, jusqu'à présent, l'a bien gardé.

LA MARQUISE.

Savez-vous, chevalier, que c'est un habile homme, qu'*il Signor Exili !*

SAINTE-CROIX.

Un honnête homme surtout, qui expédierait le monde entier, par amitié pour moi!... Il a parcouru l'Italie, recueillant dans toutes les cours mille recettes édifiantes pour se défaire des gens. Inventions de princes et de cardinaux!... Il a comme cela une foule de petits talents de société, à l'usage de ses amis et connaissances..... Nous en profiterons.

LA MARQUISE.

Mais un Italien... pouvez-vous compter sur sa discrétion?

SAINTE-CROIX.

Comme sur la vôtre!... et le jour où j'en douterais, tout Florentin qu'il est, et fût-il au centre de la terre, il ferait l'essai de son élixir, qui, de par Dieu! n'est pas l'élixir de longue vie.

LA MARQUISE.

A la bonne heure!... car maintenant, je ne sais... j'ai peur!... moi...

SAINTE-CROIX, souriant.

Est-ce que vous auriez des remords?

LA MARQUISE.

Non... mais ces recherches de la police...

SAINTE-CROIX.

Vous avez peur de la police! Vous et moi savons bien cependant qu'il n'y a pas d'argent plus mal gagné.

LA MARQUISE.

Mais à défaut d'esprit et de talent, elle peut être servie par le hasard.

SAINTE-CROIX.

Vous voulez dire par quelque perfidie... enfantillage!... après ce que nous nous sommes juré... toute personne soupçonnée de savoir le secret de cette cassette... secret de mort, vous le savez... quand ce serait notre ami le plus intime, notre parent le plus cher, doit aller rejoindre les autres. N'oubliez pas notre serment.

LA MARQUISE.

Je le tiendrai.

SAINTE-CROIX, revenant près de l'alambic.

Ce doit être fini... donnez le flacon.

LA MARQUISE.

Ce sera bien peu.

SAINTE-CROIX.

Bah! cela suffirait pour une famille aussi nombreuse que l'était la vôtre... à une goutte par tête! Votre masque!... la vapeur vous tuerait... et le moindre contact avec le fourneau embraserait le pavillon.

(Ils remettent leurs masques; Sainte-Croix verse l'alambic dans le flacon qu'il tient. Tout à coup on frappe violemment à la porte du pavillon. Sainte-Croix s'arrête. La marquise va vers le fond, écoute et lui fait signe de ne pas faire de bruit.)

MARIE, en dehors et frappant.

Maman, maman, es-tu là?

(Mouvement d'effroi de la marquise. — On n'entend plus rien. — Sainte-Croix achève de verser. La marquise écoute toujours. Ils ôtent leurs masques.)

LA MARQUISE.

Elle passe... elle est loin!

SAINTE-CROIX.

Tant mieux pour elle.

LA MARQUISE.

Ah!... il m'a pris une sueur froide.

SAINTE-CROIX.

Pauvre enfant!... et c'est pour elle que nous travaillons... c'est pour assurer son bonheur et sa fortune.

LA MARQUISE, vivement.

Sans doute... donnez-moi ce flacon.

SAINTE-CROIX.

Un instant, marquise, c'est un trésor que je ne livre pas ainsi! le moment est venu de s'expliquer à cœur ouvert et cartes sur table!... faisons nos conditions.

LA MARQUISE.

Des conditions?... encore! Mais, mon cher Sainte-Croix, je n'ai plus rien à vous donner.

SAINTE-CROIX.

Peut-être, ma chère Brinvilliers! (Montrant le flacon.) Savez-vous qu'il y a là au moins dix successions?

LA MARQUISE.

Il ne me reste qu'un frère.

SAINTE-CROIX.

Et une fille.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

SAINTE-CROIX.

Je vous donne l'un... donnez-moi l'autre.

LA MARQUISE.

Ma fille!... vous donner ma fille!... Comment?... Expliquez-vous?

SAINTE-CROIX.

Vous l'aimez bien, votre fille?

LA MARQUISE

Si je l'aime!... Écoutez, Sainte-Croix... vous rappelez-vous ce temps où, vive, ardente, ivre du premier amour qui ait brûlé mon cœur, je me livrais avec emportement à toute la violence d'une passion... que le monde eût appelée criminelle?... Pour renverser les obstacles qui s'opposaient à mes plaisirs, pour briser les volontés qui pesaient sur la mienne, rien ne m'eût coûté alors... J'étais née sans doute avec l'instinct du crime, car l'amour... oh! non, jamais l'amour n'a donné à une faible femme ce froid courage, ce sourire glacé, que je conservais encore, quand, d'une main assurée, je versais dans des entrailles qui devaient être sacrées pour moi, le poison que vous m'aviez remis!... et lorsque assise près de mes victimes, le doigt posé sur l'artère, dont je suivais les bonds irréguliers, j'étudiais, d'un œil calme, les effets de cet horrible breuvage! ils mouraient

lentement, trop lentement à mon gré ; et moi, libre, heureuse, j'allais retrouver l'amant à qui je les avais sacrifiés... dites, vous en souvenez-vous?

SAINTE-CROIX.

Oui, parbleu... et j'admirais alors combien il y a de ressources dans un cœur de femme.

LA MARQUISE.

Aujourd'hui, cette passion s'est éteinte... elle a fait place à un sentiment plus pur, le seul que la nature ait mis en moi!... j'aime ma fille... je l'aime de toutes les forces de mon âme... jamais amour de mère ne fut plus tendre, plus passionné peut-être : il semble que toutes les affections de famille que je n'ai jamais ressenties, se soient amassées sur la tête de mon enfant, et soient venues doubler ma tendresse pour elle... Et, pour assurer son avenir, son bonheur, sa fortune, rien ne me coûterait! rien!... dussé-je recommencer pour elle ce que j'ai fait pour vous.

SAINTE-CROIX, lui serrant la main.

Ah! vous êtes une bonne mère!... Quant à la fortune de Marie... (Montrant le flacon.) voilà qui vous en répond... c'est bien pour la dot... mais ce n'est pas assez... son bonheur dépend d'une autre personne... d'un mari.

LA MARQUISE.

Sans doute.

SAINTE-CROIX.

Et je lui en ai trouvé un.

LA MARQUISE.

Comment?

SAINTE-CROIX.

C'est moi.

LA MARQUISE.

Vous!

SAINTE-CROIX.

Eh bien! pourquoi donc cet effroi?

LA MARQUISE.

Ah ! Sainte-Croix ! vous unir à ma fille ! à cet ange de candeur et d'innocence !

SAINTE-CROIX.

Le bonheur des ménages est dans les contrastes.

LA MARQUISE.

Vous avez donc oublié...

SAINTE-CROIX.

Rien du tout.

LA MARQUISE.

Après tant de crimes !... vous, son mari ! vous !

SAINTE-CROIX.

Vous êtes bien sa mère !

LA MARQUISE.

Ce mariage n'est pas possible.

SAINTE-CROIX.

Il faut qu'il le soit.

LA MARQUISE.

Mais enfin... s'il y avait des obstacles?

SAINTE-CROIX, montrant le flacon.

Vous savez que nous avons l'art de les vaincre.

LA MARQUISE, à part.

O ciel !

SAINTE-CROIX.

Est-ce que, par hasard, ce que vous disiez à ces bonnes gens, du comte de Guiche, n'était pas une ruse pour le sauver ?

LA MARQUISE.

Si fait, si fait... D'ailleurs, le comte, si fier de sa noblesse, de sa faveur à la cour... comment supposeriez-vous ?...

SAINTE-CROIX.

Alors, quel autre que moi ?... pensez donc aux services que je vous ai rendus... aux serments, aux secrets qui nous enchaî-

nent l'un à l'autre ; et, croyez-moi, n'admettez personne entre nous; les Sainte-Croix et les Brinvilliers doivent s'unir entre eux comme les têtes couronnées.

LA MARQUISE, ne perdant pas de vue le flacon.

Fou que vous êtes !... Mais, en effet, vous pouvez avoir raison... et, plus tard, nous verrons... vous rendriez ma fille heureuse !

SAINTE-CROIX.

Je vous le jure... je veux faire une fin, et qu'elle soit bonne.

LA MARQUISE, tendant la main vers le flacon.

Très-bien, mon gendre. Donnez-moi cela.

SAINTE-CROIX.

Vous promettez...

LA MARQUISE, voulant saisir le flacon.

Tout ce que vous voudrez. (On frappe à une petite porte à droite.) Silence !

SAINTE-CROIX, remettant le flacon dans sa poche.

Trois coups à cette porte... c'est la Voisin.

LA MARQUISE.

Que me veut-elle ?

SAINTE-CROIX.

De l'air, de l'air !... là, dans le fond... attendez... cet alambic. (Il fait disparaître l'alambic par une porte masquée dans la boiserie.) Cette cassette... (Il la ferme.) Ma guitare !.... Ouvrez.

(Il a pris sa guitare. — La marquise, qui a d'abord ouvert la porte du fond, ouvre la porte de côté.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA VOISIN.

LA MARQUISE.

Monsieur de Sainte-Croix ne se trompait pas... c'est la Voisin.

LA VOISIN.

Moi-même, madame la marquise... ne craignez rien... j'ai attendu que le jour baissât... personne ne m'a vue.

SAINTE-CROIX, accordant sa guitare.

Que nous veut cette sorcière?

LA VOISIN.

Sorcière, en effet, monsieur le chevalier... car j'ai deviné que vous étiez dans ce pavillon... comme autrefois, quand je venais montrer dans mes cartes, à madame la marquise, les successions que Dieu devait lui envoyer.

LA MARQUISE.

Ah! c'est que vous avez entendu la guitare de monsieur de Sainte-Croix, qui faisait de la musique, lorsque je suis arrivée, il n'y a qu'un instant.

LA VOISIN.

De la musique! c'est donc cela qu'il y a ici une vapeur... qui vous monte à la gorge.

SAINTE-CROIX.

Odeur de soufre et de fagot, que la sorcellerie porte toujours avec elle.

LA VOISIN.

Ne riez pas ainsi, monsieur le chevalier... il ne faut pas plaisanter de fagot aujourd'hui, il y en a pour tout le monde... et de plus grandes dames que moi pourraient bien en tâter.

LA MARQUISE.

Au fait, Voisin, à quoi bon cette visite? et que venez-vous faire chez moi?

LA VOISIN.

Vous demander votre protection... ou plutôt celle de votre gendre.

SAINTE-CROIX, quittant sa guitare.

Hein?

LA MARQUISE.

Mon gendre... je ne sais ce que vous voulez dire.

LA VOISIN.

Voici ce que c'est : toute la cour vient chez moi, pour me consulter, comme vous savez. Il n'y a pas de duchesses... et je dis des plus huppées, qui ne me confient leurs petits secrets... aussi, j'en sais plus sur elles que le comte de Bussy-Rabutin n'en publiera jamais... elles ont recours à mes recettes, les unes, pour conserver leurs attraits, qui s'en vont... les autres, pour retenir leurs amants, qui s'en vont aussi...

SAINTE-CROIX.

Ou se défaire de leurs maris, qui ne veulent pas s'en aller.

LA VOISIN.

Moi, je cherche à contenter tout le monde ; et je leur vends fort innocemment, je vous assure, le secret d'embellir, de se faire aimer.

SAINTE-CROIX.

C'est un secret que tu aurais dû garder pour toi.

LA VOISIN.

Tiens, de mieux bâtis que vous m'ont dit que je n'en avais pas besoin.

LA MARQUISE.

Enfin...

LA VOISIN.

Enfin, parmi mes pratiques, il y en a une qui vient de me compromettre... c'est la comtesse de Soissons... une grande sèche, à qui la nature avare a refusé les dons les plus saillants de son sexe... elle a beau se serrer la taille... rien !... la pauvre dame se désole. Elle est venue me demander un charme qui lui donnât... ce qu'elle n'a pas ; moi, toujours obligeante, je lui ai vendu... un peu cher... d'une certaine drogue assez insignifiante... la première venue ; et voilà que cette imbécile de comtesse m'écrit hier une lettre qui est tombée sous les yeux du roi.

SAINTE-CROIX.

Et cette lettre contenait...

LA VOISIN.

Une seule phrase : « Chère Voisin, j'ai beau frotter, il ne vient rien. » Là-dessus, le roi s'inquiète... on informe... la police est sur pied... Par le temps qui court, on voit du poison partout... Le conseil s'assemble, la comtesse est appelée... et l'on apprend, en riant, que Paris et Versailles ont été mis en mouvement, pourquoi ?... pour ce qu'elle n'avait pas, ce qu'elle n'a pas, et ce qu'elle n'aura jamais.

SAINTE-CROIX.

Ah! ah! ah! la bonne plaisanterie.

LA VOISIN.

Une plaisanterie!..: pas du tout. Je viens d'apprendre qu'il y avait ordre de faire une descente chez moi, pour y chercher...

SAINTE-CROIX.

Ce que madame de Soissons a perdu ?

LA VOISIN.

Mes papiers, mes registres, mes secrets!... mais j'ai appris en même temps que vous pouviez me protéger près d'une personne qui est puissante à la cour, et qui vient d'être nommée, aujourd'hui même, membre de la Chambre ardente.

LA MARQUISE.

Qui donc ?

LA VOISIN.

Votre gendre.

SAINTE-CROIX.

Encore !

LA MARQUISE.

Elle ne sait ce qu'elle dit ! Sortez !

SAINTE-CROIX.

Non, restez... le gendre de madame de Brinvilliers ?

LA VOISIN.

Eh ! oui... monsieur le comte de Guiche.

SAINTE-CROIX, regardant la marquise.

Ah !

LA MARQUISE.

Quelle folie !

LA VOISIN.

Une folie !... Ce n'est pas un secret ; et je tiens de bonne source qu'après avoir eu l'aveu de Madame, le comte a tant fait auprès de son père, le vieux duc, qu'il lui a arraché son consentement !

LA MARQUISE, s'oubliant.

Il a consenti ! (Bas, à la Voisin.) C'est bien, c'est bien, je verrai... je parlerai... Laissez-nous.

LA VOISIN.

Oh ! je vous en prie... Vous me connaissez, madame la marquise... vous savez que je suis une honnête femme. On dit que j'ai des amants, c'est possible ; que j'ai un faible pour le vin d'Espagne... que voulez-vous ? il faut bien m'inspirer pour voir dans l'avenir. Je tire les cartes, je dis la bonne aventure, mais cela ne fait de mal à personne... pas même à ceux à qui j'ai prédit qu'ils seraient pendus... n'est-ce pas, monsieur le chevalier ?

SAINTE-CROIX.

Oui, va. Je te promets qu'on parlera pour toi... ne fût-ce que pour reconnaître le service que tu viens de me rendre.

LA VOISIN.

A vous ? par exemple, c'est bien sans intention. Mais...

SAINTE-CROIX, impatienté.

Eh ! va-t'en donc, sorcière.

LA VOISIN.

Mon Dieu, ne vous fâchez pas... écoutez donc, monsieur le chevalier, si je suis brûlée, il fera chaud pour d'autres.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX.

SAINTE-CROIX.

Ainsi donc, marquise, vous me trompiez

LA MARQUISE.

Comment?

SAINTE-CROIX.

Vous me trompiez!... là, il n'y a qu'un instant... Ah! de la trahison, entre nous! mais il n'y a donc plus de bonne foi sur la terre? Faudra-t-il désormais que je me défie de vous?... vous de moi?... et que nous nous mettions tous les deux au régime des antidotes?

LA MARQUISE.

Quelle idée!...

SAINTE-CROIX.

Oh! soyez franche, je vous gêne un peu... et tout à l'heure, peut-être, en m'enveloppant de vos caresses, vous calculiez tout bas ce qu'il me faudrait de sublimé romain pour ajouter un fleuron à votre couronne de marquise... Mais ne vous y jouez pas... j'ai lutté contre vous. (Mouvement de la marquise.) Vous ne vous en êtes jamais doutée... Quand vous vouliez absolument rendre la place de monsieur le marquis vacante, tous les matins il prenait, de vos mains, une dose qui devait tout doucement l'envoyer... et moi, tous les soirs, je lui administrais en secret une petite potion contraire, qui le forçait à garder sa place, dont la survivance m'effrayait un peu, je l'avoue; petite lutte qui a duré dix-huit mois!... Si bien que le brave homme vivrait peut-être encore, sans une fluxion de poitrine qui s'est rangée de votre côté.

LA MARQUISE.

Il suffit, monsieur! il s'agit de ma fille... et quand monsieur le comte de Guiche me l'a demandée ce matin, j'ignorais vos désirs, vos projets. Pouvais-je refuser?

SAINTE-CROIX.

Non pas ce matin, mais ce soir.... et vous le refuserez.

LA MARQUISE.

Impossible!

SAINTE-CROIX.

Je le veux.

LA MARQUISE.

Et moi, je ne le veux pas. Sacrifier ma fille!... Toute mon ambition était de lui donner un grand nom dans le monde....

un rang à la cour !... il me semblait qu'en la rendant heureuse, je me justifierais à ses yeux... Car, faut-il le dire ! je ne puis supporter ses regards ; je tremble devant elle, moi, qui vous regarde sans pâlir.... sa candeur me fait mal !... Et vous la donner pour femme ! ... oh ! ce serait indigne !... Chevalier, grâce, pitié pour elle ! Je vous en supplie, laissez-moi mon enfant.... Soyez notre ami.... Le comte de Guiche est riche, puissant.... Il peut nous être utile.... à moi, à vous-même !

SAINTE-CROIX.

Eh ! que m'importe !... je n'ai besoin de la protection de personne. Mais, c'est bien.... donnez-lui votre fille, j'y consens : j'ai une autre idée.

LA MARQUISE, avec joie.

Ah !

SAINTE-CROIX.

Qu'est-ce que je voulais ? rebâtir ma fortune délabrée.... Il y a moyen de tout arranger !... à vous, la vie de votre frère.... à moi, la moitié de sa succession.

LA MARQUISE.

La moitié !

SAINTE-CROIX.

N'allez-vous pas marchander !

LA MARQUISE.

La fortune de ma fille !... ses dernières espérances !...

SAINTE-CROIX.

Que je puis détruire en brisant ce flacon.

LA MARQUISE.

Arrêtez !

SAINTE-CROIX.

Vous consentez ? la moitié....

LA MARQUISE.

Non, non, jamais ! Dépouiller mon enfant ! Gardez votre secret. J'en avais d'autres.

SAINTE-CROIX.

Que vous ne teniez que de moi, et (montrant la cassette qui sont tous renfermés dans cette cassette.

LA MARQUISE.

Eh bien! j'y renoncerai! Je m'adresserai à mon frère lui-même..... J'obtiendrai qu'il me donne la dot de ma fille.... Il est riche.... il est garçon..... Je lui confierai mes craintes, mon embarras... il ne résistera pas aux larmes d'une mère.

MARIE, en dehors.

Par ici, par ici!

LA MARQUISE.

Ma fille, monsieur! Silence!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Maman! Ah! te voilà. C'est singulier.... j'ai frappé tout à l'heure ici.

LA MARQUISE.

J'arrive avec le chevalier.

MARIE.

C'est que tu ne sais pas.... je te cherchais, je courais comme une folle.... Mon oncle de Toulouse, que tu n'attendais que demain....

LA MARQUISE.

Le baron?

MARIE.

Il est arrivé!

SAINTE-CROIX.

Déjà!

MARIE.

Il te cherche aussi.

LA MARQUISE.

Mon frère!... Viens, courons!

SAINTE-CROIX.

Vous n'irez pas loin, car le voici lui-même.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE BARON D'AUBRAY.

LE BARON.

Eh! bonjour, ma sœur, ma chère marquise !... on a bien de la peine à vous trouver!...

LA MARQUISE.

Ah! mon frère! si j'eusse pensé vous voir sitôt....

LE BARON.

Ma nièce! Chère sœur!........ Qu'il est doux de se retrouver, après tant de malheurs!.... la mort a cruellement moissonné dans notre famille.

SAINTE-CROIX.

Monsieur le baron veut-il me permettre de lui présenter mes respects?

LE BARON.

Eh! c'est monsieur le chevalier de Sainte-Croix.... Bonjour, monsieur, je vous salue. (Bas à la marquise.) Toujours l'ami de la maison? Tant pis! mon père ne l'aimait pas, ni moi non plus.

SAINTE-CROIX, à part.

Il tire sur moi... à charge de revanche.

MARIE.

J'ai voulu faire reposer mon oncle, je lui ai offert de se rafraîchir; il n'a rien voulu accepter.

LE BARON.

Merci, merci..... j'étais impatient de vous voir, de vous embrasser, mais il faut que je vous quitte; j'ai des courses à faire, toute la soirée.... un rendez-vous chez M. le procureur général.

SAINTE-CROIX.

Vous ne le trouverez pas à cette heure-ci, il doit être à la Chambre ardente.

LA MARQUISE.

En effet.

LE BARON.

La Chambre ardente !... décidément, elle est donc installée ? Eh bien ! dans nos provinces, on ne veut pas y croire, pas plus qu'à ces empoisonnements dont on fait tant de bruit.

LA MARQUISE.

Ce n'est que trop vrai, pourtant.... l'air de Paris est infecté.

LE BARON.

Parbleu, je le sais bien..... et tenez, on ne m'ôterait pas de la tête que mon pauvre père....

SAINTE-CROIX.

Monsieur le baron, j'ai toujours eu la même idée que vous.

LE BARON.

Ah ! laissons cela... C'est un séjour horrible que votre ville ; aussi, j'y resterai le moins possible !... et sous trois jours je repars pour Toulouse !

MARIE.

Sous trois jours !...

LA MARQUISE.

Sitôt ?

LE BARON.

Oui, ma chère ; là du moins je suis heureux !... on y meurt de sa belle mort. Je ne crains rien, je fais un peu de bien à ceux qui m'entourent ; vous savez, marquise... c'est une vertu de famille....

SAINTE-CROIX.

Et ce doit être un grand plaisir quand on a de la fortune... comme monsieur le baron. Je conçois qu'avec deux cent mille livres de rente !

LE BARON.

Vous n'y êtes pas, mon cher... mettez le double.

SAINTE-CROIX, lançant un regard à la marquise.

Quatre cent mille livres !... diable ! c'est beau, et je connais d'honnêtes gens qui se contenteraient de la moitié.

LA MARQUISE.

Vous êtes riche, mon frère... et...

LE BARON.

Ah ! pas plus que vous.... je sais que la dot de votre fille est superbe... vous l'avez grossie d'année en année.... Cela devait être, vous avez des goûts simples, des habitudes de dévotion.

MARIE, apercevant la cassette et à part.

Ah ! le joli coffre !... des bijoux sans doute, des parures pour moi !... (Elle s'en approche.)

LE BARON, continuant.

Oh ! votre éloge est ici dans toutes les bouches.

LA MARQUISE.

En vérité !... (Voyant Marie près du coffre, elle pousse un cri.) Ah !

LE BARON.

Quoi donc ?

MARIE, se retournant.

Maman !

LA MARQUISE.

Ce n'est rien... j'ai cru que Marie allait se blesser ; restez près de moi, mon enfant !...

MARIE, à part et revenant.

C'est pour me punir de ma curiosité, et puis c'est peut-être une surprise qu'on me ménage !

LE BARON, à Marie.

Nous parlons de toi.

(Sainte-Croix ferme la cassette et met la clef dans sa poche.)

SAINTE-CROIX, regardant la marquise.

Le fait est que si mademoiselle de Brinvilliers est une riche héritière, c'est à sa mère qu'elle le devra.

LE BARON.

Parbleu ! je le sais bien, aussi j'ai toujours pensé qu'elle pouvait se passer de ma fortune pour être heureuse... (A Marie.) N'est-ce pas, mon enfant?

MARIE.

Oh! sans doute... c'est pour vous seul que je vous aime.

LE BARON.

Chère petite! j'en étais sûr, et ma foi, je me suis occupé de mon bonheur personnel.

LA MARQUISE.

Comment!

SAINTE-CROIX.

Monsieur le baron a placé son bien en viager!

LE BARON.

Du tout, du tout... mieux que ça!... Tel que vous me voyez, je viens vous annoncer mon mariage.

LA MARQUISE.

Vous êtes marié?

SAINTE-CROIX.

Marié!

LE BARON.

Pas encore; mais bientôt.... Une filleule de M. le procureur général.... Il y avait des difficultés d'argent, c'est ce qui m'a empêché de vous en écrire.... Je vous conterai cela plus tard. (Plus bas.) En attendant, je cours savoir si le contrât est dressé... car demain nous le signons.

LA MARQUISE, à part.

Demain! Ah! grand Dieu!

SAINTE-CROIX.

Demain..... c'est bien pressé.

LE BARON.

On l'est toujours d'être heureux... après, je repars pour Toulouse, et je vous emmène... Voulez-vous?

MARIE.

Oh ! non, mon oncle ; vous vous mariez, c'est très-bien, mais il y en a d'autres....

LE BARON.

Hein ?... Tu baisses les yeux, est-ce que toi aussi ?...

(Il regarde la marquise.)

LA MARQUISE, regardant Sainte-Croix.

Mais je l'espère..... vous saurez tout, mon frère... car vous ne nous quittez pas... vous restez avec moi... On va vous faire préparer un appartement...

LE BARON.

Non pas, non pas, j'ai mes habitudes, qui me conviennent mieux, et à vous aussi ! Laissez-moi m'installer comme à l'ordinaire, dans l'hôtel garni qui est contigu à votre maison, c'est comme si j'étais chez vous... de ma fenêtre, je vois courir cette petite folle dans le jardin ; et c'est plus commode pour moi ; je puis sortir, rentrer, sans craindre de déranger personne.

LA MARQUISE.

A la bonne heure, puisque cela vous convient... mais du moins nous vous verrons..... vous souperez avec nous ?

LE BARON.

Soit, avec plaisir... En attendant, je cours à mes affaires et je vous laisse aux vôtres.

LA MARQUISE.

Je vais donner des ordres... faire porter à votre hôtel...

MARIE.

Je m'en charge, maman.

SAINTE-CROIX.

Et si je puis être utile à monsieur le baron....

LE BARON.

Je vous remercie, monsieur le chevalier.... A revoir, ma sœur..... (A Marie.) Viens, mon enfant, viens. Ah ! tu as bien des choses à me conter.

MARIE.

Sans doute !... nos deux contrats signés le même jour, peut-être.... Ah ! que je serais contente !

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX.

LA MARQUISE.

Chevalier...

SAINTE-CROIX.

Madame la marquise ?

LA MARQUISE.

Vous l'avez entendu ?

SAINTE-CROIX.

Parfaitement.

LA MARQUISE.

Demain, il se marie.

SAINTE-CROIX.

Et il repart aussitôt....

LA MARQUISE.

Je ne sais quel frisson a parcouru mes veines.... Sa confidence m'a brisé le cœur.... je sentais mes cheveux se dresser sur ma tête... j'étouffais, et pourtant j'ai pu lui sourire ! Mais écoutez-moi donc, monsieur, regardez-moi donc.

SAINTE-CROIX.

Que me voulez-vous ?

LA MARQUISE.

Ce que je lui veux !.... Homme sans merci, sans pitié !... Ce que je lui veux..... vous ne le devinez pas ?.... Ce mariage !.... c'est la ruine de ma fille, de son bonheur, de ses espérances.... c'est tout perdre !... cette alliance brillante !... ô mon Dieu !... Et demain, dans quelques heures, il ne serait plus temps ! Ah !.... Votre flacon, chevalier.

SAINTE-CROIX.

Vous savez à quel prix !... la moitié.

LA MARQUISE.

Votre flacon !

SAINTE-CROIX.

Vous me le signerez !...

LA MARQUISE.

Votre flacon !...

SAINTE-CROIX, tirant le flacon de sa poche.

Mais écoutez, du moins....

LA MARQUISE.

Ah ! je n'écoute rien !... Venez, venez !... Suivez-moi !...

(Ils sortent.)

Quatrième Tableau.

Le jardin de l'hôtel de la marquise. — Dans le fond, un mur qui le sépare d'une rue étroite, de l'autre côté de laquelle on voit plusieurs maisons ; en face, l'hôtel garni où demeure le baron. A gauche, un banc. Dans le mur du fond, une petite porte. A gauche, on entrevoit l'hôtel de la marquise. — Au lever du rideau, il fait une nuit profonde.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE GUICHE, seul.

(Il entre mystérieusement par la droite.)

Je ne vois rien !... je n'entends personne !... La plaisante chose qu'un juge de la Chambre ardente en bonne fortune !.... C'est par ici pourtant que doit être ce pavillon, où Marie va venir sans doute.... car je n'ai pu attendre à demain pour lui apprendre une nouvelle si heureuse !... La marquise est renfermée, dit-on, et ne reçoit personne quoiqu'il soit à peine minuit !.... mais deux mots écrits au crayon et remis au vieux Lambert décideront Marie !... Quelle joie ! quand elle saura que mon père consent à tout.... J'ai eu de la peine ! « Mais, mon

« fils, votre noblesse... — Monsieur le duc, madame de Brinvil-
« liers tient à tout ce qu'il y a de mieux dans la robe... — Mais
« votre rang à la cour? — Madame Henriette m'a promis que
« la marquise serait présentée, et que mademoiselle de Brinvil-
« liers entrerait parmi ses demoiselles d'honneur... — Mais la
« fortune... — Mademoiselle de Brinvilliers sera plus riche que
« moi !... » Ce dernier argument a été sans réplique, et Marie
sera ma femme !... (Bruit.) Hein !... qu'entends-je?...

SCÈNE II.

LE COMTE DE GUICHE, SAINTE-CROIX.

SAINTE-CROIX, dans le fond.

C'est par cette porte qu'elle entrera.

LE COMTE, sur le devant, à part.

J'entrevois dans l'ombre !... Que veut cet homme?

SAINTE-CROIX, posant une lanterne sourde qu'il tient sur le banc, et regardant l'hôtel dans la rue.

Voici l'hôtel garni où s'est logé cet imbécile de provincial qui s'avise de ne pas vouloir souper... Il s'est retiré sans rien prendre... Je suis d'une inquiétude... Sa fenêtre est éclairée.

LE COMTE, à part.

C'est le chevalier de Sainte-Croix.

SAINTE-CROIX.

Heureusement, la marquise est là... qui ne le quitte pas !... J'entends du bruit... C'est elle sans doute.

LE COMTE, à part.

Elle... qui donc?... Marie !

(Il remonte doucement la scène et se trouve entre la marquise qui arrive par la petite porte, et Sainte-Croix qui est sur le devant de la scène.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

SAINTE-CROIX.

Eh bien?

LA MARQUISE, saisissant le bras du comte.

Mort!...

SAINTE-CROIX, se rapprochant.

Mort!

LE COMTE, retirant vivement son bras et gagnant la gauche en répétant d'une voix étouffée.

Mort!... qui donc?...

LA MARQUISE, à Sainte-Croix.

Il était fatigué, un peu souffrant, je l'ai accompagné malgré lui; il voulait toujours me renvoyer, cela m'impatientait... On a allumé sa lampe de nuit, il s'est jeté sur son lit, et puis il a congédié tout le monde... On est sorti, je sortais moi-même désespérée!

SAINTE-CROIX.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE, à part et écoutant.

C'est la marquise!...

LA MARQUISE.

Enfin il a demandé un verre d'eau et de sucre, que la maîtresse de l'hôtel a préparé elle-même.

SAINTE-CROIX.

Dieu soit loué!

LA MARQUISE.

Ah! chevalier! quel secret que le vôtre!.. quelle arme terrible!... Une goutte... une seule goutte, et à peine l'eau a-t-elle touché ses lèvres que sa tête est retombée, et... tout a été fini!

LE COMTE.

Ah!...

(Il gagne les arbres à droite.)

LA MARQUISE, saisissant le bras de Sainte-Croix.

Il y a quelqu'un ici.

(Le comte disparaît.)

SAINTE-CROIX.

On nous a entendus !... quel est le malheureux ?

(Il prend la lanterne sur le banc.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX, MARIE.

MARIE, entrant par la gauche.

Il m'attend peut-être depuis longtemps !...

LA MARQUISE, montrant la gauche.

Par là.

SAINTE-CROIX.

Malheur à celui... (Il ouvre sa lanterne; elle éclaire la figure de Marie qu jette un cri.) Votre fille !

LA MARQUISE.

Grand Dieu !

MARIE.

Ma mère.

SAINTE-CROIX.

Que faisiez-vous ici ? Qu'y venez-vous chercher ? Qui vous amène ?

LA MARQUISE.

Chevalier !

SAINTE-CROIX.

Savez-vous qu'il y va de la vie ?

LA MARQUISE.

C'est ma fille, monsieur ! voyons, Marie... Mon enfant, remettez-vous; dites-moi !... que veniez-vous faire, à cette heure, seule, dans le jardin ?

SAINTE-CROIX.

Vous y étiez... depuis longtemps ?

MARIE.

Mon Dieu, non... j'arrive.

LA MARQUISE.

Ah ! vous entendez.

(On voit le comte de Guiche regagner doucement la gauche, à travers les arbres du fond.)

SAINTE-CROIX.

Et qui vous attirait ici, seule, au milieu de la nuit ?

MARIE.

Ah ! monsieur de Sainte-Croix, vous me faites peur.

LA MARQUISE.

Rassure-toi, mon enfant !... (Bas à Sainte-Croix.) Je vous en conjure...

SAINTE-CROIX.

Soit, soit... Mais du moins mademoiselle nous dira...

MARIE.

Oh ! tout ce que vous voudrez... Je faisais mal, sans doute, de venir ici, et je le vois bien maintenant à votre colère, aux regards de maman. Mais je me disais : Quel grand mal après tout... puisqu'il doit être mon mari !...

SAINTE-CROIX.

Elle se trouble !

LA MARQUISE.

Non, non !... Son mari !... Monsieur le comte de Guiche, n'est-ce pas ?

MARIE.

Il voulait me voir, me parler, et me suppliait de me trouver à l'instant près du pavillon.

LA MARQUISE.

Vous voyez ?... un rendez-vous d'amour... et s'effrayer !... Quel enfantillage !

SAINTE-CROIX.

Un rendez-vous d'amour... bien vrai ?

MARIE.

Voici son billet.

SAINTE-CROIX, parcourant le billet.

Ah !... bien !... Mais il était ici ?

LA MARQUISE.

Le comte!

MARIE.

Oh! non, pas encore... je ne l'ai pas vu... mais il viendra... vous voyez qu'il a un secret important à m'apprendre. (On voit un mouvement de lumières en face, dans l'hôtel.) Mais quel bruit! c'est lui sans doute... oui, le voilà.

SAINTE-CROIX, l'apercevant.

En effet!... je respire!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE DE GUICHE; il rentre pâle et défait.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur le comte! chez moi! à cette heure... Oh! ne vous troublez pas... voilà qui dérange un peu votre tête-à-tête!... mais ne craignez rien, je suis bonne mère... je vous pardonne...

LE COMTE.

Madame...

SAINTE-CROIX, à part.

Que le diable emporte les amoureux!

MARIE.

Ma mère sait tout, Monsieur!...

LA MARQUISE.

Oui, mon fils... car vous êtes mon fils, votre père consent à tout, je le sais, et vous venez apprendre sans doute à Marie que le mariage...

LE COMTE, se contraignant.

Ce mariage!... ne se fera pas, madame... il ne se fera jamais!

MARIE.

O ciel!

LA MARQUISE.

Que dites-vous?

MARIE.

Ce n'est pas possible!... vous me trompez, Henri!... vous ne

m'apprendriez pas une pareille nouvelle avec ce sang-froid, cette tranquillité !...

LE COMTE.

Il n'est que trop vrai... tout est rompu !

MARIE, se jetant sur le sein de sa mère.

Ah ! maman !...

SAINTE-CROIX, regardant le comte en face.

Et la raison ?

LE COMTE.

Je n'ai pas de compte à vous rendre, monsieur.

LA MARQUISE.

Mais à moi, Monsieur, vous m'en devez ! Un pareil éclat ?... J'en dois connaître la cause... parlez, parlez... je le veux, je l'exige.

LE COMTE.

Vous le voulez !...

MARIE.

Oui, Monsieur... il faut tout dire !...

LE COMTE, à part, et regardant Marie.

O ciel !... et elle, si douce, si vertueuse !... tant d'infamie !... ce serait la tuer !

LA MARQUISE.

Vous ne répondez pas ? Enfin, cette nouvelle que vous veniez apprendre à ma fille avec tant d'empressement ?... Les termes de votre billet n'annoncent rien de fâcheux.

LE COMTE.

Cette nouvelle, madame... c'est que mon père a changé d'idée... que Madame Henriette ne veut pas consentir... on a d'autres vues, d'autres projets... Enfin, madame, dispensez-moi des détails, mais une alliance avec la marquise de Brinvilliers m'est désormais impossible !

MARIE.

Ah ! monsieur le comte !...

SAINTE-CROIX.

C'est singulier !

LE COMTE, à part.

Pauvre Marie ! (Regardant les croisées du fond.) Mais quelle peut être la victime ?

LA MARQUISE, à part.

D'autres projets !... on veut le marier ! et à qui donc ?... je le saurai.

SAINTE-CROIX, bas à la marquise.

Prenez garde... entendez-vous ce bruit dans la rue ?

LA MARQUISE, bas.

O ciel !... saurait-on déjà !...

LE COMTE, remarquant le trouble de la marquise.

Eh ! mais, madame la marquise, on accourt vers cet hôtel... tout le quartier est en mouvement. (On entend le bruit d'un carrosse, et la rue est éclairée par des torches.) Ces flambeaux... ce carrosse à votre porte !... (On se met aux fenêtres dans le voisinage, la fenêtre du baron d'Aubray est toujours fermée et obscure, le comte la remarque.) Ah ! cette fenêtre obscure... c'est la seule !... c'est là... je saurai tout.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc ?... voyez, monsieur le chevalier.

SAINTE-CROIX, bas.

Plus de doute !... on est instruit... C'est la police !...

UNE VOIX, en dehors.

Madame la marquise de Brinvilliers !

LA MARQUISE.

Grand Dieu !... c'est pour moi... on vient m'arrêter !

(Entrent des domestiques avec des torches.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN OFFICIER, DOMESTIQUES, SUITE.

UN DOMESTIQUE.

Madame la marquise... Un officier de la maison du roi !

TOUS.

De la maison du roi !

L'OFFICIER.

Une lettre de Madame.

LE COMTE.

De Madame !...

LA MARQUISE.

Il se pourrait !... Un pareil honneur !... (Bas à Sainte-Croix.) Rien encore !... on ne sait rien !... (Elle lit la lettre.) « Sur la de-« mande de M. le comte de Guiche, S. A. R. Madame, duchesse « d'Orléans, recevra demain à Saint-Cloud madame la marquise « de Brinvilliers et sa fille. »

LE COMTE, à part.

Grand Dieu !... et c'est moi...

SAINTE-CROIX.

Ah ! je renais.

MARIE, à part.

Paraître à la cour, oh ! maintenant, je n'y tiens plus !

LA MARQUISE.

Une telle faveur, et c'est à vous, monsieur le comte, à vous que je la dois... Présentée à la cour... vous y serez, sans doute ?

LE COMTE.

Moi ! Madame... je siége à la Chambre ardente !

SAINTE-CROIX.

Et moi, je veille sur lui !

ACTE TROISIÈME.

Cinquième Tableau.

Une galerie du palais de Saint-Cloud; au fond, les appartements de Madame. — A droite, un buffet chargé de vaisselle d'or, de fruits glacés, d'oranges, de pâtisseries. — A gauche, un buffet chargé de vases, de cristaux, de verres et de plateaux pour les rafraîchissements.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE en habits de cour, LE MARQUIS DE FEUQUIÈRES, DAMES et SEIGNEURS, puis MARIE et Mlle DE MONTALAIS.

(Au lever du rideau, les dames sont assises çà et là, et les hommes vont et viennent en causant avec elles. On voit passer successivement plusieurs seigneurs et dames qui se rendent dans les appartements de Madame.)

LE MARQUIS.

Parbleu, ce fou de Molière a joué comme un ange!

SAINTE-CROIX, appuyé sur le fauteuil de la marquise.

Son *Pourceaugnac?...* C'est une bouffonnerie assez plate!... et sans la musique de Lulli...

LE MARQUIS.

Madame Henriette y riait pourtant de tout son cœur.

SAINTE-CROIX, se reprenant.

Son Altesse a daigné rire!... Effectivement, c'est très-spirituel, et décidément il n'y a que ce diable de Poquelin pour le naturel et le bon comique.

TOUS.

C'est un homme admirable!

LE MARQUIS, à la marquise.

Convenez aussi qu'il est impossible de faire les honneurs d'une fête avec plus de grâce que Madame... Quel charme dans ses moindres discours! comme elle sait attirer tous les cœurs!

LA MARQUISE.

Et quelle simplicité ! quelle bonté pour chacun !

UN SEIGNEUR.

Oh ! oui... Digne petite-fille de Henri IV.

LE MARQUIS.

Aussi c'est l'orgueil et l'amour de la France !

SAINTE-CROIX, à la marquise.

Lui avez-vous été présentée ?

LA MARQUISE, distraite, et regardant plusieurs dames qui passent.

Pas encore... j'attends.

LE MARQUIS.

Que regardez-vous donc, marquise ?

LA MARQUISE.

Ces dames que je ne me rappelle pas...

LE MARQUIS.

C'est madame de Lafayette... madame de Sévigné... la belle comtesse de Fiesque.

LA MARQUISE.

Je vous remercie ! (A part.) Celle que l'on veut faire épouser au comte... ne peut pas être parmi elles... Oh ! je la connaîtrai ; ma haine la devinera !

LE MARQUIS.

Et où est donc votre charmante Marie ?

LA MARQUISE.

Dans ce salon... elle a rencontré quelques jeunes personnes de ses amies... (Bas.) Eh bien ! Sainte-Croix, vous êtes parti après moi ?

SAINTE-CROIX, bas.

On ne savait rien encore.

LA MARQUISE, bas.

Et mes gens ?

SAINTE-CROIX, bas.

J'ai recommandé de respecter le sommeil de votre frère.

LA MARQUISE, bas.

Chut ! (Se tournant vers Feuquières.) Ne dit-on pas que le Roi doit honorer cette fête de sa présence ?

LE MARQUIS.

Certainement ; il doit venir de Versailles. J'en sais quelque chose, je suis du quadrille de Sa Majesté.

LA MARQUISE.

Ah ! cela sera très-brillant. (Bas à Sainte-Croix.) Et le comte de Guiche, vous ne l'avez pas vu ?

SAINTE-CROIX, bas.

Pas encore, et cela m'inquiète.

LA MARQUISE, bas.

Pourquoi ?

SAINTE-CROIX, bas.

Je ne sais... mais ses regards, sa conduite d'hier au soir...

LA MARQUISE, bas.

Folie ! il ne songe qu'à son nouveau mariage... (A elle-même, avec une fureur concentrée.) Et si je pouvais découvrir celle qui nous l'enlève...

(Elle reprend un air riant en voyant entrer Marie et Mlle de Montalais. Sainte-Croix se mêle à la foule des courtisans.)

MARIE.

Ah! maman, si tu savais quel bonheur je viens d'éprouver! Mademoiselle de Montalais, ma meilleure amie de couvent, qui nous avait quittées l'année dernière, et que je retrouve ici.

LA MARQUISE.

Mademoiselle de Montalais !

Mlle DE MONTALAIS.

Jugez de notre joie, madame la marquise ! se revoir après une si longue absence !... car nous étions inséparables ! C'est à moi que ma chère Marie parlait toujours de sa tendresse pour sa famille, pour son excellente mère ! Moi, j'ai perdu la mienne, et j'étais impatiente de vous être présentée, pour vous deman-

der un peu de cette amitié qui la rend si heureuse. S'il ne faut, pour la mériter, qu'aimer votre fille comme une sœur, je crois y avoir quelques droits... N'est-ce pas, Marie ?

MARIE.

Oh! sans doute.

LE MARQUIS, bas à la marquise.

Mademoiselle de Montalais, la favorite de Madame, amie de votre fille... cela peut la mener loin.

Mlle DE MONTALAIS.

Mais qu'a-t-elle donc, cette chère Marie... elle est toute triste?

LA MARQUISE.

Ce n'est rien... un chagrin, dont votre amitié la consolera aisément.

MARIE, tristement.

Oh! non... c'est la seule chose...

Mlle DE MONTALAIS.

Tu crois?... c'est ce que nous verrons... je te ferai la guerre !

LA MARQUISE, bas à Marie.

Et puis, tout n'est pas désespéré.

MARIE.

Vous croyez ?

LA MARQUISE.

Fie-toi à ta mère.

Mlle DE MONTALAIS.

Eh ! mon Dieu ! qui n'a pas ses peines, ses tourments? (Gaiement.) Moi qui vous parle... il ne tiendrait qu'à moi d'être triste, de pleurer... mais à la cour, on n'a pas le temps!... il faut sourire à tout le monde, c'est d'étiquette... nous nous conterons nos chagrins, et...

UN HUISSIER, appelant.

Madame la marquise et mademoiselle de Brinvilliers...

Mlle DE MONTALAIS, bas.

C'est pour votre présentation... Son Altesse vous attend.

LA MARQUISE.

Venez, Marie!

MARIE.

Ah! mon Dieu! voilà que j'ai peur!

Mlle DE MONTALAIS, bas.

Ne crains donc rien... elle est si bonne!

MARIE, bas.

Est-ce que tu ne seras pas avec nous?

Mlle DE MONTALAIS.

Je ne puis: il faut que je fasse commencer le bal, dès que le roi paraîtra. Eh! mais, ce bruit de chevaux... ces flambeaux... c'est lui! c'est Sa Majesté. (Plusieurs voix.) Le Roi! le Roi, Messieurs.

TOUS.

Le Roi!... courons!...

Mlle DE MONTALAIS, au marquis de Feuquières.

Eh! vite, monsieur de Feuquières, donnez-moi la main.

La marquise de Brinvilliers et Marie ont suivi l'huissier. — Les seigneurs et les dames de la cour sortent pour aller au-devant du roi. Le marquis de Feuquières donne la main à Mlle de Montalais qui va sortir la dernière, lorsqu'elle aperçoit le comte de Guiche qui paraît à gauche.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, Mlle DE MONTALAIS, LE COMTE.

Mlle DE MONTALAIS, s'arrêtant.

Ah! c'est vous, monsieur le comte! comme vous vous êtes fait attendre!

LE COMTE.

Oui, la séance s'est prolongée...

Mlle DE MONTALAIS.

Et vous en rapportez une tristesse!... Le roi est arrivé... venez-vous?

LE COMTE.

Tout à l'heure, en montant le grand escalier, quelqu'un m'a fait demander un moment d'entretien... il s'agit, sans doute,

de communications importantes pour la Chambre... et je ne puis me dispenser... je suis à vous dans l'instant.

Mlle DE MONTALAIS.

Au moins, ne soyez pas longtemps.

LE MARQUIS, à Mlle de Montalais.

Depuis qu'il est de la Chambre ardente, il devient tout à fait lugubre! Dieu me damne, si on ne le prendrait plutôt pour un accusé que pour un juge.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE COMTE, puis DESGRAIS.

LE COMTE, à lui-même.

Toujours cette idée importune!... (A haute voix, à droite.) Venez, venez, monsieur... nous sommes seuls. Vous êtes envoyé, dites-vous, par monsieur de la Reynie, le lieutenant de police?

DESGRAIS.

Oui, Monseigneur..... c'est bien hardi à moi d'oser me présenter...

LE COMTE.

Dépêchons, je vous prie... Sa Majesté vient d'arriver, et mon devoir m'appelle... Que me voulez-vous? Qui êtes-vous?

DESGRAIS.

Monseigneur ne me remet pas? Il est vrai que nous nous sommes vus dans un moment... C'est moi qui ai failli, hier, avoir le désagrément d'assommer votre excellence.

LE COMTE.

En effet, je crois me souvenir... savez-vous qu'il s'en est peu fallu...

DESGRAIS.

J'en aurais été bien contrarié!... mais ce n'est pas étonnant.:. la police était si mal faite!... cela n'arrivera plus, j'ose le dire, maintenant que j'en fais partie.

LE COMTE.

Vous êtes de la police?

DESGRAIS.

Attaché au service particulier et secret de monsieur de la Reynie... grâce à la recommandation de cette bonne et digne madame de Brinvilliers.

LE COMTE.

Ah! c'est elle...

DESGRAIS.

Et chargé spécialement de découvrir les auteurs des empoisonnements... Je les découvrirai, parce qu'avec de l'adresse, de l'intelligence... et de l'obstination, on vient à bout de tout!... avec cela que j'ai une qualité excellente pour mon nouvel état... j'ai toujours l'air de regarder d'un autre côté, ça donne confiance... et on y voit bien mieux.

LE COMTE, avec impatience.

C'est bon, je n'ai pas besoin de savoir les secrets du métier. Mais qui vous amène ici, et comment osez-vous paraître dans le palais de Saint-Cloud, chez Madame?

DESGRAIS.

Oh! Monseigneur, nous entrons partout, nous... Je puis même dire qu'il n'y a pas de bonne fête sans nous. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : je suis envoyé par monsieur de la Reynie, pour certains renseignements que vous lui avez fait demander ce matin, sur un voyageur arrivé hier soir de Toulouse, et qui a dû descendre à l'hôtel de Strasbourg.

LE COMTE.

Presque en face l'hôtel de madame de Brinvilliers? et savez-vous quel est ce voyageur?

DESGRAIS.

Oui, Monseigneur, je l'ai su tout de suite... c'est le baron d'Aubray, le frère de madame la marquise.

LE COMTE.

De la marquise!

DESGRAIS.

Son propre frère.

LE COMTE.

Vous en êtes bien sûr?

DESGRAIS.

Je le tiens de la maîtresse de l'hôtel.

LE COMTE.

Ah !

DESGRAIS.

Mais ce que vous ne savez pas, monseigneur... un petit accident qui lui est arrivé !... Le pauvre homme est mort subitement dans la nuit !

LE COMTE.

Dans la nuit !

DESGRAIS.

Chut ! ne parlez pas si haut... ça n'aurait qu'à venir aux oreilles de madame la marquise ! cette pauvre chère dame qui ne se doute de rien... ça pourrait lui faire une révolution.

LE COMTE, à lui-même.

Quoi ! son frère !

DESGRAIS.

Mon Dieu oui !... à quoi sert la fortune ?... Vous me direz : Il était un peu souffrant le soir, en se couchant... mais on était loin de s'attendre qu'il irait si vite rejoindre ses parents... Il paraît que dans cette famille-là, il y a quelque maladie chronique qui les prend à un certain âge ; il faut que ce soit dans le sang.

LE COMTE.

Il suffit, allez. Et jusqu'à nouvel ordre, pas un mot sur ce que vous avez appris... le plus profond silence.

DESGRAIS.

Monseigneur peut être tranquille !... Dans notre état, nous n'avons que des yeux et des oreilles. Monseigneur n'a rien de plus à faire dire à monsieur de la Reynie ?

LE COMTE.

Rien.

DESGRAIS.

Il va en être instruit sur-le-champ. Si monseigneur avait la bonté de me recommander, de glisser un petit mot pour moi ?... On dit qu'il va y avoir une place vacante au-dessus de la mienne.

LE COMTE.

Comment ! vous êtes placé d'hier, et vous songez déjà à votre avancement ?

DESGRAIS.

Dame ! monseigneur, qui est-ce qui y songera pour moi ?

LE COMTE.

C'est bien, c'est bien, laissez-moi.

DESGRAIS.

En vous remerciant, monseigneur, de vos bontés et de la promesse que vous daignez me faire !... vous n'obligerez pas un ingrat. Et si jamais vous deviez être arrêté, vous verriez avec quels égards... Ce n'est pas cela que je voulais dire... mais c'est égal. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, seul.

C'était son frère ! son frère ! oui !... le lieutenant civil de Toulouse... Une fortune immense... je comprends !... La cupidité, la soif des richesses... Avec des traits si nobles, avec les dehors de la vertu, de la piété !... Tout cela n'était donc que déception, que lâche hypocrisie... Et la mort de son père, de son époux... tout s'explique. (Montrant la droite.) Elle est là... au milieu des fêtes, des plaisirs... quand il y a à peine quelques heures... Et j'ai été au moment de devenir son gendre, de l'appeler ma mère !... elle !... ah ! jamais !... Pour être plus sûr de moi, pour que le souvenir de Marie ne vienne pas triompher de ma raison, j'ai donné parole à mon père. Ce mariage qu'il m'avait proposé, que Madame Henriette désirait elle-même, il se fera... J'épouserai mademoiselle de Montalais. Mais ce secret horrible que le hasard m'a révélé... puis-je le taire !... L'honneur, mon devoir, mes nouvelles fonctions, tout ne m'ordonne-t-il pas de nommer les coupables, de les faire punir ?... (S'arrêtant.) Et Marie, Marie, grand Dieu ! si douce, si pure !... pour prix de sa tendresse pour moi, de cet amour qui faisait mon bonheur... lui léguer la honte, l'infamie ! Et si elle-même était instruite

du secret de sa fortune ?... si son cœur était complice ?... Oh ! non, non... il ne faudrait plus croire à rien, et se défier des anges eux-mêmes. Ah ! que je souffre !... et comment dissiper des doutes aussi affreux ?

SCÈNE V.

LE COMTE, MARIE, entrant par la droite.

MARIE, sans le voir d'abord.

Mon Dieu ! je ne sais ce qu'est devenue maman. Au milieu de cette foule et de ces grands appartements, on se perd. Ciel ! monsieur le comte !

LE COMTE.

C'est elle !... que lui dire ?

MARIE.

Impossible de l'éviter !

LE COMTE.

Pardon, mademoiselle ; je conçois que ma présence doit vous embarrasser.

MARIE.

Moi, monsieur le comte !... oh ! non, car je n'ai aucun reproche à me faire.

LE COMTE.

J'ai voulu dire que vous deviez me voir avec peine.

MARIE.

Il est vrai... et cependant je le désirais.

LE COMTE.

Moi aussi, Marie... j'avais besoin d'une explication ! Et d'abord, dites-moi, je vous en supplie... Hier, avant mon arrivée, il est venu quelqu'un chez vous ?

MARIE, cherchant.

Quelqu'un ?

LE COMTE.

Un étranger.

MARIE.

Ah ! mon oncle... le baron d'Aubray ?

LE COMTE.

Votre oncle ?

MARIE.

Sans doute, je n'ai vu que lui. (Avec espoir.) Est-ce donc là ce qui vous aurait porté ombrage ?... Ah ! s'il était vrai !...

LE COMTE.

Non, non... ce n'est pas cela. Mais votre oncle... vous l'avez vu aujourd'hui ?

MARIE.

Mon Dieu non !... Je voulais aller l'embrasser de grand matin, comme je le lui avais promis hier soir. Mais maman me l'a défendu. Elle a dit qu'après un aussi long voyage, il devait être fatigué, qu'il avait besoin de repos. Et je suis partie toute triste... car ce pauvre oncle aura été bien fâché de ne pas me trouver, là, à son réveil.

LE COMTE, à part.

A son réveil... Je respire, elle ne sait rien. (Haut.) Marie !

MARIE.

Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?

LE COMTE.

Je suis bien à plaindre, bien malheureux !

MARIE.

Vous !

LE COMTE.

Plus que vous ne pourrez le comprendre ! Nous sommes séparés pour la vie... Et je vous aime plus que jamais.

MARIE, avec joie.

Vous m'aimez, vous m'aimez encore !... Mais alors quelle est donc la cause de votre conduite ? Pourquoi cette rupture ? ce refus insultant ?

LE COMTE.

Je ne puis rien vous dire.

MARIE.

Si, Monsieur, je veux tout savoir... je l'exige, je vous le demande à genoux.

LE COMTE, très-troublé.

Marie !

MARIE.

Vous pensez bien que je n'ai pas été dupe des détours que vous avez employés ! Votre père n'est pour rien dans votre résolution, il avait consenti... Vous étiez sûr de l'appui de Madame... C'est donc vous, vous seul, qui avez voulu tout rompre, et il faut qu'un motif bien puissant... C'est ce motif que je veux connaître, qu'il faut me déclarer. Que vous ayez cessé de m'aimer, que vous m'abandonniez, je m'y attends, je m'y résignerai. Mais que je croie que vous avez voulu me tromper, que je sois forcée de ne plus vous estimer... Ah ! c'est trop de tourments à la fois, et je ne pourrais les supporter ! Parlez, je vous en conjure.

LE COMTE.

Marie, par grâce, par pitié pour vous-même... Il est trop vrai, il existe un mystère affreux, épouvantable... un mystère qui vous tuerait, si un seul mot s'échappait de ma bouche !... Ainsi, ne m'interrogez pas... Oubliez-moi, séparons-nous... et ne cherchez jamais à connaître un pareil secret !

MARIE.

Que voulez-vous dire ? Arrêtez !

LE COMTE.

Non, non.

MARIE.

Un seul mot.

LE COMTE.

Adieu, adieu pour jamais !

(Il sort par la droite.

SCENE VI.

MARIE, seule.

Henri !... Il ne m'entend plus !... O mon Dieu ! quel est donc le mystère qu'il n'ose me révéler !... Ah ! je ne puis en douter... c'est qu'il en aime une autre... et la pauvre Marie est condamnée aux larmes et au désespoir.

SCÈNE VII.

MARIE, Mlle DE MONTALAIS.

Mlle DE MONTALAIS, à la cantonade.

C'est bien... Formez toujours les quadrilles. (Apercevant Marie.) Ah ! c'est toi que je cherchais. Eh ! bon Dieu ! encore des soupirs, des pleurs, quand tu viens d'obtenir la plus haute distinction... Madame, à qui tu plais beaucoup, t'a désignée elle-même pour danser vis-à-vis d'elle, au quadrille du roi.

MARIE.

Oh ! qu'elle daigne me dispenser...

Mlle DE MONTALAIS.

Y songes-tu ? On ne refuse jamais ces choses-là, et toutes nos duchesses voudraient bien être à ta place.

MARIE.

N'importe, je suis trop malheureuse !

Mlle DE MONTALAIS.

Mais que t'est-il donc arrivé ?... et qui peut t'affliger à ce point ? Voyons, Marie... ne peux-tu me le dire à moi, ta sœur, ta meilleure amie ?... qui sait... je pourrai peut-être te consoler. Moi aussi, j'étais triste, malheureuse... j'ai versé bien des larmes en secret ; et maintenant, tout est changé... Depuis quelques moments, surtout, j'éprouve une joie, un bonheur... Eh bien ! il en sera de même pour toi. Ah ! mais aussi, tu n'es pas raisonnable, et je finirai par me fâcher...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE BRINVILLIERS.

LA MARQUISE, à elle-même.

Rien encore ! Je l'ai suivi de l'œil auprès de toutes ces femmes si brillantes... j'espérais deviner son secret dans ses regards... Rien ! (Elle voit Marie, et court à elle.) Marie, qu'est-ce donc !

Mlle DE MONTALAIS.

Elle se désole, et ne veut pas me répondre.

MARIE, bas à sa mère.

Maman... je l'ai vu... tout est fini !...

LA MARQUISE, bas.

Non, non, chère enfant, ne le crois pas.

Mlle DE MONTALAIS, à la marquise.

C'est quelque chagrin d'amour. Cela se devine tout de suite, surtout quand on en a éprouvé soi-même.

MARIE.

Comment, toi aussi, ma pauvre Agathe ?

Mlle DE MONTALAIS.

Mais sans doute, et mon exemple devrait te donner du courage; car, j'en suis sûre, j'ai été plus à plaindre que toi.

LA MARQUISE.

Tu l'entends ?

Mlle DE MONTALAIS.

Figure-toi un jeune homme que j'aimais depuis longtemps en secret... lui ne m'aimait pas; il ne m'adressait jamais un mot, une parole d'intérêt. On voulait me le faire épouser; il me refusa !

MARIE.

Il te refusa !

Mlle DE MONTALAIS.

Juge de ce que j'ai souffert. J'avais renoncé à tout espoir, à toute idée de bonheur; lorsque aujourd'hui, ce matin, je ne sais quel événement, quelle révolution inattendue.. tout a changé comme par enchantement.

MARIE, étonnée.

Aujourd'hui ?

LA MARQUISE, de même.

Ce matin !

Mlle DE MONTALAIS.

Il revient à moi, il m'aime... du moins je l'espère, puisque

c'est lui maintenant qui demande ma main; il supplie que ce mariage se fasse sur-le-champ. Son père vient d'en parler à Madame Henriette, qui me l'a confirmé.

MARIE.

Son père!

LA MARQUISE.

Et ce jeune homme?

Mlle DE MONTALAIS.

Ah! maintenant, je puis le dire, ce n'est plus un secret. C'est le comte de Guiche.

MARIE.

Dieu!

LA MARQUISE, à part.

C'est elle!

Mlle DE MONTALAIS, à Marie.

Qu'as-tu donc?

LA MARQUISE, empêchant sa fille de parler.

Rien, rien. C'est que sa position ressemble tellement à la vôtre...

Mlle DE MONTALAIS.

Raison de plus. Tu verras que mon mariage te portera bonheur, et que toi-même...

MARIE, bas à sa mère.

Ah! je n'y tiens plus!... elle, ma meilleure amie! je n'ose plus la regarder, et sa voix me fait mal.

LA MARQUISE, bas.

Marie, au nom du ciel...

Mlle DE MONTALAIS, qui a remonté pour écouter l'orchestre du bal.

Eh! mon Dieu! tandis que nous causons, les quadrilles qui recommencent. (Venant prendre Marie.) Eh! vite! eh! vite! il ne faut pas faire attendre.

MARIE, résistant.

Non, non.

Mlle DE MONTALAIS.

Il le faut.

LA MARQUISE, bas.

Ma fille, je t'en conjure.

MARIE.

Ah! maman, le coup est porté, je le sens, j'en mourrai!

Mlle DE MONTALAIS.

Viens donc vite! nous n'arriverons jamais à temps.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, seule.

C'est elle! Je n'ose les suivre; car, malgré le respect que ce lieu doit m'inspirer... je ne sais ce dont je serais capable. La voilà donc!... je la connais enfin, celle qui m'enlève le fruit de tant de sacrifices!... celle qui condamne ma pauvre Marie à un malheur éternel!... et je l'épargnerais!... (Elle porte la main au flacon de Sainte-Croix, qu'elle a conservé et qui est caché dans son sein.) Ce flacon de Sainte-Croix, j'espérais ne plus m'en servir! Mais quand il n'y a plus qu'un seul obstacle... un seul, si faible... si facile à renverser!... Mais un enfant... une jeune fille!... la compagne de Marie... qui ne m'a jamais offensée... qui ne m'a fait aucun mal... Aucun mal!.. et ma fille qu'elle tue... qu'elle assassine... devant moi!... car, je ne saurais en douter... Marie en mourra... à son âge... un premier amour trompé est un poison plus sûr et plus rapide que tous les nôtres... et je n'oserais la défendre!... je n'oserais sauver le seul bien qui me reste!... Ah! malheur à toi, fiancée du comte de Guiche... malheur à toi!... Mais ici... quel moyen?... au milieu d'une fête... en présence de la cour! et cependant, si je perds cette occasion... qui sait quand je pourrai l'approcher? qui sait si je la reverrai jamais? et ce mariage fatal... Ce mariage?... mais il ne se fera pas; le comte a pu céder d'abord aux désirs de son père... aux vœux de la princesse; mais son amour nous le ramènera... je l'ai vu... je l'ai vu, hier, à ses regards, à la douleur qui se peignait dans tous ses traits! il était ému, agité.... oui, oui, il aime Marie, il l'aime réellement... qu'il la revoie, et il reviendra bien vite à ses pieds.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX, quelques DANSEURS qui s'approchen des buffets, y prennent des fruits glacés, des rafraîchissements, et les offrent à des dames, qui passent sans s'arrêter ; les danseurs les suivent.

LA MARQUISE.

Ah ! c'estvous, Sainte-Croix ?

SAINTE-CROIX, s'approchant du buffet à gauche, et se versant un verre.

Il fait une chaleur dans cette galerie !... et puis un désordre, une confusion !... impossible d'obtenir des laquais un fruit, un verre d'eau d'orange... en voici heureusement !...

LA MARQUISE.

Eh bien ! le comte de Guiche ?

SAINTE-CROIX, buvant et reposant son verre.

Je l'ai vu, tout fier de sa nouvelle conquête... Vous aviez raison... il n'est occupé que de son mariage, et toute la cour aussi.

LA MARQUISE.

Quoi... cet hymen ?

SAINTE-CROIX.

Madame Henriette vient de l'annoncer publiquement, et de saluer mademoiselle de Montalais du nom de comtesse de Guiche.

LA MARQUISE.

Déjà !

SAINTE-CROIX.

Cela a fait événement. Chacun a exprimé sa joie, vraie ou fausse... cela n'y fait rien !... Il n'y a que votre pauvre Marie qui était pâle, mourante... si je ne l'avais soutenue, elle serait tombée sans connaissance.

LA MARQUISE, hors d'elle.

Marie !... oh ! oui, elle me l'avait dit !... elle en mourra... ah ! mon Dieu !... que faire ?... ma tête est en feu !... ma raison s'égare !

SAINTE-CROIX.

Que voulez-vous? c'est une belle affaire manquée... vous serez obligée d'en revenir à ma première idée... à l'autre alliance que je vous avais proposée. (La marquise fait un geste de dédain et de colère.) Vous verrez! Eh! tenez... voilà déjà mademoiselle de Montalais, radieuse, triomphante, belle de son bonheur!... entourée d'hommages, de compliments!... elle ne sait auquel entendre.

LA MARQUISE, regardant venir Mlle de Montalais, et saisissant son flacon par un mouvement convulsif.

Oh! cette femme! elle ose venir près de moi! pour insulter à ma douleur... à mon désespoir!

(Elle s'éloigne par un mouvement brusque, et se trouve près du buffet à gauche. Sainte-Croix a remonté la scène ; mademoiselle de Montalais et le marquis de Feuquières entrent par la droite.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mlle DE MONTALAIS, LE MARQUIS, COURTISANS au fond.

Mlle DE MONTALAIS, gaiement.

Je vous remercie, Messieurs. Allons, marquis, vous, au moins, faites-moi donc grâce de vos fades compliments, et trouvez-moi un verre d'eau d'orange... cela sera beaucoup mieux, voilà une heure que j'en demande.

SAINTE-CROIX, montrant le buffet à gauche.

Il y en a là-bas d'excellente.

LA MARQUISE, jetant les yeux sur le vase qui est auprès d'elle.

Là...

LE MARQUIS, prenant un plateau et un verre sur le buffet à droite.

Volontiers!... heureux de servir d'échanson à la belle comtesse de Guiche.

LA MARQUISE, à part.

Comtesse de Guiche!... jamais!...

(Elle jette à la dérobée quelques gouttes du flacon qu'elle tient à la main dans le vase que Sainte-Croix a désigné, et replace précipitamment le flacon dans son sein.)

Mlle DE MONTALAIS.

Soit... mais dépêchez-vous.

LE MARQUIS, traversant le théâtre pour aller au buffet à gauche.

Vous êtes bien pressée de nous quitter!... Ah! c'est qu'il vous attend.

Mlle DE MONTALAIS, souriant.

C'est possible.

LE MARQUIS, trouvant près du buffet la marquise, qui tient le vase comme si elle allait se servir.

Pardon, marquise.

LA MARQUISE, très-émue et affectant un air gracieux.

Comment donc... mais c'est moi qui aurai le plaisir d'en offrir à madame la comtesse.

Mlle DE MONTALAIS.

Vous êtes bien bonne.

(Le marquis tend le plateau et le verre du côté de la marquise, tout en causant avec Mlle de Montalais, qui répond à demi-voix aux compliments que Sainte-Croix a l'air de lui adresser de l'autre côté.)

LE MARQUIS, à Mlle de Montalais.

Vous le voyez, tout le monde est ravi de ce mariage... Le cavalier le plus aimable de France!

SAINTE-CROIX, de même.

Et qui arrivera à tout... le Roi en fait grand cas.

(A ce dernier mot la marquise, qui a hésité, verse rapidement dans le verre, et va poser le vase sur le bord de la fenêtre qui est derrière le buffet, de manière que le vase tombe dans le jardin.)

Mlle DE MONTALAIS.

Aussi, je suis bien heureuse, je l'avoue, et il serait cruel, en ce moment, de perdre un si bel avenir. (Voyant que le verre est rempli.) Mais donnez donc vite, marquis.

(Elle lui prend le plateau des mains et s'éloigne.)

LA MARQUISE, voyant qu'elle ne boit pas.

Eh bien! que faites-vous?

Mlle DE MONTALAIS, au fond du théâtre.

Mais ce n'est pas pour moi! (Elle sort en courant.)

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, SAINTE-CROIX.

LA MARQUISE, avec terreur.

Ce n'est pas pour elle!... ô mon Dieu! ma fille! ma fille!... (Vivement, à Sainte-Croix.) Chevalier, courez vite, empêchez...

LE MARQUIS, revenant près d'elle.

Quoi donc?

LA MARQUISE.

Rien, rien... c'est que je ne vois pas ma fille... et je voulais... (Passant près de Sainte-Croix et à voix basse.) Au nom du ciel! courez, arrêtez-la.

SAINTE-CROIX.

Ah! je devine.

LE MARQUIS.

Eh! mais... qu'avez-vous donc, marquise? vous pâlissez... vous êtes tremblante. (La soutenant.) Asseyez-vous, de grâce.

LA MARQUISE.

Non, non, je veux m'assurer...

(Elle va pour sortir. On entend dans la galerie du bal une rumeur sourde.)

SAINTE-CROIX.

Que se passe-t-il donc?

LE MARQUIS.

Ce bruit dans la salle du bal... Sans doute quelque accident.

LA MARQUISE.

Ah! il n'est plus temps!

SAINTE-CROIX.

Restez... je cours m'informer... (Bas à la marquise.) De la prudence... (Il sort.)

LA MARQUISE.

Ah! je n'y résiste plus... Marie!... ma fille, je veux la voir!

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu! calmez-vous... la voici!

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, MARIE, puis successivement Mlle DE MONTALAIS et PLUSIEURS OFFICIERS et DAMES DU PALAIS, qui traversent le théâtre en courant.

LA MARQUISE, courant à sa fille et l'embrassant.

Marie !

LE MARQUIS, à Marie.

Qu'est-il donc arrivé?

MARIE.

Je ne sais... je n'ai pu voir... au milieu du désordre, une personne de la cour qui s'est trouvée mal... Tout le monde s'inquiète, se précipite; on vient de la transporter dans cet appartement. Le Roi est auprès d'elle... tenez... entendez-vous ces cris?

PLUSIEURS VOIX, dans la coulisse.

Du secours, du secours!

Mlle DE MONTALAIS, pâle et dans le plus grand désordre.

Vite, vite! les médecins du Roi... monsieur l'évêque de Meaux... courez... O mon Dieu!... j'en mourrai.

(Plusieurs officiers traversent la scène en toute hâte en suivant Mlle de Montalais; d'autres personnes arrivent successivement d'un air consterné et en se parlant à voix basse.)

UN SEIGNEUR, à demi-voix.

Quel malheur!

UNE DAME, de même.

Quel événement!

UN AUTRE SEIGNEUR.

Il n'y a plus d'espoir!

Ier SEIGNEUR.

Elle est au plus mal!

LE MARQUIS.

Mais qui donc, qui donc, Messieurs?

UN SEIGNEUR.

Eh quoi! ne le savez-vous pas? c'est Madame!

LE MARQUIS.

Madame Henriette!

LA MARQUISE.

Madame Henriette!

LE MARQUIS.

Par quelle fatalité?

Ier SEIGNEUR.

On l'ignore.

LA MARQUISE, à elle-même.

Et moi, je devine...

TOUS.

O mon Dieu!

MARIE.

Elle, si bonne! si jeune!

Ier SEIGNEUR.

La mère des malheureux!

LE MARQUIS, avec désespoir.

Que le ciel nous protége!

(Ils font un mouvement pour remonter la scène. Les rideaux du fond s'ouvrent tout à coup, et laissent voir un autre salon richement éclairé; au milieu on aperçoit MADAME, sur un lit tendu en velours et élevé sur une estrade. Elle est mourante; le Roi et MONSIEUR sont près d'elle, à son chevet; Mlle de Montalais, de l'autre côté, la soutient et donne des signes du plus violent désespoir. Le lit est entouré des grands-officiers, des dames de la cour. Les personnages en scène reculent à cette vue, et se placent avec recueillement des deux côtés du théâtre. La marquise est tombée inanimée sur un fauteuil.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, sur le devant de la scène; au fond, LE ROI, MONSIEUR, MADAME, Mlle DE MONTALAIS, GENTILSHOMMES et DAMES DE SERVICE, PAGES, OFFICIERS, SUITE.

Pantomime dialoguée.

(Les médecins accourent près du lit; le Roi, accablé de douleur, semble les interroger des yeux, et suivre tous leurs mouvements. Les autres personnages attendent dans le plus profond silence, et les bras étendus vers le lit. Pendant ce temps, la marquise seule, sur le devant de la scène, n'ose lever les yeux autour d'elle, et paraît atterrée. Une musique triste et plaintive accompagne toute cette scène.)

LA MARQUISE, à part.

Qu'ai-je fait!... fatale erreur!... Ces plaintes, ces sanglots... Je crois déjà entendre toute la France me maudire. Ah! pour la première fois, j'ai horreur de moi-même.

(Un gémissement sourd annonce que les médecins n'ont aucun espoir. MADAME prend les mains du Roi, de MONSIEUR, leur sourit, et semble vouloir consoler tous ceux qui l'environnent. La musique prend une teinte religieuse. BOSSUET paraît suivi de son clergé.)

TOUS, à voix basse.

Monsieur l'évêque de Meaux!

(Bossuet s'approche de MADAME, qui se ranime à sa vue. Il l'exhorte, rappelle son courage, lui montre le ciel, et semble demander à Dieu un miracle en sa faveur. Tout le monde s'unit à sa pensée, et tombe à genoux en étendant les bras vers MADAME; la marquise elle-même s'incline.)

Moment de silence solennel.

Mlle DE MONTALAIS.

Elle semble se ranimer... O Dieu! serait-il possible qu'un miracle... (La tête de Madame retombe sur l'oreiller, Mlle de Montalais, poussant un cri déchirant.) Ah!... MADAME se meurt!... MADAME est morte!...

BOSSUET, tenant la main de Madame.

Dieu seul est grand!

(Moment de stupeur et de consternation. Tout le monde regarde avec crainte, et l'on entend murmurer ces mots à voix basse:)

Le poison! oui, encore le poison.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE COMTE DE GUICHE, pâle et agité, puis SAINTE-CROIX.

(Ce dernier a l'air d'épier le comte et de suivre tous ses mouvements avec inquiétude.)

LE COMTE, accourant, et s'adressant à la foule qui va sortir.

Arrêtez! Que l'on ferme les portes du palais... que personne ne puisse sortir.

LA MARQUISE, à elle-même.

Que dit-il?

LE COMTE, hors de lui et avec une fureur froide.

C'en est trop!... un crime aussi atroce... il n'y a ici qu'une seule personne capable d'exécuter un si lâche forfait... je voulais me taire... je voulais l'épargner... (Regardant Marie.) Mais rien ne peut plus m'arrêter!... (Regardant la marquise.) Et quand cette nuit même un crime épouvantable...

LA MARQUISE, à part.

Il sait tout...

LE COMTE, reprenant en chancelant déjà.

Je le dirai, oui... cette personne si digne de vos respects... de

votre estime... c'est... (Posant la main sur son cœur avec un cri douloureux.) Ah ! je meurs.

(Il tombe mort.)

TOUS.

O ciel !

MARIE, s'élançant près du comte.

Henri !

LE MARQUIS.

Il n'est plus !

LA MARQUISE.

Ah !...

SAINTE-CROIX, qui s'est glissé près d'elle.

Je savais qu'il allait parler.

(La marquise le regarde avec terreur. Marie est tombée à genoux près du comte et couvre sa main de larmes. Les autres personnages sont groupés de côté ; le rideau tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

Sixième Tableau.

L'intérieur d'un couvent à Liége. — Une salle basse ouvrant sur le cloître par trois portes en arcades avec grilles. — Au lever du rideau on entend sonner très-fort en dehors.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESGRAIS, LA VOISIN.

(Desgrais est en abbé ; la Voisin en costume mi-séculier, mi-religieux.)

LA VOISIN.

Entrez, monsieur l'abbé... entrez... c'est par ici.

DESGRAIS.

Pardon, ma chère sœur ! que Dieu soit avec vous... *Deus vobiscum*. Je suis au désespoir d'avoir interrompu votre récréation... je vous ai dérangée.

LA VOISIN.

Du tout, monsieur l'abbé. (A part.) A-t-il l'air câlin ! je ne puis pas me faire à ça, moi.

DESGRAIS.

C'est vous, sans doute, ma sœur, qui êtes la tourière?

LA VOISIN, s'oubliant.

Ah bien oui !... (Se reprenant.) Non, monsieur l'abbé, elle est malade... et comme je ne suis arrivée dans cette maison que depuis quelques jours, j'ai offert à ces dames... (A part.) Voilà une figure d'abbé qui ne m'est pas inconnue.

DESGRAIS.

Vous avez offert de la remplacer?... c'est bien, ma sœur! Ah ! ce n'est que dans ces lieux qu'on trouve la charité chrétienne et des traits angéliques. (A part.) J'ai vu cette béguine-là quelque part. (Il prend un air plus câlin.)

LA VOISIN.

Vous voulez parler à quelqu'un du couvent?

DESGRAIS.

Oui, ma sœur... monseigneur l'évêque, qui est à Cologne.... m'envoie dans sa bonne ville de Liége... pour une mission particulière... (A part.) Ah ! mon Dieu!... serait-ce? (Elle revient à lui, il reprend son ton d'abbé.) Je voudrais bien avoir la béatitude de parler à la supérieure.

LA VOISIN,

Très-volontiers... je vais la prévenir, monsieur l'abbé... (A part.) Depuis que je suis sortie de France, je crois voir partout des figures...

DESGRAIS.

Que Dieu vous le rende, ma sœur. (Marmottant.) Hum... hum... *Pater... Credo...* (A part.) Le diable m'emporte si je m'en souviens... (La Voisin fait un mouvement, il la reconnaît.) Oh ! c'est la Voisin !

LA VOISIN, revenant.

Si vous voulez vous donner la peine de vous asseoir.

DESGRAIS, s'asseyant et tirant un gros livre.

Merci, ma sœur ! je vais lire mon bréviaire. (A part.) Par exemple, si je ne mets pas la main sur elle, ce sera bien...

(Il voit qu'elle le regarde. Il se remet à marmotter : *Meâ culpâ, meâ culpâ, meâ maximâ*... La Voisin s'éloigne en le regardant comme si elle le connaissait. Elle sort.)

SCÈNE II.

DESGRAIS, seul, mettant son livre sous son bras.

Ouf! diable de rôle d'abbé... j'y perdrai mon latin !... c'est bien elle !... La Voisin!... ici... à Liége... et cachée !... La Brinvilliers ne doit pas être loin !... si je pouvais la découvrir... j'ai juré à mon lieutenant de police de la ramener pieds et poings liés jusqu'à la Conciergerie ! car maintenant, il n'y a qu'un cri contre cette marquise de l'enfer... La mort de Madame Henriette... celle du comte de Guiche... son départ pour l'étranger... dès qu'elle a été soupçonnée !... tout cela ne prouve que trop combien elle est coupable !... mais où s'est-elle réfugiée ?... dans un couvent, à Liége... dit-on ! je les ai tous visités... rien encore ! et il faut y aller doucement avec ces gros lourdauds de Flamands tout bouffis d'orgueil et de bière... si jaloux de leurs priviléges... et qui nous ont déjà refusé l'extradition des plus criminels !... allons, il faut ici de l'adresse, du courage. Pour de l'adresse, j'en ai !... du courage... j'en aurai... deux mille pistoles de récompense ! ça rend intrépide !... je n'ai déjà pas trop mal commencé !... cet imbécile que je rencontre près de la frontière... en calotte et en rabat... je savais qu'il était chargé d'une lettre secrète pour la marquise ! il avait l'air d'un abbé, comme moi d'un Cent-Suisses... il buvait bien, c'est vrai !... mais pas en homme d'Église !... il s'arrêtait à tous les cabarets comme un malotru !... je me cramponne à lui, je l'invite à se rafraîchir... je bois ferme... il veut faire comme moi, c'est là que je l'attendais !... je contiens beaucoup, moi, et lui c'était un tout petit... pas plus haut que ça ! je le mets sous la table... j'escamotte la lettre, j'endosse son uniforme... et je fais coffrer ce cher ami... ce qui m'était facile : j'étais encore en France, et j'ai sur moi des ordres en blanc, signés La Reynie, pour me débarrasser des uns, enrôler les autres... suivant le besoin... (Regardant la lettre qu'il tire de son sein.) Mais cette maudite lettre... qui devait me mettre sur la trace !... pas d'adresse !... pas le plus léger indice... l'ouvrir ce serait tout perdre... je veux que cinq cent mille démons... (Apercevant les religieuses qui viennent.) Ah !

(Il se remet à marmotter en lisant son bréviaire.)

SCENE III.

DESGRAIS, LA SUPÉRIEURE, RELIGIEUSES.

LA SUPÉRIEURE, à Desgrais.

C'est monsieur l'abbé qui m'a fait prévenir?...

DESGRAIS.

Ah! pardon, madame la supérieure, un million de fois pardon, si je me suis arrêté dans votre retraite... mais je suis si faible... si fatigué...

LA SUPÉRIEURE.

Un siége, mes sœurs... (Elles s'empressent toutes.) Asseyez-vous, monsieur l'abbé.

DESGRAIS, les examinant.

Merci, mes chères sœurs... (A part.) Elle n'y est pas... (Haut.) Et puis, je ne voulais pas quitter cette maison, sans vous donner des nouvelles de notre digne évêque.

LA SUPÉRIEURE.

Vous l'avez vu?... Que fait-il donc à Cologne si longtemps?

DESGRAIS.

A Cologne! je ne saurais trop vous dire... à moins que ce ne soit de l'eau de...

LA SUPÉRIEURE.

Plaît-il?

DESGRAIS, se reprenant et toussant un peu.

Pardonnez-moi... c'est que j'ai la poitrine horriblement...

LA SUPÉRIEURE.

Voudriez-vous accepter quelque chose? du sirop, un looch, de la tisane?

DESGRAIS.

Mille fois trop bonne... j'accepterai un doigt de...

LA SUPÉRIEURE.

D'eau sucrée?...

DESGRAIS.

Oui, de l'eau... ça serait plus dans mes goûts... mais comme j'ai chaud, je prendrai un peu de vin!

LA SUPÉRIEURE.

Un peu de vin d'Espagne?... tout de suite... mes sœurs!

(Elles se mettent toutes en mouvement, courant à une armoire.)

DESGRAIS.

Je suis désolé de la peine. (A part.) Je n'en vois pas venir d'autres...

LA SUPÉRIEURE.

Vous accepterez bien un biscuit?...

DESGRAIS.

Un biscuit!..... pour vous faire plaisir!... j'en prendrai deux.

(On le sert.)

LA SUPÉRIEURE.

Et notre saint évêque reviendra-t-il bientôt?

DESGRAIS, assis et mangeant.

Incessamment. Il m'avait même chargé de l'annoncer dans les couvents de Liége et des environs... je les ai tous vus... il y en a peu d'aussi beaux que le vôtre... il est très-grand votre couvent... très-vaste... pour le nombre de vos religieuses. Vous avez sans doute des chambres particulières?

LA SUPÉRIEURE.

Très-peu.

DESGRAIS, aux sœurs qui le servent.

Merci, mes chérubins. (A part.) Ces coquins d'abbés sont-ils heureux! (A la supérieure.) Vous offrez l'hospitalité avec une grâce... (Regardant les sœurs qui l'entourent.) Tout cela est gentil à croquer!... (Se reprenant.) Ces biscuits sont excellents!

LA SUPÉRIEURE.

Ah! oui, les biscuits de madame Dunoyer... elle a une manière de les faire...

DESGRAIS.

Madame Dunoyer!... une sainte femme!... *sancta femina*... qui fait très-bien la pâtisserie... (Il en prend encore.)

LA SUPÉRIEURE.

Vous avez sans doute quelque mandement à nous communiquer.

DESGRAIS.

Oui... oui... (A part.) Il paraît décidément qu'elle n'y est pas et je puis m'en aller !... (Il se lève pour partir.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA MARQUISE, MARIE.

MARIE.

Mes sœurs... Ah ! pardon, madame la supérieure... vous êtes occupée.

LA SUPÉRIEURE.

Venez, venez, ma fille!... (A Desgrais.) C'est mademoiselle Dunoyer.

MARIE.

Je vous amenais maman, qui est toujours bien triste et bien souffrante.

DESGRAIS, se levant.

Madame Dunoyer!... je vais lui faire mon compliment... (Reculant vivement.) Ah !... c'est elle ! et la Voisin aussi !... à merveille!

LA MARQUISE.

Un étranger ! (Elle fait un mouvement comme pour sortir.)

LA SUPÉRIEURE, la retenant.

Restez, Madame, restez donc... nous étions avec monsieur l'abbé, nous causions de vous...

DESGRAIS, à part.

Pourvu qu'elle ne me reconnaisse pas!... oh ! non... un homme perdu dans la foule !... et puis cet habit... cette tête évangélique !...

LA SUPÉRIEURE.

Il a bien voulu accepter quelques-uns de ces biscuits délicieux...

DESGRAIS, à part.

Hein !... ah ! mon Dieu! c'est elle ! c'est elle ! je suis empoisonné !

LA SUPÉRIEURE.

Qu'avez-vous donc, monsieur l'abbé ?

DESGRAIS.

Rien... rien... (A part.) Il me semble que je sens déjà quelque chose...

LA MARQUISE, le regardant.

Monsieur l'abbé habite Liége?

DESGRAIS.

Pas habituellement... (A part.) Scélérate, va!

LA SUPÉRIEURE.

Il arrive de Cologne... et est chargé d'une mission... Eh! mais, j'y songe, monsieur l'abbé... c'est sans doute relatif aux affaires de France?

LA MARQUISE, troublée.

De France?

LA SUPÉRIEURE.

Oui... à ces empoisonnements, aux poursuites exercées...

DESGRAIS.

Aux empoisonnements? (A une sœur qui lui offre des biscuits.) Merci... merci... je ne prendrai plus rien! (A part.) C'est bien assez!...

LA SUPÉRIEURE.

Comme nous sommes sur la frontière, il paraît que plusieurs de ces malheureux se sont réfugiés à Liége, et la France exige...

DESGRAIS.

La France exige!... la France exige... et de quel droit?

LA SUPÉRIEURE.

Il y a surtout une femme que l'on tient à découvrir... la marquise de Brinvilliers...

LA MARQUISE, très-troublée.

La marquise!

MARIE, lui serrant la main à la dérobée.

Maman!... (Aux religieuses qui s'approchent.) C'est qu'elle a passé une nuit affreuse!... Si tu rentrais.

LA MARQUISE, se remettant.

Merci, mon enfant... cela va beaucoup mieux!

DESGRAIS.

La marquise de Brinvilliers!... je ne connais pas!... ah! si,

attendez donc... une femme très-intéressante... très-pieuse... que l'on accuse sur des ouï-dire... des enfantillages, des bêtises !

MARIE.

Oui ! oui, monsieur l'abbé, d'infâmes calomnies !... car jamais son cœur n'a pu concevoir ces horreurs !... on me l'a dit du moins... elle est si bonne, elle aime tant sa fille !...

DESGRAIS.

Certainement... certainement !... du reste, la France sera bien attrapée... car on assure qu'elle s'est réfugiée en Espagne.

LA MARQUISE.

En Espagne !...

LA SUPÉRIEURE.

Tant mieux !... car si elle était de nos côtés... cela pourrait nous exposer à des persécutions.

DESGRAIS.

Vous croyez que votre Conseil se laisserait intimider... mais ce serait affreux !... trahir la cause du malheur, de l'innocence ! laisser visiter cette terre hospitalière... un couvent peut-être !

LA SUPÉRIEURE, avec fermeté.

Non pas le nôtre.

DESGRAIS.

Pour livrer une pauvre femme, une mère, à la justice, au bourreau, peut-être.

MARIE, poussant un cri étouffé.

Ah !

TOUTES, la soutenant.

Ah ! mon Dieu, qu'a-t-elle donc ?

(On l'entoure, on la soutient.)

LA MARQUISE.

Ma fille... Marie... ah ! Monsieur, pourquoi parler devant une pauvre enfant ?... Marie !

LA SUPÉRIEURE.

Rassurez-vous, ce n'est rien.

DESGRAIS.

Un étourdissement...

LA MARQUISE.

Je vais la conduire...

DESGRAIS, la retenant, et à voix basse.

Un moment, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je ?

DESGRAIS, bas.

Il faut que je vous parle.

LA MARQUISE, avec effroi.

Monsieur !...

DESGRAIS, bas.

Chut !... c'est de la part de vos amis.

LA SUPÉRIEURE, soutenant Marie.

Elle revient à elle.

DESGRAIS.

Oui, oui, la voilà qui revient.

LA MARQUISE.

Depuis quelques jours, elle n'était pas bien... des chagrins, des idées de retraite... et puisque le hasard a conduit ici monsieur l'abbé, je serais bien aise de le consulter.

DESGRAIS.

Je suis à vos ordres, Madame.

LA SUPÉRIEURE.

Nous vous laissons.

LA MARQUISE.

Je vous confie ma fille.

LA SUPÉRIEURE.

Monsieur l'abbé, vous ne nous quitterez pas sans visiter le couvent.

DESGRAIS.

Non, mes chères sœurs.

(Elles remontent. La marquise les accompagne.)

DESGRAIS, à part.

Dire que c'est elle qui m'a fait avoir ma place, et que je vais... mais si on s'arrêtait à ces niaiseries-là, il n'y aurait plus de police... et ôtez la police, qu'est-ce qu'un gouvernement ? un corps sans âme !

SCÈNE V.

DESGRAIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Nous voilà seuls.... que voulez-vous, Monsieur? qui êtes-vous?

DESGRAIS.

Silence, madame la marquise... un mot peut vous perdre, et je viens pour vous sauver.

LA MARQUISE.

Me sauver! Je ne vous connais pas.

DESGRAIS.

Vous avez des amis qui, de loin, veillent encore sur vous! d'excellents amis! il en est un, surtout... celui qui m'envoie... il donnerait sa vie pour vous arracher au sort qui vous menace.

LA MARQUISE.

Mais qui donc, Monsieur, qui donc?

DESGRAIS, à part.

Je n'en sais rien. (Haut.) Cette lettre vous l'apprendra. (A part.) Et ça me mettra un peu au courant.

LA MARQUISE, ouvrant la lettre.

Ah! c'est de Penautier... le receveur du clergé de France.

DESGRAIS.

Penautier! (Se reprenant.) Madame, un digne homme, un saint homme, que j'ai connu au collége des jésuites. (A part.) Encore un que je vais noter sur mes tablettes. (Il écrit de côté.)

LA MARQUISE, lisant.

« Ayez toute confiance dans celui qui vous remettra cette « lettre. » (Elle regarde Desgrais, qui prend un air béat.) « Vos amis ne « vous abandonnent pas. »

DESGRAIS.

Les bonnes âmes!

LA MARQUISE.

Ah!... Sainte-Croix!

DESGRAIS, vivement.

Plaît-il ?

LA MARQUISE, lisant.

« Sainte-Croix était avant-hier au plus mal... on désespère « de le sauver... Le bruit public est qu'il meurt empoisonné. »

DESGRAIS.

Là ! toujours... ils n'en démordront pas... comme si nous n'avions pas les fièvres, les catarrhes, les médecins !

LA MARQUISE.

Empoisonné !... (A part.) Il vit encore !

DESGRAIS, à part.

Je gagerais ma tête que c'est par elle !

LA MARQUISE, lisant.

« Que votre nom et votre retraite soient toujours un mystère. « Je fais agir en votre faveur, le clergé, l'archevêque, le père « La Chaise, tous les nôtres... je ne puis vous en dire da- « vantage, mais Croiset vous apprendra... » (Regardant Desgrais.) Croiset !

DESGRAIS, à part.

C'est mon nom ! (Haut.) L'abbé Croiset... oui, Madame.

LA MARQUISE, lisant.

« Croiset vous apprendra ce que nous avons résolu pour votre « salut. »

DESGRAIS, à part.

Ah diable ! il faut que je lui explique... qu'est-ce que je vais lui dire ?

LA MARQUISE.

Ah! *Post-scriptum.* « J'apprends à l'instant même que Sainte- « Croix a succombé. Je viens de voir passer son convoi. »

DESGRAIS, les yeux au ciel.

Que Dieu lui fasse paix !

LA MARQUISE, à part.

Enfin !... il ne me poursuivra plus !... l'infâme !... Pour s'emparer de ma fortune, il voulait encore me contraindre à lui donner ma fille. Il me menaçait de tout lui déclarer ! lui, qui savait qu'un seul mot prononcé devant elle m'aurait fait tomber

morte à ses pieds! (S'apercevant que Desgrais se rapproche pour l'écouter. Je vois, monsieur l'abbé, que vous êtes digne de toute ma confiance, puisque vous avez celle de monsieur Penautier. Qu'avez-vous à m'apprendre? Je vous écoute.

DESGRAIS, à part.

C'est là l'embarrassant!

LA MARQUISE.

Parlez.

DESGRAIS, regardant autour de lui.

Vous êtes sûr que personne...

LA MARQUISE.

Personne.

DESGRAIS.

Eh bien! madame la marquise, on sait que vous êtes à Liége.

LA MARQUISE.

O ciel!

DESGRAIS.

Et, d'un moment à l'autre, la ville peut être visitée à la demande de la France. Voilà ce qui effraye vos amis, et ce qui m'a fait partir en toute hâte : car je vous suis dévoué corps et âme... Je suis si indigné de l'injustice des hommes!... Une femme si respectable!... ô Dieu!... (A part.) Si je pouvais pleurer un peu! (Lui baisant les mains. — Haut.) C'est pour persécuter la religion dans votre personne, ce qu'ils en font, les monstres!

LA MARQUISE.

Rassurez-vous, ils ne pourront m'atteindre. Au premier signe, j'ai une autre retraite, hors la ville, que je puis gagner sur-le-champ.

DESGRAIS, à part.

Ah! mon Dieu! elle m'échapperait. (Haut.) Eh bien! madame la marquise; il faut y aller sur-le-champ; je vous donnerai la main; je ne vous quitte pas!...

LA MARQUISE.

Comment! aujourd'hui même?

DESGRAIS.

C'est l'avis de monsieur Penautier.

LA MARQUISE.

Mais ce couvent est sûr.. il a ses privilèges.

DESGRAIS.

Que l'on viole quand on veut.... ce gouvernement est si faible.... la France intrigue auprès du Conseil des Soixante... et si vous attendez qu'on vous livre à vos ennemis.

LA MARQUISE, effrayée.

Oh! non, non... je me fie à vous.... vous êtes l'ami de Penautier... vous êtes le mien. Décidez, ordonnez, je n'hésite plus.

DESGRAIS, triomphant, à part.

Je la tiens.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA VOISIN.

LA VOISIN.

Madame! Madame! (Apercevant Desgrais.) Encore cet abbé!

LA MARQUISE.

Eh bien! ma fille!..... Marie...

LA VOISIN.

Rassurez-vous, elle est mieux... Elle est auprès de la supérieure.

LA MARQUISE.

Vous la conduirez près de moi.

LA VOISIN.

Où donc?

LA MARQUISE.

Elle le saura.

LA VOISIN, bas.

Vous partez?

LA MARQUISE, bas.

A l'instant même.

LA VOISIN, bas.

Et sous la conduite de cet abbé?

LA MARQUISE.

C'est un honnête homme, qui nous est dévoué.

LA VOISIN.

Et si vous étiez reconnue?

LA MARQUISE.

Personne, personne, grâce au ciel, n'est dans mon secret. (Elle lui fait signe d'ouvrir la grille.) Oui, oui... Je suis tranquille... Le seul homme qui pouvait encore s'attacher à mes pas, ce mauvais génie qui était toujours à mes côtés, pour détruire mes projets, Sainte-Croix, n'existe plus, j'en suis certaine... Et, Dieu merci, je ne crains plus de le rencontrer. (Elle va pour sortir.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SAINTE-CROIX.

SAINTE-CROIX, pâle, défait.

Peut-être, madame la marquise !

LA MARQUISE, reculant en poussant un cri.

Ciel ! est-ce un spectre ?

LA VOISIN, de même.

Monsieur de Sainte-Croix !

DESGRAIS, à part.

Les voilà trois à présent, je ne pourrai jamais les arrêter tous à moi seul.

SAINTE-CROIX.

Je ne dérange personne ici ?... Madame Dunoyer veut-elle recevoir mes hommages?

LA MARQUISE, à part.

Encore lui !

SAINTE-CROIX.

Ma présence vous surprend un peu... C'est tout simple ; je reviens de si loin !

LA VOISIN, émue.

On annonçait votre mort à madame.

DESGRAIS.

On assurait même que votre convoi...

SAINTE-CROIX.

Oui : il a protégé ma fuite... car, aujourd'hui, personne n'échappe à la calomnie. Je me suis rappelé la ruse de cette folle

de Marion Delorme, pour se sauver en Angleterre... Et de là, ce bruit d'une mort qui a fait verser bien des larmes, n'est-ce pas, Madame ?

LA MARQUISE.

Monsieur...

SAINTE-CROIX.

Vous alliez partir en bonne compagnie ?... Je suis désolé de vous déranger. (Bas.) Il faut que je vous parle.

LA MARQUISE, suivant son regard.

Laissez-nous, monsieur l'abbé ; je vous demande la permission...

DESGRAIS.

Madame... (A part.) Maudit homme, qui vient tout renverser ! (Haut.) Je vous laisse. (A part.) Qu'est-ce qu'ils vont comploter ? impossible de savoir ! (A la Voisin, qui l'observe.) Eh bien ! venez donc, ma chère sœur ? Ce n'est pas bien d'écouter.

LA VOISIN, à part.

Décidément, avec ses fausses nouvelles et ses révérences, il m'est suspect.

SAINTE-CROIX, à la Voisin qui sort.

Ah ! dites à mademoiselle Marie que sa mère la demande.

LA MARQUISE.

Non, non, c'est inutile. (La Voisin et Desgrais sortent.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX.

SAINTE-CROIX.

Et pourquoi donc, Madame ? Je veux parler à votre fille... je lui parlerai !

LA MARQUISE.

Vous ne la verrez pas.

SAINTE-CROIX.

Je lui parlerai, vous dis-je.

LA MARQUISE.

Plus bas, plus bas, je vous en conjure. Que voulez-vous ?... que venez-vous chercher ici ?

SAINTE-CROIX.

Vous me le demandez, vous?.. Mais regardez-moi donc!.. Voyez cette figure pâle, où la mort a laissé son empreinte livide, pour me rappeler votre amitié et vos bienfaits.

LA MARQUISE.

Sainte-Croix!

SAINTE-CROIX.

C'est vous!... oui, c'est vous... je n'en ai pas douté un moment. Savez-vous que c'est infâme?... Moi, votre ami, votre confident!... quand je m'abandonnais, en honnête homme, à la foi des traités, vous n'avez pas plus d'égards pour moi que si j'étais de votre famille!... Et pour me forcer au silence, à un silence éternel, vous m'abandonnez au milieu des angoisses de la mort, et sous la main de la justice. C'est une infernale trahison!

LA MARQUISE.

Mais, aussi, savez-vous qu'il est affreux d'avoir toujours près de soi un homme, un démon inexorable, qui ne vous laisse ni repos ni trêve... toujours sur vos pas, toujours là, comme un remords vivant, qui vient sourire à vos tortures... et qui, non content de l'or dont on a payé sa discrétion et les crimes qu'il vous a vendus, veut encore vous arracher le cœur de votre enfant! Ah! c'est un supplice insupportable... Eh bien! oui, je l'avoue, j'ai voulu m'en affranchir.

SAINTE-CROIX.

A la bonne heure!... C'est la guerre! Eh bien! soit. Mais, à présent, puisque le ciel m'a sauvé, c'est à moi à prendre ma revanche.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

SAINTE-CROIX.

Je sais pourquoi vous avez voulu vous défaire de moi... pour m'enlever votre fille, qui m'appartient, que je réclame.

LA MARQUISE.

Oui, pour sa fortune!

SAINTE-CROIX.

Eh! qu'importe?... J'ai cédé un moment à vos idées d'am-

bition ; le comte de Guiche n'est plus... ét maintenant, cette fortune est à moi. Pour l'avoir, je n'ai pas d'autre moyen que ce mariage ; et il se fera, je le veux.

LA MARQUISE.

Jamais !... ma fille...

SAINTE-CROIX.

Eh bien ! elle saura tout.

LA MARQUISE, l'arrêtant.

Sainte-Croix !

SAINTE-CROIX.

Elle saura combien sa mère est digne de sa tendresse, de sa vénération. Je lui livrerai cette cassette, que j'ai pu emporter avec moi.

LA MARQUISE.

Ah ! mon Dieu !

SAINTE-CROIX.

Elle y verra vos lettres, nos traités, tous vos secrets...

LA MARQUISE.

Sainte-Croix !

SAINTE-CROIX, la repoussant.

Laissez-moi.

LA MARQUISE, s'attachant à lui.

Oh ! non, non... Sainte-Croix, j'en mourrais. Pour elle encore, mon âme est pure... et vous voulez qu'elle me maudisse !... J'embrasse vos genoux !... que faut-il pour acheter votre silence ?... le peu d'or qui me reste, la fortune de mon frère, ma vie ? tout !.. je vous abandonne tout !.. Mais, par grâce, par pitié, pas un mot !.. pas un mot à ma fille !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DESGRAIS.

DESGRAIS, qui est entré doucement et pour écouter.

Je n'y puis plus tenir.... il faut absolument que je sache...

LA MARQUISE, l'apercevant et se remettant.

C'est vous, monsieur l'abbé ?

SAINTE-CROIX, brusquement.

Que voulez-vous ?

DESGRAIS.

Pardon, madame la marquise ; une nouvelle importante que je venais vous annoncer. (*A part.*) Le diable m'emporte si je sais ce que je vais lui dire.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc?

DESGRAIS.

C'est au sujet du Conseil des Soixante de la bonne ville de Liége... touchant la délibération... relative à la réponse... que monsieur de Louvois... Vous comprenez?

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Ah! ma mère!...

DESGRAIS, *à part.*

Elle a bien fait de venir.

MARIE.

Monsieur le chevalier, vous êtes ici, j'en suis bien contente, car ce que je viens vous apprendre vous regarde aussi.

SAINTE-CROIX.

Moi!

MARIE, *regardant Desgrais.*

Mais je ne sais...

LA MARQUISE.

Tu peux parler devant monsieur.

MARIE.

Eh bien! vous êtes menacés tous deux.

TOUS.

Que dites-vous?

MARIE.

J'étais auprès de la supérieure, quand une lettre d'un membre du Grand Conseil lui a appris que les priviléges de ce couvent étaient violés, que la police de France avait fait pénétrer jusqu'ici un de ses agents, avec mission de t'arracher de ces lieux morte ou vive, ainsi que monsieur de Sainte-Croix.

SAINTE-CROIX.

Un agent de police?...

LA MARQUISE.

Près de moi!

DESGRAIS, à part.

Aïe, aïe! voilà que ça se gâte.

MARIE.

La supérieure a vu mon trouble, mon effroi... je suis tombée à ses pieds... j'ai tout avoué, en lui demandant sa protection pour toi... pour toi, si indignement calomniée!... Mes larmes l'ont attendrie... elle m'a serrée dans ses bras... elle te connaît maintenant; elle ne croit pas un mot de ces infâmes accusations... elle m'a promis de tout braver pour me conserver ma mère.

TOUS.

Est-il possible!

MARIE.

Elle a demandé aussitôt des soldats pour faire respecter les priviléges du couvent... et, si cet espion est découvert, l'ordre du Conseil est formel... il sera pendu sur-le-champ!

DESGRAIS, à part.

Oh! me voilà bien.

LA MARQUISE.

Ainsi nous sommes trahis, découverts!

MARIE.

Heureusement, monsieur le chevalier, vous voici... votre cause est la nôtre... vous nous sauverez.

SAINTE-CROIX.

Oui, Marie, c'est le moment de se rapprocher pour faire tête à l'orage... comptez sur moi, marquise. (A demi-voix.) Nous réglerons plus tard.

DESGRAIS, à part.

Et pas une petite porte de derrière...

SAINTE-CROIX.

Mais cet agent, quel est-il?

MARIE.

Près de toi?

LA MARQUISE.

Je n'ai vu que cet abbé.

SAINTE-CROIX.

Cet abbé!

DESGRAIS, à part.

Ah! mon Dieu! ils me regardent!... le cœur me manque... et les jambes aussi!

LA MARQUISE, à demi-voix.

C'est un ami de Penautier, il m'a apporté une lettre.

SAINTE-CROIX, à demi-voix.

Hé! peut-être une ruse! (S'approchant de l'abbé.) Eh bien! monsieur l'abbé, vous avez entendu? que dites-vous de cela?

DESGRAIS.

C'est une grande abomination!... Mais je le savais.

TOUS.

Vous le saviez?

DESGRAIS.

C'est précisément la nouvelle que je venais vous annoncer, quand mademoiselle est entrée... J'avais découvert qu'il y avait ici quelqu'un vendu à vos ennemis...

LA MARQUISE, au chevalier.

Vous voyez bien que ce n'est pas lui.

SAINTE-CROIX.

Mais qui donc, enfin?

DESGRAIS.

Qui? (A part.) Oh! quelle inspiration!... (Haut.) c'est une femme...

TOUS.

Une femme!

DESGRAIS.

Oui... cette tourière, cette fausse tourière, à qui on a promis sa fortune... des monceaux d'or... que sais-je?...

SAINTE-CROIX et MARIE.

La Voisin.

LA MARQUISE.

Y pensez-vous? poursuivie comme moi.

DESGRAIS.

C'est cela... elle aura acheté sa grâce... à moins... Dites-moi,

la Voisin, qu'est-ce que c'est?... Vous êtes sûrs que ce n'est pas un homme déguisé?

TOUS.

Non, non!

DESGRAIS.

Hé! ce ne serait pas impossible... Mais vous concevez maintenant qu'il n'y a pas une minute à perdre... Nous sommes trop près de la frontière, il faut fuir...

SAINTE-CROIX.

Il a raison... en Allemagne.

DESGRAIS, à part.

Ah! diable! (Haut, se reprenant.) J'allais le proposer. (A part.) Ce n'est pas trop le chemin de la Conciergerie!

SAINTE-CROIX.

Il faut partir cette nuit même.

LA MARQUISE.

Comment!

MARIE.

Oui, sans doute.

DESGRAIS.

Je me charge d'avoir une voiture... des chevaux.

LA MARQUISE.

Mais je veux voir cette malheureuse, la confondre!... car je ne puis croire encore...

DESGRAIS.

Non, non, c'est inutile... Ah! mon Dieu! il n'est plus temps... on vient...

MARIE.

J'entends les pas des soldats.

SAINTE-CROIX.

Et la Voisin, qui les conduit!

LA MARQUISE.

Quelle audace!

DESGRAIS.

Malédiction sur elle... (A part.) Elle va s'expliquer. Ah! quelle

idée... (Tirant un papier de sa poche.) Je n'ai plus que ce moyen... Il m'en reste encore un...

(Pendant qu'ils remontent tous, il court à la table, et écrit à la hâte quelques lignes sur ce papier.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA VOISIN, SOLDATS.

(Le fond est fermé par une grille, derrière laquelle on voit les religieuses se presser.)

LA VOISIN, à la cantonade.

Venez, venez... suivez-moi. Ah ! monsieur le chevalier !

SAINTE-CROIX.

Que viens-tu faire ici, malheureuse ?

LA VOISIN.

Hein !

LA MARQUISE.

Après une pareille trahison... oser te montrer devant nous !...

LA VOISIN.

Je ne comprends pas...

SAINTE-CROIX.

Tout est découvert.

LA MARQUISE.

Tu as voulu nous perdre...

MARIE.

Livrer ma mère à ses ennemis.

LA VOISIN.

Mais au contraire, je viens...

DESGRAIS, derrière elle, et l'interrompant, après avoir glissé son papier dans la poche de la Voisin sans qu'on l'aperçoive.

Ma fille, c'est mal ce que vous avez fait là !...

LA VOISIN.

Comment ! lui aussi, attends, attends... voici des soldats qui vont t'apprendre à prêcher !

DESGRAIS.

Braves soldats ! c'est le ciel qui vous envoie pour faire res-

pecter les priviléges de cette maison, et pour punir une infâme perfidie ! arrêtez cette femme.

LA VOISIN.

Moi !

TOUS.

Oui, arrêtez-la.

LA VOISIN.

Jour de Dieu ! ne m'approchez pas... le premier qui me touche... (Regardant Desgrais.) Vous croyez aux mensonges de cet abbé du diable, quand c'est lui...

DESGRAIS.

Elle a raison... je suis un inconnu. Je ne mérite aucune confiance !... Mais que l'on nous arrête tous deux, et surtout qu'on nous fouille ! Je ne la quitte pas d'abord !

SAINTE-CROIX.

Oui, oui, fouillez-la.

(On l'entoure.)

DESGRAIS.

Et que le ciel nous juge.

LA VOISIN, se débattant pendant qu'on la fouille.

Me fouiller, moi... Ah ! pardi, je ne crains rien... scélérat...

DESGRAIS.

Ni moi non plus.

UN SOLDAT, trouvant un papier.

Un papier !

SAINTE-CROIX, le prenant.

Un papier ! (Il lit.) Commission de la police...

LA VOISIN.

Qu'est-ce que c'est ?

DESGRAIS.

Hein ?

SAINTE-CROIX, lisant.

« Donnez aide et protection à la Voisin... Signé La Reynie ! »

DESGRAIS, à part.

Mon ordre en blanc ! je suis sauvé.

TOUS.

La Reynie !... le lieutenant de police !... Ah !... l'infâme !... Malheureuse !

DESGRAIS.

Comment, elle était attachée à la police ! ah ! l'horreur !

LA VOISIN, au milieu des cris.

Mais non... je vous jure... je ne sais... c'est une indignité....

DESGRAIS.

Ah ! c'est trop fort... emmenez-la...

LA VOISIN.

Mais...

DESGRAIS.

Ne l'écoutez pas...

LA VOISIN.

Il faut...

DESGRAIS.

Quelle infamie !

TOUS.

Emmenez-la... emmenez-la...

LA VOISIN.

Oh ! le traître... au secours ! Quand je vous dis que c'est lui. Je n'irai pas... je veux parler.

(Les soldats sortent avec elle.)

DESGRAIS, allant des uns aux autres.

La malheureuse !... Que le ciel lui pardonne... Rassurez-vous, Madame... calmez-vous, mes sœurs... (A la marquise.) Mais vous, voyez quels dangers vous courez.

SAINTE-CROIX.

Il faut partir...

DESGRAIS.

Cette nuit... à dix heures... je me charge de tout.... Votre auberge, monsieur le chevalier !

SAINTE-CROIX.

L'Aigle Noir... en face du couvent... Nous souperons ensemble.

MARIE.

Ah ! monsieur l'abbé...

SAINTE-CROIX.

Quel service !

LA MARQUISE.

Et comment reconnaître?.....

DESGRAIS, ôtant son chapeau.

Ma récompense est là-haut !

(Ils l'entourent. La toile tombe.)

Septième Tableau.

Le théâtre représente un faubourg, à Liége. — A droite, le couvent ; l'auberge de l'*Aigle Noir*, à gauche. — Dans le fond, un pont, une route, des arbres, etc. A la tête du pont, un poteau avec ces mots : *Route de France*. Du côté opposé, un autre poteau avec ces mots : *Route d'Allemagne*. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINTE-CROIX, LA VOISIN.

SAINTE-CROIX.

Oui, je te crois ; tu n'es pas coupable... Mais lui, comment sais-tu ?...

LA VOISIN.

Quand je vous dis qu'un des soldats qui m'ont arrêtée, celui qu'à force de cajoleries je suis parvenue à séduire pour m'échapper... c'est un Français, un déserteur.

SAINTE-CROIX.

Eh bien ?

LA VOISIN.

Eh bien ! il a reconnu votre scélérat ! C'est un abbé de contrebande, qu'on aurait dû arrêter à la douane, et brûler comme marchandise prohibée... C'est le fameux Desgrais !

SAINTE-CROIX.

Cet exempt qui a déjà fait arrêter tant de monde ?

LA VOISIN.

Lui-même.

SAINTE-CROIX.

C'est lui qui presse notre fuite...

LA VOISIN.

Pour s'emparer de vous. Il a commandé une voiture, des chevaux, et je gage que ce n'est pas pour vous mener en Allemagne !

SAINTE-CROIX.

Ah! si je le savais... Tu ne me trompes pas?

LA VOISIN.

Moi! moi qui vous sauve!... J'ai tort... après le tour que vous m'avez tous joué. Mais l'infâme triompherait, et je ne le veux pas... il faut que je me venge.

SAINTE-CROIX.

Mais cette commission de La Reynie, trouvée sur toi?

LA VOISIN.

Sur moi! je n'y comprends rien... Ce doit être encore un tour de sa façon. Le traître en porte peut-être la fabrique avec lui.

SAINTE-CROIX.

Et que ne disais-tu?...

LA VOISIN.

Oui! quand on m'entraîne, quand on me met la main sur la bouche. Il était pressé de me voir partir... mais me revoilà ; et, foi de sorcière, il va danser... Quand je devrais soulever contre lui la ville tout entière.

SAINTE-CROIX.

Eh ! non... pas de bruit, pas de scandale ; c'est nous que tu perdrais. Il a sans doute répandu sur nos pas une foule d'agents de son espèce.

LA VOISIN.

C'est une bonne graine... ça pousse si vite !

SAINTE-CROIX.

Mais comment prévenir la marquise? Comment l'empêcher de partir? Les portes du couvent sont fermées, et personne n'est reçu. (A lui-même.) Le plus sûr est de me défaire de cet homme, coupable ou non; qu'importe! nous devons souper ensemble.

LA VOISIN.

J'y serai... et voilà deux mains...

SAINTE-CROIX.

Du tout, du tout..... j'ai mieux que ça... c'est-à-dire, j'aurai; car je suis parti sans mes précautions d'usage.

LA VOISIN.

Un flacon, ou une tabatière... je comprends.

SAINTE-CROIX.

C'est toujours un tort de se mettre en route...

LA VOISIN.

Sans biscuit.

SAINTE-CROIX.

Heureusement, j'ai là-haut, dans ma chambre, les moyens de m'en procurer. Sois tranquille... (Lui prenant la main.) J'aurai de quoi m'assurer de lui (A part.) et de toi. Car elle m'est suspecte aussi, et tout ceci n'est pas clair. (Haut.) Adieu, du silence, je t'attends là, dans un quart d'heure.

(Il entre dans l'auberge à gauche.)

LA VOISIN.

Mon Dieu! que de façons pour se défaire d'un coquin... (Desgrais paraît enveloppé d'un manteau et s'arrête dans le fond où il se cache.) Et puis, ce sont des moyens trop doux... j'aime bien mieux ameuter ces bons Flamands contre lui, pour me donner le plaisir de le faire pendre. au milieu du pont, sur la frontière... ça fera pleurer d'un côté, et rire de l'autre... c'est plus drôle! Oui, oui, je n'ai qu'un mot à dire... Un espion français... cela va faire un tapage.

SCÈNE II.

DESGRAIS, seul, ensuite UN GARÇON D'AUBERGE.

DESGRAIS.

Encore elle!.... comment s'est-elle échappée?... Elle court vers la ville... pour soulever le peuple contre moi! Par saint Pamphile, mon patron, il ne fait pas bon ici... ils sont capa-

bles de me jeter dans la Meuse, comme autrefois, je voulais jeter ce pauvre comte de Guiche... Le peuple est si grossier! il ne faut pas l'attendre... (Il va sonner à l'auberge. Revenant.) Avec ça que ce stupide Conseil des Soixante refuse décidément l'ordre d'extradition, sous prétexte que leurs franchises... la liberté... Je vous en donnerai de la liberté, vils choucroûtes que vous êtes... (Allant au garçon qui sort, une lanterne à la main.) Garçon, vite des chevaux... la voiture !... il faut atteler... un louis d'or pour toi.

LE GARÇON.

J'y vais, not' maître. (Il rentre.)

DESGRAIS.

Dire que si je puis lui faire passer ce pont, elle est en France... elle est à nous... et mes deux mille pistoles...Voyons si mes hommes sont à leur poste. (Il regarde.) Oui, à l'autre bout, enveloppés de manteaux, avec de larges chapeaux. Bientôt dix heures! la marquise va venir... (Regardant à droite.) Voici la porte du couvent... La permission d'extradition qu'on me refuse, je la prends, et s'ils se fâchent, ces petits parpaillots, ils auront à faire à moi... Et au roi de France; nous ferons entrer nos armées. (Regardant le garçon qui revient.) Eh bien ! Qu'est-ce que tu fais là?... ces chevaux ?...

LE GARÇON.

C'est que le monsieur qui loge chez nous, en se renfermant dans sa chambre, a défendu de donner des chevaux.

DESGRAIS.

Le chevalier?... oui, je sais, nous devions partir ensemble, après souper... nous partons avant... dépêche-toi!... Tiens... deux louis d'or.

LE GARÇON.

Mais...

DESGRAIS.

En voilà trois.

LE GARÇON.

Oh! dame, j'y vas, tout de suite.

DESGRAIS.

C'est agréable d'être généreux avec l'argent du gouverne-

ment... Le chevalier s'est enfermé, bien, il n'aura pas vu cette sorcière, et je le déciderai à partir sans souper... j'aime mieux ça; je ne me soucie pas de leur cuisine. (On roule la voiture. Aux garçons qui mettent les chevaux.) Allons, allons, dépêchez-vous.

(Le postillon arrive sur son porteur que l'on attelle. Il les aide.)

SCÈNE III.

DESGRAIS, LA MARQUISE, MARIE, RELIGIEUSES, GARÇONS, dans le fond.

(Les religieuses sortent du couvent par la porte à droite.)

DESGRAIS, voyant la marquise.

Ah ! vous voilà, madame la marquise. (A part.) Je respire.

LA MARQUISE.

Oui, mais je vous avoue que j'hésite encore; ma fille redoute d'autres dangers...

DESGRAIS.

Et vous allez tout perdre.

(On allume les lanternes de la voiture.)

LA MARQUISE et MARIE.

Que dites-vous ?

DESGRAIS.

Que le Conseil a tourné... l'ordre d'extradition est signé...

TOUTES.

Pas possible !

DESGRAIS.

Je l'ai vu...

MARIE.

Ah ! grand Dieu !... C'est moi maintenant qui te conjure de partir... (Lui baisant les mains.) Tout de suite, tout de suite... maman, ne perds pas une minute !...

LA SUPÉRIEURE.

Oui, oui, Madame, partez.

DESGRAIS.

C'est le seul moyen !... Je vous conduis en Allemagne... vous serez tranquille, heureuse... (Au postillon.) Allons donc, postillon.

A la marquise.) Mademoiselle vous y rejoindra... (Aux garçons.) Mettez vite les paquets... Vous n'avez pas de papiers?

LA MARQUISE.

Non.

DESGRAIS, à part.

Tant pis. (Bruit éloigné.)

MARIE.

Écoutez cette rumeur du côté de la ville.

DESGRAIS, à part.

Ah! diable... c'est pour moi; c'est le peuple et la damnée Voisin... Gare le plongeon dans la Meuse. (Haut.) Eh! vite... montez, c'est l'ordre du Conseil que l'on vient exécuter, ils vont vous arrêter.

MARIE.

Pars, maman.

LA MARQUISE.

Et le chevalier?

DESGRAIS.

Je cours.

(Il va pour entrer. Une détonation se fait entendre ; la chambre du chevalier parait tout en feu.)

TOUS.

Ah! grand Dieu!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc?

MARIE.

Vois-tu ces flammes à cette fenêtre?

DESGRAIS.

Nous voilà entre deux feux! c'est la chambre de M. de Sainte-Croix.

LA MARQUISE.

O ciel! je devine... cette explosion... le malheureux! Mais la cassette, la cassette, sauvez-la.

DESGRAIS.

Une cassette?

LA MARQUISE.

Des papiers importants qui m'appartiennent... Il y va de ma vie, de mon salut!

MARIE.

Comment ?

LA MARQUISE, montrant l'auberge.

Ils sont là.

DESGRAIS.

J'y cours !...

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, MARIE, RELIGIEUSES.

MARIE.

Les flammes augmentent.

LA SUPÉRIEURE.

Il ne pourra jamais pénétrer.

LA MARQUISE.

Ah ! je donnerais tout au monde !... (A part.) L'infâme, il essayait encore de ce poison d'Exili, et pour qui ?... pour moi, peut-être !... (Haut.) Eh bien, eh bien ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, DESGRAIS.

(Il sort pâle et défait de l'auberge, tenant une petite cassette sous son bras.)

DESGRAIS.

C'est un enfer !

LA MARQUISE.

Cette cassette ?

DESGRAIS, montrant la cassette d'un air de triomphe.

La voilà !

LA MARQUISE.

Et le chevalier ?

DESGRAIS.

Au milieu des flammes, un masque de verre brisé... étouffé... mort !...

LA MARQUISE.

Mort ! (A part.) Il ne me suivra plus.

(Le bruit augmente.)

MARIE.

Le bruit augmente ! ils viennent, ils approchent...

DESGRAIS.

Eh vite! montez!

LE POSTILLON.

Quelle route, mon maître?

DESGRAIS.

Tu le sauras... brûle le pavé, renverse tout; vingt-cinq louis pour toi.

MARIE et LA MARQUISE.

Adieu, adieu.

DESGRAIS.

Montez donc.

LA MARQUISE.

Et vous, monsieur l'abbé?

DESGRAIS, fermant la portière.

Ce n'est pas là ma place.

(Il s'élance sur le siége. — Deux hommes qui ont paru sur le pont, s'approchent à un signe de lui. Leurs manteaux sont tombés ainsi que celui de Desgrais. — Ils sont en uniformes d'exempts. Desgrais est sur le siége, les deux autres aux portières, armés de mousquetons.)

LA MARQUISE, dans la voiture.

Que vois-je! grand Dieu! où me conduisez-vous?

DESGRAIS, criant au postillon.

En France!... A la Chambre ardente.

MARIE.

Ah!

(Elle tombe dans les bras des religieuses. La voiture part rapidement et traverse le pont.)

LA VOISIN, entrant de l'autre côté, suivie du peuple.

Arrêtez! arrêtez!...

(Elle s'élance, suivie du peuple qui pousse des cris comme elle, et s'arrête en voyant la voiture sur le pont. L'auberge à droite, est en flamme et commence à s'écrouler. — Le rideau tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

Huitième Tableau.

La salle des séances de la Chambre ardente tendue de noir, éclairée par des flambeaux. — A droite, siéges des juges, des gens du Roi, du greffier. — Au fond, la porte d'entrée. — A gauche, une porte qui mène à la salle de la question. Du même côté, un tabouret pour l'accusée. — Devant la scène une banquette.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LE PRÉSIDENT, LES JUGES, GREFFIER, AVOCAT GENÉRAL, HUISSIERS; DESGRAIS.

(La Chambre est en séance. Les juges sont en robes rouges. La marquise est debout, à gauche. Desgrais est au fond, debout, du côté opposé; il a un costume qui annonce un grade supérieur.)

LE PRÉSIDENT.

Marquise de Brinvilliers, malgré les charges qui s'élèvent contre vous...

LA MARQUISE.

Mensonges, calomnies...

LE PRÉSIDENT.

Les révélations des témoins...

LA MARQUISE.

Impostures, Messeigneurs...

LE PRÉSIDENT.

Vous refusez d'avouer...

LA MARQUISE.

Et quoi donc?... qu'avouerais-je?

DESGRAIS, à part.

Nous voilà bien avancés!... nous la tenons, et pas de preuves!

LE PRÉSIDENT.

Et la mort de toute votre famille, le crime de Saint-Cloud! ce

deuil, cette terreur, qui vous suivent, qui se répandent partout où vous êtes?

LA MARQUISE.

Malheur... fatalité!

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Et votre fuite à Liége?

LA MARQUISE.

On me menaçait, on m'accusait! Qui donc ici répondra du jugement des hommes? Qui de vous, Messeigneurs, n'eût tenté, comme moi, d'échapper aux persécutions, à la calomnie... surtout s'il tremblait pour son enfant, pour une fille adorée, dont l'âme pure se briserait à ces horribles soupçons... et qui, loin de ces lieux, en mourra, peut-être!

(Elle se détourne pour essuyer une larme.)

LE PRÉSIDENT.

Mais cette cassette mystérieuse qu'à la mort de Sainte-Croix, vous réclamiez avec tant d'instances, renfermait, dit-on...

LA MARQUISE, avec une légère inquiétude.

Cette cassette!... l'aurait-on retrouvée?... l'auriez-vous en votre pouvoir?

DESGRAIS.

Hé! non, de par tous les diables! elle sait bien qu'en fuyant sur ce maudit pont, un choc terrible, qui faillit renverser la voiture, la fit échapper de mes mains et sauter dans la Meuse. Comme le peuple me poursuivait, je ne me suis pas amusé à courir après!

LA MARQUISE, à part.

Je respire!... elle est anéantie! rien ne peut m'accuser.

DESGRAIS.

Sans cela, vous la verriez pâlir; car je jurerais...

LA MARQUISE, montrant Desgrais, et avec mépris.

Suis-je donc déjà condamnée, pour être forcée de subir la vue de cet infâme!

DESGRAIS, à l'huissier qui est auprès de lui.

Qu'est-ce qu'elle a dit? je n'ai pas entendu.

LE PRÉSIDENT.

Point d'emportement, marquise !... nous connaissons la cause de votre assurance. Vous comptez sur un parti nombreux à la cour, dans la robe, le clergé... qui croit servir la religion dont vous aviez pris le masque. On assure que vous avez même des amis dans le sein de ce tribunal ! mais perdez tout espoir. Le Roi veut un exemple : le peuple le demande à grands cris... et la justice frappera les coupables quels qu'ils soient.

LA MARQUISE, avec calme.

Les coupables, sans doute ! mais où sont-ils ?

LE PRÉSIDENT.

Ainsi, vous refusez de confesser vos crimes, de nommer vos complices ?

LA MARQUISE.

Je n'en ai point.

LE PRÉSIDENT.

Et vous ne direz rien ?

LA MARQUISE.

Rien !

(Moment de silence. L'avocat général se lève et fait un signe au président.)

LE PRÉSIDENT, après avoir hésité, et montrant la gauche.

Passez dans cette salle.

LA MARQUISE, indécise.

Dans cette salle.....

DESGRAIS, à part.

C'est cela, on la fera bien parler, là-bas. Nous avons des petits moyens...

LA MARQUISE, avec crainte, regardant deux juges qui se placent à ses côtés, et le greffier qui marche devant elle.

Eh ! mais, où me conduisez-vous ?

UN DES JUGES, bas à la marquise.

Du courage ! voici le moment. N'avouez rien, surtout ? vos amis vous sauveront...

LA MARQUISE, à part, avec joie.

Ah !...

LE PRÉSIDENT, montrant la gauche.

Marquise de Brinvilliers...

LA MARQUISE, regardant autour d'elle avec effroi.

Dans cette salle !.... qu'est-ce donc ? (Elle entre à gauche.

SCÈNE II.

LE PRÉSIDENT, L'AVOCAT GÉNÉRAL, PLUSIEURS JUGES, DESGRAIS.

LE PRÉSIDENT, se levant.

Voilà ce que je voulais éviter!

(Les juges se lèvent de leurs siéges et causent entre eux.)

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Il faut vaincre son obstination... pas un aveu ! pas une seule trace !

DESGRAIS, à part.

Elle est encore capable de s'en tirer!

LE PRÉSIDENT.

Mais quel bruit ! et pourquoi ces cris tumultueux ? (A Desgrais.) Voyez, voyez ce que c'est, et que les troupes du Roi redoublent de surveillance autour de la Chambre ! (Desgrais sort avec empressement.)

UN JUGE.

Sans doute un mouvement pour sauver la marquise !.... elle a tant d'amis!

LE PRÉSIDENT.

On oserait arracher un coupable à la justice !

LE JUGE.

Cependant, s'il n'y a pas de preuves !

LE PRÉSIDENT.

Rassurez-vous, monsieur le comte ; il n'y a ici que des juges, et pas un assassin !..... (On entend une explosion de cris.) Ciel ! le peuple aurait-il forcé l'entrée de l'Arsenal ?

(Ils se remettent en séance.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DESGRAIS, rentrant.

DESGRAIS.

Messeigneurs, Messeigneurs !... c'est elle, la voilà !

TOUS.

Qui donc ?

DESGRAIS.

Sa fille !

LE PRÉSIDENT.

Mademoiselle de Brinvilliers !

DESGRAIS.

Elle-même, que nous avions laissée dans ce couvent, et qui est accourue sur les pas de sa mère, sans autre guide qu'une espèce de paysan. Arrêtés tous les deux aux portes de Paris, elle a demandé sa mère... et ce nom détesté lui serait devenu fatal, si ses larmes n'avaient ému tout le monde en sa faveur !... et tenez... je les entends.

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Qu'on les fasse entrer sur-le-champ !

LE PRÉSIDENT.

La fille de la Brinvilliers !... sa complice, peut-être !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIE, BROWN.

MARIE, entrant avec effroi, et s'adressant à Brown,

Rassure-toi... ils ne te poursuivent plus !... Ah ! protection, protection, Messieurs !...

LE PRÉSIDENT.

Calmez-vous, jeune fille ; vous êtes devant la justice.

MARIE.

La justice !... c'est ce que je demande, ce que j'implore ! pour lui, surtout, (montrant Brown.) un étranger, dont tout le crime

est d'avoir eu pitié de moi, d'être devenu mon guide, mon appui..... ils ont voulu l'assassiner!

LE PRÉSIDENT.

Vous vous soutenez à peine, mon enfant. Remettez-vous, et qu'on éloigne cet homme.

MARIE.

Oh! non, non. Qu'il reste, qu'il ne me quitte pas! (A demi-voix à Brown.) Brown, songe bien à ta promesse.

BROWN, s'asseyant sur la banquette et plaçant près de lui son manteau roulé, sur lequel il s'appuie avec force.

Ne craignez rien, je mourrais plutôt!...

MARIE.

Où suis-je donc? ces murs tendus de noir... ces flambeaux... où m'avez-vous amenée?

DESGRAIS.

A la Chambre ardente.

MARIE, avec effroi.

La Chambre ardente!... oui, ce lieu terrible... c'est ici que je dois retrouver ma mère... ils me l'ont dit... et je ne la vois pas! Où donc est-elle?... Oh! par pitié... ma mère!

LE PRÉSIDENT.

Jeune fille!

MARIE.

Suis-je donc arrivée trop tard?

LA MARQUISE, en dehors, avec des cris.

Jamais! jamais! laissez-moi!

MARIE.

Qu'entends-je!

LE PRÉSIDENT.

Éloignez-la.

MARIE, repoussant l'huissier.

Oh! non, non! je veux la voir!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA MARQUISE, JUGES et GREFFIER, la suivant; DEUX GARDES, s'arrêtant à la porte.

(Elle est pâle, défaite, les cheveux en désordre. Elle entre en fuyant.)

LA MARQUISE, criant.

Laissez-moi! laissez-moi! ne m'approchez pas!

MARIE, s'élançant vers elle.

C'est elle.

LA MARQUISE, la repoussant.

Des tortures! jamais! jamais!...

MARIE.

Ma mère!...

LA MARQUISE.

Ah! Marie! ma fille!

MARIE, se précipitant dans les bras qu'elle lui tend.

Oui, ta fille, qui accourt te sauver, ou mourir avec toi.

LA MARQUISE, après l'avoir embrassée à plusieurs reprises.

Près de moi!... enfin, je te retrouve! je te presse sur mon cœur!... (Aux deux huissiers qui se sont rapprochés d'elle.) Oh! ne me l'enlevez pas. C'est ma fille! c'est mon enfant! c'est Dieu qui me l'envoie.

(Sur un geste du président, les deux huissiers se retirent. Les juges se rapprochent et se parlent à voix basse.)

MARIE.

Dieu! oui, oui; car s'il ne m'avait soutenue, jamais je ne serais arrivée jusqu'à toi. Si tu savais tout ce que j'ai souffert!

LA MARQUISE, la tenant dans ses bras.

Pauvre enfant! oh! parle, parle, il y a si longtemps que ta voix n'a frappé mon oreille.

(Les juges se lèvent et font un mouvement pour les faire séparer.)

LE PRÉSIDENT, les retenant.

Au contraire... écoutons.

(Ils se rasseyent. Le président fait un signe au greffier qui prend vivement la plume et écrit en écoutant.)

LA MARQUISE, la regardant avec douleur.

Mais quel désordre! comme tes traits sont pâles et abattus par la souffrance! comment es-tu donc venue de si loin?

MARIE.

Je ne croyais pas en avoir la force! mais quand j'ai su que tu allais paraître devant ce tribunal affreux, rien n'a pu me retenir. Je me suis échappée du couvent, seule, sans ressources, ne sachant quelle route suivre. Je pleurais, j'appelais ma mère. Vingt fois, j'ai cru que la raison allait m'abandonner. Enfin, j'étais tombée de lassitude, je me sentais mourir, lorsqu'un paysan, un brave homme, accouru à mes cris, me relève, ranime mes forces, m'offre de m'accompagner, de me suivre..... il ne t'accusait pas, lui! oh non! il voyait bien, à mes larmes, que tu étais innocente. (Montrant Brown qui la regarde avec attendrissement.) Le voilà, ma mère, le voilà, mon guide, mon ami! le seul qui m'ait tendu la main, et qui m'ait dit : Appuie-toi sur moi, pauvre enfant.

LA MARQUISE, émue.

O mon sauveur!

MARIE.

Nous partîmes sur-le-champ, à pied.

LA MARQUISE.

Toi!

MARIE.

Oh! j'étais forte, alors!... je ne pleurais plus, j'allais te revoir!... nous marchions jusqu'à la nuit, sans repos; souvent, sans nourriture; le soir, nous demandions un asile qu'on ne refusait jamais à mes prières. Une seule fois pourtant, je me nommai... Aussitôt toutes les portes se referment; on me fuit, on me repousse avec horreur! (Lui souriant.) Mais j'ai tout oublié. Je ne me plains plus, je suis heureuse, je suis dans tes bras!

(Elle tombe dans les bras de la marquise.)

LA MARQUISE.

Chère enfant, que de courage, que de souffrances! (A part.) Et quelle punition pour moi. (Haut.) Mais, maintenant, je ne crains rien, je puis tout braver, et s'ils me condamnaient...

MARIE.

O ciel! que dis-tu?

LA MARQUISE, l'entraînant vivement sur le devant de la scène, et à demi-voix.

Tais-toi, tais-toi, ils nous observent!..... ils épient nos moindres paroles, et s'ils trouvaient dans nos regards de quoi me perdre!.... nous n'avons qu'un instant.... écoute, Marie, écoute-moi bien. S'ils me condamnaient, tu peux encore m'arracher au supplice effroyable. Vois Penautier sur-le-champ; il te remettra un papier, un secret! Tu ne l'ouvriras pas.

MARIE, bas.

Oh! non, non! c'est pour te justifier, te sauver.

LA MARQUISE, de même.

Oui; que personne ne puisse te l'enlever; et quelque part que je sois, fût-ce au pied de l'échafaud, tu viendrais, tu ne le remettrais qu'à moi, qu'à moi seule! Tu me le promets, ma fille?

MARIE.

Je te le jure.

LA MARQUISE, voyant les gardes qui s'approchent d'elle.

Eh bien! que voulez-vous encore?... que demandez-vous?

LE PRÉSIDENT.

C'est assez, Madame. Il faut que votre fille soit conduite...

LA MARQUISE, avec effroi, et l'entourant de ses bras.

Nous séparer!... Mais elle est libre, du moins?

LE PRÉSIDENT.

Elle est sous la main de la justice.

LA MARQUISE, hors d'elle-même.

Marie! Oh non!... vous voulez m'effrayer... cela n'est pas possible... Ma fille... mon enfant! et pourquoi? Quel est donc son crime?

LE PRÉSIDENT.

Le vôtre, peut-être.

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Votre silence vous la donne pour complice.

LA MARQUISE, avec horreur et la serrant davantage contre elle.

Ah! ah! Monsieur!....

LE PRÉSIDENT.

Emmenez-la.

MARIE.

Ma mère!....

LA MARQUISE, la retenant avec force.

Et où donc, où donc? dans un cachot?.... (Montrant la porte à gauche.) Là, peut-être? (Avec horreur.) O Dieu! jamais!.... des tortures pour ma fille, pour mon enfant!... Barbares! vous ne me l'arracherez pas! vous me tuerez plutôt.... vous déchirerez ces membres qui la protégent avant de porter la main sur ma fille... Ou plutôt... oh! Dieu! que faut-il donc pour la sauver? quel aveu voulez-vous? (Avec une espèce de délire.) Son âge, sa candeur ne suffisent-ils pas pour la défendre de tout soupçon? Elle! ma complice!.... et de quoi? de la mort de mon père? à peine si elle était née.... de ma sœur? elle était loin de nous, au couvent, qu'elle ne quittait jamais.... de mon mari, de mon frère, du baron d'Aubray?

MARIE.

Que dit-elle?

LE PRÉSIDENT, aux juges, qui font un mouvement.

Silence!

LA MARQUISE, continuant avec un désordre toujours croissant.

Sa tendresse les aurait défendus. A Saint-Cloud, ce jour fatal, ce crime affreux... pouvait-elle en avoir la pensée?... Elle pleurait son amour trahi, elle pardonnait à sa rivale.... et c'est moi; oui, moi seule!....

MARIE.

Ma mère!....

LE PRÉSIDENT, au greffier.

Écrivez.

LA MARQUISE, revenant à elle.

Quoi donc! qu'ai-je dit?

MARIE, aux juges.

Ne la croyez pas.... C'est pour moi, c'est pour me sauver!

LA MARQUISE.

Pour la sauver! sans doute. Depuis une heure, vous menacez mon enfant; vous me déchirez, vous me faites subir des tortures mille fois plus horribles que celles qui m'attendent là!... Oh! oui, vous avez raison... c'est un moyen plus sûr... Je dirai tout ce que vous voudrez : je me chargerai de tous les crimes dont on m'accuse.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi, vous rétractez déjà...

LA MARQUISE, vivement.

Rien, rien.... car je n'ai rien avoué.

DESGRAIS.

C'est le diable qui s'en mêle!... Hum! si cette malheureuse cassette, engloutie sous les eaux, pouvait reparaître là, devant elle!

LA MARQUISE.

Plût au ciel!.... vous seriez confondus.

MARIE.

Comment!

LE PRÉSIDENT.

Que contenait-elle donc?

LA MARQUISE

Des lettres, des papiers qui auraient proclamé mon innocence; qui m'auraient justifiée à tous les yeux, et auraient fait connaître le seul coupable.

MARIE.

Est-il possible? Ah! maman, rassure-toi : elle n'est pas perdue.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je!

TOUS.

Que dites-vous?

MARIE.

J'avais vu le prix que tu y attachais; je l'aurais payée de ma

vie. Un batelier est parvenu à la ressaisir sur-le-champ, me l'a remise, et la voilà, je l'apporte !

(Elle se précipite près de Brown, arrache le manteau, et en dégage un petit coffret qu'elle présente aux juges.)

LA MARQUISE, atterrée.

Grand Dieu !

LE PRÉSIDENT.

Donnez, donnez !

MARIE, avec triomphe et donnant la cassette aux juges.

Oui, oui ; c'est moi qui justifie ma mère.... c'est moi qui l'arrache de vos mains. (La voyant chanceler et allant à elle.) Eh ! mais, qu'as-tu donc ? cet effroi.... cette pâleur !....

LA MARQUISE.

Malheureuse !.... laisse-moi.

MARIE.

Ma mère.... je t'ai sauvée.

LA MARQUISE.

Tu m'as perdue.

MARIE.

Ciel !....

LE PRÉSIDENT, regardant le coffret.

Il n'y a pas de clef.

DESGRAIS, avec un geste expressif.

Qu'importe !

LA MARQUISE, voyant qu'on se dispose à briser la serrure.

Éloignez ma fille !.... éloignez-la.

MARIE.

Non, non.... jamais !....

LE PRÉSIDENT, aux huissiers.

Brisez ce coffre !

LA MARQUISE, poussant un cri et se cachant la figure.

Ah !....

Neuvième Tableau.

Le théâtre représente la place de Grève en 1676. — Au milieu du théâtre le bûcher et le poteau.

SCÈNE PREMIÈRE.

PITHOU, LARIOLLE, La FEMME MARTINOT, HOMMES et FEMMES DU PEUPLE.

(Au lever du rideau, des groupes se forment de tous les côtés. Les fenêtres sont garnies de spectateurs et de dames richement parées.)

PITHOU, à ceux qui l'entourent.

Puisqu'elle a été condamnée cette nuit.

LARIOLLE.

Je vous dis que la cérémonie n'aura pas lieu.

LA FEMME MARTINOT.

On dérangerait tout le monde de ses affaires!....

LARIOLLE.

Elle aura sa grâce....

PITHOU, haussant les épaules.

Le Roi l'a refusée!....

LA FEMME MARTINOT.

Il a bien fait! ça serait manquer au peuple!....

LARIOLLE.

Oui, mais il y a un complot pour la faire sauver....

LA FEMME MARTINOT.

Au fait, elle a tant d'amis!

LARIOLLE.

Ce sont les jésuites qui ont manigancé l'affaire.... On doit faire sauter la Conciergerie, et pendant le tumulte....

PITHOU.

Du tout!.... ils doivent attaquer le cortége.

LA FEMME MARTINOT.

Non, non.... Eh! voilà monsieur Desgrais.... il nous dira ce qui en est....

LARIOLLE.

Oui, ma foi.... en habit galonné.... Il a fait son chemin, le petit mercier du coin!....

SCÈNE II.

LES MÊMES, DESGRAIS, GARDES.

DESGRAIS, repoussant le peuple.

Rangez-vous, rangez-vous donc!....

LA FEMME MARTINOT.

Bonjour, monsieur Desgrais....

LARIOLLE.

Serviteur, monsieur Desgrais....

PITHOU.

Dites-donc, monsieur Desgrais....

DESGRAIS.

Qu'est-ce que c'est, hommes du peuple?

PITHOU.

Vous ne me remettez pas!.... j'étais vot' camarade....

DESGRAIS, lui tournant le dos.

Imbécile!....

PITHOU.

C'est ce que je voulais dire!....

LA FEMME MARTINOT, d'un air d'intelligence et baissant la voix.

Eh bien! dites donc.... Il paraît que ça n'aura pas lieu?....

DESGRAIS.

Comment!....

PITHOU.

Puisque la criminelle a pris la clef des champs, qu'on l'a fait sauver....

DESGRAIS.

Que vous êtes bête, mon cher! (A lui-même.) Mon Dieu! que le

peuple est borné! (A ceux qui l'entourent.) On a essayé de la faire évader... c'est vrai... mais nous étions prévenus... et on vous les a reçus!... D'ailleurs, est-ce que ça a du bon sens, ce que vous dites là?... Apprenez que lorsque nous avons rendu un arrêt, rien ne peut empêcher... Eh! tenez, la preuve... c'est que voilà le cortége....

TOUS.

Oui, oui! les voilà! les voilà!...

DESGRAIS.

Rangez-vous, rangez-vous. (Voix dans la foule.) Place! place! silence!... c'est elle, c'est elle!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA MARQUISE, DESGRAIS, UN MOINE, DEUX JUGES, LE GREFFIER, HUISSIERS, GARDES et SUITE.

(Desgrais paraît le premier avec deux huissiers. Suivent des hommes portant des torches allumées. — La marquise entre; elle est pâle, nu-pieds, les cheveux épars, vêtue d'une robe blanche; elle s'arrête en jetant les yeux sur le bûcher. L'escorte se range de côté.)

LA MARQUISE, apercevant le bûcher.

Ah!.... (A part.) Tout est donc fini!.... Les lâches!.... ils avaient promis de me délivrer!.... et maintenant.... plus d'espoir!.... plus rien.... que la mort!.... (Elle fait un pas, et se trouve en face d'un groupe de dames de la cour, richement parées.) Voilà un beau spectacle pour vous, Mesdames!.... (A elle-même.) Une mort infâme! et je ne puis m'y soustraire!.... Mais Marie!.... son serment, l'aurait-elle oublié!.... ce papier empoisonné que Penautier devait me faire parvenir!.... Elle ne vient pas!.... et rien.... rien pour échapper à mes bourreaux!.... Quoi! cette arme terrible que j'ai employée si souvent, me manquerait.... à moi!....

UN HUISSIER, s'approchant.

Madame....

LE MOINE, la soutenant.

Du courage, ma fille!....

LA MARQUISE.

Un moment! un moment! (Écoutant.) Rien!.... c'en est fait!....

marchons. (On entend une rumeur à gauche et plusieurs voix s'écrier :) Arrêtez ! arrêtez !...

MARIE, en dehors.

Laissez-moi !... laissez-moi !... au nom du ciel !...

LA MARQUISE, avec joie.

C'est elle..... c'est ma fille !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIE, échevelée, les traits bouleversés et dans un désordre annonçant l'aliénation.

MARIE, se débattant.

Ne me retenez pas !... Je veux lui parler... je veux la voir !...

LA MARQUISE.

Marie !

MARIE, avec un cri de joie, et se dégageant de ceux qui l'entourent.

Ah !... (Tombant épuisée aux pieds de sa mère.) Je me meurs !

LA MARQUISE, la relevant et cherchant à la ranimer.

Marie ! oh ! ciel !... reviens à toi !...

MARIE, d'une voix faible et cherchant à rassembler ses souvenirs.

Ils voulaient m'empêcher d'arriver jusqu'à toi !... ils m'ont poursuivie, ils m'ont frappée !... (Avec effroi.) Les voilà encore ! ma mère ! ma mère !... oh ! protége-moi... défends-moi !...

LA MARQUISE.

Te défendre !... moi !... pauvre enfant !... (A ceux qui s'approchent pour les séparer.) Un moment !... un moment ! par pitié !... ah ! ne m'enviez pas cette dernière consolation !... (Le moine a l'air d'intercéder pour elle ; tout le monde s'éloigne et les laisse toutes deux sur le devant de la scène. — A voix basse et regardant si on ne les observe pas.) Les moments sont précieux !... Vite, Marie !... donne... ce papier.

MARIE, le regard fixe.

Quel papier ?

LA MARQUISE.

Celui que... Penautier...

MARIE, de même.

Ah ! oui... je me rappelle... un papier qui devait te sauver...

ils ont cru me l'arracher ! (Avec un rire convulsif.) Oh ! je l'ai... je l'ai bien ! Mais maintenant... tu n'en as plus besoin... tu es justifiée... tu as ta grâce !... n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

Oh ! mon Dieu !... se pourrait-il que sa raison... Marie !... rappelle tes sens... Au nom du ciel ! ce papier... ce papier !... il me le faut...

MARIE.

Oui ! oui !... Où est-il donc ? qu'en ai-je fait ?

LA MARQUISE.

On te l'a pris ?

MARIE.

Oh ! non... non !... rassure-toi ; ils ne l'auront jamais ! Tu me l'avais dit... tu aurais été perdue !... Aussi, quand ils ont voulu le saisir... me l'arracher... je l'ai approché de mes lèvres.... je l'ai broyé sous mes dents...

LA MARQUISE.

Ah !

MARIE, montrant sa poitrine.

Il est là... là !... il me brûle, il me dévore !...

LA MARQUISE.

Ah ! malheureuse !

MARIE.

Oh ! quel supplice affreux !.... Mais qu'est-ce donc, ma mère ? qu'ai-je donc fait pour souffrir autant ?

LA MARQUISE.

Désespoir !... désespoir !... ma fille !... elle se meurt !... Ah ! c'est l'enfer qui commence !... Marie !

PLUSIEURS VOIX, dans la foule.

Sa fille ! du secours !... du secours !

LA MARQUISE.

Non, non !... si, venez... venez !... accourez tous !... Oh ! mon Dieu ! il est trop tard !...

MARIE.

Oui, oui ! je souffre trop..... je vais donc mourir aussi !

LA MARQUISE, agenouillée près d'elle.

Et c'est encore moi! Ah! je devais être fatale à tous les miens... et ce dernier crime...

MARIE.

Tais-toi! tais-toi!... laisse-moi t'aimer encore!... Ma mère!... ta main... donne-moi ta main! (Elle la baise.) Adieu, ah!...

(Elle retombe et meurt.)

LA MARQUISE.

Plus rien! cette main est glacée! Oh! grâce!... (Lui baisant la main.) grâce pour moi!... ange du ciel!... (A ceux qui se rapprochent pour la conduire au bûcher.) Ne m'approchez pas, laissez-moi... laissez-moi, vous-dis-je... je saurai bien mourir sans vous!

(Elle s'élance et monte sur le bûcher. — Brown sort de la foule, s'approche du corps de Marie, met un genou en terre, et en sanglottant:)

BROWN.

Pauvre enfant!... est-ce donc pour cela que je t'avais amenée!...

LE MOINE, à la marquise.

Ma fille!... ma fille!... repentez-vous!

LA MARQUISE.

Le repentir!... ah! je n'aurais voulu le connaître que pour être aimée de cet ange! (Montrant sa fille.) que pour me rapprocher d'elle!...

LE MOINE, lui montrant le ciel.

Et ne voulez-vous donc plus la revoir?...

LA MARQUISE.

La revoir!... ô mon Dieu!...

Elle tombe à genoux sur le bûcher, les mains élevées vers le ciel. Le feu est mis au bûcher. — Le rideau tombe.)

FIN DE LA CHAMBRE ARDENTE.

LE DÉMON DE LA NUIT,

OPÉRA EN DEUX ACTES,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra,
le 17 mars 1851.

MUSIQUE DE M. ROSENHAIN.

Personnages :

FRÉDÉRIC, jeune roi de Danemark.
LE BARON, son gouverneur.
EDGARD, jeune officier.
MATHILDE, ÉDITH, filles d'honneur.

Mme DE GROMMER, gouvernante des filles d'honneur.
FILLES D'HONNEUR, COURTISANS, PEUPLE, etc.

LA SCÈNE EST A LA COUR DE DANEMARK. — COSTUMES LOUIS XIII.

LE DÉMON DE LA NUIT

ACTE PREMIER.

Les jardins du palais; des arbres, des fleurs, des groupes de statues, et, au fond, un escalier qui conduit au palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDGARD, JEUNES SEIGNEURS, JEUNES OFFICIERS, LE BARON.

(Les jeunes gens entrent gaiement.)

CHŒUR.

Jour de plaisir, jour d'allégresse
Qui nous promet tant de beaux jours!
Un nouveau règne à la jeunesse
Donne la gloire et les amours.

LE BARON.

C'est aujourd'hui que notre reine,
Suivant les vœux de son époux,
Remet du Danemark la grandeur souveraine
Au prince Frédéric que nous chérissons tous.

CHŒUR.

Oui, tous!

EDGARD.

C'est mon ami.

LE BARON.

C'est mon élève!

CHŒUR.

Que de bonheur pour nous
Sous l'astre brillant qui se lève!

LE BARON.

Mais silence... soyons galants !
De notre reine douairière,
Dont l'âme est si noble et si fière,
J'aperçois les filles d'honneur.

EDGARD.

Leur chaste gouvernante est encore avec elles..
Vous qui savez, dit-on, le chemin de son cœur...

LE BARON.

Monsieur !...

EDGARD.

Éloignez-la.

LE BARON.

Quittez ce ton railleur.
Pour un message de rigueur,
Je viens ici près de ces demoiselles.

(Les demoiselles d'honneur entrent en scène avec madame de Grommer; elles vont traverser le théâtre, les officiers les saluent, le Baron va à madame de Grommer, et l'arrête.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mme DE GROMMER, MATHILDE, ÉDITH, FILLES D'HONNEUR.

LE BARON, présentant une écharpe.

La reine mère veut savoir
A laquelle de vous cette écharpe brillante
Appartient.

MATHILDE, à part.

Imprudente !

LE BARON.

Une beauté toute tremblante
Fuyait dans l'ombre hier au soir;
A la grille de la terrasse,
Son écharpe est restée et révèle sa trace:

EDGARD.

C'est charmant !

Mme DE GROMMER.

Quelle est-elle ?

LE BARON.

On pourra bien le voir...

Mais la prudence est pour vous un devoir.

CANTABILE.

Lorsqu'au déclin d'une belle soirée,
Un berger voit qu'une de ses brebis,
Imprudemment, au loin s'est égarée,
Sans effrayer le troupeau par ses cris,
Pour retrouver la pauvre aventureuse,
Il suivra, dès le lendemain,
Les fils d'argent de sa toison soyeuse
Parmi les ronces du chemin.
Pour vous aussi, cette étoffe soyeuse
Saura vous guider en chemin.

(Madame de Grommer prend l'écharpe et s'approche des jeunes filles.)

MATHILDE, à part.

Je me meurs !

EDGARD, riant, à part.

Écoutons !

MATHILDE, à part.

On vient à moi !... courage !...

Mme DE GROMMER, à Édith.

Mon enfant, cette écharpe est-elle à vous ?...

ÉDITH.

A moi !

Non.

Mme DE GROMMER.

Mathilde, à vous ?

MATHILDE, de même, avec effort.

Non !...

EDGARD, à part.

Ma cousine est trop sage !...

Mme DE GROMMER, aux autres demoiselles.

A vous ?...

TOUTES, successivement.

Non, non, non, non, non.

LE BARON.

Je le voi,
Le démon de la nuit, dans sa course amoureuse,
Aura ravi l'écharpe vaporeuse,
Et sur son chemin, l'indiscret
Aura laissé tomber l'écharpe... et le secret.

ÉDITH.

Se moquer du démon !... sacrilége effroyable !...

LE BARON.

Mais, belle Édith, c'est une fable
Qui bien souvent protégea les amours.

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LE BARON.

Déjà nos pères
Ne croyaient plus à de telles chimères...

ÉDITH.

Nos mères y croyaient toujours.

MATHILDE.

Moi, comme elles, j'y crois toujours !

(Elle prend le milieu de la scène.)

BALLADE.

PREMIER COUPLET.

Le soir, à l'heure où tout sommeille,
Entendez-vous glisser dans l'air

Sylphe léger comme une abeille,
Et rapide comme l'éclair?
Il embaume de son haleine
La route où son cœur le conduit...
Ouvre, bergère ou châtelaine,
C'est le démon de la nuit!
Démon fidèle et tendre
Qui cherches tes amours,
A nos cœurs viens apprendre
Le secret d'aimer toujours.

LE CHOEUR.

Démon fidèle et tendre, etc.

MATHILDE.

DEUXIÈME COUPLET.

Il est beau comme l'Amour même,
Et pourtant le jour lui fait peur...
Invisible à celle qu'il aime,
Il porte avec lui le bonheur!
De la terre qu'il touche à peine,
Quand revient l'aurore, il s'enfuit...
Tais-toi, bergère ou châtelaine!
C'est le démon de la nuit!
Démon fidèle et tendre
Qui cherches tes amours,
A nos cœurs viens apprendre
Le secret d'aimer toujours!

LE CHOEUR.

Démon, viens nous apprendre
Le secret d'aimer toujours.

(On entend des fanfares au dehors.)

EDGARD.

Entendez-vous ces cris joyeux!
C'est le Roi que partout proclame un peuple heureux.

(Aux jeunes filles.)

Près de lui le Roi nous appelle.

On nous promet un bal; ce soir au rendez-vous
Chacun de nous
Sera fidèle!

ENSEMBLE.

A ce soir : à sa belle
Que chacun soit fidèle,
Quand au bal qui l'appelle,
Le plaisir la conduit!
Danse vive et légère,
Sous les traits qu'on préfère,
Ramène sur la terre
Le démon de la nuit!

(Ils sortent tous, excepté Mathilde et Édith.)

SCÈNE III.

MATHILDE, ÉDITH.

ÉDITH.

Un bal!... oh! quel bonheur!

MATHILDE.

Édith, je suis perdue!

ÉDITH.

Grand Dieu!

MATHILDE.

Venez en aide à mon âme éperdue!...
Cette écharpe égarée...

ÉDITH.

O ciel!

MATHILDE.

Elle est à moi!
Vous saurez tout.

ÉDITH.

Cette inconnue
Qui fuyait... c'était vous!...

MATHILDE.

Oui, je mourais d'effroi !

ÉDITH.

Seule !

MATHILDE.

Oh! non... je suivais... dans l'ombre et le mystère...
Ce démon que la nuit ramène sur la terre.

ÉDITH.

Vous l'avez vu !

RÉCITATIF.

MATHILDE.

Non, mais auprès de moi dans l'ombre il est venu...

(Elles vont s'asseoir sur un banc à gauche, Mathilde reprend.)

Du prince, un soir, ici je vous vantais les charmes,
Lorsque dans le feuillage un soupir me troubla.
Puis, chez moi je rentrai légère et sans alarmes ;
Je dormais... quand un bruit soudain me réveilla.

(Elle se lève.)

C'était ma fenêtre fermée
Qui s'ouvrait d'elle-même, et d'un souffle divin
Ma chambre sembla parfumée...
Une voix me disait : « Grâce, c'est le lutin
Qui pénètre la nuit près de sa bien-aimée!... »
Je voulus crier, mais en vain...
Sur mes lèvres sa main se posa...

ÉDITH, qui l'a suivie.

Bien... j'adore
Ce démon-là!...

MATHILDE.

Le lendemain...

ÉDITH.

Ah ! nous sommes au lendemain !

MATHILDE.

Il revint plus aimable encore.

ÉDITH.

Est-il beau?

MATHILDE.

Dans la nuit, jamais je ne le vois,
Mais rien n'est plus touchant, plus tendre que sa voix...
Un chant mystérieux m'annonce sa présence...
Je l'ai bien retenu !

(Elle cherche à se rappeler le chant qui tout à coup se fait entendre dans le feuillage.)

Grand Dieu !

ÉDITH.

C'est lui !

MATHILDE.

Silence !...

CHANT DU DÉMON, traversant le fond du théâtre, sans être vu.

C'est moi,
Sylphe tendre et fidèle,
Qui t'apporte, ma belle,
Le bonheur avec moi !
Tais-toi !

(La voix cesse de se faire entendre.)

DUO.

MATHILDE et ÉDITH.

Toi dont la voix si tendre
Du ciel semble descendre,
Ange, sylphe ou lutin,
Oh ! viens ! mon cœur t'implore !
Redis, redis encore
Ce chant pur et divin !

ÉDITH.

En vain j'appelle... en vain j'écoute...
Je n'entends plus rien !...

MATHILDE.

Non, dans l'air

Il n'a fait que passer sans doute,
Et pour lui le jour est trop clair.

ÉDITH.

Il semble qu'un baiser effleure,
Près de vous, mon front, mes cheveux...
Il aura quitté sa demeure
Pour nous visiter toutes deux.

MATHILDE.

Oh ! non !...

ÉDITH.

S'il est bien amoureux,
Qui sait !... il peut avancer l'heure
Où sur la terre il est heureux.
Ah ! répétons son chant si doux,
Pour qu'il revienne auprès de nous.
Je me rappelle... ah ! ah ! ah ! ah !

(Cherchant à le rappeler par le chant qui s'est fait entendre.

ENSEMBLE.

Toi dont la voix si tendre
Du ciel semble descendre,
Ange, sylphe ou lutin,
Oh ! viens ! mon cœur t'implore !
Redis, redis encore
Ce chant pur et divin !

MATHILDE.

Dans le parc où j'ai cru l'entendre,
Je vais le suivre sans effroi.

ÉDITH.

Mathilde, parlez-lui de moi !
Et si vous pouvez le surprendre,
Tout bas faites-lui mon portrait,
Et demandez-lui qu'en secret
Il m'envoie un sylphe, son frère,
Comme lui fidèle et discret !...

Ah ! répétons son chant si doux,
Pour qu'il revienne auprès de nous !

ENSEMBLE.

Toi dont la voix si tendre
Du ciel semble descendre,
Ange, sylphe ou lutin,
Oh ! viens ! mon cœur t'implore !
Redis, redis encore
Ce chant pur et divin !

(Mathilde sort doucement par la gauche, et Edith est arrêtée par le bruit qui se fait entendre.)

ÉDITH.

Qu'entends-je ?... C'est le Roi que la foule environne !

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, EDGARD, LE BARON, ÉDITH, Mme DE GROMMER, OFFICIERS, DAMES, PEUPLE, ETC.

CHOEUR.

Chantons le roi que Dieu couronne !
Et que la céleste faveur
Comme à son peuple ne lui donne
Que jours de gloire et de bonheur !

FRÉDÉRIC.

Merci de votre amour dont ces vœux sont le gage !
Le sceptre effrayait mon courage
Que vous ranimez dans mon cœur.

(Tendant la main à Edgard et au Baron.)

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Partageant l'allégresse
Qui partout suit mes pas,
Amis de ma jeunesse,
Ah ! ne me quittez pas !

DEUXIÈME COUPLET.

Les grandeurs avec elles
N'auront que d'heureux jours,
Si, tendres et fidèles,
Vous me restez toujours !...

(Il tend la main au Baron et apercevant un Seigneur dans la foule.)

Monsieur l'ambassadeur... de notre mariage
Edgard doit avec vous conclure le traité.

(Bas à Edgard.)

J'ai promis malgré moi... rends-moi ma liberté.

EDGARD.

Sire, souffrez que sur votre passage
S'offrent ici, de vous plaire jaloux,
Vos jeunes officiers.

FRÉDÉRIC.

Je connais leur courage.

(Se tournant vers les filles d'honneur.)

De grâces, de beautés quel brillant assemblage !
J'admire de ma cour l'ornement le plus doux !...

(Il remonte.)

CHŒUR DE JEUNES FILLES, entre elles, à part.

Qu'il est affable,
Qu'il est aimable !
Il est galant !
Il est charmant !

FRÉDÉRIC, aux Officiers.

Ce beau jour finira gaîment !
Qu'au bal, ce soir, votre allégresse
D'un règne heureux soit la promesse !

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Il est charmant !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MATHILDE.

EDGARD, qui est allé à sa rencontre.

Devant le prince il faut paraître...
Tu trembles!

MATHILDE.

Je n'ose... Le Roi
N'eut jamais que dédain pour moi.

EDGARD, à demi-voix.

Non, sa bonté va se faire connaître...
(Au Roi.)
Sire, accueillez avec faveur
Mathilde... un ange de candeur.
Son père est mort en brave auprès du roi son maître!...
(Le Roi passe devant elle en la saluant à peine.)

MATHILDE, à Edgard.

Vous le voyez...

EDGARD.

Quelle froideur!...
(Allant au Roi.)
Sire, d'un entretien j'implore la faveur...
(Le Roi fait un geste à sa cour, qui se retire silencieusement.)

SCÈNE VI.

LE ROI, EDGARD, LE BARON.

EDGARD, à part.

Son injustice me décide...
Mon cœur est pour Édith... mais je dois aujourd'hui
Ne prendre que l'honneur pour guide;
Je serai de Mathilde et l'époux et l'appui.
(Haut.)
Sire, accueillez ma prière...
Parmi les filles d'honneur,
Une seule a su me plaire.

FRÉDÉRIC.

Est-ce Édith, dont la voix légère
Fit souvent battre votre cœur?

EDGARD.

C'est Mathilde?...

FRÉDÉRIC, avec un cri de surprise.

Mathilde!...

EDGARD.

Oui, je l'aime, et j'espère...

TRIO.

FRÉDÉRIC, se contraignant.

Non, non... jamais!

EDGARD.

A la cour bien jeune amenée,
Mathilde me fut destinée.
Son père... un soldat que j'aimais,
Mort pour son prince et sa patrie,
A mon destin l'avait unie!...

FRÉDÉRIC, avec colère.

Non, non... jamais!

LE BARON.

Prince...

EDGARD.

Je tiendrai ma promesse.
Elle a mon cœur... j'ai sa tendresse!

FRÉDÉRIC, éclatant.

Non, non... jamais!

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Je suis roi, je commande!
Si ma puissance est grande,

Je l'essaîrai sur vous!
Soit raison ou caprice,
Il faut qu'on m'obéisse,
Ou craignez mon courroux !

EDGARD.

Est-ce un roi qui commande ?
Quelle haine si grande
Cause un si grand courroux ?...
Si c'est un vain caprice,
J'implore la justice
Qui nous protége tous !

LE BARON.

C'est le roi qui commande :
Quelle haine si grande
Cause un si grand courroux ?...
Soit raison ou caprice,
Il faut qu'on obéisse,
Car il règne sur nous !

FRÉDÉRIC.

Mon peuple vous contemple !
Vous lui devez l'exemple
Du respect pour son roi.
Je porte la couronne.
Fléchissez, je l'ordonne,
Votre maître, c'est moi !

EDGARD.

Le peuple vous contemple,
Il attend un exemple
Des vertus de son roi!
Faut-il que la couronne
De terreur l'environne,
Et nous glace d'effroi !

LE BARON.

Le peuple nous contemple,
Nous lui devons l'exemple
Du respect pour le roi :
Il porte la couronne ;
Fléchissez, il l'ordonne,
Et son ordre est la loi !

FRÉDÉRIC.

Edgard, écoutez-moi... pour vous,
J'ai fait choix d'une jeune fille
Dont le sang, le bien, la famille
Feront la gloire d'un époux !
C'est Édith que je vous destine !

EDGARD.

Non, non, jamais !

FRÉDÉRIC.

Mathilde n'est qu'une orpheline,
Vous l'oublîrez !

EDGARD.

Non, non, jamais !

FRÉDÉRIC.

Je le veux !

LE BARON, à Frédéric.

Calmez-vous !

EDGARD.

Je refuse !

LE BARON, à Edgard.

Promets !

FRÉDÉRIC.

De la cour, Mathilde est bannie !...

EDGARD.

Prince, c'est de la tyrannie !...

FRÉDÉRIC.

A vous Édith doit être unie !

EDGARD, avec éclat.

Non, non, jamais !
Quand un tyran commande,
Plus sa puissance est grande,
Plus on brave ses coups !
Si c'est un vain caprice,
J'ai pour moi la justice
Qui nous protége tous !

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Je suis roi, je commande, etc.

LE BARON.

C'est le roi, etc.

Le Roi s'assied à gauche avec dépit. Edgard va pour se retirer. Le Baron le retien et le montre à Frédéric qui le regarde avec émotion.)

EDGARD, à part.

Moi, son ami depuis l'enfance !...

FRÉDÉRIC s'approche de lui, et après un silence, lui tend la main.

Edgard... j'ai tort... pardonnez-moi !...

EDGARD.

Ah ! sire !...

LE BARON.

Mon élève ! ah ! c'est bien !

FRÉDÉRIC.

Je commence,
Et je puis m'égarer !...

LE BARON.

Il se relève en roi !

FRÉDÉRIC.

Si Mathilde vous aime,
Bientôt vous marcherez tous deux

A l'autel, où moi-même
Pour vous je porterai mes vœux!
(Lui tendant la main.)
Es-tu content?

EDGARD.

Je suis heureux!...

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC, à part.

Plus d'espérance!
Peine et souffrance,
Ainsi commence
Bonheur de roi!
Je sacrifie
Pour vous ma vie :
Honneur, patrie,
Consolez-moi!

EDGARD, LE BARON.

Noble espérance!
Bonté, clémence,
Ainsi commence
Mon jeune roi!
A toi ma vie!
Que le génie
De la patrie
Veille sur toi!

(Frédéric sort vivement. Le Baron le suit. Edgard les a suivis jusqu'au fond, et en redescendant la scène, il aperçoit les filles d'honneur qui rentrent avec madame de Grommer.)

SCÈNE VII.

EDGARD, Mme De GROMMER, MATHILDE, ÉDITH, FILLES D'HONNEUR.

EDGARD, à Mme de Grommer.

Madame, près de vous je viens au nom du roi.

TOUTES.

Au nom du roi !

(Il s'adresse à Mathilde que madame de Grommer fait approcher.)

FINALE.

EDGARD.

CANTABILE.

Mathilde, quand Dieu t'a frappée
Dans ton père qui t'aimait tant,
De toi seule l'âme occupée,
Il me disait en combattant :
« Ami, jure sur ton épée
D'être un appui pour mon enfant!... »
Et la main de mes pleurs trempée,
Il murmurait en expirant :
« Tu l'as juré sur ton épée,
Sois son époux ! je meurs content. »
Son attente n'est pas trompée ;
De nous unir, voici l'instant,
A la chapelle on nous attend ;
Ah ! viens, Mathilde, on nous attend !...

MATHILDE, avec effroi.

Edgard !...

EDGARD.

Eh ! quoi ! ton cœur hésite !...

MATHILDE.

Laissez-moi !

TOUTES.

Quel trouble l'agite !

EDGARD.

Le roi permet notre bonheur !

ÉDITH, à part.

Et le démon ?

EDGARD.

Eh bien !...

MATHILDE, dans le plus grand trouble.

Je suis trop malheureuse!...

CHŒUR.

Malheureuse !

ÉDITH, à part.

Moi, je ne suis pas envieuse;
Mais la moitié de son malheur
Suffirait pour me rendre heureuse!

Mme DE GROMMER.

Parlez !

MATHILDE, à part.

Je tremble.

EDGARD.

Ah! réponds-moi du moins!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE BARON, COURTISANS, ensuite FRÉDÉRIC.

LE BARON et LE CHŒUR.

A la chapelle!
Cette union si belle
Aura la cour et le roi pour témoins!

EDGARD, bas à Mathilde.

Mais un refus me déshonore!...

MATHILDE.

Eh bien! s'il le faut!...

(Edgard lui donne la main, et remonte avec elle, le chœur les suit. Tout à coup, la musique fait entendre le chant du démon.)

Ciel! encore...

(Elle redescend.

LE BARON.

Le roi!

TOUS.

Le roi !...

(Frédéric descend lentement la scène.

EDGARD.

Venez, sur mon bras appuyée...

MATHILDE, comme en extase.

Jamais, je l'entends !... je le voi !...

CHŒUR.

Venez ! venez !

MATHILDE, apercevant le Roi près d'elle.

Sire !... grâce pour moi !...

EDGARD.

Mathilde !...

MATHILDE, tombant aux pieds du Roi.

Je suis mariée !

LE CHŒUR.

Mariée !

ENSEMBLE.

LE CHŒUR et LE BARON.

Tout est perdu pour elle.
Quel secret nous révèle
Ce cri d'un cœur fidèle
Qui trahit son effroi !
Quel amant téméraire,
Dans l'ombre et le mystère,
A bravé la colère
Et d'Edgard et du roi ?

EDGARD.

Quel secret me révèle
Ce cri d'une infidèle,
Quand je gardais pour elle

Et mon cœur et ma foi!
Un rival téméraire,
Dans l'ombre et le mystère,
A bravé ma colère!
Qu'il tremble devant moi!

MATHILDE.

Lui serai-je infidèle
Quand sa voix me rappelle
A moi, pauvre mortelle,
Qu'il a reçu ma foi?
Ah! si je vous suis chère,
Écoutez ma prière!
Calmez votre colère!
Grâce, pitié pour moi!

ÉDITH.

Grâce et pitié pour elle!
Toujours tendre et fidèle,
Le démon lui rappelle
Qu'il a reçu sa foi!
Mais que peut leur colère?
Son pouvoir tutélaire
Est plus fort sur la terre
Que le courroux d'un roi.

M[me] DE GROMMER.

A l'honneur infidèle,
Mathilde criminelle
Se perdait près de moi!
Quel amant téméraire,
Dans l'ombre et le mystère,
A bravé ma colère,
Dans le palais du roi?

(Pendant l'ensemble, Mathilde s'adresse successivement au chœur, à madame de Grommer et à Edgard qui la repoussent; enfin, elle tombe aux pieds du Roi qui la regarde avec émotion, tandis que le Baron retient et console Edgard et qu'Édith calme madame de Grommer. — Le rideau tombe.)

ACTE SECOND.

L'intérieur de l'appartement des filles d'honneur. — Une fenêtre à droite. Portes de l'appartement à gauche. — Porte d'entrée au fond. Une table à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE GROMMER, ÉDITH, JEUNES FILLES.

(Au lever du rideau, les unes sont assises, les autres sont debout et écoutent le chant des jeunes officiers en dehors.)

CHŒUR, en dehors.

Buvons gaîment le vin
Du Rhin,
Jusqu'au matin!
Que nos chansons légères,
Au bruit des verres,
Du jour
Hâtent le retour!
Qu'à nos chants les Amours et les Ris
Sous ces lambris
Endormis,
Se réveillent surpris
Et ravis!

LES JEUNES FILLES.

Ici près on chante,
Quand chacune de nous,
En victime innocente,
Gémit sous les verrous!
Bientôt le bal commence!
Hélas! plus d'espérance!
De nos cœurs elle a fui.
Pour nous quel ennui!

Mme DE GROMMER, entrant.

Notre reine sur vous punit une imprudence!...

CHŒUR, en dehors.

Jour de bonheur !...

JEUNES FILLES.

Ah ! quel malheur !...

ÉDITH.

Hélas ! le bal que l'on apprête
Va durer jusqu'à demain,
Et des plaisirs de cette fête
Nous n'aurons que l'écho lointain !...

(Reprise des deux chœurs.)

ENSEMBLE.

LES OFFICIERS, en dehors.

Buvons gaîment le vin
Du Rhin, etc., etc.

LES JEUNES FILLES.

Bientôt le bal commence !
Hélas ! plus d'espérance !
De nos cœurs elle a fui !
Pour nous quel ennui !

ÉDITH.

Que notre gaîté nous console,
Et redisons la Folie espagnole
Qu'à la cour on chante aujourd'hui !...

TOUTES.

Oui, oui !

ÉDITH.

ESPAGNOLE.

PREMIER COUPLET.

Ritta de Castille
Sous sa mantille,
Aux amoureux
Faisait les doux yeux !
Son malin sourire

Semblait leur dire :
« A mes genoux,
Venez, tombez tous !...»
Bel officier,
Tendre muletier,
Humble pêcheur,
Riche seigneur,
Dans ses filets tombaient enfin !
Et Ritta chantait soudain
Son gai refrain :
« Ha ! ha ! ha !
« Pour qu'on vous adore,
« Aimez encore !
« Longtemps encore !... »
Ritta ! Ritta !
L'amour, coquette,
Te guette,
Et tous ces cœurs-là,
Un jour viendra
Qu'il les vengera !
(Chœur.)

DEUXIÈME COUPLET.

Ritta vit Pédrille
Que jeune fille
Ne voyait pas
Sans l'aimer tout bas.
Aussi moins rebelle,
L'adora-t-elle.
Mais le galant
Passait en chantant : —
« Prends un baiser ! »
Comment refuser !...
« Pédrille, à toi
Mon cœur, ma foi !.. »
L'heureux Pédrille, à ces discours
Vengeant les autres amours,

Chantait toujours :
Ha ! ha ! ha !
« Pour qu'on vous adore
« Aimez encore,
« Longtemps encore !... »
Puis il partit,
Et la coquette
Qui le regrette
Lui dit :
« Tu reviendras !... »
Il ne revint pas.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MATHILDE; elle paraît en désordre.

ÉDITH.

Mathilde ! ô ciel !...

MATHILDE.

Soutenez-moi, de grâce !

Mme DE GROMMER.

Quel trouble !

MATHILDE.

Edith !

ÉDITH.

Quelle terreur vous glace ?

MATHILDE.

C'est la reine !...

TOUTES.

Achevez !...

MATHILDE.

La reine qui me chasse !...

ÉDITH, à demi-voix.

Mais ton démon vif et léger,
Quand vient le moment du danger,
Ne va-t-il pas te protéger ?...

MATHILDE.

Oui, mon démon tendre et léger,
Quand vient le moment du danger,
Sera là pour me protéger !
Il me l'a dit !...

ÉDITH.

Vraiment !

MATHILDE, la prenant à part.

Par la reine accablée,
Les sanglots m'étouffaient... Sa voix m'a consolée.

ÉDITH.

Sa voix !

MATHILDE.

Tout près de moi... par ces mots pleins d'espoir...
A ce soir !

Mme DE GROMMER, aux filles d'honneur.

Vous savez l'ordre de la reine ;
De Mathilde séparez-vous.
Le comte Edgard dans son domaine
Demain la conduit loin de nous.

TOUTES.

Puisque c'est l'ordre de la reine,
De Mathilde séparons-nous.
(Elles sortent par la gauche avec Mme de Grommer.)

SCÈNE III.

MATHILDE, seule.

AIR :

Ah ! c'en est fait, tout ce qui m'environne
De terreur me fait tressaillir !
Et, je le sens, s'il m'abandonne,
Pour lui je n'ai plus qu'à mourir.
Mais non, j'espère !

Hélas! pour appui,
Sur cette terre
Je n'ai plus que lui!
Toujours fidèle,
Viens, je t'appelle!

CAVATINE.

A toi! mon cœur se livre,
Brûlant d'espoir!
Ah! viens, je ne puis vivre,
Sans te revoir!
A toi ma vie,
Mon âme à toi!
Dans ta patrie
Enlève-moi!...

(Les jeunes filles paraissent successivement sur la ritournelle du chœur suivant.)

SCÈNE IV.

MATHILDE, EDITH, JEUNES FILLES.

CHŒUR.

Avançons doucement!...
(A gauche.)
Avançons doucement!
(A droite.)
Avançons doucement!
(Ensemble.)
Ah! pour nous quel moment!
Silence!
Prudence!
Ne faisons pas de bruit!
Il reviendra sans bruit
Dans l'ombre de la nuit.
Ah! quel bonheur!
Je sens d'espoir battre mon cœur!

ÉDITH.

Ici tu vas être enfermée!

S'il vient près de sa bien-aimée,
Ce soir,
Pour le voir,
(Lui montrant une petite lampe fermée.)
Tourne vers lui cette lampe discrète!

MATHILDE.

L'oserai-je !...

ÉDITH.

Et s'il veut partir,
Vite, agite cette sonnette !
Son bruit viendra nous avertir.

LES JEUNES FILLES et ÉDITH.

Oui, bientôt il viendra près de toi ;
Oh ! parle-lui pour moi !
Pour moi ! pour moi !
Silence !
Prudence !
Près de toi, cette nuit
Nous veillerons sans bruit.
Ah ! quel bonheur !
Je sens d'espoir battre mon cœur !...
Quand il viendra, pas de bruit !
Dans l'ombre de la nuit
Oh ! parle-lui pour moi !
Pour moi ! pour moi !...
Parle pour moi !

Elles sortent et Mathilde les accompagne. Au même instant la fenêtre s'ouvre et Frédéric parait enveloppé dans un manteau.)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, seul.

ROMANCE.

Ombre du mystère,
O nuit, protége nos amours,
Et sur la terre

Dure pour moi toujours !
Dans son âme ingénue
Surprenant la candeur,
C'est ici qu'à sa vue
J'oubliai ma grandeur.
Ombre du mystère, *etc.*
Vague murmure,
Vent du soir, haleine des zéphyrs,
Dans la nuit obscure
Porte lui mes soupirs !...
Quand ma bonté cruelle
Lui donnait un époux,
Elle restait fidèle
A nos serments si doux !
Ombre du mystère, *etc.*

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, MATHILDE, ensuite LE BARON.

MATHILDE, rentrant doucement.

Démon si doux, quand je souffre pour toi,
N'auras-tu pas pitié de moi ?
Oh ! viens ! faut-il que je renonce...

FRÉDÉRIC.

C'est moi !... c'est moi !...

MATHILDE.

Voilà bien le chant qui t'annonce !...
Démon charmant, c'est toi !...

(Elle va prendre la lampe sur la table, pendant l'entrée du Baron.)

LE BARON, à demi-voix.

Vers la noble gouvernante
Glissons-nous à petits pas ;
Que ma démarche imprudente
Ne la compromette pas !...

Mathilde tourne la lampe de côté et aperçoit la tête grise du Baron ; elle pousse un cri et laisse echapper la lampe qui s'éteint.)

MATHILDE.

Ah !

LE BARON, effrayé.

Ah !

(Le Roi se rencontre avec le Baron.)

FRÉDÉRIC, bas.

Qu'ai-je entendu ?

LE BARON, à part.

Mon élève !... Je suis perdu !

FRÉDÉRIC, bas.

Baron, veillez... là !...

(Le Baron tout confus sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, MATHILDE.

(Mathilde se soutient à peine et s'appuie sur un fauteuil ; Frédéric se rapproche d'elle.)

FRÉDÉRIC.

Ciel !

MATHILDE.

N'approchez pas !... j'appelle !

FRÉDÉRIC.

Pourquoi donc vous montrer rebelle
A votre amant mystérieux ?

MATHILDE, à part.

Je ne le croyais pas si vieux !

DUO.

FRÉDÉRIC, à part.

O clarté cruelle !
Du pauvre baron,
Triste Céladon,
A présent pour elle,
J'ai les pas tremblants
Et les cheveux blancs.

MATHILDE.

O clarté cruelle !
Quelle trahison !
De ce beau démon
Le jour me révèle
Et les pas tremblants
Et les cheveux blancs !

FRÉDÉRIC.

A te parler je me hasarde,
Quoique mon aspect t'ait fait peur.
Souvent un coup d'œil est trompeur ;
Tu me crois vieux... mais prends-y garde !
Tout destin pénible ou commun
Par l'amour se métamorphose,
Comme en passant sur une rose
Le zéphyr se change en parfum !...

MATHILDE, moins effrayée.

N'approchez pas !...

FRÉDÉRIC.

Quand je t'implore,
Pourquoi soupirer à l'écart !...

MATHILDE, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu ! pour un vieillard,
Comme sa voix est jeune encore !
Sous des traits tout ridés pourquoi donc te montrer
A ma tendresse curieuse ?

FRÉDÉRIC.

C'est une enveloppe menteuse,
Que l'amour seul peut faire évaporer !
Quand par la neige,
Qui le protége,
L'arbre est couvert
Pendant l'hiver,
La branche aride
Penche et se ride ;

On plaint son sort,
On le croit mort !...
Mais l'hiver passe,
Pour faire place
Au doux printemps.
En peu d'instants,
Prodige étrange !
Son aspect change,
L'arbre verdit
Et refleurit !
Comme la branche
Ma tête est blanche,
Mais sous les feux
De tes beaux yeux,
Parle, et mon être
S'en va renaître
Pour les beaux jours
Et les amours !...
Sous la froidure,
Hélas ! j'endure
Tous les tourments
Des cœurs aimants ;
Mais de ma vie
Endolorie
Vient le réveil.
Sois mon soleil !

(Il lui prend la main.)

MATHILDE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! pour un vieillard,
Comme sa main est douce encore !

FRÉDÉRIC.

Avec franchise, je le veux,
Dis-moi comment ton cœur préfère
Qu'ici pour te plaire
Je m'offre à tes yeux ?

MATHILDE.

Ah ! que ta bonté me pardonne ;
Mais sitôt que je songe à toi,
Soudain je te donne
Tous les traits du roi !

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC, à part.

C'est le roi qu'elle aime ;
Cet aveu si doux,
Je l'entends moi-même
Sans être jaloux !

MATHILDE.

Que ses traits que j'aime,
Que ses yeux si doux,
Soient au jour suprême
Ceux de mon époux !...

MATHILDE.

De moi pourtant il se fait craindre.

FRÉDÉRIC.

Il faut le plaindre !...
D'un noble hymen, contre ses vœux,
On l'oblige à former les nœuds !...

MATHILDE.

Par ton pouvoir qu'il soit heureux !...

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Que ses traits que j'aime, *etc.*

FRÉDÉRIC.

C'est le roi qu'elle aime, *etc.*

(Après le duo, Frédéric revient à elle avec résolution.)

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! écoute-moi... si, séduit par tes charmes,

Un jeune homme, un simple mortel,
Entraîné par l'amour, qu'il n'a pu vaincre...

MATHILDE.

O ciel!

Je suis perdue!

FRÉDÉRIC.

Apaise tes alarmes!...

MATHILDE.

Non, vous n'êtes qu'un séducteur!...

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Laissez-moi, vous m'avez trompée!
Dans mon amour, dans mon honneur,
Vous m'avez lâchement frappée!...
A vous la honte et le malheur!

FRÉDÉRIC.

Non, non, il ne t'a pas trompée,
L'amour si cher à notre cœur!
Je t'aurais lâchement frappée,
Moi qui mourrais de ta douleur!

(Mathilde s'est jetée sur la sonnette qu'elle agite vivement.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE BARON, ÉDITH, Mme DE GROMMER, FILLES D'HONNEUR.

LE BARON.

Quel bruit s'est fait entendre!

FRÉDÉRIC.

Silence! adieu.

(Il s'échappe par la fenêtre.)

TOUTES, rentrant avec Mme de Grommer.

Ah! qu'allons-nous apprendre!

(Le théâtre est éclairé par les flambeaux.)

MATHILDE.

C'est lui.

(Reconnaissant le Baron.)

Grand Dieu !...

(Elle s'évanouit ; — ses compagnes l'entourent. Édith court ouvrir la porte de droite, pour appeler du secours. — Le chœur entre.)

TOUTES.

Le baron !... en ce lieu !

FINALE.

ENSEMBLE.

Quel étrange mystère,
C'est là ce téméraire,
Sylphe tendre et léger,
Qui venait l'outrager !
D'une ruse grossière
Dieu saura la venger !

LE BARON, regardant Mme de Grommer qui vient à lui.

Quel étrange mystère !
Ou parler ou me taire,
N'est-ce pas outrager
Ce qu'il faut protéger ?
La baronne est sévère,
Le roi peut se venger !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, EDGARD, OFFICIERS, COURTISANS, etc.

EDGARD.

Qu'ai-je appris !... Le baron !... Mathilde évanouie !

LE BARON, à part.

On ne met pas les gens dans un pareil danger !

EDGARD.

Infâme perfidie !
De Mathilde avilie

Je veux dans ma fureur
Punir le séducteur!
D'une sœur, d'une amie,
Il faut venger l'honneur.

MATHILDE.

Infâme perfidie!
Pour Mathilde avilie
Il n'est plus de bonheur.
Toi, mon seul protecteur,
Edgard, ah ! d'une amie,
Tu vengeras l'honneur!

LE BARON.

Ah ! quelle perfidie!
C'est exposer ma vie!
Pour Edgard en fureur
Je suis un séducteur,
Et sur moi d'une amie
Il vengera l'honneur.

ÉDITH et LE CHŒUR.

Infâme perfidie!
De Mathilde avilie
Il va, dans sa fureur,
Punir le séducteur!
D'une sœur, d'une amie,
Il doit venger l'honneur!

LA BARONNE, à part.

Erreur ou perfidie!
Ah ! si j'étais trahie,
J'en mourrais de douleur!
Je tremble au fond du cœur!
Le baron d'une amie
Sauvera-t-il l'honneur?

LE BARON.

Mais ce n'était pas pour elle!...

LE CHŒUR.

Que dit-il?

Mme DE GROMMER bas.

Taisez-vous!...

EDGARD.

Je punirai sa ruse criminelle!
C'est la mort entre nous!
(Il tire son épée. — Le Roi paraît au fond.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Quel tumulte soudain! quel bruit se fait entendre!...

TOUS.

Le roi!

MATHILDE.

Le roi!

LE BARON, rassuré.

Le roi!...

EDGARD, montrant le Baron.

C'est un vil séducteur,
Qu'en ces lieux on vient de surprendre!...

LE BARON.

Sire, permettez...

EDGARD.

Et l'honneur
Nous ordonne un combat.

FRÉDÉRIC.

Que je dois vous défendre!

LE BARON.

J'obéirai

EDGARD.

Non, de lui mon courroux
Aura justice !...

FRÉDÉRIC.

Oubliez-vous
Que c'est à moi de vous la rendre !...

LE BARON, avec assurance.

Souvenez-vous
Que c'est au roi de vous la rendre !

EDGARD.

Sortons, baron !

FRÉDÉRIC.

Baron, demeurez près de nous !...

LE BARON, vivement.

Sire, je n'obéis qu'à vous !...

EDGARD.

C'en est trop ! la honte m'exile
De cette cour, ingrat asile
Où l'on me condamne à rougir !
Et par vous, en mes mains remise,
Ma noble épée, à vous servir
Je la consacrais... Je la brise ;
Car vous venez de la flétrir !

(Il brise son épée.)

FRÉDÉRIC.

Malheureux ! quelle audace !

MATHILDE, aux genoux du Roi.

Oh ! grâce pour lui !

TOUS.

Grâce !...

LE BARON.

Grâce !

EDGARD, se rapprochant du Roi et à demi-voix.

Lorsque par un adroit traité,
Ce soir, j'avais su, pour vous plaire,
Trompant les vœux de votre mère,
Rompre l'union étrangère
Et vous rendre la liberté!

(Il lui remet le traité.)

FRÉDÉRIC, avec joie.

La liberté!...

EDGARD, à Mathilde.

Viens, partons, puisqu'on nous exile
De cette cour, ingrat asile
Où l'on nous condamne à rougir!

MATHILDE.

Je n'ai plus qu'à mourir!

(Edgard l'entraîne avec lui.)

LE CHOEUR.

Mathilde n'a plus qu'à mourir!...

FRÉDÉRIC, faisant entendre le chant du démon de la nuit.

C'est moi!... c'est moi!...
Démon tendre et fidèle...

MATHILDE, s'arrêtant.

Qu'entends-je!...

FRÉDÉRIC, continuant.

Qui t'aime et t'appelle!...

MATHILDE, se rapprochant.

Oh! non! je suis folle!...

FRÉDÉRIC, continuant.

C'est moi!...

MATHILDE, respirant à peine.

Ce n'est point un rêve!

FRÉDÉRIC, continuant.

C'est moi!...

MATHILDE.

C'est bien lui !

(Elle tombe aux pieds du Roi.)

EDGARD.

C'est le roi !

FRÉDÉRIC, la relevant.

Ton époux libre enfin, dont l'amour te couronne !

(Passant à Edgard.)

Edgard, pardonne !

Ton roi te rend l'honneur...

Édith te rendra le bonheur !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vive le roi que Dieu couronne !
Et que sa céleste faveur,
Comme à son peuple ne lui donne
Que jours de gloire et de bonheur.

FIN DU DÉMON DE LA NUIT.

LA FILLE DU RÉGIMENT,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 11 février 1840.

En société avec M. de Saint-Georges.

MUSIQUE DE DONIZETTI.

Personnages :

LA MARQUISE DE BERKENFIELD.

SULPICE, sergent.

TONIO, jeune Tyrolien.

MARIE, jeune vivandière.

LA DUCHESSE DE CRAKENTORP.

HORTENSIUS, intendant de la Marquise.

UN NOTAIRE.

UN CAPORAL.

SOLDATS FRANÇAIS, PAYSANS TYROLIENS, SEIGNEURS ET DAMES BAVAROIS, VALETS DE LA MARQUISE.

LA SCÈNE EST DANS LE TYROL.

LA

FILLE DU RÉGIMENT

ACTE PREMIER

Un site champêtre du Tyrol. — A droite, une chaumière. — A gauche, au deuxième plan, un commencement de village. — Au fond, des montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, TYROLIENS, TYROLIENNES.

(Au lever du rideau, des Tyroliens sont en observation sur la montagne du fond. Un groupe de femmes est agenouillé devant une madone de pierre. La marquise de Berkenfield, assise dans un coin de la scène, se trouve mal de frayeur soutenue par Hortensius, son intendant, qui lui fait respirer des sels. On entend une marche militaire qui semble s'approcher.)

INTRODUCTION.

CHOEUR DE TYROLIENS.

L'ennemi s'avance,
Amis, armons-nous!
Et, dans le silence,
Préparons nos coups.

CHOEUR DE FEMMES, priant.

Sainte madone!
Douce patrone!
A tes genoux,
Chacun te prie!...
Vierge Marie,
Protége-nous!

HORTENSIUS, à la Marquise.

Allons, allons, madame la Marquise,
Remettez-vous et faites un effort!

LA MARQUISE.

Par l'ennemi, se voir ainsi surprise !
Hélas ! c'est pire que la mort !

ENSEMBLE.

TYROLIENS.

L'ennemi s'avance,
Amis, armons-nous !
Et, dans le silence, *etc.*

FEMMES, priant.

Sainte madone !
Douce patrone !
A tes genoux, *etc.*

UN PAYSAN, accourant du fond.

Les Français quittent les montagnes...
Nous sommes sauvés, mes amis !...

CHOEUR DE FEMMES.

Enfin, la paix revient dans nos campagnes ;
Quel bonheur pour notre pays !

LA MARQUISE.

PREMIER COUPLET.

Pour une femme de mon nom,
Quel temps, hélas ! qu'un temps de guerre !
Aux grandeurs on ne pense guère...
Rien n'est sacré pour le canon !
Aussi, vraiment, je vis à peine...
Je dépéris, je le sens bien...
Jusqu'aux vapeurs, à la migraine,
L'ennemi ne respecte rien !

DEUXIÈME COUPLET.

Les Français, chacun me l'assure,
Sont aussi braves que galants...
Pour peu qu'on ait de la figure,
Ils deviennent entreprenants...
Aussi, je frémis quand j'y pense !
Hélas ! je les connais trop bien...
La beauté, les mœurs, l'innocence...
Ces gens-là ne respectent rien !

LE PAYSAN.

Les voilà loin... que votre frayeur cesse !

CHOEUR.

Ils sont partis !... quelle allégresse !...

LA MARQUISE.

Puissent-ils ne plus revenir !...

CHŒUR GÉNÉRAL.

Allons, plus d'alarmes !
Vive le plaisir !
Le sort de leurs armes
Bientôt doit pâlir.
De la paix chérie,
Goûtons la douceur.
Enfin, la patrie
Va naître au bonheur

LA MARQUISE, aux paysans

Mes amis, mes chers amis... entourez-moi... ne m'abandonnez pas... J'ai les nerfs dans un état... car enfin si c'était une fausse manœuvre, s'ils revenaient sur leurs pas... ces soldats... ces terribles Français !..

HORTENSIUS.

Aussi, qui diable pouvait penser qu'après avoir séjourné deux mois sur la frontière, ils allaient se mettre en marche, juste le jour où madame la Marquise quittait son château pour passer en Autriche...

LA MARQUISE.

Que faire?.., que devenir ?... Continuer ma route... je n'ose pas... Hortensius, j'ai eu grand tort de partir... de céder à vos conseils... mais vous trembliez tant !

HORTENSIUS.

C'est que la peur de madame m'avait gagné...

LA MARQUISE.

Oh !. moi, une femme... c'est permis... et quand on a déjà été victime de la guerre...

LES PAYSANS.

Vous ?

HORTENSIUS, avec un soupir.

Oui, mes amis... oui... madame la Marquise a été victime... il y a longtemps...

LA MARQUISE.

Dans cette panique de Méran, qui mit tous nos villages en fuite... un affreux malheur...

TOUS.

Quoi donc ?

HORTENSIUS, bas aux paysans.

Silence ! ne lui parlez pas de ça... elle se révanouirait... ça ne manque jamais !...

LA MARQUISE.

Et lorsque je songe à quoi je suis exposée aujourd'hui !... moi, la dernière des Berkenfield... si j'allais rencontrer ce régiment !...

HORTENSIUS.

Je serais là pour vous défendre... pour vous protéger...

LA MARQUISE.

Soit ! mais avant de prendre un parti, assurez-vous s'il n'y a plus de danger... Je vous attends là, dans cette chaumière... et, surtout, veillez bien sur ma voiture... et quand je pense que mon or, mes bijoux, tout est là exposé, comme moi, au pillage... Allez, Hortensius, et surtout ne me laissez pas trop longtemps seule...

HORTENSIUS.

Non, madame la Marquise !...

LA MARQUISE, aux paysans.

Mes amis, je ne vous quitte pas... Je vous confie mon honneur. (Elle entre avec eux dans la chaumière.)

SCÈNE II.

HORTENSIUS, puis SULPICE.

HORTENSIUS, seul.

Quelle position pour un intendant calme et pacifique... se voir tout à coup transporté au sein des horreurs de la guerre !...

Je ne sais pas si c'est de froid, mais je tremble horriblement... Allons, allons... du cœur... on est homme, que diable !... et si je me trouvais face à face avec un de ces enragés de Français, je lui dirais... je lui dirais... (Il se retourne et aperçoit Sulpice qui entre.) Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer !...

SULPICE, entrant sans le voir.

Ont-ils des jambes, ces gaillards-là !... les voilà qui se sauvent dans leurs montagnes, comme si nous allions à la chasse aux chamois. (Apercevant Hortensius.) Ah ! ils ont oublié celui-là !...

HORTENSIUS, saluant de loin.

Monsieur l'officier...

SULPICE.

Avance à l'ordre, fantassin... Qu'est-ce que tu fais ici ?...

HORTENSIUS, tremblant.

Moi ?... rien !... je passais par hasard !...

SULPICE.

Eh ! mais, on dirait que tu as le frisson !...

HORTENSIUS.

Au contraire... j'étouffe... je suis tout en eau !...

SULPICE.

Ah çà ! il n'y a donc que des poltrons dans ce pays-ci !...

HORTENSIUS, vivement.

Je n'en suis pas du pays... Je voyage avec ma maîtresse... une grande et noble dame qui va partir, si vous le permettez !...

SULPICE.

Son âge ?...

HORTENSIUS.

Cinquante ans !...

SULPICE.

Accordé.

HORTENSIUS.

Merci, mon officier !...

SULPICE, vivement.

Sergent !... A propos, fais-moi donc le plaisir de dire à tous

ces trembleurs-là, qu'ils peuvent montrer leurs oreilles... Nous venons mettre la paix partout... protéger les hommes, quand ils vont au pas... et les femmes, quand elles sont jolies...

HORTENSIUS.

Oui, mon officier !...

SULPICE.

Sergent !... Et quant à ceux qui s'embusquent dans leurs bois, dans leurs montagnes, pour continuer la guerre, puisqu'ils ne veulent pas être Bavarois... ils n'ont qu'à se faire Français... C'est dans la proclamation... à ce qu'on m'a dit... car je ne l'ai pas lue... et pour cause... Allons ! volte-face, et bon voyage !...

HORTENSIUS.

Merci, mon officier !...

SULPICE, brusquement.

Sergent !...

HORTENSIUS, à part, étonné.

Ah çà ! pourquoi diable m'appelle-t-il sergent ?... Ce sont de braves gens, si vous voulez... mais ils ont des figures...

SULPICE.

Tu dis ?...

HORTENSIUS.

Rien, mon officier... rien que de très-flatteur pour vous... Je cours prévenir madame la Marquise... (A part, en sortant.) Allons voir si la chaise de poste est en sûreté.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

SULPICE, puis MARIE.

SULPICE, regardant à droite.

Qui est-ce qui nous arrive là ?... les camarades ! sans doute... Eh ! non, c'est Marie, notre enfant... la perle, la gloire du vingt-unième... J'espère que cette figure-là n'aurait pas fait fuir les autres !...

DUO.

SULPICE, la voyant arriver.

La voilà! la voilà... mordié, qu'elle est gentille!...
Est-il heureux, le régiment
Qui possède une telle fille!...

MARIE, avec transport.

Mon régiment!... j'en suis fière vraiment!
C'est lui, dont l'amitié sincère
A veillé sur mes jeunes ans...

SULPICE, avec joie.

N'est-ce pas?...

MARIE.

C'est lui seul qui m'a servi de père!...
Et de famille, et de parents!...

SULPICE.

N'est-ce pas?...

MARIE.

Aussi, sans flatterie,
Je crois que je lui fais honneur!

SULPICE, la montrant.

Oui, comme un ange elle est jolie!...

MARIE, avec énergie.

Et comme un soldat, j'ai du cœur!
Au bruit de la guerre,
J'ai reçu le jour...
A tout, je préfère
Le son du tambour,
Sans crainte, à la gloire
Je marche soudain...
Patrie et victoire,
Voilà mon refrain!

SULPICE, avec orgueil.

C'est pourtant moi, je le confesse,
Qui l'élevai comme cela...
Jamais, jamais une duchesse,
N'aurait de ces manières-là!

ENSEMBLE.

MARIE.	SULPICE.
Au bruit de la guerre,	Au bruit de la guerre,
J'ai reçu le jour !...	Elle a reçu le jour !...
A tout, je préfère,	Et son cœur préfère,
Le son du tambour, *etc.*	Le son du tambour, *etc.*

SULPICE, à Marie.

Quel beau jour quand la Providence,
Enfant, te jeta dans nos bras !...
Quand tes cris rompaient le silence
De nos camps et de nos bivouacs !...

MARIE.

Chacun de vous, en tendre père,
Sur son dos me portait gaîment!
Et j'avais, fille militaire,
Pour berceau, votre fourniment !

SULPICE.

Où tu dormais paisiblement...

MARIE.

Où je dormais complétement.

TOUS LES DEUX.

Au doux bruit du tambour battant !

MARIE.

Mais, maintenant que je suis grande,
Comme on a la main au bonnet !

SULPICE.

C'est la consigne... on récommande,
A tous les pères, le respect !...

MARIE.

Aux jours de fête ou de ravage
On me retrouve au champ d'honneur !

SULPICE.

Aux blessés rendant le courage...
Ou serrant la main du vainqueur !

MARIE.

Et puis le soir, à la cantine,
Qui vous ranime par son chant?...

SULPICE.

Qui nous excite et nous lutine?...
Crédié!... c'est encor notre enfant!...

MARIE.

Puis, au régiment, voulant faire
Mes preuves de capacité,
On m'a fait passer vivandière.

SULPICE.

Nommée à l'unanimité!...

TOUS LES DEUX.

Oui, morbleu! je suis / elle est vivandière,
Nommée à l'unanimité!

MARIE, avec énergie.

Oui, je le crois, à la bataille,
S'il le fallait, je marcherais!

SULPICE.

Elle marcherait!

MARIE, de même.

Oui, je braverais la mitraille,
Et comme vous, je me battrais!

SULPICE.

Elle se battrait!

MARIE.

On dit que l'on tient de son père,
Je tiens du mien!

SULPICE, avec joie.

Elle tient du sien!

MARIE.

Comme à lui la gloire m'est chère
Je ne crains rien!

SULPICE.

Elle ne craint rien!

MARIE.

En avant! en avant!
C'est le cri du régiment!

TOUS LES DEUX.

En avant! en avant!
C'est le cri du régiment!

ENSEMBLE.

MARIE.

Au bruit de la guerre,
J'ai reçu le jour!
A tout, je préfère,
Le son du tambour, *etc.*

SULPICE.

Au bruit de la guerre,
Elle a reçu le jour!
Et son cœur préfère,
Le son du tambour, *etc.*

MARIE.

Eh bien! à la bonne heure, mon ancien... te voilà plus gai qu'hier!...

SULPICE.

Comment, plus gai?... Mais je le suis toujours!...

MARIE.

Oh! toujours!... j'ai bien vu qu'hier on essuyait une larme... on passait sa main sur ces vieilles moustaches... ce qui est signe d'orage... Il y avait là du chagrin...

SULPICE.

Un peu, c'est vrai!... j'avais le cœur serré comme le soir d'une bataille, quand on compte les amis qu'on a perdus... Je me rappelais, qu'il y a douze ans, à pareil jour, je traversais ces mêmes montagnes avec de braves camarades qui n'y sont plus... De ce temps-là, vois-tu, Marie, il ne reste plus que moi... (Lui tendant la main.) Et toi!...

MARIE.

Comme ça, nous sommes les deux plus vieux grenadiers du régiment !...

SULPICE.

Je m'y vois encore... Les Autrichiens fuyaient devant nous... la route était couverte de caissons brisés.... de paysans qui demandaient grâce !... tout à coup, dans la foule, sous les pieds des chevaux, nous apercevons un enfant abandonné qui semblait nous sourire et nous tendre ses petites mains...

MARIE.

C'était moi !...

SULPICE.

« Mes amis, » nous cria un vieil officier qui était à notre tête... Il est resté à Eylau celui-là !... « Mes amis, c'est le ciel qui nous donne cet enfant... il sera le nôtre... » et il t'élevait dans ses bras... nous agitions nos schakos au bout de nos fusils, en répétant : « Oui ! oui !... notre enfant... » et le régiment t'adopta... et tu fus baptisée sur le champ de bataille... où nous t'avions trouvée.. et voilà comme tu es devenue la fille du vingt-unième.

MARIE.

La fille du régiment...

SULPICE.

Élevée avec nos économies... une retenue sur la paie de chaque mois... aussi, l'éducation est soignée, quoique tu sois un peu gâtée, et que tu nous mènes comme le tambour... n'importe ! obéissance passive... ça se transmet de grenadier en grenadier... les soldats s'en vont, mais le régiment reste... et les conscrits qui nous arrivent te disent, en défilant devant toi, la main au bonnet : Bonjour, ma fille !...

MARIE, *faisant le même geste.*

Et je leur réponds : Bonjour, mon père !...

SULPICE.

Au fait, tu n'en as pas d'autre !... il n'y a pas eu moyen de découvrir ton pays, ta famille, malgré la lettre amphigourique

que nous avions trouvée auprès de toi, et qui a passé dans mon sac, à poste fixe...

MARIE.

Mon bon Sulpice !...

SULPICE.

Aussi, nous remplirons à ton égard, tous les devoirs de la paternité... Et quand ton cœur aura pris sa feuille de route... ton père s'assemblera en masse, et s'occupera de ton établissement.

MARIE.

Oh ! ça ne presse pas !...

SULPICE.

Comme tu me dis ça !... Est-ce que par hasard, les camarades auraient raison ?...

MARIE, troublée.

Les camarades...

SULPICE, l'examinant.

Ils racontent que, depuis quelque temps, tu sors seule de la cantine, que tu sembles les éviter... et qu'au dernier campement, ils ont vu quelqu'un te quitter brusquement, comme ils arrivaient... Mais, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?...

MARIE.

Si fait !... et je ne veux rien te cacher...

SULPICE.

V'là que j'ai le frisson !...

MARIE.

Que veux-tu ?... on n'est pas maître des rencontres... Figure-toi, qu'un matin, je m'étais écartée du camp... je courais de rocher en rocher, pour me faire un bouquet... Voilà que j'aperçois une fleur... oh ! la jolie fleur !... je l'ai gardée, elle est là !... toujours là... Tout à coup, mon pied glisse... je pousse un cri, et je tombe !...

SULPICE.

Ah ! mon Dieu !..

MARIE.

Dans les bras d'un jeune homme qui se trouvait là...

SULPICE.

Dans les bras d'un jeune homme !...

MARIE.

Mais, écoute donc !

SULPICE.

Une jeune fille ne doit tomber que dans les bras de son père.

MARIE.

Dame ! je ne pouvais pas rester en l'air, en attendant le régiment.

SULPICE.

C'est juste !... Et ce jeune homme était?...

MARIE.

Très-gentil.

SULPICE.

J'en étais sûr... c'est toujours comme ça dans les rencontres... Mais, son grade, son état, son pays?...

MARIE.

Tyrolien... partisan, à ce qu'il m'a dit depuis.

SULPICE.

Tu l'as donc revu ?

MARIE.

Est-ce que je pouvais faire autrement! Dès que je sortais du camp pour aller aux provisions, je le trouvais sur mes pas; le matin, le soir, il était là... me suivant, me guettant... et toujours si respectueux, le pauvre garçon... à peine s'il osait me regarder en parlant !

SULPICE, s'oubliant.

En v'là un imbécile !... (Se reprenant.) Non, non... du tout, au contraire... C'est très-bien... c'est-à-dire, c'est très-mal à toi de fréquenter un ennemi... un de ces maudits tirailleurs, qui, j'en suis sûr, s'embusquent dans leurs buissons, et nous tirent au gîte comme des lapins !

MARIE.

Oh ! quant à lui, je répondrais bien qu'il en est incapable... il a l'air si bon, si honnête, si doux !

SULPICE.

Peste ! notre fille, comme tu le défends !... Tu m'as joliment l'air de passer à l'ennemi avec armes et bagages.

MARIE, tristement.

Ne crains rien... c'est fini... nous nous sommes quittés, il y a deux jours. Quand le régiment s'est remis en marche, il m'a fait ses adieux... (Très-émue.) Et nous ne nous verrons plus !..

SULPICE.

Eh bien! tant mieux, morbleu ! Est-ce que tu es faite pour être aimée d'un étranger, d'un ennemi ?... une fille comme toi peut prétendre aux plus hauts partis. Quand on a l'honneur de posséder un père comme le tien... un père composé de quinze cents héros... d'ailleurs, tu ne dois épouser que l'un de nous... un brave du vingt-unième, c'est promis.

MARIE.

Oui, oui, c'est juré. Tu as raison... je m'y suis engagée... c'est bien le moins... pour reconnaître vos soins, votre affection... Et puis, est-ce que je pourrais vous quitter ! Allons, n'y pensons plus... Mais, c'est égal... c'est dommage... il était gentil, notre ennemi.

SULPICE.

Qu'est-ce que j'entends-là ?

MARIE.

Ce sont les autres qui viennent nous chercher... Je cours enlever ma cantine. (A Sulpice.) Adieu, mon père !...

SULPICE.

Adieu, ma fille !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SOLDATS, TONIO.

CHOEUR, poussant Tonio.

Allons, allons, marche à l'instant !...
Tu rôdais près de notre camp !

MARIE, redescendant la scène, en apercevant Tonio.

Qu'ai-je vu, grand Dieu ! le voici !

CHOEUR.

Qu'on l'entraîne !

MARIE.

Arrêtez !...

(A Sulpice.)

C'est lui !

SULPICE, à Marie.

Eh ! quoi, c'est l'étranger qui t'aime !...

TONIO, à part, regardant Marie.

Ah ! pour mon cœur, quel trouble extrême !

MARIE, bas à Tonio.

Qui vous amène parmi nous?...

TONIO, bas, avec passion.

Puis-je y chercher d'autres que vous !...

CHOEUR, l'entourant.

C'est un traître,
Qui, peut-être,
Vient connaître
Nos secrets...
Qu'il périsse !...
La justice
Est propice
Aux Français !

MARIE, se précipitant au milieu d'eux.

Un instant, mes amis, un instant, je vous prie...

CHOEUR.

Non, non... pas de quartier... pour les traîtres, la mort !

MARIE, avec énergie.

Quoi ! la mort à celui qui m'a sauvé la vie !...

CHOEUR.

Que dit-elle ?... est-il vrai ?... Ce mot change son sort.

CHANT.

MARIE.

Un soir, au fond d'un précipice,
J'allais tomber, sans son secours :
Il m'a sauvée en exposant ses jours.
Voulez-vous encor qu'il périsse?...

LE CAPORAL.

Non, vraiment, s'il en est ainsi,
Le camarade est notre ami !...

TONIO, tendant la main aux soldats.

(A part.)

Je le veux bien !... Car, de cette manière,
Je puis me rapprocher de celle qui m'est chère.

SULPICE.

Allons, allons... pour fêter le sauveur
De notre enfant, de notre fille !...
Buvons, trinquons, à son libérateur!
Un tour de rhum : c'est fête de famille.
(A Marie, pendant que les soldats s'apprêtent à boire.)

ENSEMBLE.

SULPICE.

Pauvre enfant, quelle ivresse
S'empare de son cœur!
Cette folle tendresse
Doit faire son malheur!

TONIO et MARIE.

Quel instant plein d'ivresse !
Ah ! je sens, à mon cœur,
Que sa seule tendresse
Peut faire mon bonheur !

SULPICE, à Tonio.

Allons ! trinquons à la Bavière,
Qui va devenir ton pays !

TONIO, avec force.

Jamais ! jamais !... plutôt briser mon verre !...

CHOEUR.

Que dit-il?...

TONIO.

A la France! à mes nouveaux amis!

CHOEUR.

A la France! à la France! à tes nouveaux amis!

SULPICE, à Marie.

Pour que la fête
Soit complète,
Tu vas nous dire, mon enfant,
Notre ronde du régiment!

CHOEUR, entourant Marie.

Écoutons, écoutons le chant du régiment!

RONDE.

MARIE.

PREMIER COUPLET.

Chacun le sait, chacun le dit,
Le régiment par excellence,
Le seul à qui l'on fait crédit
Dans tous les cabarets de France...
Le régiment, en tout pays,
L'effroi des amants, des maris...
Mais de la beauté, bien suprême!
Il est là, morbleu!
Le voilà, corbleu!
Le beau vingt et unième!

CHOEUR, répétant.

Le régiment, en tout pays,
L'effroi des amants, des maris...
Etc... etc...

TONIO.

Vive le vingt et unième!

MARIE.

DEUXIÈME COUPLET.

Il a gagné tant de combats,
Que notre empereur, on le pense,

Fera chacun de ses soldats,
A la paix, maréchal de France !
Car, c'est connu... le régiment
Le plus vainqueur, le plus charmant,
Qu'un sexe craint et que l'autre aime,
Il est là, morbleu !
Le voilà, corbleu !
Le beau vingt et unième !

CHOEUR, répétant.

Oui, c'est connu, le régiment
Le plus vainqueur, le plus charmant,
Etc... etc...

(On entend le tambour.)

SULPICE, aux soldats.

C'est l'instant de l'appel !... en avant !
Et ne plaisantons pas avec le règlement.

MARIE et TONIO, avec joie.

Ils s'en vont !

SULPICE, à Tonio.

Toi, garçon... hors d'ici !...

MARIE, vivement.

Il est mon prisonnier, et je réponds de lui !

SULPICE, entre eux.

Moi, je n'en réponds pas... Allons, suis-les, l'ami !

(Deux soldats font sortir Tonio par le fond.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dès que l'appel sonne,
On doit obéir.
Le tambour résonne,
Vite, il faut courir ;
Mais, en temps de guerre,
Narguons le chagrin...
Nous ne sommes guère
Sûrs du lendemain !

(Sulpice, le Caporal et les Soldats, sortent avec Tonio.)

SCÈNE V.

MARIE, puis TONIO.

MARIE, seule.

Ils l'ont emmené... Moi, qui aurais tant voulu causer avec lui... Pauvre garçon !... s'exposer ainsi pour me voir... Qu'est-ce que j'entends là ?... (Apercevant Tonio, qui descend la montagne.) C'est lui !.. ah ! mon Dieu ! comme il court !...

TONIO, accourant.

Me v'là, Mam'zelle... me v'là !...

MARIE.

Comment, c'est vous ?... Moi, qui croyais...

TONIO.

Que je les suivrais !... J'en ai eu l'air... mais, au détour du bois, à deux pas d'ici, j'ai disparu avant qu'ils aient tourné la tête. Nous sommes agiles, voyez-vous, Mam'zelle, dans ce pays-ci... d'autant plus, que je n'ai pas risqué de me faire tuer par vos Français, pour venir faire la conversation avec eux... Ils ne sont déjà pas si aimables... le vieux surtout, qui vous a une figure que je ne peux pas souffrir...

MARIE.

C'est mon père !...

TONIO.

Le vieux ?... Alors je me trompais... c'est le petit qui était là...

MARIE, souriant.

C'est encore mon père !

TONIO, stupéfait.

Ah bah !... Alors, c'est les autres...

MARIE.

C'est toujours mon père...

TONIO.

Ah çà ! vous en avez donc un régiment ?...

MARIE.

Juste ! le régiment... mon père adoptif... je leur dois un état, une éducation soignée... Il n'y a pas de fille plus heureuse que moi !...

TONIO.

Vrai !... Oh ! alors, Mam'zelle, ce sont de braves gens... et je vais les aimer à votre intention... Mais c'est égal... sans vous, tout à l'heure...

MARIE.

Mais aussi, pourquoi veniez-vous ainsi près de notre camp... puisque nous nous étions dit adieu... puisque nous ne devions plus nous revoir...

TONIO.

Hélas ! Mam'zelle... je le croyais... je le voulais même... car, enfin, vous êtes Française, je suis Tyrolien... Mais hier, quand j'ai entendu votre régiment se remettre en marche... quand j'ai pensé que vous quittiez le pays... peut-être pour toujours... je n'y ai pas tenu... je me suis sauvé... j'ai couru sur vos traces... et me voilà !...

MARIE.

Mais enfin, monsieur Tonio... qu'est-que vous me voulez ?... qu'est-ce que vous venez faire ici ?...

TONIO.

Je viens vous dire que je vous aime... que je n'aimerai jamais que vous... et que je mourrai plutôt que de vous oublier ou de vous perdre...

DUO.

MARIE, à Tonio.

Quoi ! vous m'aimez ?...

TONIO.

Si je vous aime !...
Écoutez !... écoutez !... et jugez vous-même.

MARIE, souriant.

Voyons, écoutons !
Écoutons, et jugeons !...

TONIO.

Depuis l'instant où, dans mes bras,
Je vous reçus toute tremblante,
Votre image douce et charmante,
Nuit et jour, s'attache à mes pas....

MARIE.

Mais, Monsieur, c'est de la mémoire,
De la mémoire... et voilà tout...

TONIO.

Attendez... attendez... vous n'êtes pas au bout!
A mes aveux vous allez croire...

MARIE.

Voyons, écoutons !
Écoutons, et jugeons!

TONIO.

Le beau pays de mon enfance,
Les amis que je chérissais...
Ah! pour vous, je le sens d'avance,
Sans peine je les quitterais!...

MARIE.

Mais une telle indifférence
Est très-coupable assurément!

TONIO, avec feu.

Et puis enfin, de votre absence,
Ne pouvant vaincre le tourment,
J'ai bravé, jusque dans ce camp,
Le coup d'une balle ennemie...

MARIE.

Ah! je le sais... et c'est affreux...
Quand on aime les gens, pour eux
L'on conserve son existence...

ENSEMBLE.

TONIO, à part.

A cet aveu si tendre,
Non, son cœur, en ce jour,
Ne peut pas se défendre,
Car c'est là de l'amour!

MARIE, à part.

De cet aveu si tendre,
Non, mon cœur, en ce jour,
Ne sait pas se défendre,
Car c'est là de l'amour.

TONIO, à Marie.

Vous voyez bien que je vous aime!
Mais j'aime seul...

MARIE.

Jugez vous-même!

TONIO.

Voyons, écoutons!
Écoutons, et jugeons!

MARIE.

Longtemps coquette, heureuse et vive,
Je riais d'un adorateur...
Maintenant, mon âme pensive
Sent qu'il est un autre bonheur!

TONIO, avec joie.

Très-bien! très-bien!

MARIE.

J'aimais la guerre,
Je détestais nos ennemis...
Mais, à présent, je suis sincère,
(Le regardant.)
Pour l'un d'eux, hélas! je frémis!

TONIO.

De mieux en mieux!

MARIE.

Et du jour plein d'alarmes,
Où, ranimant mes sens, au parfum d'une fleur,
Je la sentis humide de vos larmes...

TONIO.

Eh bien?...

MARIE, baissant les yeux.

La douce fleur, trésor rempli de charmes,
Depuis ce jour, n'a pas quitté mon cœur!

ENSEMBLE.

TONIO.

De cet aveu si tendre,
Non, son cœur, en ce jour, *etc.*

MARIE.

De cet aveu si tendre,
Non, son cœur, en ce jour, *etc.*

TONIO.

Oui, je t'aime, Marie...
Je t'aime, et pour toujours!...
Plutôt perdre la vie
Que perdre nos amours!

ENSEMBLE.

MARIE.

Sur le cœur de Marie,
Tonio, compte toujours!...
Plutôt perdre la vie
Que perdre nos amours!

TONIO.

Oui, je t'aime, Marie,
Je t'aime, et pour toujours!...
Plutôt perdre la vie
Que perdre nos amours!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SULPICE.

SULPICE, les surprenant au moment où Tonio embrasse Marie.

Ah! mille z'yeux!... qu'est-ce que je vois là!... encore le Tyrolien!...

MARIE.

Sulpice!...

TONIO.

Ne faites pas attention, Mam'zelle... puisque je vous aime... puisque vous m'aimez!...

SULPICE, prenant Tonio par le bras.

C'est ça... ne vous dérangez pas... on a le temps!...

MARIE.

Eh bien! quand tu gronderas... ce pauvre garçon ne faisait rien de mal, au contraire...

SULPICE, entre eux.

Excusez... un baiser?...

MARIE, naïvement.

Rien qu'un!...

SULPICE.

Que ça?...

TONIO, s'avançant.

Alors, je vas en prendre un autre!...

SULPICE, l'arrêtant.

Demi-tour à droite, conscrit!...

TONIO.

Mais, monsieur le soldat, puisque je l'aime...

SULPICE.

Et qu'est-ce qui te l'a permis?...

TONIO.

Mais, c'est elle!...

SULPICE.

Elle! ça ne se peut pas, morbleu!... Marie ne peut permettre de l'aimer qu'à un des nôtres... à un brave du vingt-unième, c'est convenu... elle me l'a juré encore tout à l'heure à moi-même, en personne... il n'y a pas à en revenir!...

TONIO.

Comment, Mam'zelle... il serait vrai?...

MARIE.

Oui, Tonio... j'ai promis de n'épouser qu'un des nôtres, si je me mariais jamais... mais rassurez-vous... je ne me marierai pas... j'y suis décidée... je resterai libre... et comme ça, personne n'aura rien à me reprocher... ni le droit de me rendre malheureuse!...

TONIO.

Du tout, Mam'zelle... vous vous marierez... et avec moi, encore!...

SULPICE.

Suffit!... assez causé!

TONIO, courant à elle.

Oh! vous ne me ferez pas peur, vous! Laissez donc, Mam'-zelle... il a beau dire, si vous m'aimez, il n'est pas votre père à lui tout seul... et si les autres me donnent leur consentement... il sera bien obligé d'en passer par là... Adieu! je ne vous dis que ça!... (Il sort.)

SCÈNE VII.

SULPICE, MARIE.

SULPICE.

En v'là, un audacieux!... me braver en face... moi, Sulpice Pingot, dit le Grognard... que Sa Majesté l'Empereur et roi a décoré du grade éminent de sergent, sur le champ de bataille...

MARIE.

En tout cas, ça n'est pas pour ton amabilité...

SULPICE.

On ne donne pas de chevrons pour ça!... mais quant à ce maudit Tyrolien, qui veut t'enlever à ton régiment, à tes amis... s'il rôde encore par ici... arrêté comme partisan, et fusillé incontinent!...

MARIE.

Quelle horreur!... c'est affreux, ce que tu me dis là... c'est d'un mauvais cœur... d'un méchant soldat...

SULPICE.

Un méchant soldat...

MARIE.

Oui, morbleu!... d'un envieux... d'un tyran... et si le régiment pense comme toi... eh bien! je te quitterai, je vous quitterai tous... et sans regret encore... car enfin, je suis libre, moi!...

SULPICE.

Ça n'est pas vrai !...

MARIE.

Je suis ma maîtresse !...

SULPICE.

C'est ce que nous verrons !

MARIE.

Eh bien ! tu le verras ! je m'en irai... je changerai de régiment... Il n'en manque pas dans l'armée, Dieu merci ! Et je suis sûre que, du moins, j'y trouverai des camarades plus aimables, et surtout plus généreux que toi !... (Elle sort vivement.)

SULPICE, la rappelant.

Marie ! Marie !... (Avec colère.) Donnez donc de l'éducation à vos enfants !.. Mille z'yeux ! une fille que nous avons élevée, qui nous appartient !... elle nous quitterait, l'ingrate !... Ah bien, oui ! si elle croit qu'on change de père comme ça !...

SCÈNE VIII.

SULPICE, LA MARQUISE, HORTENSIUS.

HORTENSIUS, montrant Sulpice à la Marquise.

Voilà l'officier français en question... N'ayez pas peur... Il est fort laid, mais très-aimable !...

LA MARQUISE, tremblant.

Vous en êtes sûr, Hortensius... Rien que l'habit me fait mal aux nerfs !...

SULPICE, à lui-même.

C'est pourtant ce blanc-bec-là qui lui tourne la tête, qui lui fait manquer de respect aux anciens... Mais, au fait, c'est un insurgé ; je le fais arrêter, je l'envoie à Inspruck, et dans les vingt-quatre heures, fusillé !...

LA MARQUISE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !...

HORTENSIUS, de même, à la Marquise.

Il a dit : Fusillé !... (Présentant la Marquise à Sulpice.) C'est madame la marquise qui demande à vous parler.

SULPICE.

Ah ! c'est madame.... (A part.) Ils ont de drôles de têtes dans ce pays-ci !

LA MARQUISE.

Oui, monsieur le capitaine !...

SULPICE.

Merci ! (A part.) Ils me font monter en grade diablement vite, ces gens-là !

HORTENSIUS.

Voici ce que c'est, madame la...

SULPICE, prenant le milieu.

Silence dans les rangs !... Madame se faisait l'honneur de me dire...

LA MARQUISE.

Monsieur le capitaine...

SULPICE, à part.

Elle y tient ! (Haut.) Allez toujours... il n'y a pas de mal, au contraire !...

LA MARQUISE.

J'allais partir pour continuer ma route...

HORTENSIUS.

Madame la marquise ne faisait que passer...

SULPICE.

Silence dans les rangs !

LA MARQUISE.

Renonçant à mon voyage, je voulais retourner dans mon château, où l'on est soumis à la Bavière et à la France... mais nos montagnes sont remplies de soldats... et j'ai peur !

SULPICE.

Vous êtes bien bonne, madame la marquise !

HORTENSIUS.

Vous êtes tous des braves ! on ne craint rien de vous... Mais quelquefois !

SULPICE.

Silence dans les... (A part.) Il est très-bavard, le vieux.

HORTENSIUS, à part.

Diable d'homme ! pas moyen de placer un mot !...

LA MARQUISE.

J'ai donc pensé que, les Français étant aussi galants que braves, vous ne refuseriez pas de me faire protéger, par quelques-uns de vos soldats, jusqu'à mon château.

SULPICE.

A combien d'ici ?

LA MARQUISE.

Une petite lieue, tout au plus... De cette montagne, on peut apercevoir les tours de Berkenfield.

SULPICE, étonné.

De Ber...

HORTENSIUS.

Kenfield !...

SULPICE, surpris.

Permettez, madame la marquise... votre château, vous le nommez ?

LA MARQUISE.

Eh ! mais, du même nom que moi !

SULPICE, avec éclat.

Vous ! sacrebleu ! il se pourrait !... Ah ! pardon, c'est que ce nom-là... Il y a des choses qui coupent la respiration... Ber...

HORTENSIUS.

Berkenfield ! C'est un beau nom !

SULPICE.

Eh ! que le diable l'emporte !... Je n'ai jamais pu le prononcer de ma vie... Mais je l'ai bien retenu... C'est donc un nom, un château. Voilà ce qu'on ne pouvait pas deviner... D'ailleurs, comment supposer !...

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

SULPICE, à lui-même.

Et puis, quel rapport entre ce nom-là et celui de Robert!

LA MARQUISE.

Plaît-il? le capitaine Robert?...

SULPICE.

Capitaine, c'est possible! un Français!... Vous l'avez connu?

LA MARQUISE, vivement.

Beaucoup, Monsieur!... (Se reprenant.) C'est-à-dire, non pas moi... mais une personne de ma famille!...

SULPICE.

Une cousine... une tante... une sœur?

LA MARQUISE, vivement.

Ma sœur... oui, Monsieur... c'était ma sœur!

SULPICE.

Et cette sœur, elle existe encore?...

LA MARQUISE.

Elle n'existe plus! Mais de son mariage avec ce Français, il naquit un enfant...

SULPICE, vivement.

Une fille!...

LA MARQUISE.

Comment savez-vous?... En effet, une pauvre enfant que le capitaine m'adressait avant de mourir... Il y a de cela douze ans... mais le vieux serviteur à qui elle fut confiée, surpris dans la panique de Méran, y perdit la vie... Et la seule héritière de ma fortune et de mon nom...

SULPICE.

Votre nièce?

HORTENSIUS.

Qui serait baronne aujourd'hui...

LA MARQUISE.

Perdue, abandonnée, écrasée dans la foule... morte, la pauvre enfant !

SULPICE.

Sauvée !... sauvée, madame de Krikenfield ! sauvée ! grâce à nous !...

LA MARQUISE.

Il se pourrait !... Ah ! mon Dieu ! Monsieur, soutenez-moi !

SULPICE.

Mille tonnerres !... c'est que j'ai de la peine à me soutenir moi-même.

HORTENSIUS, passant à la Marquise.

Et vous êtes sûr ?...

SULPICE.

Sauvée, vous dis-je ! par de braves gens, qui n'ont pas demandé si elle était Française ou ennemie... qui l'ont élevée, nourrie, soignée, la pauvre petite !...

LA MARQUISE.

Vous la connaissez donc ?

SULPICE.

Si je la connais !...

HORTENSIUS.

Elle est loin d'ici ?

SULPICE.

A deux pas !...

LA MARQUISE.

Ah ! Monsieur ! rendez-moi ma nièce, mon enfant... Conduisez-moi près d'elle... Car vous avez la preuve, n'est-ce pas ?

SULPICE.

La preuve ! (Allant ouvrir son sac.) Elle est là, dans mon sac... Une lettre que je n'ai jamais pu lire... Mais les autres, les savants prétendent qu'avec ça, l'on ne doutera pas de ce qu'est notre Marie...

LA MARQUISE, le suivant.

Marie !... Il l'appelle Marie !... Mais encore un mot, Monsieur... Cette enfant est-elle digne de moi... de son nom... du nom de Berkenfield ?...

SULPICE, cherchant toujours.

De Berkel... Je crois bien !...

LA MARQUISE.

Elle a été élevée...

SULPICE.

Parfaitement; je m'en flatte !

HORTENSIUS.

Dans des principes...

SULPICE.

Solides. Des vertus... et un ton excellent !

MARIE, paraissant au fond.

Ah ! corbleu ! ont-ils soif, ces gaillards-là !

SCENE IX.

Les Mêmes, MARIE.

SULPICE, à part.

La voilà !

HORTENSIUS, qui a entendu Marie.

Comme ça jure, ces femmes-là !

MARIE, s'approchant de Sulpice, qui lui tourne le dos.

Il me boude ! mais, au fait, c'est un ancien, c'est à moi de faire les avances... (Lui tendant la main.) Sulpice... mon ami...

SULPICE, froidement.

Plaît-il ?...

MARIE.

Allons, faisons la paix ! Tu sais si je vous aime tous, et si Marie voudrait jamais vous quitter...

LA MARQUISE.

Marie, dit-elle... Marie... ce serait...

HORTENSIUS, à part.

Cette fille-là, une baronne !...

LA MARQUISE, bas à Sulpice.

La lettre, Monsieur... la lettre !

SULPICE.

La voilà. (La Marquise la lit des yeux.)

MARIE, à Sulpice.

Eh bien! tu m'en veux encore... tu détournes les yeux...

SULPICE.

Non, mon enfant... non, je ne t'en veux pas... Mais tu seras toujours une bonne fille... tu ne nous oublieras pas...

MARIE.

Vous oublier! moi, mes seuls amis! ma seule famille!...

SULPICE.

Ta famille... tu en as une autre, Marie... une grande, bien noble, bien riche...

MARIE.

Comment, j'aurais encore des parents... des vrais parents?... Ah! ne te fâche pas, mais cette idée-là, vois-tu... c'est malgré soi... ça fait plaisir!...

LA MARQUISE, à Sulpice.

J'ai tout lu, Monsieur... Cette lettre est bien du capitaine Robert.

MARIE.

Qu'est-ce que dit donc cette dame?

SULPICE.

Elle dit... elle dit, mon enfant... que tu es sa nièce, et que voilà ta tante!...

(Il la pousse dans les bras de la Marquise.)

MARIE, avec explosion.

Ma tante! vous êtes ma tante!... Ah! sacrebleu! j'en suis bien aise!...

LA MARQUISE.

Ah! mon Dieu! elle jure...

HORTENSIUS, à part.

O ciel! quelle éducation!...

SULPICE.

Oui, madame la marquise... Marie, notre enfant, que nous

avons adoptée au milieu de la bagarre... Le moyen de retrouver sa famille, avec ça... En attendant, elle était orpheline, abandonnée... Il lui fallait un protecteur, un père... et nous étions là!...

LA MARQUISE.

C'est bien! vous êtes de braves gens, vous et vos camarades... Je ne l'oublierai pas.

MARIE.

Je vas vous présenter mon père... le régiment tout entier... (Montrant Sulpice.) En voilà déjà un échantillon... hein?... il est gentil... (Tirant ses moustaches.) Un peu grognard, pourtant!...

LA MARQUISE.

Certainement... ils auront des marques de ma reconnaissance..... plus tard... (Bas à Hortensius.) Il faut l'enlever à ces gens-là!...

HORTENSIUS, bas à la marquise.

Le plus vite possible!...

LA MARQUISE.

Hortensius, demandez des chevaux à l'instant... il me tarde d'emmener ma nièce dans le château de ses ancêtres...

MARIE.

Comment! au château!... et mes camarades... et ma cantine?...

LA MARQUISE.

Il ne s'agit plus de cela, mon enfant... il faut que vous repreniez désormais le titre et le rang qui vous conviennent... et vous allez me suivre à l'instant...

HORTENSIUS.

Sans doute!...

MARIE.

Vous suivre!... les abandonner... mes amis... mes bienfaiteurs!...

LA MARQUISE.

Je le désire... et au besoin, je le veux!...

MARIE.

Et de quel droit, donc, Madame?...

LA MARQUISE, avec émotion.

De celui que votre malheureux père m'a donné sur vous, en mourant !...

MARIE.

Mon père !...

LA MARQUISE.

Lisez ce qu'il m'écrivait... et songez-y, Marie, un pareil vœu doit être sacré... (Elle lui donne la lettre.)

MARIE, lisant.

« Madame, demain on se bat... demain, peut-être, je ne se-
« rai plus... je remets entre vos mains ma fille, qui n'a que
« vous au monde pour soutien... puisse-t-elle vous payer, en
« vous obéissant comme la plus tendre fille, de toutes les
« bontés que vous avez eues pour moi... puisse-t-elle un jour
« être digne de sa famille... et vous faire oublier les torts de
« son père qui la bénit... ROBERT ! » (Attendrie, à la Marquise.) Ah ! Madame...

SULPICE, ému, à Marie.

Allons ! du courage... il le faut !

MARIE.

Eh bien ! oui... je partirai... mais vous viendrez tous avec moi... tous !...

HORTENSIUS.

Miséricorde !... un régiment !...

LA MARQUISE.

Oui, plus tard, nous verrons... venez, ma nièce...

MARIE.

Oh ! non... je ne m'éloigne pas ainsi... je veux les revoir... leur faire mes adieux... mais en ce moment... je n'en aurais ni le courage... ni la force !... (Sulpice va au fond parler à un tambour qui paraît.)

LA MARQUISE.

Venez, mon enfant... venez... là, un instant, dans cette chaumière...

SULPICE.

En attendant le retour des camarades... et tandis que le vieux ira commander les chevaux de madame...

LA MARQUISE.

Hâtez-vous, Hortensius !...

SULPICE.

Hâte-toi, Hortensius !...

HORTENSIUS, à part.

Eh bien ! à la bonne heure... il ne m'appelle plus sergent !...
(Marie et Sulpice rentrent dans la chaumière, Hortensius sort du côté opposé.)

SCÈNE X.

LES SOLDATS, accourant de tous côtés, au bruit du tambour dont on entend un roulement prolongé.

FINALE.

CHOEUR.

Rantanplan ! rantanplan !
Quand le son charmant
Du tambour bruyant
Nous appelle au régiment,
Chaque cœur, à l'instant,
D'un doux battement,
A ce roulement
Fait un accompagnement,
Rantanplan ! rautanplan !
Plan !
Vive la guerre et ses alarmes !
Et la victoire et les combats !
Vive la mort, quand sous les armes
On la trouve en braves soldats !

CHOEUR.

Rantanplan ! rantanplan !
Quand le son charmant, *etc.*

LE CAPORAL, regardant au fond.

Qui nous arrive là!... eh! c'est le jeune paysan de ce matin... une nouvelle recrue... et un nouveau soldat!

SCENE XI.

LES MÊMES, TONIO, avec la cocarde française à son bonnet.

CAVATINE.

TONIO.

Ah! mes amis, quel jour de fête!
Je vais marcher sous vos drapeaux.
L'amour qui m'a tourné la tête,
Désormais me rend un héros.
Oui, celle pour qui je soupire,
A mes vœux a daigné sourire,
Et ce doux espoir de bonheur
Trouble ma raison et mon cœur!

CHOEUR, montrant Tonio.

Le camarade est amoureux!

TONIO.

Et c'est en vous seuls que j'espère.

CHOEUR.

Quoi! c'est notre enfant que tu veux!

TONIO.

Donnez-la-moi, Messieurs son père.

CHOEUR.

Non pas... elle est promise à notre régiment!

TONIO.

Mais j'en suis, puisqu'en cet instant
Je viens de m'engager, pour cela seulement!

CHOEUR.

Tant pis pour toi!

TONIO.

Mais votre fille m'aime!

CHOEUR.

Se pourrait-il !... quoi ! notre enfant !

TONIO, avec passion.

Elle m'aime, vous dis-je... ici, j'en fais serment !

(Les soldats se consultent entre eux.)

CHOEUR.

Que dire et que faire ?
Puisqu'il a su plaire,
Faut-il en bon père
Ici consentir ?
Mais pourtant j'enrage,
Car c'est grand dommage
De l'unir avec
Un pareil blanc-bec !

TONIO.

Eh bien ?

CHOEUR.

Si tu dis vrai, son père en ce moment,
(Avec solennité.)
Te promet son consentement...

TONIO, avec transport.

Pour mon âme
Quel destin !
J'ai sa flamme !
J'ai sa main !
Jour prospère !
Me voici
Militaire
Et mari !

ENSEMBLE.

CHOEUR.	TONIO.
Puisqu'il a su plaire, Il faut en bon père Ici consentir ! *etc.*	Pour mon âme Quel destin ! J'ai sa flamme! *etc.*

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SULPICE et MARIE, sortant de la chaumière.

TONIO, à Sulpice.

Elle est à moi !... son père me la donne !

SULPICE, avec humeur.

Elle ne peut être à personne !
Qu'à sa tante, qui va l'emmener de ces lieux !

CHOEUR.

Emmener notre enfant ! que dit-il donc, grands dieux !

TONIO.

L'emmener loin de moi !... mais c'est un rêve affreux!

MARIE, se rapprochant des soldats.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Il faut partir !
Il faut, mes bons compagnons d'armes,
Désormais loin de vous m'enfuir !
Mais, par pitié, cachez-moi bien vos larmes ;
Vos regrets, pour mon cœur, hélas ! ont trop de charmes !
Il faut partir !

DEUXIÈME COUPLET.

Il faut partir !
Adieu! vous que, dès mon enfance,
Sans peine, j'appris à chérir,
Vous dont j'ai partagé les plaisirs, la souffrance,
Au lieu d'un vrai bonheur, on m'offre l'opulence,
Il faut partir !

TONIO, à Marie.

Eh bien ! si vous partez, je vous suis...

SULPICE.

Non vraiment !
N'es-tu pas engagé !...

MARIE.

Tonio !

TONIO.

Chère Marie !

MARIE.

Ce coup manquait à mon tourment...
Le perdre !... quand à lui je pouvais être unie !

CHOEUR.

O douleur ! ô surprise !
Elle quitte ces lieux !...
Au diable la marquise
Qui l'enlève à nos vœux !
Aux combats, à la guerre,
Près de nous, cette enfant
Est l'ange tutélaire
De notre régiment !

TONIO et MARIE, à part.

Plus d'avenir ! plus d'espérance !
Mon bonheur n'a duré qu'un jour !
Que faire, hélas ! de l'existence,
Quand on perd son unique amour !

SCENE XIII.

LES MÊMES[1], LA MARQUISE, sortant de la chaumière.

LA MARQUISE, à Marie.

Suis-moi ! suis-moi... quittons ces lieux !

MARIE, aux soldats.

Mes chers amis, recevez mes adieux !
Ta main, Pierre ! Jacques, la tienne !
Et toi, mon vieux Thomas !
Et toi, mon brave Étienne
Qui, tout enfant, me portais dans tes bras...
Embrasse-moi, Sulpice !...

LA MARQUISE, avec indignation.

Ah ! quelle horreur, ma nièce !

MARIE.

Ils ont pris soin de ma jeunesse...
De ces braves je suis l'enfant!

CHOEUR.

C'est la fille du régiment!

SULPICE, aux soldats.

Allons, enfants, assez de larmes!
Pour votre fille, portez armes!
Et puis, en route, à la grâce de Dieu!

MARIE, entraînée par la Marquise.

Adieu! adieu! adieu! adieu!

CHOEUR.

Adieu! adieu!

TONIO.

Adieu, chère Marie!... adieu!

(Les tambours battent aux champs. — Les soldats présentent les armes à Marie, commandés par Sulpice qui s'essuie les yeux. — Marie, au fond du théâtre, leur fait un signe d'adieu, en pleurant, tandis que Tonio, sur le devant de la scène, rejette sa cocarde et la foule aux pieds avec desespoir. — Tableau.)

ACTE SECOND.

Un salon ouvrant, par trois portes au fond, sur une vaste galerie donnant sur le parc. Portes latérales. A droite, un clavecin. A gauche, une fenêtre et un balcon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LA DUCHESSE DE CRAKENTORP, elles sont assises; à gauche, UN NOTAIRE, devant une table, lisant un contrat de mariage.

LE NOTAIRE, lisant.

« Madame la duchesse de Crakentorp cède et abandonne au « duc Scipion de Crakentorp, son neveu, son fief et sa baronnie « rapportant dix mille florins de rente. »

LA DUCHESSE.

Très-bien !

LA MARQUISE, au notaire.

Écrivez que, de mon côté, j'avantage ma nièce de ma terre seigneuriale de Berkenfield.

LA DUCHESSE.

À merveille !...

LA MARQUISE, au notaire.

Nous sommes d'accord sur les autres clauses... faites en sorte, monsieur le notaire, que le contrat de mariage soit prêt à être signé ce soir... (Saluant la duchesse.) Je ne veux pas retarder l'honneur que madame la duchesse daigne faire à ma famille...

LA DUCHESSE.

Ajoutez que Sa Majesté le désirait... et que sa volonté...

UN VALET, annonçant.

La voiture de madame la duchesse !...

LA DUCHESSE, se levant.

A ce soir, madame la marquise !...

LA MARQUISE.

A ce soir, madame la duchesse !...

LA DUCHESSE, arrêtant la Marquise qui la reconduit.

Je ne souffrirai pas, madame la marquise...

LA MARQUISE, insistant.

Permettez, madame la duchesse !...

LA DUCHESSE, lui faisant la révérence.

Madame la marquise !...

LA MARQUISE, de même.

Madame la duchesse !... (Elle sort suivie du notaire.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, puis SULPICE.

LA MARQUISE, seule.

Enfin, la voilà mariée !... mariée à l'un des plus grands seigneurs de l'Allemagne !... Cent cinquante quartiers de noblesse !... Si Marie n'est pas heureuse avec ça !...

SULPICE, à la cantonade.

C'est bien, pleurard !... on y va !...

LA MARQUISE.

C'est vous, Sulpice !...

SULPICE.

Oui, madame la marquise... votre vieil intendant m'a dit que vous me demandiez.

LA MARQUISE, s'asseyant à gauche.

Approchez-vous... approchez-vous... je vous le permets.

SULPICE, à part.

Cette vieille femme-là m'intimide comme une première bataille !...

LA MARQUISE.

Vous êtes un brave homme, un bon soldat, Sulpice...

SULPICE.

Je crois, morbleu !... (Se reprenant.) Vous êtes bien honnête, madame la marquise !...

LA MARQUISE.

Depuis trois mois bientôt que vous fûtes blessé dans l'un de vos affreux combats, et qu'à la prière de Marie, j'obtins qu'on vous transportât dans mon château, je n'ai eu qu'à me louer de vous !...

SULPICE.

Et moi pareillement, madame la marquise !...

LA MARQUISE.

Marie vous écoute... vous avez sa confiance... vous m'avez aidé à la rendre plus docile... Grâce à mes soins, ses maîtres ont eu quelque empire sur elle... son ton et ses manières soldatesques ont presque entièrement disparu...

SULPICE, à part.

Merci, l'ancienne!...

LA MARQUISE.

Et j'ai pu lui choisir pour époux l'un des plus illustres seigneurs de la Bavière, le duc de Crakentorp. (Elle se lève.)

SULPICE.

Voilà un fameux nom !...

LA MARQUISE.

Il y avait bien quelques difficultés... La vieille duchesse voulait retarder encore, sous prétexte de l'absence de son neveu... mais j'ai fait passer outre... et tout est convenu !

SULPICE.

Et Marie... mademoiselle Marie?

LA MARQUISE.

Elle a consenti... mais pas avec cet empressement que j'aurais désiré... Aussi, je compte sur vous pour lui donner du courage... Nous signons ce soir même, ici, le contrat qu'on enverra au duc, à la cour.

SULPICE.

C'est ça... un mariage au pas de charge !

LA MARQUISE.

Mais ce n'est pas tout !... Les bonnes âmes du pays, jalouses de cette union, après avoir tout fait pour en détourner la duchesse, ont prétendu que Marie était gauche et mal élevée... Et jugez... si l'on se doutait de ce qu'elle a été !...

SULPICE, riant.

Vivandière, une future duchesse !...

LA MARQUISE.

Silence ! au nom du ciel !... Aussi, je veux les confondre en leur montrant ses grâces, ses talents... Je veux que la voix charmante de Marie les ravisse, les transporte... et que son futur lui-même... Silence ! la voici !...

SULPICE, à part, la voyant entrer.

Pauvre fille !... comme elle a l'air gai pour un jour de noces !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE.

LA MARQUISE, à Marie.

Allons, approchez... approchez, mon enfant ! (Elle l'embrasse.)

MARIE, tendant la main à Sulpice.

Bonjour, Sulpice !...

LA MARQUISE.

Elle est charmante !... Que de grâce !... de modestie !... Qui se douterait jamais qu'il y a un an, cette enfant-là... J'espère, ma nièce, qu'aujourd'hui vous allez faire honneur à nos leçons, en présence de tous les nobles du voisinage, que j'attends pour la signature de votre contrat.

MARIE.

Moi, ma tante !...

LA MARQUISE.

Sans doute !... vous chantez déjà fort bien... la romance, surtout !

MARIE, bas à Sulpice.

J'aimais mieux nos anciennes chansons !

SULPICE, bas à Marie.

Et moi, donc !...

LA MARQUISE.

Nous allons essayer cette romance nouvelle, d'un nommé Garat, un petit chanteur français.

SULPICE.

Un Français!... Crédié! l'air doit être belle!

LA MARQUISE.

Sujet ravissant! et d'un neuf!... les amours de Cypris.

SULPICE, à lui-même.

Cypris!... connais pas!

LA MARQUISE, se mettant au clavecin, à droite.

M'y voici... commençons!

MARIE, tristement, à part.

Chantons!...

SULPICE, s'asseyant à gauche.

Et nous, écoutons!

TRIO.

MARIE.

« Le jour naissait dans le bocage,
« Et Cypris, descendant des cieux,
« Venait chercher sous le feuillage
« L'objet si tendre de ses feux!

SULPICE, bas à Marie.

Nos chants étaient moins langoureux!
(Chantant à mi-voix).
Rantanplan!
Rantanplan!

MARIE, de même, sur l'accompagnement de la Marquise.

Rantanplan!
Rantanplan!
C'est le refrain du régiment!

LA MARQUISE, l'interrompant.

Eh! mais, qu'entends-je donc?...

MARIE, avec embarras.

Pardon! pardon!... c'était une distraction!
(Continuant le chant.)
« Cet amant, à qui Vénus même,

« De la valeur, donnait le prix...
« Le plus aimable... »

LA MARQUISE.

Allez donc !

MARIE.

« Le plus aimable du pays...
« Et de la beauté... de la beauté... »

SULPICE, allant lui souffler la ronde.

Bien suprême !

MARIE, répétant avec distraction.

Bien suprême !
Le voilà, morbleu !
Il est là, corbleu !

SULPICE, avec force.

C'est le vingt et unième !

LA MARQUISE, avec indignation.

Que dites-vous?... Quoi ! l'amant de Cypris...

SULPICE, continuant.

L'effroi des amants, des maris,
Et de la beauté bien suprême ;
Le voilà, morbleu !
Il est là, corbleu !
C'est le vingt et unième !

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, entre eux.

Ah ! quelle horreur ! Est-il possible
De mêler un air si touchant,
Une romance si sensible
Avec un chant de régiment !

MARIE et SULPICE, à part.

Hélas ! hélas ! votre air sensible
Ne vaut pas nos refrains, vraiment !
Et je sens qu'il m'est impossible
De les oublier maintenant.

LA MARQUISE, à Marie en retournant au clavecin.

Continuons !

MARIE.

Je le veux bien !

(Bas à Sulpice).

Mais, hélas ! je n'y comprends rien !
« En voyant Cypris aussi belle,
« Bientôt les échos d'alentour...

LA MARQUISE, la soufflant.

« De la jalouse Philomèle...

MARIE.

« De la jalouse Philomèle...

LA MARQUISE, de même.

« Redirent les soupirs d'amour !

MARIE.

« Redirent les soupirs d'amour ! »

SULPICE, bas à Marie.

A tous les soupirs de la belle,
Moi, je préfère le tambour.

LA MARQUISE.

Ma nièce, soupirons comme elle !
Tra la, la, la,

MARIE, répétant.

La, la, la, la, la.

LA MARQUISE.

Non, ce n'est pas cela...
La, la, la, la,

MARIE, variant.

La, la, la, la, la.

LA MARQUISE.

C'est trop brillant cela !

SULPICE.

Tra la, la, la, la, la.
Mais c'est charmant cela...

MARIE.

Tra la, la, la, la, la.

LA MARQUISE.

Plus fort!

MARIE.

La, la, la, la.

LA MARQUISE.

Plus doux!...

MARIE.

La, la, la, la.

LA MARQUISE.

C'est bien!

MARIE.

La, la, la, la.

LA MARQUISE.

C'est mal!...

MARIE, avec humeur.

Oh! ma foi, j'y renonce...
Au moins, au régiment,
Le chant allait tout seul.

LA MARQUISE.

O ciel! quelle réponse!

MARIE.

En avant! en avant!
Rantanplan! plan, plan!
C'est le refrain du régiment!

SULPICE et MARIE.

En avant! en avant!
Rantanplan! plan, plan!
C'est le refrain du régiment!

LA MARQUISE, se bouchant les oreilles avec dépit.

Ah! quelle horreur! Est-il possible
De mêler un air si touchant,
Une romance si sensible
Avec un chant de régiment!

LA MARQUISE, à Marie.

En vérité, ma nièce, je ne vous comprends pas... voilà vos anciennes habitudes, vos chants de régiment qui reviennent encore... Cela me met les nerfs dans un état... Aussi, Sulpice... c'est votre faute... vous l'encouragez!...

SULPICE, faisant des signes à Marie.

Le fait est que c'est un peu... un peu jovial!...

MARIE, bas à Sulpice.

Comment! et toi aussi!...

LA MARQUISE.

Au nom du ciel, Marie, ne soyez pas ainsi devant votre nouvelle famille... Vous me l'avez promis à moi, votre bonne tante, qui vous aime tant... Il y aurait de quoi rompre à jamais votre illustre mariage!...

SULPICE.

Certainement! c'est trop gaillard pour la circonstance!

LA MARQUISE.

Aujourd'hui, surtout, que je réunis les plus nobles têtes du pays... des têtes égales à la mienne.

SULPICE.

Cré coquin! quels chefs de file!...

(Un domestique paraît à droite.)

LA MARQUISE.

Suivez mes conseils, je vous en prie... Je suis obligée de vous quitter pour faire encore quelques invitations dans les environs... Soyez raisonnable, mon enfant... Allons, embrassez-moi... tenez-vous droite... levez la tête... là!... comme ça!... A la bonne heure!... Quelle jolie duchesse cela fera!... Embrassez-moi encore... Sulpice! je vous la confie jusqu'à mon retour.

SULPICE.

Suffit, madame la marquise... on fera sa faction en conscience!...

LA MARQUISE, se retournant au moment de sortir.

Elle est charmante !... (Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

MARIE, SULPICE.

MARIE, à part.

Tenez-vous droite !... levez la tête !... quel ennui !... quel supplice !...

SULPICE.

Par file à gauche... la voilà partie !... viens m'embrasser !...

MARIE, avec effusion.

A la bonne heure, donc !... je te retrouve... te voilà comme autrefois !...

SULPICE.

Est-ce que je peux t'aimer devant la vieille... elle me tient en respect avec ses grands airs... et puis, ses falbalas... ses panaches... rien ne m'impose comme les panaches !...

MARIE.

Mais, moi... est-ce queje ne suis pas toujours la même pour toi... ta fille... la fille du régiment.

SULPICE.

Motus sur cet article, mon enfant... te voilà grande dame, par la grâce de Dieu et des Pirchefeld... tu as un rang, un nom... comme dit l'ancienne... faut y faire honneur !

MARIE.

Ah ! mon pauvre Sulpice... que je suis malheureuse...

SULPICE.

Malheureuse !... toi, qui vas devenir duchesse, princesse... que sais-je ?...

MARIE.

Oh ! ce mariage, Sulpice... il n'est pas encore fait...

SULPICE.

Non... mais il va se faire... et puis, si c'est un brave homme, ton prétendu... tu l'aimeras...

MARIE.

Je ne crois pas !...

SULPICE.

Si fait... ça viendra... ça vient toujours !...

MARIE.

C'est que... c'est venu pour un autre !...

SULPICE.

Nous y voilà !...

MARIE.

Ce pauvre Tonio... ce jeune Tyrolien qui s'est engagé pour moi...

SULPICE.

Allons donc !... est-ce qu'il pense encore à toi... depuis qu'il est des nôtres surtout... ces soldats, ça mène le sentiment tambour battant !... je sais ça par expérience, moi... un amour par étape...

MARIE.

Tu crois ?... j'en ai peur... aussi, de désespoir, j'ai fait tout ce qu'on a voulu... j'ai promis de me marier... à qui ?... je n'en sais rien... ça m'est égal !...

SULPICE.

A un duc, mon enfant... un grand seigneur... superbe !... Un duc, c'est toujours magnifique... c'est de l'État...

MARIE.

Et toi, je ne te verrai plus !...

SULPICE.

Si fait, morbleu !... dès que j'aurai un bras ou une jambe de moins... je reviendrai près de toi... un peu dépareillé... (Montrant son cœur.) Mais de là, toujours complet... et à moins que ton mari ne veuille pas de moi !...

MARIE.

Oh ! quant à ça... sois tranquille... je te ferai mettre dans le contrat de mariage !...

SULPICE.

C'est ça... avec les charges !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

Dis donc, grenadier !...

SULPICE.

Hein !... voilà ce vieux hibou d'intendant !... Qu'est-ce qu'il y a ?...

HORTENSIUS.

Il y a, grenadier, qu'on vous demande !...

SULPICE.

Qui ça ?... madame la marquise ?

HORTENSIUS.

Eh non, grenadier !... puisqu'elle est partie !... C'est un homme qui... un homme que...

SULPICE, avec ironie.

Un homme qui... un homme que...

HORTENSIUS.

Enfin, allez-y voir !...

SULPICE.

C'est bien... on y va !... c'est étonnant comme il est aimable... (A Marie.) Allons, ferme !... puisque la vieille le veut... c'est pour ton bien... elle t'aime tant... voyons... un peu de courage...

MARIE, tristement.

J'en aurai... je te le promets !...

HORTENSIUS, bas à Sulpice.

C'est un soldat... avec une épaulette en or.

SULPICE, s'arrêtant.

Ah ! bah !...

MARIE, se retournant.

Hein ?... qu'est-ce que c'est ?...

SULPICE, balbutiant.

Rien !... rien... C'est un homme qui... un homme que... (A part.) Mille z'yeux ! ça m'a coupé la respiration !... (Haut à Marie.) Attends-moi, mon enfant. (Il sort.)

HORTENSIUS, à part.

Oui... un soldat... deux soldats... et puis l'autre... c'est une caserne que ce château !... (Il sort.)

SCÈNE VI.

MARIE, seule.

C'en est donc fait... et mon sort va changer,
Et personne en ces lieux ne vient me protéger !...

CAVATINE.

Par le rang et par l'opulence,
En vain l'on a cru m'éblouir !
Il me faut taire ma souffrance
Et ne vivre qu'en souvenir !
Sous les bijoux et la dentelle,
Cachons des chagrins superflus...
A quoi donc me sert d'être belle,
Puisque, hélas ! il ne m'aime plus !...
(Agitato.)
O vous à qui je fus ravie,
Dont j'ai partagé le destin...
Je donnerais toute ma vie,
Pour pouvoir vous serrer la main !

Pour ce contrat fatal tout prend un air de fête...
Je vais signer, hélas ! mon malheur qui s'apprête !

Elle va pour sortir, et s'arrête tout à coup, en entendant au loin une marche militaire : elle écoute attentivement et dit avec joie :)

Mais qu'entends-je au lointain ?... ciel ! ne rêvé-je pas ?
Cette marche guerrière... ah ! voilà bien leurs pas...

(Elle court à la fenetre, l'ouvre, agite son mouchoir.)

O transport! douce ivresse !
Mes amis, en ces lieux !
Souvenirs de tendresse,
Revenez avec eux !

CABALETTA.

Salut à la France !
A mes beaux jours !
A l'espérance !
A mes amours !
Salut à la gloire !
Voilà pour mon cœur,
Avec la victoire,
L'instant du bonheur !

SCÈNE VII.

MARIE, SOLDATS entrant tumultueusement de tous côtés et se groupant autour de Marie.

CHOEUR.

C'est elle ! notre fille !
Notre enfant ! quel destin !
Tes amis, ta famille,
Te retrouvent enfin !

(Marie, dans leur bras.)

Mes amis ! mes amis ! votre main... dans vos bras !
De plaisir, de surprise, ah ! l'on ne meurt donc pas !
Salut à la France !
A mes beaux jours !
A l'espérance !
A mes amours !

ENSEMBLE.

MARIE.

Salut à la gloire !
Voilà pour mon cœur,
Avec la victoire,
L'instant du bonheur !

CHOEUR.

C'est elle ! c'est notre fille !
Notre enfant... quel destin !
Tes amis, ta famille,
Te retrouvent enfin !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SULPICE, puis TONIO.

SULPICE.

Les amis... les camarades ici !

TOUS, l'entourant.

Sulpice ! Sulpice ...

SULPICE, avec joie.

Les voilà tous !.. tous près de nous !... Jacques... Thomas... Étienne... pas un ne manque à l'appel !...

MARIE, cherchant des yeux.

Pas un...

TONIO, paraissant.

Non, Mam'zelle... non... pas un de ceux qui vous aiment !...

MARIE, avec joie.

Tonio !...

TONIO.

Tonio... qui les a guidés... dirigés jusqu'ici !...

MARIE.

Tonio... mon Tonio !... oh ! cela fait un bien... quand on se croyait oubliée... (A Sulpice.) Mais regarde-le donc... il a une épaulette !...

TONIO.

Dame ! quand on veut se faire tuer, on avance !

SULPICE.

Je le crois parbleu bien !... salut, mon officier !... et ces pauvres camarades qui sont tous debout, bien fatigués et bien altérés sans doute... il faut les faire boire à ta santé...

TOUS.

Bien volontiers !...

MARIE, à Sulpice.

Et ma tante... si elle revenait !...

SULPICE.

Tu as raison... mais là-bas, dans l'orangerie... au bout du parc...

LES SOLDATS.

Holà, quelqu'un... la maison !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

Ah ! miséricorde !... des soldats... toujours des soldats... Ah çà ! mais il en pleut donc des soldats !... qu'est-ce que c'est que ça ?...

MARIE.

Mes amis... mes camarades... à qui tu vas donner le meilleur et le plus vieux vin de ma tante...

HORTENSIUS.

Par exemple !...

SULPICE, à Hortensius.

Tu as entendu le mot d'ordre... marche !...

HORTENSIUS.

Comment, marche !... qu'est-ce que c'est que ces manières-là ?... ce château est donc au pillage ?... Non !... je ne marche pas !... je me révolte... je m'insurrectionne... et à moins qu'on ne m'enlève...

SULPICE, aux soldats.

Eh bien ! enlevez-le, vous autres !...

HORTENSIUS, se débattant.

C'est une horreur !... une trahison... un attentat de lèse-intendant ! (Les soldats l'enlèvent et sortent en tumulte.)

SCÈNE X.

SULPICE, MARIE, TONIO.

ENSEMBLE.

Tous les trois réunis,
Quel plaisir, mes amis !
Quel bonheur, quelle ivresse !
Doux instants de tendresse !

SULPICE.

Doux souvenir !

TONIO.

Beau temps de guerre !

MARIE.

Ah ! loin de nous...

SULPICE.

Vous avez fui !

TONIO.

Il reviendra...

SULPICE.

Je n'y crois guère...

MARIE.

Ce temps passé... mais le voici...
Près de toi, Sulpice, et près de lui !

ENSEMBLE.

Tous les trois réunis,
Quel plaisir, mes amis, *etc.*

(Sulpice passe entre eux.)

TONIO.

Tu parleras pour moi !

MARIE.

Tu parleras pour lui !

TONIO.

Tu combleras mes vœux !

MARIE.

Tu le dois, mon ami.

SULPICE.

Mais vous ne savez pas... écoutez-moi...

MARIE et TONIO.

Il me faut ta promesse,
Puisque j'ai sa tendresse...
Et puisque j'ai sa foi !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Tous les trois réunis,
Quel plaisir, mes amis !
Quel bonheur, quelle ivresse !
Doux instants de tendresse !
Nous voilà réunis.

SULPICE.

Mais la tante, mes pauvres enfants... la terrible tante... j'ai une peur affreuse qu'elle ne vienne... (A Tonio.) Aussi, mon brave, du courage... et en route !...

TONIO.

La quitter !... quitter Marie, maintenant !... Oh jamais !... rien ne peut plus m'en séparer... je la demanderai à la marquise elle-même... et si l'on me la refuse... si l'on me repousse... eh bien ! je parlerai alors... et l'on verra !...

SULPICE.

Et qu'est-ce que tu diras ?...

TONIO.

Je dirai... je dirai ce que je ne voudrais pas dire... ce que m'a confié mon oncle le bourgmestre de Laëstrichk, chez qui je me suis arrêté en venant ici... je lui ai tout conté... mon amour, mon chagrin de la naissance de Marie... et alors... Oh ! le brave homme !... il m'a révélé un secret qui doit nous rendre tous heureux !...

MARIE et SULPICE.

Un secret !...

TONIO.

Sans doute... mais j'ai promis, à mon oncle, de le taire, à moins qu'on ne me force à parler... et grâce à notre bon Sulpice... nous n'en viendrons pas là... nous attendrirons la marquise...

SULPICE.

Oui... avec ça que c'est facile... une vieille qui n'entend pas raison... sur l'article mariage, surtout !...

MARIE.

Qui sait !... elle m'aime tant... et si mon bon Sulpice veut lui parler pour nous...

SULPICE.

Eh bien ! je risque la bombe ! je me dévoue... mais à une condition...

TONIO et MARIE.

Laquelle ?...

SULPICE.

C'est qu'il va s'en aller... et que la douairière ne le verra que plus tard, après la bataille... si nous la gagnons, je la connais... si elle vous trouvait ensemble, tout serait perdu !...

TONIO, allant à Marie.

Oui... je m'en vais... je pars !...

SULPICE.

Si c'est comme ça que tu t'en vas !... Silence! écoutez...

MARIE.

Quoi donc ?

SULPICE.

Une voiture qui s'arrête, c'est sans doute elle qui revient... Et les autres qui sont là à boire... et la famille des Crikentorp qui va venir... si les camarades voyaient ces têtes-là... En v'là une rencontre qui serait terrible !... (A Tonio.) Va-t'en ! va-t'en !...

TONIO.

Adieu, Marie... adieu !... (Il gagne le fond.)

SULPICE, le rappelant.

Non, pas par là... Par la petite porte du parc... Allons, demi-tour à droite, file !... (Il ouvre la porte à gauche pour faire sortir Tonio, la Marquise paraît sur le seuil. A part.) La tante ! nous sommes bloqués !...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Qu'ai-je vu ?... Un soldat ici !... près de ma nièce !... Comment, Sulpice, vous avez permis...

SULPICE, à part.

Voilà que ça commence !...

MARIE.

Ma tante !...

LA MARQUISE.

Taisez-vous !

TONIO.

Madame...

LA MARQUISE.

Qui êtes-vous, Monsieur ? Que voulez-vous ? Que venez-vous faire ici ?...

TONIO.

Écoutez-moi de grâce !...

ROMANCE.

Pour me rapprocher de Marie,
Je m'enrôlai, pauvre soldat,
Et pour elle risquant ma vie,
Je me disais dans le combat :
Si jamais la grandeur enivre
Cet ange qui m'a su charmer,
Il me faudrait cesser de vivre,
S'il me fallait cesser d'aimer

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Qu'a-t-il ? quelle audace !
Qu'ose-t-il espérer ?
De ces lieux qu'on le chasse !
Il n'y peut demeurer !

TONIO.

Pardonnez mon audace !
Que je puisse espérer
Ce bonheur, cette grâce
Que je viens implorer !

SULPICE.

Pardonnez son audace !
Laissez-leur espérer
Ce bonheur, cette grâce
Qu'ils osent implorer.

MARIE.

Pardonnez son audace !
J'ai permis d'espérer !
Avec lui, cette grâce,
J'ose ici l'implorer.

TONIO.

Tout en tremblant, je viens, Madame,
Réclamer mon unique bien !
Si j'ai su lire dans son âme,
Mon bonheur est aussi le sien !
Jusqu'à l'espoir, mon cœur se livre ;
Sa voix saura vous désarmer...
Il nous faudrait cesser de vivre,
S'il nous fallait cesser d'aimer !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

En vérité ! c'est d'une hardiesse !.. un homme de rien ! un soldat !

TONIO.

Sous-lieutenant, Madame... et avec du bonheur et encore quelque bonne blessure !...

SULPICE.

Certainement !... Une jambe de moins, et il fera son chemin ; c'est comme ça qu'on marche à la gloire chez nous !...

LA MARQUISE.

J'espère, au moins, que cet amour n'est pas partagé par ma nièce... par l'héritière des Berkenfield.

MARIE.

Ma tante...

LA MARQUISE.

Je ne vous demande rien, Mademoiselle... je ne veux rien savoir... je rougirais trop de me tromper.

TONIO.

Rougir d'être aimée d'un honnête homme, d'un bon militaire qui a voulu se faire tuer vingt fois pour se rendre digne d'elle! Non, Madame, non, je connais Marie, elle ne rougira pas plus de moi, que de ses anciens amis, de ses vieux camarades...

MARIE.

Quant à ça, ma tante, il a raison, mon régiment, mon père... (Touchant son cœur.) Il est là, voyez-vous... et rien au monde ne pourra l'en ôter!...

SULPICE.

Voilà parler, mille-z-yeux!...

LA MARQUISE, sévèrement.

Sulpice!... (A Tonio.) Monsieur, ma nièce est promise... dans une heure on signe le contrat... Vous voyez qu'il est inutile de conserver plus longtemps le fol espoir qui vous amène ici; et je vous prie de quitter ces lieux à l'instant même.

TONIO.

Ainsi, Madame... vous me renvoyez, vous me chassez!...

LA MARQUISE.

Je ne vous retiens pas du moins!...

SULPICE, à part.

Ça se ressemble!

TONIO.

Eh bien! puisque vous m'y forcez... puisque vous m'enlevez Marie... puisque vous voulez faire mon malheur et le sien... rien ne me retient plus... je suis dégagé de ma promesse et je parlerai!

LA MARQUISE.

Que signifie?...

TONIO.

Ça signifie que mon oncle, le bourgmestre de Laëstrichk,

qui connaît votre famille et toutes celles du canton, m'a révélé un secret qu'il m'avait fait jurer de taire, pour votre honneur, et pour ne pas priver celle que j'aime de vos bienfaits. Mais, maintenant, on saura tout !

LA MARQUISE, vivement.

Monsieur !...

TONIO.

Le capitaine Robert n'a jamais épousé votre sœur !...

LA MARQUISE.

Monsieur !...

MARIE et SULPICE.

Qu'entends-je ?...

TONIO.

Attendu que vous n'avez jamais eu de sœur... et Marie n'est pas votre nièce !...

LA MARQUISE, à part.

Ah ! mon Dieu !...

SULPICE et MARIE.

Que dit-il ?...

TONIO.

Marie est libre !... elle est la fille du régiment, qu'on a trompé pour lui enlever son enfant d'adoption... Et ses amis, son seul père, ont le droit d'enchaîner sa volonté, de disposer de sa main.

MARIE, courant à la Marquise.

Madame !...

LA MARQUISE, d'une voix étouffée.

Marie, mon enfant, je vous en prie... je vous en conjure... ne croyez rien de ce que dit cet homme.

TONIO.

On le prouvera !... et nous reviendrons tous ici la chercher, l'emmener, sans que personne puisse s'y opposer...

LA MARQUISE.

M'enlever Marie... jamais !...

SULPICE.

Au fait! ils en auraient le droit!

LA MARQUISE, avec reproche.

Et vous aussi, Sulpice. (A Tonio.) Sortez, Monsieur, je vous l'ordonne. Quant à vous, Marie, rentrez dans votre appartement... et si vous avez quelque affection pour moi, vous m'écouterez, vous m'obéirez comme à la personne qui vous aime le plus et le mieux au monde : allez, mon enfant, allez!

SULPICE, à Tonio.

Et nous, volte-face!...

LA MARQUISE.

Restez, Sulpice!...

SULPICE.

Moi?

(Marie sort par la droite et Tonio par le fond.

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, SULPICE.

SULPICE, à part.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qui va se passer?

LA MARQUISE.

Nous sommes seuls... répondez : Croyez-vous qu'ils auraient l'audace de venir ici, chez moi... me forcer...

SULPICE.

Dame! s'il dit la vérité; si le capitaine Robert...

LA MARQUISE.

Ah! ne prononcez pas ce nom-là!...

SULPICE.

Si vous n'êtes pas sa tante...

LA MARQUISE, avec explosion.

Sulpice! (S'arrêtant tout à coup.) Écoutez-moi, vous êtes un hon-

nête homme, vous ne voudriez pas perdre une pauvre femme qui se confie à vous.

SULPICE.

C'est bien de l'honneur, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Il y a des secrets qui brisent le cœur, vous me plaindrez, je l'espère, et vous ne m'abandonnerez pas !.,.

SULPICE, à part.

Que va-t-elle me dire, bon Dieu !

LA MARQUISE.

La haute noblesse de ma famille, son désir de me faire contracter un mariage digne de mon nom, m'avait condamnée au célibat, bien au delà de l'âge où les demoiselles de mon rang se marient d'ordinaire. J'avais trente ans, et quoique belle alors, j'étais libre encore...

SULPICE, à part.

Pauvre fille !...

LA MARQUISE.

Le capitaine Robert m'avait vue... et mes faibles attraits lui inspirèrent des pensées bien coupables...

SULPICE.

On dit qu'il était...

LA MARQUISE.

Charmant !.. je l'aimais, je ne m'en défends pas... et malgré mon horreur pour une mésalliance, je lui aurais donné ma main, si son départ pour une campagne nouvelle ne nous eût brusquement séparés à Genève, où j'avais eu la faiblesse de le suivre en secret...

SULPICE.

Ah ! ah !..

LA MARQUISE.

Quelque temps après je revins l'attendre dans ce château... mais j'y revins seule... sans elle...

SULPICE.

Elle!... qui donc?...

LA MARQUISE.

Ma fille!...

SULPICE.

Marie!...

LA MARQUISE.

Ma fille... dont il fallait cacher la naissance au risque de me perdre...

SULPICE, à part.

Oui... oui... j'y suis à présent!...

LA MARQUISE.

Comprenez-vous, maintenant, pourquoi, entourée de cette noblesse si fière, si hautaine, je tremble que mon secret n'éclate à tous les yeux... comprenez-vous aussi... que j'aime Marie... et que me l'enlever, ce serait m'arracher la vie...

SULPICE.

On ne vous l'enlèvera pas, madame la marquise... on ne vous l'enlèvera pas!

LA MARQUISE.

Ce mariage sauve tout... il donne un nom, un rang, à celle que je ne puis avouer... et me permet de lui assurer toute ma fortune... décidez Marie à le contracter... et j'aurai pour vous une éternelle reconnaissance!...

SULPICE.

Suffit, madame la marquise... suffit!

LA MARQUISE.

Et quant à mon aveu, songez-y, Sulpice... c'est ma vie, mon honneur que je vous ai confié!...

SULPICE.

Fiez-vous à moi, madame la marquise... un cœur de soldat... ça ne trompe pas... et ça ne trahit jamais!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

Madame la marquise!... (Ils se séparent avec effroi; Hortensius recule.

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il?... que me voulez-vous?...

HORTENSIUS.

La société commence à venir... le notaire attend déjà dans la bibliothèque... et tous vos vassaux s'apprêtent à danser devant le château!...

LA MARQUISE, à part.

Ah! mon Dieu! dans quel moment!...

HORTENSIUS, bas à Sulpice.

Et les autres qui sont là-bas, à boire...

LA MARQUISE, à Hortensius.

Eh bien! faites entrer le notaire... c'est ici que je recevrai... sortez!... (Hortensius sort. — A Sulpice.) Ne perdez pas un instant... allez trouver Marie... allez!..

SULPICE.

J'y vais, madame la marquise... j'y vais... mais, tenez, à votre place, moi je chercherais un autre moyen de faire le bonheur de Marie... et je romprais tout cela...

LA MARQUISE.

Mais je le voudrais maintenant, que je ne le pourrais plus, sans un bruit, un scandale qui éveillerait peut-être des soupçons!... Eh! tenez, les voici... je compte sur vous, sur vous seul, mon brave Sulpice... (Lui tendant la main.) Mon ami!...

SULPICE.

Madame la marquise! (A part.) Pauvre femme!... et quand je songe que depuis un an, Marie est là, près d'elle... et qu'elle n'ose pas... cré coquin!... mais moi, à sa place, je lui dirais

vingt fois par jour, en l'embrassant : Je suis ta... (Voyant la Marquise qui le regarde.) J'y vais, madame la marquise...

(Il sort vivement.)

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, UN VALET, faisant entrer successivement les personnes invitées, LE NOTAIRE, LA DUCHESSE.

(On entend un air de valse sous les fenêtres du château.)

LA MARQUISE, à elle-même.

J'éprouve un trouble... une agitation... et recevoir dans un pareil moment ! (Allant à la Duchesse qui entre.) Ah ! madame la duchesse... avec quelle impatience nous vous attendions, ma nièce et moi... je vais avoir l'honneur de vous la présenter tout à l'heure...

LA DUCHESSE.

N'est-elle point ici ?...

LA MARQUISE.

Elle va venir... sa toilette qu'elle finit... elle a tant à cœur de plaire à madame la duchesse... et puis, vous le savez... le trouble, l'émotion d'un pareil moment !...

LE NOTAIRE, développant le contrat.

Tout le monde est-il présent ?

LA DUCHESSE, avec ironie.

Tout le monde, excepté la future... et à moins qu'une indisposition...

LA MARQUISE.

Sans doute... elle a les nerfs si délicats... je vais envoyer savoir... (Apercevant Sulpice ; bas.) Ah ! Sulpice ! eh bien ! Marie ?...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SULPICE.

SULPICE, bas à la Marquise.

Impossible de la décider à venir !...

LA MARQUISE, bas.

Ah ! mon Dieu !...

SULPICE.

Mes instances, mes prières... rien n'a réussi... elle refuse...

LA MARQUISE.

Que faire ?... que devenir ?...

SULPICE.

Je la connais... elle ne viendra pas !...

LA MARQUISE.

O ciel !...

SULPICE.

A moins, peut-être, que je ne lui dise tout !...

LA MARQUISE.

Y pensez-vous ?...

SULPICE.

Alors, le respect, l'obéissance... vous comprenez... elle n'osera plus !...

(La Duchesse se rapproche.)

LA MARQUISE, bas.

Eh bien ! s'il faut ce dernier sacrifice... allez, et qu'elle vienne à tout prix !... (Sulpice sort.)

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, LES INVITÉS, LE NOTAIRE, LA DUCHESSE.

LE NOTAIRE.

M. le duc Scipion, retenu par son service, à la cour, m'a fait remettre sa procuration, par laquelle il consent à s'unir à mademoiselle Marie...

LA MARQUISE, avec orgueil.

De Berkenfield !...

LE NOTAIRE.

De Berkenfield... tous les articles du contrat étant arrêtés entre les deux familles... il ne reste plus qu'à signer !

LA DUCHESSE, avec colère.

Signer !... mais encore une fois, madame la marquise, et votre

nièce ?... on ne se conduit pas ainsi avec la première noblesse du pays !

LA MARQUISE, à part.

Ah ! je me sens mourir !...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MARIE, SULPICE.

LA MARQUISE, apercevant Marie.

Ah ! c'est elle !

MARIE, s'élançant, d'une voix étouffée.

Ma mère...

LA MARQUISE, l'empêchant d'achever.

Marie !... mon enfant !...

SULPICE, à la Marquise.

Prenez garde !... on a les yeux sur vous !...

LA DUCHESSE.

Enfin, madame la marquise...

MARIE, avec effort, passant à la Duchesse.

Oh ! maintenant, j'obéirai... ce contrat... donnez... je suis prête... (On entend du bruit au dehors.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, puis TONIO, LES SOLDATS.

FINALE.

TOUS.

Mais, ô ciel ! quel bruit ! quels éclats !

TONIO, paraissant, aux soldats.

Suivez-moi ! suivez-moi !

LES INVITÉS, avec effroi.

D'où viennent ces soldats ?...

CHOEUR DES SOLDATS.

Au secours de notre fille,
Nous accourons tous ici.

Oui, nous sommes sa famille,
Et nous serons son appui.
Mon enfant, séche tes larmes,
Plus de crainte et plus d'alarmes.
Mon enfant, non, plus d'effroi,
Nous voici tous près de toi.

TONIO, montrant Marie.

Ils viennent la sauver... car on la sacrifie ;
On voudrait nous ravir le bonheur et la vie,
Et d'un mariage odieux
Lui faire, ici, serrer les nœuds.

LES SOLDATS, avec force.

Jamais ! jamais !...

LES INVITÉS.

Expliquez-vous !...

TONIO.

Je ne dois plus me taire...

LES SOLDATS.

Marie était la vivandière,
Et la fille du régiment !

LES INVITÉS.

Une fille de régiment !

SULPICE.

Tout est connu maintenant !

MARIE, s'avançant.

Quand le destin, au milieu de la guerre,
Enfant, me jeta dans leurs bras,
Ils ont recueilli ma misère...
Ils ont guidé mes premiers pas !
Ils ont pris soin de mon enfance...
Ah ! mon cœur pourrait-il jamais
Oublier sa reconnaissance...
Quand j'existe par leurs bienfaits !

LES INVITÉS, se rapprochant d'elle.

Au fait, elle est charmante !
Ce noble aveu, vraiment,

Prouve une âme excellente,
Et mon cœur le comprend !

LA DUCHESSE, à Marie, avec bonté.

Oublions le passé... signons, ma chère enfant !

TONIO, regardant Marie qui prend la plume.

Marie... elle consent !

LA MARQUISE, à part.

O ciel ! tant de douleur,
Et c'est pour moi... si soumise et si bonne...
(Courant à Marie qui va signer.)
Arrêtez ! arrêtez ! l'époux que je lui donne,
Ah ! c'est l'époux que son cœur a choisi...
Et cet époux... cet époux... le voici !

SULPICE, avec transport, montrant la Marquise.

C'est bien, morbleu ! j' crois que si j'osais,
Pour ce trait-là; j' l'embrasserais !

LA DUCHESSE et LES INVITÉS.

Quel affront ! et quelle insolence !
(La Duchesse et ses invités sortent.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Salut à la France !
A ses beaux jours !
A l'espérance !
A nos / leurs amours !

FIN DE LA FILLE DU RÉGIMENT.

L'OMBRE D'ARGENTINE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre impérial de l'Opéra-Comique, le 28 avril 1853.

En société avec M. DE BIÉVILLE.

MUSIQUE DE M. MONTFORT.

Personnages :

ARGENTINE (sous différents costumes).

LE MARQUIS DE PIERROT, nouvel anobli, costume de marquis tout blanc avec boutons de pierrot, l'épée au côté.

ORGON, riche bourgeois.

ANGÉLIQUE, sa fille.

OCTAVE, amoureux d'Angélique.

TRUFALDIN, notaire.

MARIETTE, servante d'Angélique.

LA SCÈNE EST A PARIS, CHEZ ORGON, SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV.

L'OMBRE D'ARGENTINE

Un salon octogone ; porte au fond et portes dans les angles : au premier plan, à droite et à gauche, deux autres portes ; à droite, au premier plan, un bureau et ce qu'il faut pour écrire ; à gauche, au deuxième plan et à quelque distance du mur, une toilette ; deux chaises près du bureau, une chaise devant la toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIETTE, ANGÉLIQUE, OCTAVE.

Au lever du rideau, Mariette range sur le bureau. Octave se montre à la porte du fond qu'il entr'ouvre, et presque aussitôt Angélique paraît à gauche.)

OCTAVE, à la porte du fond.

Pssit ! Pssit !

MARIETTE.

Ah !

ANGÉLIQUE, à la porte du premier plan à gauche

Qu'est-ce que c'est?

OCTAVE, à Mariette.

Dis-lui que c'est moi.

MARIETTE, entre eux.

Mademoiselle, il dit que c'est lui !...

ANGÉLIQUE.

Dis-lui que je n'y suis pas !...

MARIETTE.

Elle dit qu'elle n'y est pas.

OCTAVE, ouvrant la porte.

Oh ! si...

MARIETTE.

Le jour de son mariage.

DEUXIÈME COUPLET.

Je lis dans la main
L'amour en souffrance,
Mettant l'espérance,
Au lieu du chagrin;
J'ai plus d'une ruse
Que l'amour excuse :
L'adroit billet doux
Qu'on lit en cachette;
Puis le rendez-vous
Qui trompe un jaloux!...
Jeune et joliette,
J'ai passé par là!
Et me voilà!

ANGÉLIQUE, lui avançant une chaise sur laquelle elle s'assied.

Oh! que vous êtes bonne!...

OCTAVE.

Près de vous on se sent heureux!

ARGENTINE.

Ah! c'est galant ce que vous me dites là !... voyons, voyons, petite, vous aimez ce garçon!...

ANGÉLIQUE.

Dame!...

OCTAVE, bas.

Oui!...

ARGENTINE.

C'est clair!... et votre père veut vous donner un mari que vous n'aimez pas.

ANGÉLIQUE.

Dame!...

OCTAVE, bas.

Non!...

ARGENTINE.

C'est clair!... oh! ces pères n'en font jamais d'autres!... et ce mari, c'est M. de Pierrot, un parvenu qui allonge son nom et se pavane sous un habit de grand seigneur...

ANGÉLIQUE.

Mais comment savez-vous...

ARGENTINE.

Eh ! eh ! je suis un peu sorcière !... et puis j'ai entendu parler de lui à propos d'un accident arrivé à une nommée Argentine qu'il croit défunte.

OCTAVE.

Ah ! bah !

ANGÉLIQUE.

Argentine !

ARGENTINE.

Oh ! j'en sais bien d'autres ! et nous allons conspirer tous les trois pour faire manquer ce vilain mariage qui se prépare ici !

ANGÉLIQUE.

Vous voulez !..:

OCTAVE.

Vous espérez !...

ARGENTINE.

J'en réponds !...

ANGÉLIQUE et OCTAVE, se rapprochant.

Oh ! la bonne vieille !

ARGENTINE.

Tenez ! tenez ! nous voilà bons amis !... mais de la discrétion !... quoi que vous entendiez, quoi que vous voyiez, ne dites rien !...

OCTAVE.

Je suis sourd !

ARGENTINE.

Bien !...

ANGÉLIQUE.

Et moi, muette !...

ARGENTINE.

Aïe !... c'est plus difficile !...

ANGÉLIQUE.

Oh ! comptez sur notre reconnaissance... si j'épouse Octave.

OCTAVE.

Oh ! parlez ! que vous faut-il ?...

ARGENTINE.

Ah ! mes pauvres enfants, c'est bon pour ces charlatans de médecins de se faire payer la santé qu'ils ne donnent pas... moi je vous donnerai le bonheur... et je n'en veux d'autre prix que d'être heureuse comme vous... et je le serai, morbleu. (Elle se lève, Angélique replace la chaise près du bureau.)

OCTAVE.

Mais mon oncle, le père d'Angélique, qui veut toujours me marier...

ARGENTINE.

Avec qui ?

OCTAVE.

Avec sa canne !... il refusera. Il dit que je suis bête!... ce n'est pas vrai !

ARGENTINE.

Sa fille a de l'esprit.

OCTAVE.

Il prétend que je n'ai pas de fortune...

ARGENTINE.

Sa fille est riche !... donc toutes les convenances s'y trouvent !

OCTAVE.

C'est logique !

ANGÉLIQUE, écoutant.

Chut !

MARIETTE, rentrant.

Voici monsieur Orgon qui détourne la rue avec son notaire !

ANGÉLIQUE.

Mon père !.... Octave, s'il vous voyait !...

ARGENTINE.

Et moi donc... retirons-nous avec cette fille qui saura bien nous faire esquiver quand son maître sera rentré.

OCTAVE.

Ah ! Angélique, cette bonne femme m'a rendu l'espoir !

(Il offre son bras à la vieille.)

ARGENTINE.

Eh bien!... eh bien!... est-ce qu'on se quitte comme cela ?

OCTAVE et ANGÉLIQUE.

Quoi donc?...

ARGENTINE.

TROISIÈME COUPLET.

Ma vertu permet
A l'amant fidèle
Qu'il donne à sa belle,
Un baiser discret.
Baiser d'espérance !
Ce n'est qu'une avance...
(Octave embrasse Angélique.)
En baissant les yeux,
La belle en cachette,
A l'amant heureux,
Peut en rendre deux !...
Jeune et joliette,
J'ai passé par là...
Et me voilà.

MARIETTE, qui était retournée au fond.

Les voici !... je les entends !...

OCTAVE.

Ah ! diable !

ARGENTINE.

Du courage ! (Elle sort avec Octave et Mariette par la porte du premier plan à gauche.)

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, TRUFALDIN, ORGON.

ORGON, à la cantonade.

Attendez ici, monsieur le maître clerc ! (Il ouvre la porte du fond.) Et vous, maître Trufaldin, entrez...

TRUFALDIN, un grand portefeuille sous le bras.

Après vous.

ORGON.

Je n'en ferai rien.

TRUFALDIN.

Passez, de grâce !

ORGON.

Ce serait incongru !

TRUFALDIN et ORGON, en même temps.

Je vous en prie... (Entrant et se heurtant.) Puisque vous le voulez absolument... ouf !

ORGON.

Eh ! Angélique, ma fille, voici maître Trufaldin, qui vient avec le maître clerc de son confrère, nous faire signer ton contrat. Hein !... comment le trouves-tu ?... maître Trufaldin..... n'a-t-il pas l'air le plus galant du monde ?...

TRUFALDIN.

Monsieur Orgon... c'est trop... c'est trop !

ORGON.

Non, non... le notaire qui vient conclure un mariage, me semble à moi le petit dieu Cupidon en personne ! eh ! tiens, friponne, rien qu'en le voyant, tu souris de plaisir !

ANGÉLIQUE.

Oh ! ce n'est pas de cela, mon père !

ORGON.

Laisse donc !..... tu lis sur ce front-là : « Je vais être marquise... je vais être riche... je vais être... femme enfin !..... » femme, c'est tout dire !...

TRUFALDIN, montrant son portefeuille.

Hé ! hé ! hé ! le fait est, Mademoiselle, que je vous apporte là dedans tous les ingrédients qui constituent le bonheur.

ANGÉLIQUE.

Il n'y manque que l'inclination !...

ORGON.

Bah ! bah ! l'inclination... est-ce qu'on met cela dans les contrats, maître Trufaldin ?

TRUFALDIN.

Ce n'est pas la coutume des notaires.

ORGON.

Et puis un mari, cela fait poindre l'inclination !... le tien surtout... il est joli garçon, vif, spirituel...

ANGÉLIQUE.

Pas trop !

TRUFALDIN.

Intéressé.

ANGÉLIQUE.

Ah ! si vous lui comptez ses défauts pour des qualités.

ORGON.

Certainement, des défauts qui vous font faire fortune, sont des qualités.

ANGÉLIQUE.

Et le bel honneur d'épouser le fils douteux d'un usurier.

ORGON.

D'abord, pour douteux, cela ne regarde que lui.

TRUFALDIN.

Son père l'a reconnu *in extremis*.

ORGON.

Et puis, son père n'était pas un usurier ; c'était un banquier, qui prêtait à gros intérêts, ce qui est bien différent... (Donnant un coup de coude à Trufaldin qui passe près d'Angélique.) N'est-ce pas, maître Trufaldin ?

TRUFALDIN.

Oui, certes... un banquier qui lui a laissé une fortune, avec laquelle il a pu acheter un titre de marquis, se donner un hôtel, une livrée et se désenfariner tout à fait !...

ORGON.

Il m'a fait remise de dix mille bons écus que je devais à son

honnête homme de père..... à la seule condition que je les compterais en dot... en signant le contrat... ils sont là. Il montre sa poche.)

ANGÉLIQUE.

M. de Pierrot y tient !

TRUFALDIN.

Il est fou d'amour pour vous !

ANGÉLIQUE.

Fou !... ah ! vraiment ! on le croirait à son air effaré, à ces lubies qui le prennent, on ne sait jamais pourquoi !...

ORGON.

Bah ! bah !

ANGÉLIQUE.

On le dirait tourmenté par un rêve, un cauchemar... Hier encore à l'Opéra, où il nous avait conduits... il se lève tout à coup, au beau milieu du grand air d'Armide, et se sauve comme si tous les diables de la pièce étaient à sa poursuite.

ORGON.

Le fait est qu'il nous a laissés là... il est sorti... pourquoi?

TRUFALDIN.

Ah ! l'humanité a ses mystères.

ANGÉLIQUE.

Et enfin...

ORGON.

Enfin le mariage est arrêté sous un dédit que je ne paierai pas...

TRUFALDIN.

Ni lui non plus.

ANGÉLIQUE.

C'est moi...

ORGON.

Ta, ta, ta... vous en dites bien long ce matin, ma mie !... ou je me trompe fort, ou un certain Octave a passé par ici.

ANGÉLIQUE.

Mon père !

ORGON.

Jour de Dieu ! qu'il ne s'y frotte pas... ou je lui casserai l'échine, avec ma canne à pomme d'or, de manière à la casser comme un verre..... l'échine !

TRUFALDIN.

Qu'a-t-il donc, ce petit Octave ?

ANGÉLIQUE.

Il n'a pas, du moins, l'air ahuri de votre marquis !

MARQUIS DE PIERROT, criant, en dehors.

La... la... la...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE PIERROT.

LE MARQUIS DE PIERROT entre vivement comme un homme poursuivi.

Ouf.

TOUS.

Monsieur de Pierrot.

MARQUIS DE PIERROT, mettant le verrou.

Fermons vite ! (Courant se jeter dans les bras de Trufaldin.) Ah ! bonjour, beau-père !...

TRUFALDIN, se débattant.

Mais ce n'est pas moi !...

MARQUIS DE PIERROT, se retournant.

Permettez, ma charmante future..... (Il prend la main d'Orgon et la baise.)

ORGON.

Mais je ne suis pas ma fille !...

MARQUIS DE PIERROT.

Ah !... belle Angélique, pardonnez-moi une distraction... qui porte sa peine avec elle.

ANGÉLIQUE.

Vous tremblez !...

MARQUIS DE PIERROT.

C'est toujours comme ça !

AIR :

Je tremble
Sans savoir pourquoi...
Il semble
Que c'est de l'effroi !
Mais non, je vous jure,
C'est dans ma nature,
Et, croyez-le bien,
Je n'ai peur de rien.
Au plus léger bruit,
A l'arme qui luit,
Au guet qui me suit,
Je tremble !
Chasseur de hasard,
Si mon fusil part,
Plus que le renard,
Je tremble !
Devant un festin délicat
Qui me réjouit l'odorat,
Ah ! ah ! ah !
Je tremble !
Lorsque dans mon verre tout plein,
Mousse et pétille un vin
Divin,
Ah ! ah ! ah ! je tremble !
Attendez, je vois
Une jeune fille...
Comme elle est gentille !
Comme son œil brille,
Sa taille fretille,
Son cœur bat pour moi.
Je m'approche d'elle ;
Je puis à la belle,
Qui n'est pas cruelle,
Prendre un doux baiser !...
Au moment d'oser,
Je tremble !... je tremble !...

Sans savoir pourquoi !
Il semble
Que c'est de l'effroi !
Mais non, je vous jure,
C'est dans ma nature,
Et croyez-le bien,
Je n'ai peur de rien.

ORGON.

Voyons, voyons... remettez-vous. Que vous est-il arrivé ?

ANGÉLIQUE.

Vous voilà comme à l'Opéra !

MARQUIS DE PIERROT, avec effroi.

A l'Opéra. Ah ! oui... quand cette femme... au balcon, braquait ses yeux sur moi.

ANGÉLIQUE.

Une femme !...

TRUFALDIN.

Hum ! hum !

ORGON.

Jeune homme !

MARQUIS DE PIERROT.

C'est la vieille qui chantait... là...

ANGÉLIQUE.

Hier !...

MARQUIS DE PIERROT.

Tout à l'heure.

ANGÉLIQUE.

Plaît-il ?

ORGON.

Jeune homme !

TRUFALDIN, bas au marquis de Pierrot.

Mais prenez donc garde !...

MARQUIS DE PIERROT, affectant de la gaieté.

Ha ! ha ! ha ! qu'est-ce que j'ai dit ?... quelque folie ! ah !... oui... que voulez-vous ?... l'amour détraque ma pauvre cer-

velle... Mon bonheur me grise comme douze bouteilles de Suresne.

ORGON.

Miséricorde !

TRUFALDIN.

Pour vous dégriser, signons le contrat de mariage. (Il va ouvrir la porte du fond.)

ORGON.

Et comptons la dot. (Il pose son portefeuille sur le bureau.)

MARQUIS DE PIERROT.

C'est cela !... voilà qui est bien trouvé, palsembleu !

TRUFALDIN, à la cantonade.

Venez, monsieur le maître clerc, venez !

SCÈNE V.

LES MÊMES, ARGENTINE, en maître clerc, costume noir, petit manteau, perruque blonde. Elle entre en saluant, avec des papiers sous le bras.

ARGENTINE, saluant Orgon.

Monsieur !...

ORGON.

Serviteur !... placez-vous là. (Il lui montre le bout de la table.)

ARGENTINE, saluant Angélique.

Mademoiselle !... (Bas.) C'est moi !

ANGÉLIQUE.

Ah ! (Argentine lui fait signe de se taire.)

MARQUIS DE PIERROT, se retournant.

Quoi !...

ANGÉLIQUE.

Rien !... (Argentine va s'asseoir à la table ; Angélique continue.) Mais, monsieur de Pierrot !

MARQUIS DE PIERROT.

Qu'y a-t-il, mon petit cœur ?

ANGÉLIQUE.

Vous parliez... d'une femme... dont les yeux, hier... à l'Opéra...

MARQUIS DE PIERROT, légèrement.

Ah ! oui... Ah ! oui... une drôlesse... dont les regards indiscrets me gênaient... me fatiguaient... m'agaçaient... et j'ai pris la fuite... pour ne penser qu'à vous...

ANGÉLIQUE.

C'est galant !

QUINQUETTO.

ORGON, à Pierrot.

Allons, mon gendre, au contrat !...

TRUFALDIN.

Au contrat.

MARQUIS DE PIERROT.

Au contrat !

TRUFALDIN.

« Par-devant Trufaldin... »

MARQUIS DE PIERROT.

C'est bien !...

(Il se retourne vers Angélique.)

TRUFALDIN.

« Et son confrère... »

(S'interrompant.)

Il est près d'un client qui mourrait intestat,
Sans notre ministère ;
Son maître clerc m'assiste... le voilà.

(Reprenant.)

« Entre Messire... »

MARQUIS DE PIERROT, l'interrompant.

Et cætera !
Tout est connu ; signons, beau-père !

ENSEMBLE.

Signons !

ANGÉLIQUE, à part.

O bonne sorcière,
Protectrice des amours,
Écoute ma prière,
Et viens vite à mon secours.

MARQUIS DE PIERROT.

Amour, toi qui remplis mon âme,
Guide ma main en ce moment,
Que le ciel emporte... ma femme,
Si je ne tiens pas mon serment.

ENSEMBLE.

ORGON, TRUFALDIN, DE PIERROT.

Que le sort prospère
En couronnant nos / vos amours
Par-devant notaire,
Nous / Vous assure d'heureux jours !

ANGÉLIQUE, à part.

O bonne sorcière,
Protectrice des amours, *etc.*

TRUFALDIN.

A monsieur le marquis.

MARQUIS DE PIERROT.

Quel bonheur !

LE MAITRE CLERC, lui présentant une plume, de l'autre bout du bureau.

Prenez garde !

MARQUIS DE PIERROT, reculant effrayé.

Hein !...

ORGON.

Qu'est-ce donc ?

TRUFALDIN.

Qu'avez-vous ?...

MARQUIS DE PIERROT.

Je regarde
Ce petit monsieur-là, qui vient de m'arrêter.

ORGON.

Qui ?

TRUFALDIN, au maître clerc.

Vous !...

LE MAITRE CLERC, se levant.

Non, daignez m'écouter...
On doit tenir à la coutume ;
(Montrant le portefeuille d'Orgon.)
Voici la dot... et je présume,
Qu'avant tout, il faut la compter.

MARQUIS DE PIERROT, les yeux attachés sur le maître clerc.

Ah ! grand Dieu !

TRUFALDIN.

C'est juste...

ORGON.

Sans doute.

(Il compte la dot sur le bureau avec Trufaldin.)

MARQUIS DE PIERROT, à part, regardant le maître clerc qui se dirige vers lui les yeux menaçants.

Il me semble que je voi
L'ombre que je redoute,
Se dresser devant moi !...

LE MAITRE CLERC, marchant sur lui.

Comptez !...

MARQUIS DE PIERROT, reculant.

Oui.....

LE MAITRE CLERC, marchant sur le marquis de Pierrot.

Comptez.

MARQUIS DE PIERROT, reculant.

Oui...

ANGÉLIQUE, les regardant.

Qu'est-ce donc ?

MARQUIS DE PIERROT, s'oubliant, au maître clerc.

Est-ce toi ?

TRUFALDIN et ORGON.

Hein !

LE MAITRE CLERC.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous?

MARQUIS DE PIERROT.

(A part.)

Rien. Ce n'est pas elle !...

ORGON, s'avançant, ses billets à la main.

Voici dix mille écus en beaux et bons billets.

ANGÉLIQUE.

Il y tient.

TRUFALDIN.

La somme est fort belle !

LE MAITRE CLERC.

Moi, je préfère à ces papiers muets,
Des bons écus la musique argentine...

MARQUIS DE PIERROT, rempli d'effroi.

Il a dit?...

TOUS, excepté Pierrot.

Des écus la musique argentine...

MARQUIS DE PIERROT.

Argentine !

TOUS, criant.

ENSEMBLE.

La musique argentine,
Est d'un effet charmant,
Et le son de l'argent
N'a rien qui nous chagrine.
Argentine !

MARQUIS DE PIERROT, s'efforçant de rire avec eux.

La musique argentine !...
Ah ! j'y suis maintenant !
Et ce mot-là, vraiment,
N'a rien qui me chagrine.
Argentine (1) !

(1) Chaque fois que l'on dit ARGENTINE, Pierrot change de place.

TRUFALDIN.

C'est compté!...

ORGON.

Signez-vous ?...

MARQUIS DE PIERROT.

(A part.)

Avec joie. Avec rage!
Oui, morbleu ! j'aurai du courage,
J'étais fou...

TRUFALDIN, revenu au bureau avec Orgon.

Tout est bien en règle à présent.

LE MAITRE CLERC, près d'Angélique.

Est-ce Madame qui commence ?

ANGÉLIQUE.

Non... non...

LE MAITRE CLERC.

Signez... ne craignez rien.

(Mouvement d'Angélique.)

ORGON.

Allons, ma fille!...

ANGÉLIQUE, suivant des yeux le maître clerc qui redescend près du bureau.

Je veux bien.

MARQUIS DE PIERROT, la conduisant au bureau.

A vous les honneurs, et je pense,
Qu'en ménage et dans nos amours,
C'est vous qui les aurez toujours !...

LE MAITRE CLERC, entre Pierrot et Angélique qui signe.

Toujours !...

(Pierrot recule.)

Signez !

MARQUIS DE PIERROT, reculant.

Oui.

LE MAITRE CLERC, marchant sur lui.

Signez !

MARQUIS DE PIERROT, reculant.

Oui!...

ANGÉLIQUE, à part.

Vient-elle à mon secours ?

(Le maître clerc a fait reculer Pierrot vers la gauche ; Trufaldin descend près de lui avec une plume qu'il lui présente, et tous reprennent gaiement.)

ANGÉLIQUE, ORGON, TRUFALDIN, LE MAITRE CLERC et PIERROT.

La musique argentine
Est d'un effet charmant!
Et le son de l'argent
N'a rien qui nous chagrine...
Argentine !...

(A chaque répétion du mot ARGENTINE, le trouble de Pierrot augmente ; il finit par jeter avec rage la plume qu'il a prise des mains de Trufaldin, et il s'enfuit à toutes jambes.)

SCÈNE VI.

LE MAITRE CLERC, ANGÉLIQUE, ORGON, TRUFALDIN.

TOUS, riant aux éclats.

Ha ! ha ! ha !

LE MAITRE CLERC, cessant de rire.

Quelle mouche pique M. le marquis !...

ANGÉLIQUE.

Mais il a perdu la tête !

ORGON.

Complétement.

TRUFALDIN.

J'en ai peur !... (Au maître clerc.) Mais vous lui aurez dit des choses...

LE MAITRE CLERC.

Moi, rien !... (Il va reprendre son chapeau sur le bureau.)

ANGÉLIQUE.

Il a refusé de signer !

ORGON.

Parlasambleu ! il paiera le dédit... le double de la dot.

ANGÉLIQUE.

Me faire épouser un fou !...

TRUFALDIN.

Attendez donc... je n'ai jamais ouï dire qu'il fût... (Au maître clerc.) et vous ?

LE MAITRE CLERC.

Oh! moi...

COUPLETS.

(Avec beaucoup de réserve.)

Monsieur de Pierrot
Est un client de notre étude,
Et par habitude,
Sur nos clients je sais qu'il faut
Ne jamais dire un mot
De trop !...

Argentine salue Orgon et Trufaldin qui lui rendent son salut, puis redescendant vivement, elle reprend :)

PREMIER COUPLET.

On trouve que son visage
A besoin d'être embelli,
Et l'on juge à son langage,
Qu'il est tout frais anobli,
A sa tournure, on dirait qu'il va moudre
De la farine en son moulin...
Quant à l'esprit, il est par trop humain,
Pour avoir inventé la poudre !
Mais... mais...
(Avec réserve.)
Monsieur de Pierrot
Est un client, *etc.*
(Même jeu qu'au précédent couplet.)

DEUXIÈME COUPLET.

S'il manque un peu de courage,
C'est par amour du prochain ;
Si sa raison déménage,
C'est par amour du bon vin...
S'il fuit toujours, c'est qu'il est, on le pense,

Poursuivi par un gros remords...
Et quand il tremble... on croit que pour son corps...
Il a grand peur de la potence!...

ANGÉLIQUE, effrayée.

De la potence!

ORGON, stupéfait.

De la potence!

TRUFALDIN, riant.

De la potence!

LE MAITRE CLERC.

Mais... mais...
(Avec réserve.)
Monsieur de Pierrot
Est un client de notre étude,
Et par habitude,
Sur nos clients je sais qu'il faut
Ne jamais dire un mot
De trop.

(Il sort par le fond en saluant Trufaldin, Orgon et Angélique qui le suivent jusqu'à la porte.)

TRUFALDIN, redescendant.

Ta, ta, ta! c'est un petit sot!... et quant au contrat...

ANGÉLIQUE, avec fermeté.

Je l'avais signé... mon père l'a voulu... mais à présent j'espère qu'il ne me fera plus subir une pareille humiliation! le marquis de Pierrot paiera le dédit! (à part) et Octave peut venir!

TRUFALDIN.

Mademoiselle!... (Elle entre à droite.)

ORGON.

Vous êtes témoin que ce n'est pas moi qui ai refusé!... il paiera le dédit!... le double de la dot!...

TRUFALDIN.

Monsieur Orgon! (Orgon suit sa fille.)

SCÈNE VII.

TRUFALDIN, MARQUIS DE PIERROT.

TRUFALDIN, reprenant son portefeuille sur le bureau.

En vérité, je ne puis comprendre...

MARQUIS DE PIERROT, entr'ouvrant la porte.

Il n'y est plus !...

TRUFALDIN.

Ah ! c'est lui !

MARQUIS DE PIERROT.

Ah ! c'est vous !... (Se jetant sur lui.) Ah ! c'est toi ! ah ! maudit tabellion !

TRUFALDIN, se défendant.

Mais, monsieur le marquis, vous me secouez là comme un rosier !...

MARQUIS DE PIERROT.

Ah ! c'est toi qui as amené cette femme !...

TRUFALDIN.

Comment, cette femme !... quelle femme ? vous êtes fou !...

MARQUIS DE PIERROT.

J'en ai peur... depuis trois jours, il me semble que je ne vois partout que des ombres, et que moi-même... (Se tâtant.) Mais non, c'est bien moi... (Lui prenant le bras.) C'est bien vous !

TRUFALDIN.

Dame ! cela m'en a l'air !...

MARQUIS DE PIERROT.

Ah ! notaire, si vous saviez...

TRUFALDIN.

Je saurai... quand vous voudrez.

MARQUIS DE PIERROT.

Au fait, vous me donnerez peut-être un conseil... et puis vous êtes discret par caractère...

TRUFALDIN.

Non... par état.

MARQUIS DE PIERROT.

Eh bien... (Il va s'assurer que toutes les portes sont fermées.)

TRUFALDIN.

Eh bien!...

MARQUIS DE PIERROT, mystérieusement.

Apprenez donc qu'elle est morte.

TRUFALDIN.

Qui?

MARQUIS DE PIERROT.

Elle... cette femme... Argentine.

TRUFALDIN, poussant un cri.

Ah!

MARQUIS DE PIERROT, effrayé.

Ah! on nous écoute!...

TRUFALDIN.

Non... c'est moi qui ai dit: Ah!

MARQUIS DE PIERROT.

Bon!... mais n'y revenez pas!...

TRUFALDIN.

C'est qu'à ce mot d'Argentine, je me suis rappelé l'effet que, tout à l'heure, il a produit sur vous... ah! c'était une femme... une vraie femme?...

MARQUIS DE PIERROT.

Tout ce qu'il y a de plus vraie!... elle m'adorait, avant que j'eusse une fortune et un titre... et moi-même je l'aimais assez cette petite Argentine... je lui avais même promis de l'épouser... un jour que j'y pensais.

TRUFALDIN.

Une promesse par écrit?

MARQUIS DE PIERROT.

Allons donc!... pas si sot!... ce qui ne l'empêcha pas de me

la rappeler... un jour que je n'y pensais plus, après mon héritage... l'explication fut chaude... c'était sur les bords de la Seine... près de Saint-Cloud... et dans son désespoir, comme je la repoussais de mes bras... elle s'y précipita!

TRUFALDIN.

Dans vos bras?

MARQUIS DE PIERROT.

Non... dans la Seine!

TRUFALDIN.

Ah! grand Dieu!

MARQUIS DE PIERROT.

C'est ce que je dis. (Froidement.) Ah! grand Dieu!... et je me sauvai comme si le diable m'emportait!

TRUFALDIN.

Mais elle se noyait!

MARQUIS DE PIERROT.

Très-bien!... le lendemain, j'appris qu'on l'avait repêchée... le jour même de la fête de Saint-Cloud, et qu'on l'avait portée en terre avec accompagnement...

TRUFALDIN.

De mirlitons?...

MARQUIS DE PIERROT.

Non!... avec accompagnement de tous les gens du pays.

TRUFALDIN.

Vous n'y étiez pas.

MARQUIS DE PIERROT.

Pas du tout... j'étais trop abîmé par la douleur... et puis on aurait pu supposer que je l'avais poussée...

TRUFALDIN.

C'était possible!

MARQUIS DE PIERROT, lui sautant au collet.

C'est pas vrai!

TRUFALDIN.

Je dis qu'on aurait pu supposer...

MARQUIS DE PIERROT.

C'est alors que j'eus l'idée d'épouser Angélique... pour me distraire, et pour oublier tout à fait l'autre... je n'y pensais presque plus... mais depuis trois jours, voilà son souvenir qui me revient, avec son image! l'avant-dernière nuit, je fus réveillé par une voix qui chantait... c'était la sienne... je me lève... je cherche... rien... rien...

TRUFALDIN.

C'était la fin d'un rêve.

MARQUIS DE PIERROT.

C'est ce que je me dis ! la fin d'un rêve... mais hier, à l'Opéra, pendant le grand air d'Armide... je ne rêvais pas... Je venais de serrer la main de ma future... lorsque tout à coup... au balcon... en face... je vois deux yeux braqués sur les miens.

TRUFALDIN.

Les yeux d'une femme...

MARQUIS DE PIERROT.

Par-dessus un éventail qui cachait le reste... Je crus d'abord que c'était le résultat de mes avantages, de ma tournure un peu régence, et je songeais à augmenter le maître de danse et le maître d'armes qui me donnent des leçons de grâce et d'adresse! (En gesticulant, il attrape le visage de Trufaldin.) Ah ! pardon ! lorsque cette dame, en baissant son éventail, me laissa voir... quoi ?

TRUFALDIN.

Son visage !

MARQUIS DE PIERROT.

Non !... la figure d'Argentine !... J'étais pâle... je tremblais... et comme ses yeux me perçaient toujours d'outre en outre...

TRUFALDIN.

Vous ne pûtes pas y tenir.

MARQUIS DE PIERROT.

Et je sortis !

TRUFALDIN.

C'était l'effet d'un bon dîner, arrosé de Suresne!...

MARQUIS DE PIERROT.

Au fait, j'avais fait honneur à la cave du beau-père... Mais ce matin, en arrivant pour signer ce contrat, j'étais à jeun... et c'est sa voix... cette même voix... que j'ai entendue... là, dans l'antichambre... où il n'y avait qu'une vieille...

TRUFALDIN.

Quand vous avez poussé le verrou!...

MARQUIS DE PIERROT.

Et ce n'est rien encore!... tout à l'heure... ce clerc... cet affreux clerc... qui m'a mis en fuite, en me disant : Signez, signez!

TRUFALDIN.

Eh bien!...

MARQUIS DE PIERROT.

C'étaient ses yeux!... sa bouche!... sa voix!... elle!... elle tout entière!...

TRUFALDIN.

La défunte Argentine!...

MARQUIS DE PIERROT.

Je la vois... je la retrouve partout... et vous-même, en ce moment... il me semble que vos traits deviennent plus fins... vos yeux plus spirituels, que votre taille s'amincit... que votre poitrine...

TRUFALDIN.

Plaît-il!

MARQUIS DE PIERROT.

Que votre voix... (S'élançant sur lui et le secouant.) Notaire!... notaire!... êtes-vous bien sûr d'être un homme?

TRUFALDIN.

Dame! autant qu'on peut être sûr de ces choses-là.

MARQUIS DE PIERROT.

Ah! j'en perds la tête!... j'en mourrai... conseillez-moi donc!...

TRUFALDIN.

Eh ! mais, si vous aimez Angélique ?...

MARQUIS DE PIERROT.

Si je l'aime ! mais je l'adore autant que je déteste l'autre, cette Argentine ! Oh ! je voudrais qu'elle ressuscitât exprès pour m'entendre lui dire : Je te hais ! je te hais ! je te hais !

TRUFALDIN.

Eh bien ! alors, ayez du courage ! soyez ferme ! ne tremblez plus devant des visions ridicules...

MARQUIS DE PIERROT.

N'est-ce pas ? oh ! qu'elle revienne !

TRUFALDIN.

Et d'abord, signez votre contrat, qui contient un dédit qu'il faudrait payer !...

MARQUIS DE PIERROT.

Comment, signer !... mais avec délices ! (Il signe.)

TRUFALDIN, frappant sur le bureau.

C'est ça !...

MARQUIS DE PIERROT, sautant de peur.

Ça !... quoi ?

TRUFALDIN.

Je dis, c'est ça !... je vais le porter à votre beau-père et à sa fille, et je tâcherai d'arranger les choses...

MARQUIS DE PIERROT, s'asseyant près du bureau et s'éventant avec son mouchoir.

Oui, allez, notaire, allez... et dites-leur que j'avais mal dormi, ou trop déjeuné... mais que je suis plus amoureux que jamais... et prêt à partir pour la paroisse, à minuit ! (Trufaldin sort à droite.)

SCÈNE VIII.

MARQUIS DE PIERROT, MARIETTE, puis ANGÉLIQUE.

MARQUIS DE PIERROT.

Me voilà marié !

MARIETTE, rentrant par la porte de l'angle gauche.

Marié !...

MARQUIS DE PIERROT.

Ah ! c'est toi, petite... bonjour, la fille, bonjour...

MARIETTE.

Vous dites, monsieur le marquis, que vous êtes marié !...

MARQUIS DE PIERROT.

Eh ! oui, mon enfant !... marié, ou c'est tout comme... Angélique a signé, j'ai signé avec paraphe, pataraphe, et cætera... (Lui passant la main sous le menton.) Eh ! eh ! elle est gentille.

MARIETTE.

Ah ! vous avez signé... (A part.) Ah, mon Dieu !... ce pauvre Octave qui arrivait tout joyeux.

MARQUIS DE PIERROT, se levant, et à part.

Il a raison, le notaire, du courage !... j'en aurai !... d'avoir toujours peur... ça m'use !... elle s'est noyée, ça la regarde, c'est son affaire !

ANGÉLIQUE, tout émue, rentrant par la droite.

Oui, mon père, oui, puisque vous l'exigez, mais vous aurez beau faire, je serai malheureuse !...

MARIETTE.

Ah ! Mademoiselle !.

MARQUIS DE PIERROT, l'apercevant.

Qu'est-ce qu'il y a, belle Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Il y a, monsieur le marquis, que mon père m'ordonne de me préparer pour ce mariage, mais je serai laide... bien laide !...

MARQUIS DE PIERROT.

Ah ! palsambleu ! je vous en défie !...

ANGÉLIQUE.

Vous verrez ! (Mariette apporte au premier plan la toilette qui est au deuxième plan.)

MARQUIS DE PIERROT.

Mais je vois !... je vois que vous êtes charmante, séduisante, ravissante !

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas mon intention !... Mariette !...

MARIETTE.

Mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Arrange mes cheveux... mets-moi des rubans, des fleurs... ce que tu voudras...

MARIETTE.

Oui, Mademoiselle... (Bas.) C'est donc fini ! et ce pauvre Octave qui est toujours là... qui attend... il faut qu'il s'en aille encore !...

ANGÉLIQUE, bas.

Ah ! ce n'est pas ma faute !... et à moins qu'on ne le remette en fuite !...

MARQUIS DE PIERROT.

Allons donc, petite... allons donc !... (Mariette ouvre le tiroir de la toilette.) Essuyez vos jolis yeux, mon adorée !... ces yeux qui m'ont tourné la tête !...

ANGÉLIQUE.

C'est donc pour cela, Monsieur, que vous êtes fou !...

MARQUIS DE PIERROT.

Moi !

MARIETTE, tout en cherchant dans la toilette, chante :

Tra, la, la,
Flamme d'amourette
Bientôt s'éteindra.

MARQUIS DE PIERROT.

Mais taisez-vous donc, ma mie !...

MARIETTE.

Moi, je ne dis rien, je chante. (Continuant :)

Prends garde, poulette,
Le renard te guette,
Il te croquera !

Des nœuds blancs, Mademoiselle !...

ANGÉLIQUE.

Certainement !... mais le jour baisse... de la lumière. (Elle s'assied à la toilette, Mariette sort par la porte de l'angle gauche.)

MARQUIS DE PIERROT.

L'heure approche... à minuit !... mais d'abord, vous m'entendrez...

SCÈNE IX.

MARQUIS DE PIERROT, ANGÉLIQUE, puis ARGENTINE.

ROMANCE ET COUPLETS.

MARQUIS DE PIERROT, chantant précieusement.

PREMIER COUPLET.

Si c'est un signe de folie,
De soupirer la nuit, le jour,
De donner son âme, sa vie...
Oui, je suis fou... mais c'est d'amour !...
De mes serments, pour vous, cruelle,
Ma raison est l'enjeu !
Et de vos yeux part l'étincelle,
Qui met mon cœur en feu !

ARGENTINE, chantant en dehors, à gauche.

Tra, la, la, la.

MARQUIS DE PIERROT.

Ah ! mon Dieu ! quelle voix !

ARGENTINE entre par la porte de l'angle gauche, sous le costume de Mariette, et tenant deux flambeaux ; elle en porte un sur le bureau en chantant :

Flamme d'amourette,
Bientôt s'éteindra...
Tra, la, la.
Prends garde, poulette,
Le renard te guette,
Il te croquera !
Tra, la, la.

MARQUIS DE PIERROT, pendant qu'elle chante.

Taisez-vous !... taisez-vous !... taisez-vous ?... (Il s'approche d'elle. Elle le regarde, il pousse un cri qui termine le couplet.)

Ah !

ANGÉLIQUE, se retournant vers lui.

Quoi donc !.. avez-vous encore peur !.. vous tremblez ! vous allez fuir !...

MARQUIS DE PIERROT.

Non, non !

DEUXIÈME COUPLET.

N'allez pas croire que je tremble !
Si, près de vous, j'ai peur encor...
A chaque instant c'est qu'il me semble
Qu'on veut me ravir mon trésor !...
J'ai peur... hélas ! d'une colère,
Si lente à se calmer...
J'ai peur toujours de vous déplaire,
Jamais de vous aimer...

ARGENTINE, qui vient d'apporter à la toilette le deuxième flambeau, chante en coiffant Angélique.

Tra, la, la, la,
Flamme d'amourette,
Bientôt s'éteindra...
Tra, la, la.
Prends garde, poulette,
Le renard te guette,
Il te croquera !...
Tra, la, la, la.

MARQUIS DE PIERROT, pendant qu'elle chante.

Taisez-vous !
Taisez-vous ! taisez-vous !
Taisez-vous donc !...

ANGÉLIQUE, tournant la tête vers Argentine, et poussant un cri de surprise qui termine ce deuxième couplet.

Ah !

MARQUIS DE PIERROT, hors de lui.

Mais taisez-vous donc !... Sortez !

ENSEMBLE.

MARQUIS DE PIERROT.

J'étouffe de colère !
Va-t'en, va-t'en, Mégère !
Tu me poursuis en vain,
Ombre, femme ou lutin !

ARGENTINE.

Pourquoi tant de colère ?
On peut chanter, j'espère,
Et vous croyez en vain
Arrêter mon refrain !...

ANGÉLIQUE.

Pourquoi tant de colère ?
(A part.)
C'est ma vieille sorcière,
Le clerc de ce matin...
Mais quel est son dessein !

MARQUIS DE PIERROT, avec rage.

Te tairas-tu !

ARGENTINE, riant.

Monsieur s'emporte !

(Elle replace la toilette où elle était d'abord, à quelque distance du mur.)

ANGÉLIQUE.

Contre une pauvre enfant !...

MARQUIS DE PIERROT.

Oui, je veux qu'elle sorte !...
Va-t'en ! va-t'en !

ANGÉLIQUE.

Ma servante.

MARQUIS DE PIERROT.

Elle !... non !...
N'en croyez rien, c'est un démon,
Qui prend les traits, la voix et la tournure
D'un être que je hais !... mais, je ne fuirai pas !...

ARGENTINE, éclatant de rire.

Ha ! ha ! ha ! ha ! la plaisante aventure !
(Elle continue à rire.)

MARQUIS DE PIERROT.

Je te chasse, va-t'en !... emporte ta figure !
(Elle rit toujours.)

ANGÉLIQUE.

De chez moi !

MARQUIS DE PIERROT.

Je le veux ! c'est toi qui sortiras !

(Il la prend par le bras et la pousse sur l'ensemble jusqu'à la porte de l'angle gauche ; Orgon entre au même moment ; elle sort, et Mariette rentre aussitôt à sa place, en tenant son mouchoir sur ses yeux.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ORGON, MARIETTE.

ENSEMBLE.

MARQUIS DE PIERROT.

J'étouffe de colère !
Ah ! vous voilà, beau-père ?...
Venez m'aider enfin
A chasser ce lutin !...

ORGON.

Quel bruit ! quelle colère !
Vous me direz, j'espère,
Ce qui chez moi, soudain,
Amène un pareil train !...

ANGÉLIQUE.

Pourquoi tant de colère?...
Ah! vous voilà, mon père!...
C'est Monsieur qui, soudain,
Tranche du souverain.

ANGÉLIQUE, montrant Mariette qui pleure.

C'est monsieur de Pierrot qui chasse Mariette!...

ORGON.

Mon gendre!...

MARQUIS DE PIERROT.

Elle m'insulte, et je veux, je prétends
Qu'elle sorte!...

ORGON.

C'est juste, allons!

(Elle pleure plus fort.)

ANGÉLIQUE.

Quoi!

MARQUIS DE PIERROT.

Tu l'entends,
Sors!

MARIETTE, se découvrant le visage et se tournant vers Pierrot.

Quelle faute ai-je faite?...

MARQUIS DE PIERROT, stupéfait.

l'autre!

ORGON.

Qu'avez-vous?

MARQUIS DE PIERROT.

Ce que j'ai?...

ANGÉLIQUE, à part.

Je comprends

MARQUIS DE PIERROT, exaspéré.

J'étouffe de colère!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, OCTAVE, entrant par la porte du fond.

MARQUIS DE PIERROT.

ENSEMBLE.

J'étouffe de colère,
Mais elle aura beau faire !...
Tu me poursuis en vain,
Ombre, femme ou lutin !...

OCTAVE.

Quel bruit ! quelle colère !
Ici, que peut-on faire ?
On entend tout ce train
Jusque chez le voisin !...

ANGÉLIQUE et ORGON.

Pourquoi tant de colère ?
Il nous dira, j'espère,
Ce qui cause soudain
Son trouble et son chagrin !

MARIETTE.

Pourquoi cette colère ?
C'est être bien sévère,
Me renvoyer soudain,
Pour un pauvre refrain !

ORGON, à Octave.

Eh ! que viens-tu faire ici, toi, drôle ?... qui est-ce qui te demande ? (Il lève sa canne ; Octave se sauve derrière Angélique.)

ANGÉLIQUE, retenant son père.

Mon père !...

MARQUIS DE PIERROT, à part.

Quel est cet homme ?

OCTAVE.

Mon Dieu ! monsieur Orgon, je mangeais, pour mon souper,

des petits gâteaux chez le pâtissier voisin, quand j'ai entendu ce vacarme !...

ORGON.

On n'a pas besoin de toi.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non, mon père... S'il faut du renfort à monsieur le marquis pour mettre cette pauvre Mariette à la porte !...

OCTAVE.

Mariette !...

MARIETTE.

Moi !

ORGON.

Il suffit que monsieur le marquis l'exige.

MARQUIS DE PIERROT.

Oui, oui, j'exige qu'elle sorte de céans !... je ne veux plus avoir devant moi une figure aussi... versatile !

ORGON.

Tu l'entends !... va faire ton paquet, et sors, dépêche-toi !

MARQUIS DE PIERROT.

A la bonne heure !... ah ! ah !

OCTAVE.

Monsieur le marquis est toqué !...

ORGON, levant sa canne.

Veux-tu te taire?

OCTAVE.

Écoutez !... mais ne frappez pas !...

ANGÉLIQUE, avec dépit.

Oui, il a raison, oui, toqué !... et c'est bien mal à vous, mon père, de vouloir que je prenne pour mari un méchant. (Elle rentre à droite. Mariette sort par la porte de l'angle gauche.)

MARQUIS DE PIERROT, ému.

Un méchant !... moi !... (Rappelant Mariette.) Eh ! eh ! petite. (Argentine, toujours dans le costume de Mariette, rentre, le mouchoir sur les yeux.

A Orgon.) Tenez, beau-père, donnez-lui de ma part cet écu de trois livres!...

ORGON.

Donnez-le vous-même... Eh! Mariette, voici monsieur le marquis qui veut te donner une fiche de consolation.

ORGON, bas à Octave.

Et si je te vois encore ici, toi... (faisant jouer sa canne) comme un verre! (Il sort à droite.)

OCTAVE.

Suffit! mon Dieu! ne nous fâchons pas!

MARQUIS DE PIERROT.

Moi, un méchant!... tiens, petite. (Il met un écu dans la main d'Argentine.)

ARGENTINE, se découvrant.

Merci! hou!... (Elle sort vivement par la porte de l'angle gauche.)

SCÈNE XII.

MARQUIS DE PIERROT, OCTAVE.

MARQUIS DE PIERROT, reculant.

Encore! Ah çà! c'est à en devenir bête.

OCTAVE, froidement, toute la scène.

C'est fait!

MARQUIS DE PIERROT.

Vous dites!...

OCTAVE.

Je dis que c'est fait... la voilà partie... cette pauvre fille!

MARQUIS DE PIERROT, lui tournant le dos.

Tant mieux! Ah! ah! si elle croit que je fuirai toujours! Non!

OCTAVE, à part.

C'est ce que nous allons voir!

MARQUIS DE PIERROT, se promenant.

Méchant, moi!...

OCTAVE, se trouvant devant lui.

Angélique l'a dit.

MARQUIS DE PIERROT.

Eh bien! oui, je sens que je deviens cruel... que je tourne au féroce... Il y a des moments où je voudrais avoir quelqu'un à battre.

OCTAVE, se retrouvant devant lui.

Me voici!...

MARQUIS DE PIERROT.

Ah çà!... Monsieur, je ne sais qui... qu'est-ce que que vous voulez? qu'est-ce que vous demandez?

OCTAVE, ôtant son chapeau.

Bonjour, marquis! (Il lui tourne le dos et se promène.)

MARQUIS DE PIERROT, le suivant.

Qu'est-ce que vous faites dans cette maison?

OCTAVE, se promenant.

Je vais vous dire... J'y viens souvent.

MARQUIS DE PIERROT, de même.

Pourquoi?

OCTAVE, de même.

Pour voir Angélique.

MARQUIS DE PIERROT.

Angélique... Il dit Angélique tout court!...

OCTAVE.

C'est que... je vais vous dire... je l'aime.

MARQUIS DE PIERROT

Ma femme!

OCTAVE.

Oh! elle ne l'est pas encore!

MARQUIS DE PIERROT.

Elle le sera.

OCTAVE.

Oh! non!

MARQUIS DE PIERROT.

Oh! si!...

OCTAVE.

Oh! oh!

MARQUIS DE PIERROT.

Oh! oh!... voulez-vous m'échauffer aussi les oreilles, vous?

OCTAVE.

Eh! eh!

MARQUIS DE PIERROT.

Eh! eh! savez-vous, Monsieur, que depuis plus d'un an que me voilà gentilhomme, je prends deux leçons d'escrime par jour.

OCTAVE, faisant des appels de pied.

Ah! ah!

MARQUIS DE PIERROT, de même.

Ah! ah! savez-vous que je boutonne mon maître d'armes sept fois sur six!

OCTAVE, à part, reculant.

Diable! elle m'a dit qu'il était poltron!

MARQUIS DE PIERROT, plus haut.

Et que je pourrais bien punir votre insolence!... (A part.) Au fait, il n'a pas l'air fort, et j'aurais du plaisir à le... ah! ah!
(Il se trouve en face d'Octave qui tire à moitié son épée du fourreau.)

OCTAVE.

Ah! ah!

MARQUIS DE PIERROT.

Hein! qu'est-ce que vous faites?

OCTAVE, rengaînant.

Je suis curieux de voir ça.

MARQUIS DE PIERROT, tirant à demi son épée.

Monsieur!...

OCTAVE, à part, reculant.

Ah! mais... est-ce qu'il se battrait?

MARQUIS DE PIERROT, rengaînant.

Mais la loi défend de se battre.

OCTAVE, saisissant de nouveau son épée.

Bah!... je m'en moque!...

MARQUIS DE PIERROT, même jeu.

Morbleu!

TRIO.

OCTAVE, tirant son épée en même temps que Pierrot.

Flamberge au vent, beau gentilhomme,
Par là, mordieu! je vais voir comme
Vous tirez votre honneur du jeu!

MARQUIS DE PIERROT, montrant son épée.

Si de ce fer tu n'es la proie,
Je veux que le ciel me foudroie!
Recommande ton âme à Dieu!

A peine ont-ils croisé le fer, qu'ils rompent tous les deux jusqu'aux deux extrémités du théâtre, en faisant des appels : AH ! AH !)

OCTAVE, à part.

Eh! mais tout de bon il s'emporte!
C'est qu'il est brave, en vérité!

PIERROT.

Ici comme ailleurs, peu m'importe!

OCTAVE.

Ici, l'on peut être arrêté!...

PIERROT.

Ah! bah! quand on est insulté!...

ENSEMBLE, en agitant leurs épées..

MARQUIS DE PIERROT.

Flamberge au vent, tu vas voir comme
Un marquis, un fier gentilhomme,
Sait tirer son honneur du jeu!
Si de ce fer tu n'es la proie,
Je veux que le ciel me foudroie!
Recommande ton âme à Dieu!

OCTAVE, à part.

Flamberge au vent, je vais voir comme
Un marquis, un beau gentilhomme,

Sait tirer son honneur du jeu!
Il faut d'ici qu'on le renvoie,
Ou je lui ferais avec joie
Recommander son âme à Dieu!

(Ils tournent en se poussant des bottes de très-loin, se rapprochant lentement, et s'éloignant bien vite.)

OCTAVE, à part.

On ne vient pas nous interrompre!...

PIERROT, lui poussant une botte hors de portée.

A toi, faquin!

OCTAVE, de même.

A toi, marquis!

MARQUIS DE PIERROT, de même.

Et celle-là!...

ARGENTINE, derrière la porte de l'angle gauche.

Ah! ah! ah! ah!

(Pierrot reste immobile.)

OCTAVE, se rassurant.

Quoi! déjà rompre!...

PIERROT, écoutant.

C'est elle!...

OCTAVE, avec joie.

Tu pâlis!...

MARQUIS DE PIERROT, avec rage.

C'est de colère!

OCTAVE, à part.

Il est pris!...

ENSEMBLE.

MARQUIS DE PIERROT, avec fureur.

Allons, courage,
Je sens, de rage,
Frémir ma main,

Et de carnage
Mon cœur a faim.

OCTAVE, inquiet.

Ah! quelle rage
Le prend soudain,
De ce carnage
Je crains la fin!

MARQUIS DE PIERROT, furieux, chargeant Octave.

Ah! je veux punir tant d'audace...
Morbleu! palsambleu! ventrebleu!

OCTAVE, se sauvant derrière la toilette.

Eh! marquis, attendez un peu!
A part.)
Diable, plus rien!
(Il fuit vers la porte de l'angle gauche.)

MARQUIS DE PIERROT, fondant sur lui.

Non! point de grâce!...

(Argentine paraît à la porte de l'angle gauche, tout en blanc, le visage couvert par un grand voile, comme un fantôme.)

ARGENTINE.

Pierrot!... Pierrot!

(Il s'arrête les yeux attachés sur elle et recule tout tremblant.)

OCTAVE.

Sa main se glace.

ARGENTINE, faisant un pas en avant.

Frappe!.. c'est moi!

OCTAVE.

Tu recules, je croi!

MARQUIS DE PIERROT, balbutiant.

C'est pour te donner de l'espace.

OCTAVE.

Allons, morbleu! palsambleu! ventrebleu!...

(Il marche sur Pierrot, Argentine marche du même pas à son côté, et chante avec lui.)

OCTAVE et ARGENTINE.

Flamberge au vent ! je veux voir comme
Un marquis, un fier gentilhomme,
Sait tirer son honneur du jeu !
Recommande ton âme à Dieu !

MARQUIS DE PIERROT, reculant en chancelant.

Flamberge... au vent !... je veux voir... comme...
. . . . Un gentilhomme...
. . . .
Recommande ton âme... à Dieu !...

(Son épée lui échappe, il tombe évanoui de peur sur la chaise, près du bureau ; Argentine pousse un cri et le regarde en silence ainsi qu'Octave, et le voyant près de revenir, elle fait signe à Octave de sortir ; il s'en va par le fond en faisant un geste de triomphe ! Argentine souffle la bougie qui est sur la table, et le théâtre reste dans l'obscurité.)

SCÈNE XIII.

ARGENTINE, MARQUIS DE PIERROT.

ARGENTINE, à demi-voix.

Pierrot ! Pierrot !...

MARQUIS DE PIERROT, revenant à lui.

Flamberge !

ARGENTINE, très-doucement.

Mon petit Pierrot...

MARQUIS DE PIERROT.

Argentine !... encore toi, qui reviens !...

ARGENTINE.

Ingrat !... cela te fait de la peine.

MARQUIS DE PIERROT.

Non... mais quand on ne compte plus sur les gens ! à quoi bon me tourmenter, me persécuter ?...

ARGENTINE.

Ce n'est pas moi qui te tourmente, Pierrot, c'est le remords

MARQUIS DE PIERROT.

Le remords !

ARGENTINE.

Oui, le remords... d'avoir renié tes serments parce que tu étais riche...

MARQUIS DE PIERROT.

C'est vrai !

ARGENTINE.

D'avoir abandonné la pauvre Argentine, parce que tu étais noble !...

MARQUIS DE PIERROT.

Grâce...

ARGENTINE.

De l'avoir poussée dans la rivière !...

MARQUIS DE PIERROT, se levant.

Oh ! non ! oh ! non !

ARGENTINE.

Quoi ! lorsque je te menaçais de m'y jeter...

MARQUIS DE PIERROT.

Je t'ai touchée un peu... un tout petit peu...

ARGENTINE.

Pour m'aider !

MARQUIS DE PIERROT.

Sans mauvaise intention !

ARGENTINE.

Et tu ne m'as pas secourue !

MARQUIS DE PIERROT.

Je ne sais pas nager.

ARGENTINE.

Et depuis que tu ne me voyais plus, tu étais content, heureux...

MARQUIS DE PIERROT.

Eh bien ! non, j'ai voulu m'étourdir... mais tu es toujours là... toi... ou ton ombre.

ARGENTINE.

C'est le remords !

MARQUIS DE PIERROT.

J'entends ta voix dans la bouche de tout le monde.

ARGENTINE.

C'est le remords !

MARQUIS DE PIERROT.

Je vois ta figure sur toutes les épaules.

ARGENTINE.

C'est le remords !

MARQUIS DE PIERROT.

Oh ! pardonne !... c'est une vilaine maladie... je veux en guérir... j'en mourrais.

DUETTO.

ENSEMBLE.

MARQUIS DE PIERROT.

Oh ! viens, ma belle,
Sois moins cruelle :
Tendre et fidèle,
Tu m'aimais tant !...
Plus de colère !
Plus de mystère !
Reste sur terre...
Ou pour jamais va-t'en.

ARGENTINE.

Ta voix m'appelle !...
Si, plus fidèle,
Tu tiens à celle
Qui t'aimait tant...
Ah ! pour lui plaire,
D'un sort prospère
Sur cette terre
Réponds-lui maintenant.

Pierrot, mon retour sur la terre...
Dépend de toi.

MARQUIS DE PIERROT.

« Argentine, que faut-il faire ?... »
Apprends-le-moi.

ARGENTINE.

Riche et noble, on t'honore;
Si je vivais encore...
Aurais-je des refus ?

MARQUIS DE PIERROT.

Non! reviens, je t'implore!..
Je sens que je t'adore!...
Depuis que tu n'es plus!
(Il cherche à la trouver, elle passe du côté opposé.

ENSEMBLE.

ARGENTINE, à part.

Déjà son ivresse
Rassure mon cœur;
Avec sa tendresse,
Revient le bonheur!
L'ombre disparue,
Pour lui je reprends
Ma voix si connue,
Mes traits et mes sens.

MARQUIS DE PIERROT.

Moment plein d'ivresse!
Non, plus de terreur!
Avec ma tendresse
Revient le bonheur!
A mon âme émue
C'est toi, je le sens,
C'est toi que j'ai vue,
C'est toi que j'entends!...

ARGENTINE.

Angélique avait su te plaire,
L'oublierais-tu ?

MARQUIS DE PIERROT.

Qui, moi!... quand tout avec son père
Est convenu!

ARGENTINE.

A ton rival qui l'aime,
Tu peux l'unir toi-même!

MARQUIS DE PIERROT.

L'unir! par mon refus!...

ARGENTINE.

A cet arrêt suprême
Consens... je vis... je t'aime!...
Sinon!... je ne suis plus!

ENSEMBLE.

MARQUIS DE PIERROT.

Moment plein d'ivresse!
Non, plus de terreur,
Avec ma tendresse
Revient le bonheur!
C'est toi, je le sens,
C'est toi que j'ai vue,
C'est toi que j'entends!

ARGENTINE.

Une douce ivresse
Peut calmer ton cœur;
Rends-moi ta tendresse,
Rends-moi le bonheur!
L'ombre disparue,
Pour toi je reprends
Ma voix si connue,
Mes traits et mes sens!

ORGON, arrivant par la droite et parlant à Trufaldin.

Venez, venez, monsieur le notaire...

ARGENTINE, entendant venir.

Ah! (Elle s'échappe par la porte de l'angle gauche.)

SCÈNE XIV.

MARQUIS DE PIERROT, ORGON, TRUFALDIN.

PIERROT, suivant Argentine dans l'obscurité.

Ne t'en va pas! oh! reste encore... je t'en supplie! (Il saisit la main d'Orgon qui vient d'entrer et la baise.)

ORGON.

Hein !

PIERROT.

Quoi !

TRUFALDIN, un flambeau à la main.

Attendez-moi donc !

MARQUIS DE PIERROT, reconnaissant Orgon et rejetant sa main.

Que le diable vous emporte !

ORGON.

Ah çà ! vous avez donc la rage de me baiser les mains aujourd'hui, vous ?

TRUFALDIN.

Monsieur le marquis !...

MARQUIS DE PIERROT.

Et pourtant elle était ici... ici !...

ORGON.

Ah çà ! qu'est-ce qu'il y a encore, mon gendre ?

MARQUIS DE PIERROT.

Il y a, beau-père, que je n'épouse pas votre fille !...

ORGON.

Vous n'épousez pas !

MARQUIS DE PIERROT.

Non !

TRUFALDIN.

Quand on n'attend plus que vous !

MARQUIS DE PIERROT.

Non !

ORGON.

Alors vous paierez le dédit !

MARQUIS DE PIERROT.

Non !

TRUFALDIN.

Vous avez tort, monsieur le marquis... le contrat...

MARQUIS DE PIERROT, faisant sauter le contrat.

Eh ! allez-vous-en au diable avec votre contrat.

ORGON.

Angélique...

MARQUIS DE PIERROT.

Aura un autre mari...

ORGON.

Vous croyez qu'on trouve un mari comme ça, vous !

TRUFALDIN.

Cela ne court pas les rues !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, OCTAVE.

MARQUIS DE PIERROT, courant à Octave, qu'il aperçoit à la porte du fond.

Non ! mais ça écoute aux portes !

ORGON.

Le petit Octave !

MARQUIS DE PIERROT, l'amenant en scène.

Le petit Octave ! (A Octave.) Vous aimez Angélique ?

OCTAVE.

Oh ! oui, je l'adore !

MARQUIS DE PIERROT.

Elle vous aime !

OCTAVE.

Oh ! oui !

ORGON.

Permettez !...

MARQUIS DE PIERROT, poussant Octave à Orgon.

Voilà votre affaire !

ORGON, le repoussant à Pierrot.

Mais non, je n'en veux pas !... pour remplacer un marquis, riche... (Pierrot salue.) bien tourné..... (Pierrot salue.) spirituel.

MARQUIS DE PIERROT, se rengorgeant.

Oh ! vous me flattez !

ORGON.

Je prendrais un faquin !

MARQUIS DE PIERROT, à Octave.

Saluez donc !

ORGON.

Gueux !... bon à rien !

OCTAVE, saluant.

Ah ! vous me flattez !

TRUFALDIN.

Ça vaut le dédit !

MARQUIS DE PIERROT.

Le dédit !

ORGON.

Comment, le dédit !.... pour donner ma fille à ce maroufle-là !... j'en veux le triple.

PIERROT.

Le triple !.. alors, j'épouse !

ORGON.

Partons pour l'église. (Il va vers la droite.)

OCTAVE.

De grâce !

MARQUIS DE PIERROT, à part.

Argentine, ma mie, tu vois que j'ai fait ce que j'ai pu !

SCÈNE XVI.

TRUFALDIN, OCTAVE, MARQUIS DE PIERROT, ARGENTINE, ANGÉLIQUE, ORGON, MARIETTE.

ORGON, au marquis de Pierrot, en amenant Angélique en toilette de mariée.

Partons, mon gendre !

TRUFALDIN.

La main à la mariée !

ORGON, à sa fille en la menaçant.

Allons ! ta main !...

ANGÉLIQUE, hésitant.

Ma main !.. la voici.

ARGENTINE, rentrant par la porte du premier plan à gauche, et aussi en toilette de mariée.

La voici ! (Elle tend également la main à Pierrot.)

MARQUIS DE PIERROT, entre elles deux.

Miséricorde !

ORGON et TRUFALDIN, stupéfaits.

Deux mariées !

OCTAVE.

Deux femmes !... (A Trufaldin.) Est-ce que ça se peut, notaire ?

TRUFALDIN.

Quelquefois, dans la coutume de Paris.

MARQUIS DE PIERROT.

Oh ! moi, je n'en veux qu'une ! oui, c'en est fait !... Argentine !.... si c'est toi !... si c'est bien toi ! sois ma femme !... pourvu que tu ne sois pas une ombre !... Tu vis ?...

ARGENTINE.

Et je n'ai jamais cessé de vivre..... grâce aux pêcheurs qui m'ont sauvée..... pour te forcer... à être heureux !

MARQUIS DE PIERROT.

Oh ! oui, c'est bien toi !... (Il dépose un baiser sur son cou.) C'est solide ! (Il la prend dans ses bras.)

TRUFALDIN.

Mais expliquez-vous...

ORGON.

Je n'y comprends rien !...

ANGÉLIQUE.

Vous saurez tout, mon père...

ORGON.

Il paie donc le triple du dédit.

MARQUIS DE PIERROT.

Eh oui, palsembleu ! pour doter votre fille

ARGENTINE.

Que vous donnez à ce garçon-là.

ANGÉLIQUE.

Mon père !

OCTAVE.

Monsieur Orgon !...

ORGON.

Eh ! prends-la !... (Bas à Octave.) Mais sans dot !

FINALE.

OCTAVE.

Oui, je la prends !...

ORGON.

Moi, je consens !...

TOUS, à Argentine.

Et grâce à vous, nous voilà tous contents !...

ARGENTINE, dans sa voix de vieille.

Vous le voyez bien, mes enfants.

COUPLETS DE LA PREMIÈRE SCÈNE.

Jeunes amoureux
Qui perdez courage,
C'est moi qui soulage
Les cœurs malheureux !
Ma douce parole
Rassure et console !
On pleure tout bas,
On souffre en cachette,

(Prenant la main de Pierrot.)

Mais on n'en meurt pas !...
Car moi-même, hélas !

Jeune et joliette,
J'ai passé par là...
Et me voilà.

ENSEMBLE.

Plus de tourments, plus de querelle!
Pour être heureux, il faut toujours
Rester fidèle
A ses amours!

FIN DE L'OMBRE D'ARGENTINE.

LA BELLE-MÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de Madame, par les comédiens ordinaires de S. A. R., le 1er mars 1826.

En société avec M. Scribe.

Personnages :

M. DUVERSIN, négociant.
ÉLISA, sa femme.
LE COLONEL DE GIVRY.
Mlle TURPIN, gouvernante.

CHARLES,
CLAIRE,
JULES,
} enfants de M. Duversin.

LA SCÈNE EST A PARIS, CHEZ M. DUVERSIN.

LA BELLE-MÈRE

Le théâtre représente un salon; porte au fond, deux portes latérales; table et tout ce qu'il faut pour écrire, sur le devant, à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUVERSIN, LE COLONEL.

M. DUVERSIN.

Non, colonel, non... ma caisse n'est jamais fermée pour vous... voici le montant de vos traites.

LE COLONEL.

Ah! monsieur, c'est un véritable service que vous me rendez... s'il fallait avoir affaire à un autre que vous...

M. DUVERSIN.

Hé mais! je ne le veux pas..., comment donc? mais je tiens à être toujours votre banquier... et votre confident. (Lui donnant des billets.) Voyez, c'est la somme, je crois, neuf mille francs.

LE COLONEL.

Oui, oui, parfaitement... Vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de compter.

AIR *du Piége.*

Au diable ces gens froids et lourds,
Qu'on voit, pleins de terreurs secrètes,
Passer la moitié de leurs jours
A compter dépenses, recettes.
Ah! pour mes revenus, je crois
Que je suis un meilleur système;
Car, sans compter je les reçois,
Et je les dépense de même.

M. DUVERSIN.

Sans doute... vous êtes toujours occupé d'affaires plus importantes... Et dites-moi, comment vont les amours ?

LE COLONEL.

Ah ! que me dites-vous là !

M. DUVERSIN.

Est-ce que par hasard vous ne seriez pas éperdument amoureux ?

LE COLONEL.

Au contraire... vous devez me trouver triste, abattu, défait...

M. DUVERSIN.

Allons, vous adorez encore une jolie femme, j'en suis sûr.

LE COLONEL.

Bah !... qui est-ce qui n'aime pas une jolie femme ? il s'agit bien d'autre chose !...

M. DUVERSIN.

Vrai !... qu'est-ce donc ?

LE COLONEL.

Une jolie femme ?... parbleu ! j'en aimai toujours une, moi... mais aujourd'hui...

M. DUVERSIN.

Aujourd'hui ?...

LE COLONEL.

J'en aime deux.

M. DUVERSIN.

Deux !

LE COLONEL.

Air *du vaudeville de la Somnambule.*

Ah ! vous allez sermnner, je parie ;
J'aime deux femmes.

M. DUVERSIN.

Deux, vraiment !

Rien que cela...

LE COLONEL.

Mais quoi donc, je vous prie ?

Ce n'est pas trop.

M. DUVERSIN.

Eh ! non, assurément.
Mon cher ami, lorsque j'avais votre âge,
Il me semblait, incertain dans mon choix,
Qu'on pouvait, sans être volage,
Les aimer toutes à la fois.

LE COLONEL.

Oh ! ce n'est pas une plaisanterie ! d'honneur ! elles sont là toutes les deux... deux demoiselles !... je ne vous les nommerai pas, ce serait indiscret, et puis il y en a une dont je ne sais pas le nom ; mais toutes les deux sont charmantes... et j'ai pour elles un amour également tendre, également sincère... Ah ! je crois cependant que j'aime mieux la brune ; elle a l'œil plus vif, la taille plus... Il est vrai que la blonde a plus de charme, des traits plus doux... et je ne sache pas qu'il y ait une femme qui plaise davantage... si ce n'est l'autre, peut-être.

M. DUVERSIN.

A la bonne heure, au moins... on peut comparer, choisir...

LE COLONEL.

Choisir ! ça ne se peut pas... Vous croyez que je suis infidèle... hein ?... Oui... Eh bien ! non, c'est impossible... il y a de la fatalité dans mon aventure... une jeune personne que j'ai connue il y a six mois en province, où elle était avec sa tante.

M. DUVERSIN.

Ah ! c'est la blonde ?

LE COLONEL.

Justement ; et je l'adorais, lorsqu'un matin j'appris qu'elles venaient de partir en poste pour Paris... et depuis lors je n'ai pas revu ma charmante inconnue.

M. DUVERSIN.

Mais c'est un roman cela.

LE COLONEL.

N'est-ce pas qu'en y mettant deux ou trois duels et un enlèvement, ça serait quelque chose de drôle ? Jugez de mon dés-

M. DUVERSIN.

C'est fait... je suis arrivé de la campagne ce matin, et, comme vous voyez, j'attends ma femme ce soir... c'est pourquoi mes bureaux sont fermés aujourd'hui.

LE COLONEL.

Ma foi !... mon cher monsieur Duversin, je vous fais mon compliment... une jeune femme sans doute... (A part.) Ils épousent toujours de jeunes femmes.

M. DUVERSIN.

Vingt-deux ans.

LE COLONEL.

C'est charmant !... mais vous disiez que vous ne vous remarieriez pas à cause de vos enfants.

M. DUVERSIN.

Oh ! cela tient à des circonstances !... et cependant ils sont loin d'approuver mon mariage ; au moins... ils ont cru pouvoir se dispenser d'assister à la cérémonie, et en ce moment encore, ils sont chez une tante.

LE COLONEL.

De l'humeur, du dépit ?... c'est assez l'usage.

M. DUVERSIN.

Il n'y a pas jusqu'à ma vieille gouvernante, que vous venez de voir, qui ne me déclare la guerre.

LE COLONEL.

Une gouvernante !... parbleu !... je crois bien... la voilà détrônée... elle a maintenant une maîtresse.

M. DUVERSIN.

Et puis, ce que vous n'osez pas dire, c'est qu'à mon âge j'ai fait, en me mariant, une extravagance.

LE COLONEL.

Moi !... je ne dis pas cela...

M. DUVERSIN

Mais vous le pensez.

LE COLONEL.

Du tout... chacun est libre... surtout quand c'est à ses risques et périls.

M. DUVERSIN.

Vous avez raison... et pourtant je parie qu'à ma place le danger ne vous eût pas arrêté.

LE COLONEL.

Je crois bien... nous autres militaires, c'est notre état... mais vous... un négociant, qui n'y étiez pas obligé... Elle est donc bien jolie?

M. DUVERSIN.

Mieux que cela... c'est un ange à qui je dois la vie et l'honneur... Fille d'un colon de Saint-Domingue, elle me fut autrefois confiée par un ami mourant; et pendant le temps qu'elle fut ma pupille... j'eus le bonheur de lui rendre quelques services... de réaliser sa fortune, qui, dans nos colonies, était fort exposée... Depuis elle a habité Strasbourg avec son frère.

LE COLONEL.

Strasbourg!

M. DUVERSIN.

Oui... qu'est-ce donc?

LE COLONEL.

Bien, bien... c'est l'endroit où j'ai connu ma seconde... et des souvenirs... Mais pardon, continuez.

M. DUVERSIN.

Il y a six mois... des retards, des malheurs, des spéculations hasardées avaient mis ma fortune en péril... j'étais près de manquer, et, décidé à ne pas survivre à mon déshonneur, j'avais éloigné de moi ma famille... j'avais envoyé ma fille en province et mon fils aîné chez un de mes correspondants... Encore quelques jours!... et j'allais exécuter mon fatal dessein, quand je vois arriver ici... à Paris... ma jeune pupille qui venait d'atteindre sa majorité, et qui avait appris ma position... « Cette fortune que je vous dois, me dit-elle, je viens vous l'offrir, pour conserver la vôtre. »

LE COLONEL.

Il se pourrait !

M. DUVERSIN.

Je vous vois, comme moi, ému de tant de générosité... et quant à ma réponse, vous la devinez sans peine... « Eh bien ! continua-t-elle, si mon tuteur, si mon ami me refuse, mon époux doit accepter. » Jugez de ma surprise... elle m'avoua qu'elle m'aimait... que depuis son enfance, mes soins, ma tendresse, avaient touché son cœur ; et qu'étrangère en France elle serait heureuse de trouver en moi un guide... un ami... Que vous dirai-je ? j'étais trop heureux moi-même de croire à son amour... je me laissai persuader... je l'épousai... et le bonheur est entré avec elle dans ma maison... Voilà, colonel, toute l'histoire de mon mariage... voilà cette femme que mes enfants refusent de voir... et contre laquelle vous-même peut-être aviez tout à l'heure des préventions.

LE COLONEL.

Eh bien ! je n'en ai plus... sa conduite est admirable... et maintenant je suis pour vous, et surtout pour elle... J'espère bien que vous me présenterez à madame.

M. DUVERSIN.

Comment donc !... mais dès aujourd'hui, si vous le voulez, car cette fête est pour célébrer son arrivée : je ne vous savais pas à Paris ; d'ailleurs je vous vois rarement. Tenez, faites-moi le plaisir d'accepter mon invitation, restez.

LE COLONEL.

Monsieur...

M. DUVERSIN.

J'aurai du plaisir à vous présenter à ma famille, et nous vous distrairons de vos chagrins.

LE COLONEL.

Ah ! vous avez raison ! quand on a des peines... et j'aime la danse à la folie !... j'accepte volontiers ; mais permettez, un quart d'heure à ma toilette, et je suis à vous. Ah ! mon cher monsieur Duversin, quand pourrai-je vous retenir au bal de ma noce !...

M. DUVERSIN.

Avec la brune?...

LE COLONEL.

Oui, oui... avec la blonde. (Il sort.)

M. DUVERSIN.

Je compte sur vous... C'est bien l'homme le plus aimable et le plus fou!

SCÈNE IV.

M. DUVERSIN, CHARLES, CLAIRE, JULES, Mlle TURPIN.

Mlle TURPIN.

Monsieur, voilà vos enfants.

M. DUVERSIN.

Ah! ah! les rebelles!... approchez, approchez, ne craignez rien... Charles, tu n'as pas coutume de m'aborder ainsi; est-ce que tu n'as pas de plaisir à me revoir?

CHARLES.

Moi!... bien au contraire.

M. DUVERSIN.

Eh bien! Claire, tu ne viens pas m'embrasser?

CLAIRE.

Mon papa...

M. DUVERSIN, à Jules, qui se cache derrière sa sœur.

Jules se cache! je le croyais encore au collége.

JULES.

Non, mon papa, je n'y suis plus.

M. DUVERSIN.

Tant mieux pour aujourd'hui... J'aurais bien quelques reproches à vous faire... ingrats! en n'assistant pas à mon mariage, vous m'avez désobéi, vous m'avez outragé... (Ils font un mouvement.) Mais ne craignez rien, vous dis-je; votre belle-mère a demandé grâce pour vous.

MLLE TURPIN, à part.

Une belle-mère qui demande grâce!

M. DUVERSIN.

Ce n'est pas tout... Charles, tu as un cheval à la campagne... tu aurais dû venir le chercher; mais on te l'amènera.

CHARLES.

Comment, mon père! vous avez eu la bonté?...

M. DUVERSIN.

Non, non, ce n'est pas moi... c'est un présent de ta belle-mère.

CHARLES, à part.

Oh!... en ce cas...

M. DUVERSIN.

Jules... (Il lui donne une montre.)

JULES.

Une montre... à répétition.

M. DUVERSIN.

Ta belle-mère espérait te la remettre elle-même... tu n'es pas venu, je m'en suis chargé.

JULES.

Ma belle-mère!... oh! c'est égal, je la prends, mon papa.

M. DUVERSIN, à Claire.

Quant à toi, ma chère, depuis longtemps tu avais prié madame Germeuil, ta tante, de te procurer une demoiselle de compagnie pour t'aider dans tes études... Eh bien! j'y ai consenti... elle t'envoie aujourd'hui mademoiselle de Lussan, une jeune orpheline élevée par elle.

CLAIRE.

Ah! cette bonne tante! elle a bien senti le besoin que j'avais d'une amie, surtout dans ce moment-ci... et mademoiselle de Lussan sera reçue par nous à bras ouverts; (A mademoiselle Turpin.) car celle-là, du moins, ne vient pas...

M. DUVERSIN.

De votre belle-mère... il paraît que ce nom-là suffit pour tout gâter.

Mlle TURPIN.

Monsieur, je vous l'avais prédit.

M. DUVERSIN.

Vous êtes folle, vous... De grâce, plus de mutinerie! Préparez-vous à recevoir ma femme comme vous le devez... c'est à vous à faire les honneurs de la fête que je donne ce soir... je vous en prie... au besoin, je vous l'ordonne... Et vous, mademoiselle Turpin... de la prudence... (Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

CHARLES, CLAIRE, JULES, Mlle TURPIN.

CHARLES.

Je vous l'ordonne... c'est la première fois qu'il nous parle ainsi.

Mlle TURPIN.

Pauvres enfants!... comme on sent bien tout de suite que c'est une belle-mère qui commande!

CLAIRE.

Cependant je croyais qu'il nous gronderait davantage.

Mlle TURPIN.

Pourquoi!... parce que vous avez refusé d'assister à la cérémonie?... mais décemment vous ne le pouviez pas... et moi-même, qui ne suis que gouvernante, si votre père m'eût mandé d'aller à la campagne...

JULES.

Vous y auriez été.

Mlle TURPIN.

Non, monsieur.

JULES.

Laissez donc... une noce, c'est si bon... (A part.) Elle est gourmande, mademoiselle Turpin... très-gourmande...

Mlle TURPIN.

Non, monsieur... on peut vous gagner avec des présents... mais moi...

JULES.

C'est pour la montre que vous me dites cela, n'est-ce pas? c'est papa qui me l'a donnée... je ne connais que lui, moi... Une montre est si utile à mon âge, surtout quand on commence à avoir des affaires... et des rendez-vous, pour ne pas confondre.

Mlle TURPIN.

Oui, des rendez-vous... si vous en avez désormais... ce sera au collége avec votre professeur de grec et de latin.

JULES.

Comment! vous croyez que ma belle-mère me fera renvoyer au collége?

Mlle TURPIN, avec colère.

Elle n'y manquera pas.

JULES.

Par exemple, voilà de l'arbitraire et du despotisme... moi! qui ai fini mes humanités.

Mlle TURPIN, toujours avec colère.

Oui, parlez d'humanité à une marâtre.

CHARLES.

Mes pauvres amis... c'est vous que je plains; car moi, je n'ai pas longtemps à rester ici.

CLAIRE.

Si vous saviez... si mon père savait qu'il s'est engagé, et qu'il part demain.

CHARLES.

AIR *de Oui et non.*

Oui, je partirai ; mais avant
Je prétends écrire à mon père,

Afin qu'il apprenne comment
Nous aimons notre belle-mère.

JULES.

C'est bien... écris-lui, fâche-toi ;
Présent, on craint quelque riposte ;
Mais on est bien plus fort, je croi,
Lorsqu'on se fâche par la poste.

Mlle TURPIN.

Comment ! vous êtes décidé ?

CHARLES.

Oui, sans doute... mon père aurait pu me pardonner les dettes, les folies que j'ai faites, s'il n'y avait pas là une belle-mère... mais maintenant, il n'y a plus d'espoir... me voilà soldat. Le plus ennuyeux, c'est qu'on vient de me donner un nouveau colonel que je ne connais pas, et auquel il faut que je me présente demain.

Mlle TURPIN.

Et tout cela à cause de cette étrangère.

CLAIRE.

Et moi ! mes amis, j'ai bien d'autres sujets de haine... vous savez... ce jeune officier qui venait souvent nous voir dans cette ville, où mon père nous avait envoyés en secret ?...

Mlle TURPIN.

Eh bien !...

CLAIRE.

Eh bien ! après notre départ, son régiment fut appelé à Strasbourg, et là !... oh ! c'est ma tante qui m'écrit tous les détails... il est devenu éperdument amoureux d'une demoiselle... et cette demoiselle, c'est notre belle-mère.

Mlle TURPIN.

Votre belle-mère ! quelle indignité !...

CLAIRE.

Et personne qui partage mes peines... Au moins quand mademoiselle de Lussan sera près de moi, nous pourrons en causer et en dire tout le mal qu'elle mérite.

Mlle TURPIN.

Oui, ça soulage.

JULES.

Moi, je parierais qu'elle est laide, cette femme-là.

CHARLES.

Ce doit être une grande, sèche, jaune.

CLAIRE.

Je ne crois pas... c'est une grosse rouge.

JULES.

Oh ! dites donc... c'est une Américaine, n'est-ce pas? elle est peut-être noire... Tiens, ce serait drôle.

Mlle TURPIN.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est pas bonne... et votre père veut que vous fassiez les honneurs...

CHARLES.

Aux étrangers, soit; mais à elle, jamais.

JULES.

Oui, qu'elle vienne!

CLAIRE.

Oh ! je sens là que je ne pourrai pas lui dire un mot... si je ne pouvais la tourmenter...

Mlle TURPIN.

Oh ! que ce sera bien fait !..... Mais qu'entends-je ! une voiture... c'est sans doute quelqu'un invité à la fête.

CHARLES.

Eh ! non... des cartons, des paquets... c'est quelqu'un qui voyage.

CLAIRE.

Si c'était notre belle-mère !

CHARLES.

Non... une jeune personne.

CLAIRE.

Mademoiselle de Lussan.

CHARLES.

Il n'y a pas de doute... quelle jolie tournure

JULES.

Oh ! comme elle est bien !

CHARLES.

Eh ! vite, je cours la recevoir.

JULES.

Attends... je mets mes gants, et j'y vais.

CHARLES.

Laisse donc !..... Il veut recevoir les dames, lui !.....

JULES.

Tiens, pourquoi pas ?... une jolie demoiselle... tout comme un autre... Parce que mon frère Charles est militaire, il croit qu'il n'y a que lui de la famille qui doive être galant.

Mlle TURPIN.

Galant... galant... Avant d'être galant, il vous faut passer encore quelques années au collége.

JULES.

Au collége, au collége !.... ils n'ont que cela à dire.

AIR *de l'Écu de six francs.*

Pour le latin, grec et logique,
Oh ! j'en ai raisonnablement ;
Je sais la danse et la musique ;
J'ai de l'esprit, je suis charmant ;
J'aime les dames, et que sais-je ?
Je commence à plaire déjà :
Dites-moi donc, après cela,
Ce qu'on peut m'apprendre au collége.

SCÈNE VI.

ÉLISA, CHARLES, CLAIRE, JULES, Mlle TURPIN.

(Jules va au-devant d'Élisa, et prend son chapeau, qu'il met sur la table.)

ÉLISA, à Charles.

Monsieur, combien je vous remercie...

CHARLES.

Ma sœur, mademoiselle de Lussan... je l'aurais deviné, rien qu'au trouble de mademoiselle, lorsqu'elle a appris que mon père n'y était pas (A Élisa.) Mais rassurez-vous ; nous sommes les enfants de M. Duversin... voici mon frère Jules... ma sœur Claire...

CLAIRE.

Qui vous attendait avec impatience.

ÉLISA.

Et mademoiselle Turpin, sans doute ?... Une demoiselle très-respectable.

Mlle TURPIN.

Mademoiselle... (A part.) Elle est charmante, cette jeune personne !

ÉLISA.

Quant à monsieur Charles, je l'ai reconnu tout de suite... on m'a si souvent parlé de toute la famille !

CLAIRE.

Oui, madame Germeuil, qui vous envoie.

ÉLISA.

Elle-même... et il me tardait bien de vous voir.

CLAIRE.

Et moi donc !... j'en avais grand besoin.

JULES.

Car dans l'état de tyrannie et d'oppression où nous sommes...

CLAIRE.

C'est quelque chose qu'un allié de plus...

ÉLISA.

Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

CLAIRE.

Est-ce que ma tante ne vous a pas dit ?... est-ce que vous ne savez pas que nous avons une belle-mère !

ÉLISA.

Ah ! oui... votre belle-mère !

Mlle TURPIN.

Dites donc une marâtre.

ÉLISA.

C'est donc une bien méchante femme ?

CHARLES.

Une intrigante, qui vient ici pour nous désunir.

JULES.

Qui donne de mauvais conseils à mon père.

CLAIRE.

Et qui veut être seule aimée de lui.

JULES.

Oui... mais, en revanche, nous ne l'aimerons guère... voyez-vous.

ÉLISA.

Oh! ni moi non plus... et d'après ce que vous me dites là... je la déteste déjà de confiance... et sur parole.

CLAIRE.

Vrai !... eh bien, tenez, embrassons-nous, car j'en mourais d'envie. (Elles s'embrassent.)

Mlle TURPIN.

Bravo... j'ai vu tout de suite que nous serions d'accord contre l'ennemi commun, car c'est moi qui ai formé la coalition... Ils n'y pensaient seulement pas.

ÉLISA.

Ah çà, il y a donc des motifs bien graves ?... des choses...

JULES.

Des choses affreuses.

ÉLISA.

Quoi ! vous croyez qu'elle est capable ?.....

Mlle TURPIN.

Elle est capable de tout... Tenez, ne voilà-t-il pas mademoiselle à qui elle a enlevé un amant.

ÉLISA.

Un amant ! et lequel ? car on dit que votre belle-mère avait quelques adorateurs.

Mlle TURPIN.

Quelques adorateurs !..... vous êtes bonne... je suis sûre qu'il y a mieux que cela... Et puis ne voilà-t-il pas monsieur, le fils aîné de la maison, qui, n'osant plus avouer ses étourderies à son père, a pris le parti de s'engager sous le nom de Charles, dans le cinquième régiment de chasseurs, et qui part demain pour Strasbourg.

CHARLES.

Mademoiselle Turpin !...

JULES.

Et ne voilà-t-il pas que moi, qui espérais rester à la maison, libre avec un précepteur, elle va me faire retourner au collége ; mais je ne lui pardonnerai de ma vie... aussi quand vous êtes arrivée, nous conspirions.

ÉLISA.

Une conspiration !... c'est charmant !... j'en veux être aussi.

CHARLES.

Sans doute, vous en serez...

Mlle TRUPIN.

Parce que d'abord il faut qu'elle ou moi sorte de la maison.

ÉLISA, souriant.

C'est trop juste.

CLAIRE.

Oh ! d'abord, mon père veut que je paraisse au bal ; mais j'y

serai triste, ennuyée... je ne veux pas dire un mot de toute la soirée.

ÉLISA.

Vous avez raison... il sera bien puni.

CHARLES.

Pour moi, je suis fou de la danse, on le sait... eh bien! je ne danserai pas... mon père aura beau se fâcher, il n'y a pas de loi qui force un mineur à danser.

ÉLISA.

C'est cela, ne dansons pas.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

DUO DU MAÇON : *Travaillons, dépêchons.*

TOUS.

Conjurons,
Conspirons,
Et nous réussirons ;
Mais surtout du complot
Ne disons pas un mot.

JULES.

Grands dieux, quelle malice !
Pour ce soir on comptait
Sur un feu d'artifice...
Mais j'ai là mon projet.
Je sais ce qu'il faut faire,
Afin qu'il n'ait pas lieu ;
Et notre belle-mère
N'y verra que du feu.

(Il sort.)

TOUS.

Conjurons,
Conspirons,
Et nous réussirons ;
Mais surtout du complot
Ne disons pas un mot.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. DUVERSIN, sortant du cabinet à gauche.

Mlle TURPIN.

Voilà monsieur.

Je vais, ma toute belle,
Vous présenter à lui.
(A M. Duversin, en lui présentant Elisa.)
Voici mademoiselle.

M. DUVERSIN.

Grands dieux, que vois-je ici !
(Il court à Elisa et l'embrasse.)

Mlle TURPIN.

Quelles sont ces manières ?

M. DUVERSIN.

Mais qui vous trouble ainsi ?

Mlle TURPIN.

Ces façons familières...

M. DUVERSIN.

Sont celles d'un mari.

CHARLES et CLAIRE.

Que dit-il ?

Mlle TURPIN.

Ah ! grands dieux !

CHARLES et CLAIRE.

Quoi ! c'est elle ?

Mlle TURPIN.

En ces lieux !

M. DUVERSIN.

C'est ma femme, et pourquoi
Ce trouble et cet effroi ?

CHARLES, CLAIRE et Mlle TURPIN.

Je le voi,
C'est fait de moi.

ENSEMBLE.

CHARLES, CLAIRE et Mlle TURPIN.

Quel regret !
C'en est fait,
Elle a notre secret ;
Mais aussi conçoit-on
Pareille trahison ?

ÉLISA, à son mari.

Indiscret,
Qu'as-tu fait ?
Découvrir mon secret !
Pour cette trahison
Il n'est point de pardon.

M. DUVERSIN, à Élisa.

Qu'ai-je fait ?
Quel était
Ce prétendu secret ?
De cette trahison
Quelle est donc la raison ?

Mlle TURPIN.

C'est affreux !

ÉLISA.

N'est-il pas vrai ?... se glisser dans un conseil... surprendre les secrets de l'État !... c'est une perfidie... Mon ami, je suis arrivée ici seule, inconnue, et déjà je gagnais l'amitié de vos enfants, même celle de mademoiselle Turpin... mais votre indiscrétion a tout gâté.

Mlle TURPIN.

Certainement, madame, je ne crains rien... je suis tranquille... et je répéterai ce que je vous ai dit... j'ai dit que je n'aimais point...

ÉLISA.

Les femmes qui venaient pour tout brouiller et pour tout désunir.

Mlle TURPIN, bas.

Sans doute.

ÉLISA.

Vous n'aimez pas la concurrence.

Mlle TURPIN.

La concurrence, la concurrence!... Me faire causer... m'arracher des secrets... c'est de l'inquisition, madame.

M. DUVERSIN.

Mademoiselle Turpin!...

CHARLES.

Oui, madame, venir ainsi sous un nom supposé... sous le nom de mademoiselle de Lussan.

ÉLISA.

Ah! ce n'est pas moi qui l'ai pris!... c'est vous qui me l'avez donné.

CLAIRE.

N'importe, madame; c'est bien mal à vous... Et moi qui l'ai embrassée!

ÉLISA.

Allons, songez que vous m'avez promis votre amitié... Charles, je danserai, moi... et je compte sur vous pour le bal... Quant à vous, mademoiselle Turpin, il faut vous résigner... mais ce qui doit vous rassurer, c'est que tout le monde peut compter sur ma discrétion... vous pouvez être sûrs que votre belle-mère ne saura rien des secrets confiés à mademoiselle de Lussan.

CLAIRE, sortant.

Adieu, madame, adieu... j'en pleurerais de dépit.

CHARLES.

Et moi aussi... je me retire... mais rappelez-vous, mon père, que vous aurez fait notre malheur. (Il sort.)

Mlle TURPIN.

Ah ! monsieur Duversin... je prévois des choses... Je ne puis rester plus longtemps chez vous, car j'ai de l'honneur.

M. DUVERSIN.

Eh! qui est-ce qui pense à votre honneur, et qui songe à l'attaquer?... Sortez. (Mademoiselle Turpin sort.)

ÉLISA.

De grâce, modérez-vous, car voici un étranger.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COLONEL.

M. DUVERSIN.

Eh ! c'est notre jeune colonel... tant mieux, morbleu ! car sa présence va dissiper la mauvaise humeur qui allait me gagner.

LE COLONEL.

Vous voyez, monsieur, que je suis exact... moi d'abord, j'arrive toujours le premier... Ah ! mon Dieu !... cette jeune personne que j'aperçois...

M. DUVERSIN.

Qu'avez-vous donc ?

LE COLONEL.

C'en est une... celle de Strasbourg.

ÉLISA, s'avançant.

Monsieur de Givry !... (A M. Duversin.) Comment, mon ami, vous le connaissez ?

LE COLONEL.

Elle vous appelle son ami.

M. DUVERSIN.

Oui, vraiment ; et je vais vous dire pourquoi... (Prenant Elisa par la main.) Colonel, je vous présente ma femme.

LE COLONEL.

Votre femme !

M. DUVERSIN.

Oui, colonel... et puisque vous la connaissez, vous me permettrez plus volontiers de vous laisser un instant... D'ailleurs, je ne suis pas fâché que madame vous réponde elle-même.

ÉLISA.

Mon ami, n'oubliez pas de recommander à votre fils de danser la première contredanse avec moi.

M. DUVERSIN.

La seconde, s'il vous plaît... je tiens beaucoup à la première... (Au colonel.) Vous voyez, je suis redevenu danseur pour ma femme.

LE COLONEL, à part.

Voilà qui est piquant, par exemple.

M. DUVERSIN, bas au colonel.

Dites donc, mon colonel... il faut vous en tenir à l'autre. (Il sort.)

SCÈNE IX.

LE COLONEL, ÉLISA.

LE COLONEL.

Il a l'air de se moquer de moi.

ÉLISA.

Ah! monsieur... vous connaissez mon mari?

LE COLONEL.

Votre mari, Élisa? (A part.) Mais c'est qu'elle est encore mieux depuis son mariage.

ÉLISA.

Mon Dieu! colonel... vous paraissez troublé.

LE COLONEL.

AIR: *Le choix que fait tout le village.*

Sans doute au plaisir que j'éprouve
Se mêle un mouvement d'effroi...

Ce bien charmant que je retrouve
Serait-il donc perdu pour moi ?
Ah ! je le sens au feu qui me dévore,
Ce triste hymen, source de mes regrets,
A mon amour ajoute encore,
Comme il ajoute à vos attraits.

ÉLISA, souriant.

Ah ! vous pensez encore à cela ?

LE COLONEL.

Je conçois que ma constance vous étonne... vous qui m'avez oublié... vous qu'un autre hymen...

ÉLISA.

Ah ! brisons là, de grâce... des circonstances que vous ignorez...

LE COLONEL.

Je sais tout, madame... la reconnaissance a fait plus que l'amour... Vous avez trahi un malheureux pour en sauver un autre... mais avez-vous pensé que je pusse oublier tant d'attraits... de si douces espérances ?... Car vous m'aimiez... oui, madame, vous m'aimiez : mon hommage n'était pas rejeté... j'ai surpris dans vos regards un aveu...

ÉLISA.

Que vous avez cru y voir.

LE COLONEL.

Non, madame, que j'ai vu... j'ai assez d'habitude pour m'y connaître... et vous étiez émue.

ÉLISA.

Ah ! j'en conviens... Je voyais avec peine une passion qui alors était une folie, et qui maintenant mériterait un autre nom.

LE COLONEL.

Il faut se résigner, madame... il faut vous fuir... et au moment où je croyais me rapprocher de vous... car depuis deux mois, je sollicite le ministre, mon parent, pour que mon régi-

ment soit envoyé à Strasbourg... et je partais demain, dans l'espérance de vous revoir.

ÉLISA.

Demain... à Strasbourg !... Est-ce que par hasard vous seriez nommé au cinquième de chasseurs !

LE COLONEL.

Oui, madame.

ÉLISA, à part.

Le régiment de Charles !... c'est son colonel.

LE COLONEL.

Adieu donc... puisque vous me bannissez... puisque je ne dois plus vous revoir... Ah ! je suis bien malheureux ! (Il s'éloigne.)

ÉLISA.

Colonel !

LE COLONEL, revenant précipitamment.

Madame, vous m'avez rappelé ?

ÉLISA.

Oui; je pense qu'aujourd'hui, du moins, vous pouvez rester avec nous.

LE COLONEL.

Je resterais, si je le pouvais sans vous aimer.

ÉLISA.

Alors je n'ose plus vous retenir, et j'en suis fâchée, car j'avais un service à vous demander.

LE COLONEL.

A moi !... expliquez-vous... je cours, je vole... que faut-il faire ?

ÉLISA.

Un soldat, nommé Charles, s'est récemment engagé dans votre régiment... je voudrais avoir son congé... et de plus... j'aurais bien là une pétition... que je voudrais présenter au ministre des finances... Mais deux faveurs à la fois... c'est trop sans doute.

LE COLONEL.

Non, madame! donnez, je m'en charge... je cours chez mon oncle; et je compte sur sa tendresse encore plus que sur mon crédit.

ÉLISA.

En vérité!... vous pouvez m'obtenir une réponse favorable?...

LE COLONEL.

Assurément, madame... Je suis trop heureux... Mais me sera-t-il permis de vous l'apporter moi-même?

ÉLISA.

Oui... oui.

CHARLES, entrant et voyant le colonel.

Un jeune homme!... un militaire inconnu! qu'est-ce que cela signifie? (Il se cache dans un cabinet à droite, dont il entr'ouvre de temps en temps la porte.)

LE COLONEL.

Et cet aveu que j'implore?...

ÉLISA.

Je vois que monsieur met un prix à ses services.

LE COLONEL.

Non, madame; mais...

ÉLISA.

Mais il vous faut une récompense.

LE COLONEL.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Une récompense... ah! grands dieux!
Pour moi, quel bien! quelle fortune!

ÉLISA.

N'en pas demander vaudrait mieux;
N'importe, on vous en promet une.

LE COLONEL.

Quoi! vous en faites le serment?

ÉLISA.

Cela doit suffire, je pense.

LE COLONEL.

Oui, sans doute, mais cependant...

ÉLISA.

Ne faut-il pas payer d'avance?
Monsieur, je vois, est exigeant,
Et veut être payé d'avance.

LE COLONEL.

Non, madame... non, je crois à votre parole.

ÉLISA.

Eh bien !... ce soir pendant le bal.

LE COLONEL.

Ce soir...

ÉLISA.

Ce soir... n'oubliez pas.

LE COLONEL.

Ici?

ÉLISA.

Ici... (Elle sort par le fond.)

SCÈNE X.

LE COLONEL, puis CHARLES.

LE COLONEL.

A merveille! Je crois que je suis aimé... (S'approchant de la table, à gauche.) Et je puis, d'un trait de plume, exécuter déjà la moitié de ses ordres. (Il écrit.)

CHARLES, sortant du cabinet.

Je ne puis le croire encore; et si je n'en avais pas été témoin... et je le souffrirais!... non, morbleu... Quoique je déteste ma belle-mère, son honneur est maintenant celui de

mon père... c'est le mien... et je saurai quelles sont ses intentions.

LE COLONEL, achevant d'écrire.

Et ce cher banquier qui avait l'air de me défier !

AIR : *Vaudeville du Charlatanisme.*

Mes chers financiers, ici-bas,
On ne voit que des infidèles ;
Et pour vous, sans doute, il n'est pas
De privilége auprès des belles.
Grâce à la caisse où chaque jour
Vous puisez vos petits mérites,
Vous pouvez jouer tour à tour
Sur les rentes et sur l'amour...
Mais attendez-vous aux faillites.

CHARLES.

C'est clair ; et nous allons voir.

LE COLONEL ; il a pris son chapeau et va pour sortir ; apercevant Charles.

Ah!... il y a là quelqu'un... Pardon, monsieur, êtes-vous de la maison?

CHARLES.

Oui, monsieur.

LE COLONEL.

Voulez-vous me faire le plaisir de remettre cette lettre... une lettre d'affaires... à madame Duversin ?

CHARLES, prenant la lettre à part.

Morbleu ! c'en est trop... (Haut.) Volontiers, monsieur... Mais service pour service ; car j'aurais un mot à vous dire.

LE COLONEL.

Un mot ! ça me convient parfaitement... mais pas un de plus, car je suis pressé.

CHARLES.

Ce ne sera pas long... car ce n'est pas ici que nous pouvons nous expliquer... Ciel! mon père!... (M. Duversin paraît au fond, donnant quelques ordres à ses domestiques. Bas au colonel.) Je vous demanderai seulement votre nom et votre adresse.

LE COLONEL.

Et pour quelle raison ?

CHARLES, de même.

Votre nom ?

LE COLONEL.

M. de Givry, colonel au cinquième de chasseurs.

CHARLES, à part.

Dieu !... qu'allais-je faire ?... mon colonel !

LE COLONEL, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc ?... (Haut.) En tous cas, je vous prie de vous presser, car je pars demain pour Strasbourg. (Il va pour sortir.)

M. DUVERSIN, l'arrêtant.

Eh bien ! colonel, vous nous quittez ?

LE COLONEL.

Pour une affaire importante... mais soyez tranquille ; je vous reviens... (A part, en s'en allant.) Un mari d'un côté... un amant de l'autre... Je crois que c'est le cas de battre en retraite. (Il sort.)

SCÈNE XI.

CHARLES, M. DUVERSIN.

M. DUVERSIN.

Comment ! tu connais M. de Givry ?

CHARLES.

Oui, mon père... oui, beaucoup... (A part.) Que faire à présent !...

M. DUVERSIN.

C'est un galant homme... un homme d'honneur.

CHARLES.

Oh ! sans doute... (A part.) Ils sont tous comme cela... (Haut.)

Mais, dans votre intérêt, je vous engage à ne plus le recevoir.

M. DUVERSIN.

Et pour quel motif?

CHARLES.

Pour des motifs que je voulais vous taire... car j'espérais que moi seul... et sans que vous en eussiez connaissance... Mais des obstacles que je ne pouvais prévoir...

M. DUVERSIN.

Ah çà, d'où vient ce trouble?... et qu'y a-t-il donc?

CHARLES.

Il y a... que M. de Givry a connu autrefois notre belle-mère.

M. DUVERSIN.

Oui... je le sais... après?...

CHARLES.

On dit qu'il l'a aimée.

M. DUVERSIN.

Je le sais... après?...

CHARLES.

Après, après... et s'il l'aimait encore... s'il osait le lui avouer... si cette lettre contenait la preuve de sa tendresse?...

M. DUVERSIN.

Il se pourrait!

CHARLES.

Oui, mon père... voilà ce que je n'osais vous dire... Maintenant vous pouvez voir par vous-même.

M. DUVERSIN, prenant la lettre et lisant l'adresse.

C'est bien cela... A madame Duversin... (Il sonne.)

CHARLES.

Il est des circonstances où l'on peut vérifier... où il est permis de s'assurer... Enfin, mon père, puisque vous savez...

M. DUVERSIN, à un domestique qui entre.

Tenez, portez cette lettre à ma femme. (Le domestique sort.)

CHARLES.

Comment, mon père, vous l'envoyez?

M. DUVERSIN.

AIR : *Un jeune page aimait Adèle.*

Monsieur, je pense au fond de l'âme,
Qu'il est encor des vertus... et j'y crois.
Du moins jusqu'à présent ma femme
De me tromper n'a pas encor les droits;
Car jusqu'ici, je n'ai rien fait moi-même
Qui méritât un tel oubli :
Mais soupçonner celle qu'on aime,
C'est mériter d'être trahi.

CHARLES.

Et si mes soupçons étaient fondés?... si le colonel était aimé?... si ce soir, un rendez-vous ?...

M. DUVERSIN.

Charles, taisez-vous... je ne croyais pas que chez vous la haine pût aller si loin.

CHARLES.

Quoi! vous m'accusez de calomnie!... Eh bien! c'est vous qui me forcez à parler... Oui, je l'ai vu... je l'ai entendu... je le jure... je le jure, sur l'honneur.

M. DUVERSIN.

O ciel!

CHARLES.

Et si vous voulez, je puis vous rendre témoin d'un entretien.

M. DUVERSIN.

Ecoute... j'aime ma femme, je l'estime; et oser douter de son amour, est un crime que je ne pardonnerais ni à moi, ni à qui que ce fût... Mais je veux te confondre... j'accepte : et

souviens-toi bien d'une chose... Si tu me trompes... si tes soupçons étaient injustes... je te chasse de chez moi... je ne te reverrai jamais.

CHARLES.

Mon père, je me soumets à tout.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JULES.

JULES.

Mon frère ! mon frère !..

M. DUVERSIN.

Que nous veux-tu ?

JULES.

Rien... je croyais que mon frère... et puis j'avais aussi, mon papa, une idée à vous communiquer.

M. DUVERSIN.

Dans un autre moment... je n'ai pas le temps. (A Charles.) Songe à tenir ta promesse... je tiendrai la mienne. (Il sort.)

JULES.

Mais toi, mon frère, dis-moi au moins...

CHARLES.

Plus tard... j'ai des affaires... (Il sort.)

SCÈNE XIII.

JULES, seul.

C'est ça : aucun d'eux ne daigne me répondre... C'est singulier le peu d'égards qu'on a pour moi dans la maison ! moi, qui, depuis une heure, suis dans le jardin à déficeler les pétards et à jeter de l'eau sur les soleils !... je ne sais pas où en est la conspiration... et je tiens cependant à ce qu'elle réus-

sisse... d'abord dans l'intérêt général... et puis ensuite dans le mien particulier; parce qu'il m'est venu une idée que je voulais communiquer à mon père... Ah! voilà mademoiselle de Lussan... elle est encore plus jolie...

SCÈNE XIV.

ÉLISA, JULES.

ÉLISA.

Vous trouvez?.. je vous plais?...

JULES.

Oh! oui, beaucoup... et je vous aime depuis ce matin... depuis que vous êtes dans notre parti.

ÉLISA, à part.

Il paraît que celui-là n'est pas encore détrompé... c'est un allié qui me reste...

JULES.

Mais dites-moi... où ça en est-il?

ÉLISA.

La belle-mère est arrivée... et dans ce moment elle est dans une position assez délicate.

JULES.

Elle est embarrassée... tant mieux, parce qu'elle ne songera pas à moi, et qu'elle ne pensera pas à me mettre au collége.

ÉLISA.

Il vous ennuie donc beaucoup?

JULES.

Oui, habituellement... mais maintenant surtout, parce que, depuis que vous êtes de la maison, j'ai encore plus d'envie d'y rester.

ÉLISA.

Vraiment?

JULES.

C'est comme je vous le dis... A mon âge, à quinze ans passés, on est déjà quelque chose dans le monde... dans les fêtes, dans les bals où l'on se trouve, on se choisit déjà une inclination, celle avec qui on danse toujours de préférence.

ÉLISA.

Et vous aviez fait un choix ?

JULES.

Pas encore... parce que j'hésitais entre mademoiselle Mimi, la nièce de l'agent de change, et mademoiselle Lolotte, la fille du notaire... mais depuis que vous voilà, je n'hésite plus... et si vous voulez, ce soir, danser avec moi la première contredanse ?...

ÉLISA.

Impossible... jè suis engagée.

JULES.

Et par qui ?

ÉLISA.

Par M. Charles, votre frère.

JULES.

Là, qu'est-ce que je disais ?... Mais mon frère va partir pour son régiment... et c'est moi qui succéderai, n'est-il pas vrai ?... et puis, dans quelques années, il faudra bien penser à mon établissement... et quand j'aurai dit à mon père que je vous aime, et que je veux vous épouser...

ÉLISA.

Comment, monsieur... y pensez-vous ?

JULES.

Est-ce que mon père peut blâmer les gens qui vous aiment, et qui veulent vous épouser ?...

ÉLISA.

Non, sans doute ; et lui moins que personne... mais il y aura probablement d'autres obstacles...

JULES.

J'entends : c'est la belle-mère qui ne voudra pas donner son consentement.

ÉLISA.

Précisément.

JULES.

Dieu !... les belles-mères ! voyez-vous à quoi ça sert, les belles-mères ?... Mais soyez tranquille... me voilà son ennemi mortel, et pour commencer, j'ai mis bon ordre aux fusées et aux pétards.

ÉLISA.

Mais voilà qui est très-mal.

JULES.

Eh ! mon Dieu !... vous aimez peut-être les feux d'artifice... mais laissez manquer celui-là... nous en ferons d'autres exprès pour vous... car vous êtes si bonne, si aimable !.. Eh ! c'est ma sœur.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, CLAIRE.

JULES.

Claire, viens donc... Tiens, elle pleure... un jour de bal... Mais prends donc garde, tu auras les yeux rouges.

CLAIRE.

Eh ! que m'importe ?

JULES.

Dame ! si ça ne te fait rien... c'est cependant ce qui empêche les demoiselles d'avoir du chagrin.

CLAIRE.

Jules, laisse-nous un moment.

JULES.

Comment ! et toi aussi, tu me renvoies... Mon frère, à la bonne heure... mais je n'entends pas me laisser mener par une petite fille.

CLAIRE, avec un peu d'impatience.

Petite fille ou non... va-t'en.

JULES.

Et moi, je ne m'en irai pas... parce que ce n'est pas la peine de conjurer, si l'on me met toujours hors de la conspiration.

CLAIRE.

Est-il obstiné !

JULES.

C'est que je sais bien ce qui arrivera... Je ne suis pas des secrets ; mais s'il y a à être puni, j'en serai... et, décidément, je veux partager les chances.

ÉLISA, doucement.

Jules, mon bon ami... je vous prie de nous laisser un instant... vous n'en serez pas fâché.

JULES.

Elle a dit : mon bon ami... et avec une voix si douce... Je m'en vais sur-le-champ... parce qu'au fait, c'est tout naturel... un secret !... les demoiselles en ont toujours à se dire... et l'on renvoie toujours les messieurs... (A Claire.) Eh bien ! rassure-toi... je vous laisse... Est-elle enfant, ma sœur... elle pleurait pour ça... (Bas à Elisa.) Vous me direz son secret, n'est-ce pas ! (Il lui baise la main.) Comme mon grand frère. (Il sort.)

SCÈNE XVI.

ÉLISA, CLAIRE.

ÉLISA.

Eh bien ! ma chère amie... Pardon, mademoiselle... vous désirez me parler ?

CLAIRE.

Oui, madame.

ÉLISA.

Des larmes... des soupirs... qu'est-ce donc?... si je pouvais vous rendre quelque service...

CLAIRE.

C'est moi, madame, qui viens vous en rendre un... Quoique je n'aie aucune raison de vous aimer, au contraire... mais il y va de la vie de mon frère, et je n'ai pas hésité.

ÉLISA.

Expliquez-vous.

CLAIRE.

Ne devez-vous pas tantôt... ici... recevoir en secret un jeune colonel... M. de Givry?

ÉLISA.

Oui sans doute... un charmant cavalier.

CLAIRE, à part.

O ciel! il est donc vrai! (Haut.) Eh bien! madame, mon frère Charles, qui l'a appris... je ne sais comment, peut-être par le colonel lui-même, car les hommes sont si indiscrets, celui-là surtout... enfin, mon frère Charles l'a répété à mademoiselle Turpin... mademoiselle Turpin me l'a répété...

ÉLISA, souriant.

Voyez-vous comme les bonnes nouvelles se répandent!

CLAIRE.

Comme eux j'avais juré votre perte; mais je n'ai pas eu le courage de tenir ma parole... et sans leur en faire part... je suis venue vous prévenir en secret.

ÉLISA.

C'est bien, c'est très-bien... et je n'oublierai jamais cette marque d'amitié.

CLAIRE.

Ne recevez pas le colonel, madame : renvoyez-le, je vous en prie.

ÉLISA.

Et pourquoi donc le renvoyer ?

CLAIRE.

Comment, pourquoi ?... puisque tout le monde le sait... puisque notre père lui-même en est instruit, et qu'il en est furieux.

ÉLISA.

Quoi ! mon mari pourrait soupçonner ?...

CLAIRE.

Vous voyez tous les malheurs qui vont arriver, et que vous pouvez détourner d'un seul mot... c'est de dire au colonel que vous ne voulez plus le voir... que c'est un infidèle, un perfide... que vous ne l'aimez plus... et vous aurez bien raison... Du moins, madame, ce que je vous en dis, c'est pour vous et dans votre intérêt.

ÉLISA.

Vous croyez... c'est étonnant... Depuis un instant j'aurais pensé... mais j'aime mieux éloigner une pareille idée, et croire que dans le service que vous me rendez... il n'y a ni intérêt personnel, ni amour, ni jalousie.

CLAIRE, interdite.

Quoi ! madame, vous pourriez supposer ?...

ÉLISA.

Cela serait, que je vous devrais encore de la reconnaissance pour un tel service.

CLAIRE.

De la reconnaissance... Eh bien ! non, madame, vous ne m'en devez pas... et s'il faut tout vous avouer... avant de vous connaître, le colonel m'aimait, ou plutôt... il me le disait.

ÉLISA.

Quoi ! c'est là cet amant que je vous avais enlevé ?

CLAIRE.

Je ne l'aime plus, madame... je l'oublierai, je vous le jure... du moins je tâcherai.

ÉLISA.

C'est bien, je le lui dirai.

CLAIRE.

Eh ! non, madame ; car pour le repos de mon père, pour le mien peut-être... ne le recevez pas chez vous... surtout ne le recevez pas ce soir, car j'en mourrais.

ÉLISA.

Pauvre enfant ! (Lui prenant la main et l'embrassant sur le front.) Vous serez contente de moi, je l'espère.

SCENE XVII.

LES MÊMES, Mlle TURPIN.

Mlle TURPIN.

Monsieur le colonel de Givry demande à parler à madame.

CLAIRE, à part.

Le perfide !

ÉLISA, froidement.

Faites entrer.

CLAIRE.

Quoi !... ne venez-vous pas de me promettre ?...

ÉLISA.

Sans doute... mais je désirerais lui parler un instant.

CLAIRE.

Comment, madame, après ce que je vous ai appris, vous le recevez ?

ÉLISA.

Oui... oui...

CLAIRE, allant s'asseoir sur un fauteuil à droite.

Eh bien ! nous allons savoir ce qu'ils vont se dire.

ÉLISA.

Non... je voudrais lui parler seule.

CLAIRE, se levant.

C'en est trop... je vous laisse, madame. (A part.) Elle le reçoit.. la méchante femme ! (Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

ÉLISA, Mlle TURPIN, peu après LE COLONEL.

Mlle TURPIN, annonçant.

Monsieur le colonel de Givry.

LE COLONEL, à Élisa.

Madame, je...

ÉLISA ; elle va pour commencer la conversation avec le colonel, mais s'apercevant que mademoiselle Turpin reste, elle lui dit :

Mademoiselle Turpin, laissez-nous.

Mlle TURPIN.

Comment !...

ÉLISA, plus sévèrement.

Laissez-nous.

Mlle TURPIN.

Ah ! Dieu !... (Elle sort.)

ÉLISA.

Colonel, j'ai reçu votre lettre... On n'est pas plus aimable que vous... Oh ! je tenais beaucoup à ce congé.

LE COLONEL.

Une folie de jeune homme... Il n'y avait rien de terminé... Mais voici la réponse à votre nouvelle demande.

ÉLISA.

Le brevet... déjà ! mais ce n'est pas possible !

LE COLONEL.

Quand je vous ai parlé de mon crédit, vous pouviez me croire; et d'ailleurs, que n'eussé-je pas fait pour mériter la récompense que vous m'aviez promise!

ÉLISA, baissant les yeux.

La récompense?

LE COLONEL.

Oui, madame; et vous la connaissez comme moi... celle que j'ai le droit d'attendre... que vous me devez... et que je réclame.

ÉLISA.

Colonel, vous êtes pressant... je ne vous demande qu'un moment, le temps seulement de vous adresser une question; et quand vous m'aurez répondu avec franchise... je vous promets de m'acquitter envers vous...

LE COLONEL.

Il se pourrait!... parlez, madame.

ÉLISA.

Eh bien!... lorsqu'à Strasbourg vous me faisiez une cour assidue, avouez-le, colonel, vous ne cherchiez qu'à vous distraire de vos chagrins, d'un amour plus tendre, plus vrai...

LE COLONEL.

Madame...

ÉLISA.

Ah! ne mentez pas... vous aimez encore cette jeune personne, que des raisons de famille forcèrent à vous taire son nom, et qui disparut tout à coup.

LE COLONEL.

Comment! vous savez...

ÉLISA.

Oui, je sais tout, colonel... et que votre amour-propre n'aille pas interpréter à son avantage les informations que j'ai prises... on m'a parlé de cette jeune personne.

Air : *Hier encor j'aimais Adèle.*

Elle est aimable, elle est belle, elle est sage,
Elle a surtout, dans ce siècle inconstant,
Un grand mérite, un très-grand avantage,
C'est qu'elle aime... et sincèrement.

LE COLONEL.

Que dites-vous !

ÉLISA.

Autrefois, auprès d'elle,
Vous lui juriez de l'aimer en tout temps ;
Vous lui juriez d'être toujours fidèle...
C'est elle qui tient vos serments ;
C'est elle, oui, c'est elle
Qui tient vos serments.

LE COLONEL.

Il serait vrai !

ÉLISA.

Et que diriez-vous, monsieur, si je vous apprenais que je suis sa confidente, son amie... qu'elle m'a tout avoué, et que tout à l'heure encore j'ai vu couler ses larmes?

LE COLONEL.

O ciel !... elle pleurait !... et elle est ici !... et elle m'aime encore? (Se reprenant.) Pardon, madame, la surprise, l'étonnement...

ÉLISA.

Vous n'avez pas besoin d'excuses..... je vous pardonne tout, même votre joie, car, grâce au ciel, je vois que vous n'avez jamais cessé de l'aimer... votre trouble, votre embarras... ce bonheur même que vous cherchez à me déguiser, tout me le prouve... c'est le cas d'être infidèle ou jamais... il y a si peu d'occasions où on puisse l'être avec l'approbation générale... et pour qui négligeriez-vous une jeune personne charmante?...

pour une femme qui s'est donnée à un autre, et qui s'est donnée par amour; car j'aime mon mari... il fut le guide, l'ami de mon enfance... je lui dois ma fortune et mon bonheur... J'ai promis de le rendre heureux, colonel, et je n'ai jamais manqué à ma promesse. Maintenant, répondez... d'un côté le malheur d'un galant homme, le mien... le vôtre, peut-être!... de l'autre, l'estime de mon mari, mon amitié à moi, l'amour de la belle inconnue... choisissez.

LE COLONEL.

Ah! madame, pouvez-vous douter de ma réponse?

ÉLISA.

Je la devine, et comme vous méritez maintenant la récompense que je vous ai promise, je vais vous la donner.

LE COLONEL.

Que dites-vous?

ÉLISA.

Cette jeune personne dont je vous parle m'appelle sa belle-mère.

LE COLONEL.

Il se pourrait!

ÉLISA.

J'ai promis à mon mari de faire le bonheur de ses enfants... je veux commencer par sa fille... et c'est pour cela, colonel, que je vous la donne.

LE COLONEL.

Ah! madame, c'est à vos genoux que je vous remercie.

ÉLISA.

A mes genoux... à la bonne heure... voilà comme je voulais vous y voir.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, M. DUVERSIN, CHARLES, CLAIRE, JULES, Mlle TURPIN.

CHARLES, à M. Duversin.

Maintenant, mon père, le croirez-vous?

CLAIRE, à Élisa.

Oui, madame, c'est affreux.

Mlle TURPIN.

C'est indigne!... un homme ici, à genoux!... Depuis trente ans ça n'était pas arrivé.

JULES.

Et c'est là notre belle-mère!... Moi qui l'aimais déjà... Fi! madame, c'est une perfidie de surprendre ainsi les gens.

M. DUVERSIN.

Taisez-vous. Et vous, madame, que tout le monde accuse ici, qu'avez-vous à répondre?

ÉLISA.

Rien.

Mlle TURPIN.

Elle est confondue et démasquée.

ÉLISA.

C'est le colonel que je charge du soin de ma défense.

LE COLONEL, souriant.

Oui, monsieur, j'étais aux genoux de madame, et je vais être aux vôtres, s'il le faut, jusqu'à ce que vous m'ayez accordé la main de votre fille.

CLAIRE.

Que dit-il?

M. DUVERSIN.

Ma fille!

LE COLONEL.

Oui, cette jeune personne qui voyageait avec sa tante... (à demi-voix) vous savez bien, l'autre... celle que j'aime le mieux.

M. DUVERSIN.

Il se pourrait!... épousez vite... j'y gagne cent pour cent... j'ai un gendre de plus et un rival de moins.

CLAIRE.

Quoi! madame, c'est à vous que je devrais... ah! je n'ose accepter.

ÉLISA.

Acceptez, ma chère enfant, acceptez; c'est mon présent de noces.

M. DUVERSIN, à Charles.

Quant à vous, monsieur, vous savez nos conventions.

ÉLISA.

Mon ami, il me semble que, pour un jaloux, vous vous rendez bien vite. (Donnant une lettre à Charles.) Tenez, Charles, lisez... (A M. Duversin.) Voilà encore une lettre que je viens de recevoir, et qui pourrait donner gain de cause à votre fils...

CHARLES.

Comment, madame, une place et mon congé!

M. DUVERSIN.

Son congé! qu'est-ce que cela veut dire?

ÉLISA.

Oh! c'est un secret entre nous.

CHARLES.

Mais je n'avais rien demandé.

ÉLISA.

Il est vrai ; mais voilà votre place obtenue..., soldat ou receveur, il faut opter.

CHARLES.

Une recette... et le bonheur de ma sœur... ah ! madame, je suis indigne de vos bontés.

M. DUVERSIN.

Sans doute, et j'exige...

ÉLISA.

Mon ami, prenez garde, vous avez pu me soupçonner... qu'il ait son pardon ; le vôtre est à ce prix... et de plus, j'ai quelque chose à demander pour Jules, mon second fils... mais nous en reparlerons.

JULES.

Quel bonheur !... je n'irai pas au collége... Mais c'est égal... je suis toujours fâché que vous soyez ma belle-mère, à cause d'autres idées.

ÉLISA.

Vous danserez ce soir avec mademoiselle Mimi ou mademoiselle Lolotte... et quant à mademoiselle Turpin, l'âme de la coalition, qui voulait que l'une de nous deux sortît de la maison...

Mlle TURPIN, à part.

C'est sur moi que va retomber toute sa colère.

ÉLISA.

Nous avons, dans un château, en Bretagne, une place de femme de charge qui lui conviendra à merveille.

Mlle TURPIN.

C'est ça... elle veut m'éloigner pour rester la maîtresse de la maison... Dieu ! les belles-mères !

VAUDEVILLE.

AIR *du vaudeville du Premier prix*.

M. DUVERSIN.

Mes enfants, votre injuste ligue
Casse l'arrêt qu'elle a porté ;
Où vous craigniez rigueur, intrigue,
Vous trouvez esprit et bonté :
La leçon est bonne. A votre âge,
En toute chose, il faut songer
A ce vieux proverbe du sage :
Ne nous pressons pas de juger.

LE COLONEL.

Je l'avoûrai, de belle en belle,
J'ai cherché, longtemps incertain,
La plus tendre, la plus fidèle;
Je cherchais encor ce matin.
Douce blonde, piquante brune,
Tour à tour voulaient m'engager;
Un moment, disais-je, encore une...
Ne nous pressons pas de juger.

Mlle TURPIN.

Autrefois, pour mieux me connaître,
On restait longtemps près de moi :
A présent, me voit-on paraître ?
Soudain... on s'éloigne ; et pourquoi?
Je ne suis plus à mon aurore;
Mais faut-il vous décourager ?
Le cœur peut-être est jeune encore:
Ne vous pressez pas de juger.

JULES.

Cet avoué célibataire
Doit sa charge... cent mille écus;
Dans son étude il fait litière
De procès gagnés ou perdus.
En menus frais comme il nous gruge!
Ah! dit-il, pour les allonger,

Soyons prudents ; monsieur le juge,
Ne vous pressez pas de juger.

ÉLISA, au public.

Messieurs, vous jugez bien, sans doute :
Mais il peut arriver, je crois,
Que le tribunal qu'on redoute
Se trompe... une première fois.
D'un arrêt trop prompt, ce soir même,
Ah! n'allez pas nous affliger...
Attendez à la cinquantième :
Ne vous pressez pas de juger.

FIN DE LA BELLE-MÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.